

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,  
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia  
confirmat. CIC. de Natur. Deor.*

---

JULLET 1781.

---



OMÉLVI.



PARIS.

Chez la V<sup>e</sup> THIBOUST, Imprimeur,  
place de Cambrai.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUILLET 1781.

---

EXTRAIT.

*RECHERCHES sur les végétaux nour-*  
*rissants qui, dans le temps de disette,*  
*peuvent remplacer les aliments ordinai-*  
*res, avec de nouvelles observations sur*  
*la culture des pommes de terre ; par*  
*m. PARMENTIER, censeur royal,*  
*pensionnaire de l'Hôtel royal des inva-*  
*lides, apothicaire-major des camps &*  
*armées du roi, membre du college de*  
*pharmacie de Paris, des académies des*  
*sciences de Rouen, de Lyon, de Be-*  
*sançon & de Dijon, honoraire de la*

*société économique de Berne, &c. A Paris, de l'imprimerie royale 1781. in-8°. de 599 pages, chez l'auteur, Hôtel-royal des invalides.*

*TRAITÉ de la châtaigne, par le même auteur. A Bastia, & se trouve à Paris chez Monory, libraire de S. A. S. monseigneur le prince DE CONDÉ, rue & vis-à-vis l'ancienne comédie française, 1780. in-8°. de 160 pages.*

NOUS avons rendu compte, dans le journal de mars 1777, de différents ouvrages de m. *Parmentier*, qui avoient paru jusqu'alors, & particulièrement du même où il traite des végétaux qui, en temps de disette, peuvent être substitués à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes. Dans le premier ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, m. *P.* commence par établir des principes sur l'aliment en général, sur la composition de l'aliment, sur la matière nutritive, sur l'affaïsonnement & le lest fibreux; sur la nourriture légère, la nourriture solide & la nourriture grossière. Ensuite il s'occupe des farineux, de la matière glutineuse du froment & de l'amidon considéré comme la partie principalement nutritive des farineux. L'auteur



avoit annoncé dans son mémoire , couronné par l'académie de Besançon, que l'amidon étoit la partie du grain qui nourrit le plus. Dans cet ouvrage - ci, il ajoute , pour mettre cette vérité dans tout son jour, de nouvelles expériences & de nouvelles preuves à celles qu'il avoit déjà exposées, Nous ne pouvons donner une idée plus exacte & plus avantageuse de ces recherches, qu'en rapprochant les passages mêmes de l'auteur.

« Les phénomènes de la digestion font croire qu'il y a dans l'aliment appartenant , soit au regne végétal, soit au regne animal, différentes substances ayant chacune des propriétés particulières nécessaires à son effet ; l'une est un mucilage plus, ou moins parfait que l'eau dissout ; l'autre est une matiere sapide souvent odorante , que nos organes apperçoivent aisément, & que l'on doit considérer comme l'assaisonnement ; enfin la troisieme est un corps solide, indissoluble, moins varié dans sa forme & dans ses effets, que les deux premiers : sa fonction principale est de lester l'estomac. On conçoit aisément que ces trois substances , qui constituent l'aliment en général, se rencontrent rarement ensemble dans le même individu, & que plus souvent elles se trouvent distribuées séparément dans les différentes

parties de la fructification des plantes. C'est à l'art à connoître les moyens de les en extraire, & de les réunir ensuite dans des proportions relatives entr'elles, puisque de ces proportions combinées il en doit résulter une nourriture plus ou moins efficace & appropriée. . . . Si la matiere nutritive ne paroît pas avoir la même origine dans la plupart des corps où elle existe, & qu'elle soit susceptible d'une foule de variétés, il faut avouer cependant que retirée par le moyen de l'eau, & réduite en consistance d'extrait à la faveur de l'évaporation, elle réunit toujours assez de propriétés générales pour faire croire à son identité; mais il n'est pas permis de douter que le mucilage, diversement modifié, ne soit réellement la matiere nutritive, puisque dès la naissance d'une plante ou d'un animal, ce mucilage s'apperoît, & qu'il ne les abandonne plus que long-temps après leur destruction, quelque changement qu'il leur soit arrivé pendant les différentes époques de la végétation & de la vie. Les signes les plus marqués auxquels on puisse reconnoître la matiere nutritive, sont de n'avoir ni faveur, ni odeur, ni couleur, de ne se laisser dissoudre que par l'eau dont elle partage la transparence & la limpidité, de permettre à ce fluide de se combiner

avec elle en très-grande abondance , de passer aisément à la fermentation , & de perdre , en cet état , une partie de la faculté alimentaire , d'avoir le toucher collant & visqueux , de se charger de l'humidité de l'atmosphère , de se boursoufler sur les charbons ardents , & d'exhaler une odeur de caramel , ou de pain grillé ; enfin de fournir , par l'analyse à feu nud , plus de produits phlegmatiques & salins , que de produits terreux & huileux. Telles sont les marques les plus sensibles qui peuvent servir à caractériser la matière intéressante dont il est question. . . Quoiqu'on soit fondé à regarder la sobriété & l'exercice comme un des meilleurs assaisonnements des mets , il ne faut pas croire pour cela , que toutes les substances ajoutées aux aliments dans des proportions convenables pour en relever la fadeur naturelle , soient toujours inutiles ou capables de préjudicier à l'économie animale ; il existe même une infinité de matières dont il seroit impossible de tirer un parti avantageux , si on ne les associoit à un corps doué de la sapidité. . . Les assaisonnements ne sont donc pas employés seulement pour rendre les mets plus délicats , ou dans la vue de flatter le palais ; ils servent encore de correctifs , ils contribuent à rendre la nourriture plus

savoureuse, plus soluble & plus appropriée à notre constitution; ils raniment les fibres de l'estomac, & les autres organes destinés à la digestion; enfin l'aliment, & surtout celui qui est farineux, seroit lourd & indigeste, si on ne l'associoit avec une matière sapide, si on ne développait celle qu'il contient par le moyen connu pour en faire du pain; ou, dans certains cas, par la cuisson & la torréfaction... L'assaisonnement de cette partie constituante de l'aliment est pour l'ordinaire salé ou sucré; alors il affecte une configuration particulière: tantôt c'est celle du sel marin, tantôt celle du sucre, dont l'eau est le dissolvant. Lorsque l'assaisonnement au contraire est piquant ou aromatique, sa nature est plutôt huileuse que saline, & il se dissout plus volontiers dans les liqueurs spiritueuses; il réside dans les différentes parties des végétaux, & sur-tout dans cette pellicule, plus ou moins dure, plus ou moins épaisse, qui les revêt à leur surface extérieure, & que l'on nomme vulgairement l'écorce, dont aucune partie de la fructification n'est exempte... Mais ce n'est pas assez que la matière nutritive soit associée & combinée avec une certaine quantité de substance sapide, qui en relève la fadeur, il est nécessaire encore qu'elle se trouve mêlée & confondue avec

une autre substance plus abondante, d'un tissu plus compact & plus solide, qui puisse donner, si j'ose m'exprimer ainsi, du corps & de l'expansion à l'aliment; car il ne suffit pas d'être nourri, il faut encore être lesté, & ce lest doit être, comme l'assaisonnement, dans des proportions respectives : sa surabondance fatiguerait l'estomac, les entrailles, & loin d'appaiser la faim, elle ne pourroit que concourir à l'augmenter.

La substance destinée à lester, varie infiniment moins que celle qui sert d'assaisonnement ou de nourriture; toujours solide & compacte, elle sert de charpente ou d'enveloppe aux substances molles & flexibles, que renferment tant les végétaux que les animaux : elle est inattaquable par les différentes menstrues, & fournit, étant soumise à la cornue, moins de produits phlegmatiques & salins, que de résidus charbonneux. Le lest est pour l'ordinaire privé de toute qualité nutritive, ou du moins le mucilage qu'il contient n'y existe que comme une de ses parties constituantes; ne pouvant être divisé que grossièrement par la mastication & par la force mécanique des organes digestifs, il ne doit pas avoir plus d'action sur l'aliment que sur l'estomac; sa fonction principale consiste à distendre les parois des

visceres , à en remplir la grande capacité , à retarder la digestion plutôt que l'accélérer , à former enfin la matière des excréti<sup>o</sup>ns : il est donc nécessaire de distinguer , dans la composition ordinaire de l'aliment , les trois substances dont nous venons de spécifier les caractères les plus généraux. Mais il semble que la nature ait assigné à l'homme l'usage qu'il doit faire des dons qu'elle lui prodigue , en accordant aux végétaux , qu'elle a le plus évidemment destinés à remplir nos besoins , des propriétés capables de les satisfaire tous. Ainsi les fruits , par exemple , qui renferment beaucoup d'humidité , & la plupart un principe piquant ou aigrelet , paroissent avoir été formés particulièrement pour étancher la soif ; les semences farineuses plus consistantes & moins savoureuses pour appaiser la faim ; les écorces plus sapides pour assaisonner les mets ; enfin les feuilles , les tiges , & presque toutes les racines extrêmement abondantes en matière fibreuse pour servir de lest. Ces quatre ordres de parties des végétaux , malgré la distinction que nous établissons entr'elles par rapport à leurs principes dominants , ne sont dépouillés aucun de la faculté alimentaire , & le mucilage qu'ils renferment tous sous différents états , se rencontre encore dans les animaux qui s'en

font nourris , mais tellement changé & élaboré , qu'il ne lui reste plus qu'un seul & même caractère , celui de gelée... Toutes les parties qui appartiennent au regne végétal & animal , on ne sauroit trop le répéter , possèdent un caractère susceptible de nourrir ; mais il y en a dans lesquelles le temps & les élaborations ont tellement racorni , desséché & combiné cette matière , que sans une macération ou décoction préalable , il seroit impossible aux agents digestifs d'en obtenir aucune nourriture. . . . Le mucilage , étendu & combiné avec l'assaisonnement accompagné de moins de lest possible , produira constamment l'effet d'une nourriture légère ; la chair tendre des jeunes animaux , le pain le plus blanc & le mieux levé , quelques fruits succulents , les plantes les plus aqueuses , les œufs frais , le lait , enfin toutes les substances plus abondantes en parties fluides qu'en parties solides , méritent d'être placées au rang des corps susceptibles de produire l'effet d'une nourriture légère.... On doit entendre par nourriture solide celle qui contient à-peu-près un tiers de son poids de matière insoluble , que nous avons nommé *le lest*. Ainsi toute sorte de pain bien fabriqué , dans la composition duquel il n'entre point de son , les semences légumineuses ,

les pommes de terre, la châtaigne, la chair des animaux adultes, toutes ces substances en un mot, formeront une nourriture solide, sur-tout lorsque l'une est associée à l'autre. C'est à l'usage, à l'expérience & à la raison à en déterminer la quantité, le choix, les mélanges & la préparation. S'il est nécessaire que l'aliment contienne autre chose que la matière nutritive & l'assaisonnement, pour agir en qualité de nourriture, on doit sentir de reste combien toutes ces poudres ou tablettes nutritives achetées des sommes immenses par le gouvernement, & vantées avec excès par leurs auteurs, comme des ressources assurées dans les circonstances de disette, ne sont nullement propres à justifier l'idée avantageuse qu'on s'en est formée. . . . Nous le répétons, la seule substance propre à nous nourrir est le mucilage, que la cuisson rend essentiellement le même dans tous les aliments; mais si le mucilage est abondant, qu'il soit déjà étendu dans une grande quantité de fluide qui le fasse agir promptement & sans fatiguer, alors il devient une nourriture légère; quand au contraire la matière nutritive sera moins délayée, qu'en outre elle se trouvera mêlée avec une substance solide & indissoluble, elle agira alors d'une manière plus



lente, & occasionnera assez de travail à l'estomac pour le tenir occupé ; enfin l'aliment produira l'effet d'une nourriture grossière dès que le lest y dominera. . . . Il suit de tout ce qui vient d'être rapporté, que l'aliment en général ne réside que dans les végétaux & les animaux ; que quels que soient les corps auxquels il appartient, il est composé très-évidemment de deux substances, l'une indissoluble dans l'eau, l'autre dissoluble ; mais que pour produire complètement son effet, il a besoin d'être associé d'un troisième principe, qui est la sapidité, principe qu'il faut emprunter quelquefois des autres substances, ou bien que la fermentation & le feu développent dans certains corps en changeant leur nature ».

M. P., après avoir posé ces principes sur le mécanisme de l'aliment & sur la matière de chacune des parties qui le constituent, s'arrête aux substances dans lesquelles la matière alimentaire se trouve le plus abondamment répandue, & que l'on connoît sous le nom générique de farineux.

« La matière farineuse n'est point un mucilage simple, comme on l'a soupçonné long-temps ; elle est composée, le plus ordinairement, d'un véritable sucre, d'une substance extractive, & d'une

gomme particulière nommée amidon. En cet état, elle peut servir en totalité à la nourriture; mais lorsqu'au lieu de sucre, c'est avec un principe résineux ou caustique qu'elle est combinée, il faut l'en débarrasser, comme nous le dirons par la suite, parce qu'alors les autres principes, qui constituent le corps farineux, ne pourroient exercer leurs effets nutritifs, ils n'agiroient plus que comme médicamens (1). Le farineux, qui mérite de tenir le premier rang, est, sans contredit, le froment, soit qu'on le considère du côté de sa vertu nutritive, soit par rapport à l'excellence de l'aliment qu'on en prépare. Pendant long-temps nous avons vu ceux qui en font le commerce, s'assurer préalablement, par différentes épreuves, de sa qualité, sans faire attention en même temps que ces épreuves offroient des phénomènes que ne présentent pas les autres grains de la même famille soumis aux mêmes essais, circonstance qui auroit dû nous conduire plutôt à la connoissance du corps particulier d'où il dépendoit. Nous croyons en avoir dit suffisamment pour laisser deviner, qu'il s'agit ici de la matière glutineuse, découverte dans le froment par

---

(1) Ou comme poisons.

*Beccari*, & dont l'existence avoit été soupçonnée par les marchands de grains & les boulangers, avant que ce physicien n'en eût donné la démonstration.... La propriété qu'a la matiere glutineuse, de prendre, par le moyen de l'eau, la forme d'une pâte, qui ressemble beaucoup, pour le coup-d'œil, aux parties membraneuses des animaux, telles que le tissu cellulaire & l'épiploon, l'état spongieux qu'elle acquiert dans ce fluide, lorsqu'elle y a bouilli un moment, son analogie avec la lymphe animale, la solidité d'une corne transparente, qu'elle a, dès qu'on en a séparé l'eau à l'aide de l'évaporation, la promptitude avec laquelle elle s'altère & se corrompt en exhalant une odeur détestable, les produits semblables à ceux des animaux, qu'elle fournit à la cornue; voilà sans doute les raisons principales qui ont déterminé à faire regarder cette substance glutineuse comme la partie principalement nutritive du froment. Joignez à toutes ces considérations l'idée dans laquelle on est que ce grain est le plus nourrissant entre les graminées; ce qui suffisoit pour confirmer cette opinion. Combien d'hypothèses doivent leur existence à des conjectures moins vraisemblables! Une autre circonstance, qui a donné lieu encore à

l'erreur, c'est que d'après toutes les expériences, il paroît constant que le bled est d'autant plus nourrissant, qu'il contient moins de son & plus de matiere glutineuse; mais on a oublié de faire attention que ce bled, si abondant en matiere glutineuse, renferme aussi une plus grande proportion d'amidon; la quantité de ces deux substances variant en raison du sol, de la culture & de la saison. Cependant quelles que soient la nature & les propriétés physiques de la matiere glutineuse, toujours est-il certain qu'elle forme tout au plus le huitieme des meilleurs grains, & qu'elle s'éloigne des propriétés les plus générales du corps muqueux proprement dit; d'où il suit que quand cette matiere opere l'effet nutritif, ce n'est qu'après avoir perdu, par la fermentation & par la cuisson, une partie des propriétés, qui lui ont fait attribuer la vertu alimentaire, pour se rapprocher du caractère de mucilage; mais alors elle ne produit cet effet que comme ces derniers, & loin d'être la partie principalement nutritive du froment, on ne doit la considérer que comme la plus foible.... Jettons un regard rapide sur les autres farineux, qui servent de nourriture fondamentale aux différents peuples de toutes les contrées de la terre, & nous verrons

verrons que l'amidon en fait la base ; que c'est toujours à raison de la quantité où se trouve cette substance, que les farineux possèdent une vertu plus ou moins nutritive. Le seigle, l'orge, l'avoine, le millet, le riz, le sagon, le sarrafin, le maïs, la châtaigne, le coton fromager, la patate, &c. aucun de ces végétaux ne renferme de matière glutineuse, tous au contraire fournissent de l'amidon, ou une substance qui lui est analogue. . . . C'est donc parmi les végétaux où il se trouve de l'amidon, qu'il faut chercher la partie principalement nourrissante des farineux, l'aliment par excellence, celui dont nous faisons un usage journalier : c'est dans cette substance que réside le principe farineux, & le degré alimentaire que ceux-ci possèdent, ne peut tenir qu'à la quantité d'amidon, ou d'une matière mucilagineuse & gélatineuse qui lui est analogue ».

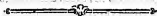
Pour remplir son but, *m. P.* avoit à déterminer la nature du principe nourrissant, avant que d'indiquer les plantes qui peuvent suppléer, en temps de disette, à la nourriture ordinaire, & quelle doit en être la préparation.

Dans la multitude des végétaux, il n'en est peut-être point qui fixe davan-

tage l'attention de m. *Parmentier* que la pomme de terre ; il la considère du côté de la culture & des ressources alimentaires que ces racines peuvent procurer aux hommes & aux animaux pendant au moins la moitié de l'année , que la nature semble se reposer. Après avoir fait mention de leur usage en nature , & de leur mélange avec la farine des différents grains , il traite de la fabrication du pain de pommes de terre sans mélange ; & pour faire réussir cette manipulation intéressante , il entre dans tous les détails nécessaires , il donne les procédés pour obtenir le levain de pommes de terre , pour faire la pâte & pour la cuisson ; il s'occupe aussi de la fabrication du biscuit de mer , des gruaux , du salep & du sagou. Comme ces trois derniers aliments conviennent principalement aux malades & aux convalescents , nous insérerons dans un des premiers cahiers la manière de les préparer.

Après avoir complété son travail sur les pommes de terre , m. *P.* vient aux semences & racines farineuses dont il est nécessaire d'extraire l'amidon , & sur la manière de les rendre comestibles. Il désigne les semences & racines farineuses qui peuvent servir en totalité à la nour-

riture, il n'oublie point les substances végétales propres à remplacer les plantes potageres ; & , pour donner encore plus d'intérêt & de mérite à ses recherches, il communique des précautions à employer pendant le temps que durent les disettes, il ajoute des réflexions sur leurs causes & sur les moyens de les prévenir ; enfin il termine son travail par un exposé des objections faites sur la culture & l'usage des pommes de terre, suivi de ses réponses (1). En accumulant les expériences & les réflexions, m. P. s'est proposé d'éclaircir tous les doutes, & de seconder les efforts des personnes bienfaisantes à qui il convient, par leur place & par leurs lumieres, d'avoir une opinion & de donner l'impulsion à l'activité générale.



LORSQUE m. *Parmentier* a proposé de faire du pain de pommes de terre, c'est parce que ces racines contenant pour le moins les deux tiers de leur poids d'eau, il falloit en manger beaucoup & souvent

---

(1) On trouve dans ce volume une planche qui représente les instrumens nécessaires à la fabrication du pain de pommes de terre, avec l'explication de leur usage.

## 201 TRAITÉ DE LA CHATAIGNE.

pour être nourri , tandis que la panification concentre non-seulement leurs propriétés nutritives , mais fournit une occasion d'en tirer encore parti dans les différents états où elles se trouvent , soit qu'elles soient surprises par la gelée , ou par la germination , soit qu'elles aient quelque défaut de maturité ; enfin c'est l'unique moyen de procurer aux habitants de la campagne , où il ne vient que des pommes de terre , l'avantage de s'en sustenter toute l'année , sans donner exclusion néanmoins aux autres formes sous lesquelles on les mange ordinairement ; mais la châtaigne en nature n'a pas les mêmes inconvénients , elle est dans un cas tout-à-fait différent. Les parties nutritives qui constituent ce fruit ne sont pas aussi éloignées les unes des autres , elles n'ont pas besoin d'être rapprochées par la panification : la châtaigne ne gele ni ne germe avec autant de facilité , que les pommes de terre , encore peut-on la manger dans l'un & l'autre état sans courir aucuns risques ; elle est douée de la rapidité , & ne demande aucun assaisonnement étranger pour plaire au palais & convenir à l'estomac. En un mot , & c'est l'objection la plus forte , quand bien même la châtaigne auroit besoin des secours de



la fermentation panaire pour acquérir les avantages qu'elle a , il faudroit y renoncer, puisque de tous les farineux elle est la moins propre à cette opération. Pourroit-on en voyant le pain de châtaigne, c'est-à-dire, une substance d'un brun foncé, compacte, & d'une faveur aigre douce, imaginer que c'est là le résultat d'un fruit blanc agréable & favorable? Aussi m. P. éloigné de tout système, & n'ayant d'autre but que de procurer aux pauvres une nourriture suffisante & saine, avoue-t-il avec franchise, d'après les essais les plus multipliés, qu'il est inutile de dénaturer la châtaigne par la panification, comme il a fait connoître avec empressement la possibilité & les avantages de faire du pain avec les pommes de terre.



## OBSERVATION

*QUI confirme les bons effets des absorbans dans les empoisonnements causés par les poisons acides ; par m. SCHUELER, médecin de la faculté de Montpellier, résidant à Fribourg.*

UN boulanger de cette ville, convalescent d'une fièvre putride, & blasé par la crapule, sentit un matin, en travaillant dans sa boulangerie, une soif insurmontable ; il demanda à sa servante un grand verre d'eau chaude, avec un morceau de sucre : la servante n'ayant pu le servir assez promptement, il lui dit de se dépêcher, & qu'il ne pouvoit plus résister à la soif. Cette fille, étourdie par les ordres pressants de son maître, au lieu de prendre du sucre dans le tiroir que son maître lui avoit indiqué, prit un morceau de vitriol blanc qu'elle jeta dans le verre. Le boulanger tourmenté par une soif extrême, que le délai avoit encore irritée, avala d'un trait huit à dix onces de cette eau vitriolée sans s'appercevoir qu'elle n'étoit pas sucrée..

Quelques minutes après le boulanger

ressentit des douleurs dans la région épigastrique, & ensuite dans tout le bas-ventre ; & bientôt après il lui survint des vomissements & des déjections continuelles : il recourut alternativement au beurre, à l'huile & à la crème dont il avoit entendu vanter les effets en pareil cas. Toutes ces graisses, qu'il rendoit par haut à mesure qu'il les avaloit, ne le soulagerent point.

Il y avoit environ une heure que ce poison étoit dans son estomac, lorsque je fus appelé. Arrivé chez le malade, je vis au fond du verre un reste de vitriol qui n'avoit pas pu être dissout ; & assuré du fait, je lui fis sur-le-champ prendre, autant qu'il pût avaler, desyeux d'écrevisses préparés, & ensuite, par intervalles, pleine une cuiller à café ; en sorte qu'il en avala en tout environ une once.

La première dose de ce remède excita dans l'instant une effervescence qui changea la douleur d'estomac en une chaleur brûlante, & excita des rapports dont le malade n'a jamais su déterminer le goût, tenant cependant de l'aigre. Ce symptôme ne fut que momentané, &, en moins d'une heure, tous les symptômes qui s'étoient manifestés dès le commencement disparurent.

Cependant le malade sentoit monter

de l'estomac des bouffées nidoreuses , & faisoit de temps en temps quelques petits efforts pour vomir ; ensuite survint , de nouveau , la soif.

Quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié que j'ordonnai de prendre avec de l'eau , dans la vue de saturer l'excédent des yeux d'écrevisses , dont le malade avoit sans doute pris plus qu'il n'en falloit pour absorber l'acide vitriolique , calmerent absolument ces nouveaux symptômes ; à quatre heures du soir , le malade , qui avoit repris de l'appétit & mangé quelques soupes , retourna , parfaitement guéri , dans sa boulangerie.



#### OBSERVATION (par le même).

*Sur une ankylose presque complète , guérie par les eaux savonneuses de Bonn , dans le canton de Fribourg.*

*Jean-Jacques Magnin* , régent d'école dans ce canton , ressentoit , depuis une année , une douleur fixe dans l'articulation du genoux droit , sans que la douleur diminuât ; il s'y forma une tumeur qui débordoit par-dessus toute la jointure ; la jambe commença à s'atrophier , & à devenir de plus en plus foible. L'atrophie , la douleur & la foiblesse augmen-

toient à proportion de la tumeur; la jambe droite étoit réduite à la moitié du volume de la gauche, & le mouvement de l'articulation étoit imperceptible, lorsqu'il arriva aux bains de Bonn. Après avoir pris les bains pendant quinze jours, sans en ressentir aucun soulagement; il se déclara une éruption, accompagnée de rougeur, qui occupoit toute l'étendue de la tumeur; d'un jour à l'autre on vit cette éruption s'étendre sur presque toute la surface du corps. Au bout de six jours, le mouvement augmenta; la tumeur, la foiblesse diminuerent, & la jambe reprenoit des chairs. Le malade eut dès-lors encore plusieurs éruptions, qui commençoient toujours dans la partie ankylosée, & se répandoient ensuite sur le reste du corps.

A la fin de la septieme semaine il ne paroissoit plus d'éruption, & le malade avoit repris des forces suffisantes pour se rendre, à pied, chez lui, faisant à-peu-près lieue par heure.



## OBSERVATION

*SUR une suppuration du pōumon , & sur le déplacement de l'estomac ; par mm. CHARTIER , docteur-régent de la faculté de médecine d'Angers , & DUROLLEAU fils, docteur de la même faculté.*

M..... âgé d'environ quarante ans , dont l'imagination s'étoit entièrement dérangée par scrupule , avoit été enfermé dans la maison des freres des Ecoles chrétiennes de cette ville : il étoit si pénétré de la dignité de son ministere , qu'il sembloit se comparer aux créatures vraiment spirituelles.

Depuis trois à quatre mois , il commençoit à se plaindre d'une douleur punitive & profonde dans le côté gauche , qui répondoit depuis la quatrieme vraie côte jusqu'à la premiere des fausses , sans rien sentir sous le sternum ; il avoit une toux sèche , avec une difficulté de respirer extraordinaire ; une espece de râle , *tanquàm strepitus aquæ fluctuantis* : au reste , le poulx étoit peu dérangé , tant soit peu fievreux , mais développé ; jamais de palpitations , ni d'intermittences dans les pulsations de l'artere : il parut , dans les

premiers jours, une diarrhée, pour laquelle on fit passer de la manne à deux ou trois reprises.

Je soupçonnai une vomique dans le lobe gauche du poumon, parce que le malade rapportoit opiniâtrement sa douleur à l'endroit désigné; qu'il ne pouvoit se tenir couché sur le côté droit, & qu'il avoit toutes les peines du monde à respirer; qu'il n'avoit presque pas de fièvre, ou s'il en avoit, elle ne tenoit aucunement de la fièvre lente. Je proposai une emplâtre vésicatoire sur le côté, comptant en venir, par la suite à l'application de quelques ventouses, en cas que le premier topique n'opérât pas l'effet désiré; mais il n'a jamais voulu se prêter à l'usage des remèdes extérieurs.

J'obtins seulement de lui faire prendre le kermès par grains; & il en prit environ six à sept grains dans l'espace de trois à quatre jours: cela procura quelque peu d'expectoration; mais les matières qu'il rendoit étoient simplement blanchâtres, écumeuses, catarrhales enfin, sans apparence de purulence: il n'avoit point maigri sensiblement, & il n'étoit œdématié, ni aux extrémités, ni ailleurs; son teint étoit jaune & souvent plombé: cette disposition n'avoit point changé depuis déjà bien du temps qu'il étoit dans la

## 28 OBS. SUR UNE SUPPURATION

maison : elle lui étoit ordinaire, dans le temps même qu'il jouissoit d'une assez bonne santé, & sembloit plus tenir du teint d'un hypochondriaque, que de celui d'un poitrinaire.

Quoi qu'il en soit, le premier février de cette année, je ne lui trouvai point de pouls ; les extrémités étoient froides ; il se plaignoit bien haut, sans que j'aperçusse d'anxiété sensible ; la tête n'étoit pas plus perdue qu'à l'ordinaire ; la voix étoit bonne & sonore : il mourut un quart-d'heure après ma visite.

L'ouverture de son cadavre a été faite le lendemain de sa mort : le lobe droit du poumon étoit fortement adhérent à la plevre, & le gauche totalement fondu par une suppuration ichoreuse ; le puy avoit fusé & rongé le péricarde, s'étoit épanché dans sa cavité, avoit macéré plus des deux tiers de sa substance, tant cellulaire que graisseuse ; enfin, toute la surface étoit bourbeuse, limonneuse & fondue.

Ce que nous avons observé de singulier encore, & ce qui pourtant n'a présenté aucuns phénomènes dans le cours de la maladie, c'est que le foie, d'ailleurs très-sain, étoit d'un volume extraordinaire, & s'étendoit de l'hypochondre droit jusques dans l'hypochondre gauche ; la rate étoit aussi beaucoup plus volu-



mineuse qu'elle n'a coutume d'être ; son parenchime n'étoit pas moins sain que celui du foie ; elle n'étoit aucunement décolorée , ni dure , ni squirrheuse ; mais l'estomac , forcé par le poids & le volume de ces deux viscères , étoit descendu jusques dans la région ombilicale , & l'épiploon jusques dans l'hypogastrique , néanmoins on n'a jamais observé aucuns symptômes qui aient annoncé un pareil déplacement.

## L E T T R E

*De m. DE LA PLANCHE, D. M. P. aux auteurs du journal, sur l'origine de la section du pubis.*

## M E S S I E U R S ,

Si j'examine la section du pubis , d'après les faits & sans préjugé , voici ce que j'observe : Cette opération est simple , peu douloureuse , n'intéresse point les organes essentiels ; elle augmente le grand diamètre du bassin , elle modifie (1) le petit , elle amplifie toute la capacité. Si l'écartement des pubis , par cette section , oc-

(1) La section divise ce diamètre , nommé antero-postérieur , en deux autres qui le surpassent en longueur à raison du plus grand écartement des pubis.

casionne une distension trop grande, des ligaments sacro-iliaques antérieurs, c'est dans les cas d'extrême difformité du bassin, cas qui exigent de vingt à trente lignes d'écartement vers le pubis, & l'art, même alors, peut (1) prévenir les accidents qu'on se plaît à exagérer (2). Les pubis divisés se rapprochent, la symphyse se consolide, le bassin se raffermir; l'opérée ne boîtera pas si elle est bien soignée: ainsi l'opération n'est pas formidable pour la mere. A l'égard du fœtus, aucune de ses parties n'est intéressée, la marche cesse d'être gênée par l'étroitesse du bassin; il cede aux forces expulsives,

(1) Il suffit, pour y parvenir, 1°. de n'opérer que lorsque le col de la matrice est totalement effacé; 2°. de modérer, de graduer la dilatation par l'application des mains de l'accoucheur, sur les crêtes des os des îles; pendant les contractions utérines; 3°. après l'accouchement, de saigner si le pouls l'exige; d'appliquer le bandage & des topiques résolutifs.

(2) A entendre les antagonistes de la section, les cartilages doivent se rompre, les ligaments être tirillés, irrités, déchirés; de-là des douleurs, des inflammations, des abcès, des épanchements, le marasme, la gangrene, la mort. Eh! durant même la maladie de la dame *Souchot*, n'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé qu'elle mourroit infailliblement, qu'elle étoit morte; que si elle survivoit elle seroit estropiée pour le reste de ses jours, &c. &c. &c. ?

son exclusion est accélérée. La section du pubis ne peut donc lui porter aucun dommage. Enfin dans l'enclavement réel & complet, non par simple vice de position, mais par disproportion absolue entre le volume de la tête & la capacité du bassin, l'introduction du forceps est impraticable, la section césarienne est à redouter, la section du pubis est l'ancree salutaire : j'en regarde donc la découverte comme un présent fait à l'humanité ; elle est digne de l'admiration des sages, & de la reconnaissance générale.

Cependant, messieurs, je vois le modeste auteur de cette méthode, investi d'adversaires armés de toutes lances. On le déchire dans des libelles, on le décrie dans les sociétés, on le peint comme un novateur, un entreprenant. Oui, messieurs, l'envie poursuit m. *Sigault*, elle attaque le mérite de ce médecin accoucheur ; mais l'estime de ses confreres, la confiance publique, l'acharnement même de ses ennemis l'ont déjà vengé. La prévention condamne sa méthode, mais le jugement en est déferé au tribunal du temps, à qui seul il appartiendra de prononcer sa proscription ou son apologie. Enfin quelques-uns essaient de lui ravir l'honneur même de la découverte, dans la crainte qu'elle ne tourne à sa gloire ; on infinue, d'après des

citations équivoques mal interprétées, que la section du pubis jouit d'une origine bien antérieure à m. *Sigault* : c'est ce point que je me propose de discuter avec vous, messieurs, & que je sou mets, par la voie de votre journal, au jugement du public.

Un coup-d'œil sur les découvertes différentes que chaque siècle a vu naître, nous apprend qu'elles ont toutes été présentes, ébauchées dans des temps antérieurs à ceux qui ont servi d'époque à leur développement ; le jugement des contemporains, le jugement encore plus équitable de la postérité, n'en a pas moins accordé le titre d'inventeurs aux hommes privilégiés entre les mains desquels ces especes de chef-d'œuvres ont pris un caractère invariable d'existence & de certitude. Cela posé, je dis que m. *Sigault* qui, le premier, a proposé de pratiquer la section du pubis dans certains cas d'accouchement laborieux, & qui le premier l'a exécuté sur le vivant, est indubitablement l'inventeur de cette belle opération. On nous oppose certains auteurs qui ont fait mention de la division du pubis ; on en cite même qui l'ont pratiquée : mais, messieurs, pour juger d'une manière impartiale entre ces auteurs & m. *Sigault*, examinons, pesons, comparons la conduite des uns & des autres.

*Hippocrate*,

*Hippocrate* (1), *Galien* qui le commente, & *Avicenne* (2) reconnoissent que les articulations du bassin souffrent violence dans l'accouchement laborieux. Mais quand le verbe *διύσεται*, *diducantur* (*disparantur*, suivant *Cornarius*), signifieroit dans *Hippocrate* plus que de l'écartement, c'est-à-dire, une vraie solution de contiguité, toujours est-il certain que cette expression ne regarde que les articulations postérieures, *lumbos* & *coxendiecs*.

L'expression, *quædam juncturæ separantur*, d'*Avicenne*, est plus formelle quant à l'effet qu'elle désigne; elle ne signifie rien de plus quant à l'endroit où il se produit. Il est vrai que la symphyse du pubis est ponctuellement désignée dans le sens que donnent à ce passage, des auteurs (3) qui le citent. Mais le texte ori-

(1) *Ex puerperis, præcipuè laborant quæ primos partus experiuntur, eò quòd doloribus non assueverint; & totum quidem corpus dolor occupat, præcipuè verò lumbos & coxendices quæ ipsis diducuntur. HIPPOCR. de nat. pueri.*

(2) *Aperitur matrix apertione tali cujus similem efficere non valet in aliâ horâ, & necessarium est ut separentur quædam juncturæ, AVICENN. lib. canonis, ex arabo in latin. transl. Alpago interprete. Basil. 1566.*

(3) *Quo loco, ait Avicennas, pubis ossa in ipso partu luxari.*

MART. AKAKIA, de morbis mulier. lib. II.  
Tom: LVI.

ginal étant manifestement altéré dans ces ouvrages, ils ne méritent aucune confiance (1).

On voit dans *Maurice de la Corde* (2),

Voyez GYNECIORUM libr. edit. Argentinae, 1597, pag. 787.

*Avicennas existimat pubis ossa necessarid se-  
jungi, commissurâ quasi dissolutâ dissociatâque.*  
RODERICUS A CASTRO, de universâ mulierum  
medicinâ. Part. I, p. 199. Voyez aussi FERNEL,  
physiolog. lib. VII, cap. XI.

(1) On trouve une semblable altération de  
texte, dans *Roderigue* & dans *Mercuriale*, au su-  
jet d'une assertion d'*Albert le Grand*, évêque de  
Ratisbonne, sur le même sujet. On lit dans Al-  
bert : *Accedit quandòque etiam in partu mulie-  
ris, quod rumpitur vulva usque ad anum, ita  
quod illa duo foramina unum fiant.* Alberti  
Magni, de secretis mulierum libellus, Amstælo-  
dami, 1740, pag. 78. — Or voici comme s'ex-  
prime *Mercuriale* : *Nec prætereundum est quod Al-  
bertus Magnus in libro de secretis mulierum scri-  
bit, scilicet nonnunquam aded laboriosum esse  
partum ut frangantur omnia ossa, & fiat scissura  
continua ab ano ad uterum.* HIER. MERCUR.  
de morb. mulier, lib. II. Voyez GYNECIOR. lib.  
pag. 234.

*Rodericus*, après avoir répété les mêmes pa-  
roles, ajoute : *Quod ultimum sæpè vidimus; nec  
tamen ruptio est, sed dilaceratio cutis.* RODER.  
A CASTRO, de universâ mulier. medicinâ. Ham-  
burg. 1628, pag. 479.

(2) Sunt qui os transversum pubis per me-  
dium diduci distinguique putant & velut exarti-  
culari inter pariendum.

In quam sanè partem, eâdem ratione (ac in

que quelques - uns de ses contemporains (qu'il ne nomme pas) admettoient une désarticulation des os pubis dans l'accouchement. Loin de penser ainsi, ce médecin prouve, par plusieurs raisons (1), que tout l'effort se porte alors vers les symphyfes postérieures. La maniere dont il s'explique montre qu'il n'a pas seulement en vue l'écartement produit de l'accouchement, mais encore celui qui peut avoir lieu dans toute autre circonstance (2). Il est encore évident que ce qu'il combat (3) dans les anatomistes de son temps n'est qu'une simple opinion (4) sur un acci-

coxas) *caderet etiam dolor; quod non solum est à ratione alienum, sed ab omni abhorret sensu & oculorum conspectu quàm longissimè.*

*M. Cordæi, in libr. priorem Hipp. de muliebribus commentar. I. Voyez GYNECIORUM, libr. pag. 500.*

(1.) Voyez la note XXVI dans le septième commentaire, page 725.

(2) *Quodd si aliquandò apparuerint in nonnullis, partes ambæ ossis hujus, à se invicem divisæ, nondùm mulieres illæ ad justam statamque formam pervenerunt, quàm siquidem maribus quibusdam ità contingat. Voyez la note XXIV du quatrième commentaire, pag. 637.*

(3) *Os transversum pubis, quicquid de nonnulli commententur anatomistæ; nec eo modo tunc à se disjungitur, nec diducitur, p. nullo*

(4) *Diduci nempe os pubis perperam opinantur nonnulli & antrorsum dividi æquè aliter in partes duas, pag. 725.*

dent maladif, & non une opération chirurgicale.

On trouve dans *Mercuriale* (1) & dans *Rodericus à Castro* (2), un passage analogue à celui de *Maur. Lacorde*, & que l'on ne sauroit interpréter d'une autre manière. Ce dernier se fait ensuite à lui-même une objection (3), d'où l'on peut inférer que la divulsion des pubis n'étoit pas regardée de son temps comme chose très-rare. Mais l'on voit par sa réponse (4) qu'à

(1) *Cùm partûs tempore ossa matricis dissilire debent & quodammodo dearticulâri, non autem frangi, ut putant aliqui... HIERONYM. MERCURIAL. de morbis mulier. lib. II. Voyez GYNECIOR, lib. pag. 234.*

(2) *Illud verò est maximè absurdum, quod quidam, etiam magni nominis, viri sunt commenti, pubis ossa in viris esse continua, in mulieribus autem, cartilaginis intervntu coalescere, ut partûs tempore remitti invicemque disjungi queant.... RODER. A CASTRO, de univ. mulier. medic. part. I, chap. VIII.*

(3) *Si opponas Hippocratem asserentem circumstare partes ad latera muliebris pudendi, quæ diducuntur in partu; nec auctoritati EXPERIMENTUM deesse, siquidem apparet in partu rentibus nonnullis, partes ossis pubis à se invicem divelli. Ibid.*

(4) *Resp. ... ad justam verò perfectamque ætatem nondum pervenisse illas in quibus ossa pubis dissociantur; quod si in partu contigerit, rem esse periculo plenam, ac ob id, quàm plurimas obisse, à quibus EXPERIMENTUM fortè fuit desumptum.*



l'exemple de *Lacorde*, il n'a pas uniquement en vue celle qui peut avoir lieu pendant l'accouchement : on voit aussi qu'il ne parle que d'un écartement accidentel. S'il convient que la mort survienne quelquefois à cet accident, a pu donner lieu à quelque expérience, comme il n'en spécifie aucune, on ne sauroit y trouver aucune allusion à la section du pubis, & conséquemment y attacher aucune valeur.

*Vesale* rapporte une tradition accréditée de son temps, parmi le vulgaire, savoir, que chez certains peuples, on étoit dans l'usage de comprimer, dans un sens, & de disjoindre les os pubis aux filles nouvellement nées, dans la vue de procurer au bassin la conformation la plus favorable à l'accouchement (1). Mais quand il y auroit de la vraisemblance dans cette opinion populaire, que *Vesale* ne prend pas même la peine de réfuter, quel esprit assez prévenu pourroit trouver dans

---

(1) *Quòd autem nuper natis puellis, partús facilioris gratiá, apud nullas gentes pubis ossa aut comprimantur, aut disjungantur, neminem dissectionis studiosum latere arbitror quantumvis id pertinaciter vulgus nunc de his, nunc de illis nationibus affirmet. VESAL. de corporis humani fabricá, lib. I, cap. 29, pag. 142.*

une pratique si absurde , le simple aperçu d'une opération très-raisonnable.

La propriété reconnue aux synchondroses du bassin , de se gonfler pendant la grossesse , & de se prêter ensuite dans l'accouchement laborieux par vice de proportion , à un certain écartement des pièces osseuses , avoit excité l'enthousiasme de *Severin Pineau*. Il voyoit avec avec admiration ce bel ordre établi par la nature , dans la vue de préserver la tête du fœtus des effets d'une compression outrée. Pour rendre palpable la haute idée qu'il avoit conçue de ce plan admirable , il emprunta de *Galién* cette assertion : *On peut , en toute sûreté , dilater , couper même , les parties externes comme moins nobles , pour subvenir aux parties contenues qui le sont davantage (1) ; & il s'écria : « Qui doute que le fœtus ne soit » plus noble que les pièces osseuses du » bassin de sa mère ? » (2).*

---

(1) *Ignobiliores partes nobilioribus semper ministrant & obsequuntur ; nec non continentes , seu externæ , non tantum dilatari , sed etiam secari tuto possunt , ut internis succurratur , ut Galenus ait.*

(2) *At nemo sanè est mediocriter in medicinâ versatus , qui non noverit pueros in utero contentos , multò nobiliores esse maternis ossibus , pelvim ut vulgò loquimur , constituentibus. Quare*

Non, messieurs, j'ai beau lire ce passage de *Pineau*, que l'on a trop fait valoir, je ne trouve pas que la section du pubis y soit proposée; *L'auteur* me paroît n'être occupé que du bel œuvre de la nature, qui dilate un cercle osseux, en faveur de l'individu qui doit le franchir. Le mot *couper* ne se trouve dans *Pineau* que comme faisant partie du passage qu'il applique à son sujet: il n'est même pas répété dans la réflexion de cet auteur.

La question des écartements avoit été fort agitée au milieu du dernier siècle; *Lacourvée*, qui ne s'en étoit pas encore spécialement occupé, apprit un jour qu'une femme enceinte, pour la première fois, à l'âge de quarante-huit ans, venoit d'expirer dans les douleurs de l'enfantement: c'étoit l'occasion d'interroger la nature. *Lacourvée* saisit cette occasion; excité par le desir de savoir, il examina le cadavre, il sentit la tête, il s'aperçut qu'elle avoit été enclavée à cause de l'étréitesse extrême du cartilage des os pubis; pour s'en assurer il appliqua le rasoir sur ce car-

---

*ossa pubis à se invicem necessariò & ossa ilium ab ossè sacro distrahi in puerperio naturali concludimus. SEVER. PINÆUS, de virginitatis notis, graviditate & partu. Amstelodami, 1663, pag. 139.*

tilage qu'il ne coupa que difficilement ; l'obstacle levé, *Lacourvée* fit l'extraction de la tête, & l'accouchement fut terminé. (1).

Ce fait autoriseroit sans doute l'opinion que quelqu'un, avant m. *Sigault*, a connu, inventé, pratiqué la section du pubis, s'il étoit devenu le germe d'un travail quelconque. Mais quelle en a été la suite ? L'auteur a-t-il considéré la section du pubis, eu égard à sa fin ? s'y est-il arrêté ? en a-t-il pesé les avantages, les inconvénients ? ... Il n'est rien de tout cela. *Lacourvée* se sert de son observation unique-

---

(1) *Jam manum de tabulâ moveram, nec FAMOSAM illam quæstionem moveram : Utrum pubis ossa diducantur, cum ecce moneor, pauperulam varsaviensem, diris ac irritis parturientium laboribus, per quatrimum divexatam occubuisse; huc me ducit discendi cupido; tangebatur, immisso in vulvam digito, caput pueri; sed pubis ossa ita erant constricta & conjuncta, ut vix novacula potuerint diduci; his diductis, extractus est infans, eo situ quo prodibat, omnino naturali; unde judicavimus non aliò, frustrati partus & utriusque mortis causam esse deducendam, nisi quia hæc ossa non potuerint diduci; erat enim ipsa brevis admodum staturæ, senicula, quagragesimum octavum ætatis annum agens, nec antea gesserat utero.*

*De nutritione fœtus in utero paradoxa, aut.*  
 JOAN. CLAUD. LACOURVÉE, reginæ Poloniae  
 & Sueciæ medico, 1 vol, in-4°. Dantisci, 1655,  
 part. III, cap. XII.

ment pour ajouter aux preuves sur la doctrine des écartements, ainsi que l'on peut s'en convaincre par la lecture du titre marginal : *Probabile est in partu pubis ossa diduci*. Il en tire cette seule conclusion, que l'accouchement n'a pu se faire faute d'un écartement suffisant des pièces osseuses du bassin de la mère. La section est la moindre circonstance du récit de *Lacourvée* ; pas une seule vue, pas une seule réflexion sur le parti qu'il seroit possible d'en tirer : c'est, aux yeux de ce médecin, un de ces moyens que l'on hazarde seulement sur le cadavre, un simple procédé anthropotomique, & non une opération chirurgicale. Mais le signal est donné ; sans doute que les anatomistes, les observateurs qui liront *Lacourvée*, y découvriront une lueur qui ne l'a pas éclairé lui-même ? Point du tout : son observation est si peu circonstanciée, qu'elle ne frappe personne avant *Thomas Bartholin*, qui écrit ~~près d'un siècle~~ après lui. *Bartholin* recueille le fait de *Lacourvée* (1), le raconte tout entier ; mais il ne voit aucune utilité à en tirer pour la suite, il n'en déduit aucune conséquence (2).

quelque tem

(1) THOMAS BARTHOLIN, *de insolitis partûs humani viis. Hagæ-Comitum*, 1740, in-8°. 194 pag. Vide pag. 17.

1664. iter edit.

(2) Je dois le trait de *Lacourvée* & celui de

Lorsque m. *Camper*, célèbre professeur de médecine en Hollande, étoit le plus occupé à la recherche d'une méthode qui pût, sans danger pour la mère & pour l'enfant, remédier aux enclavements dans lesquels l'application du levier & du forceps est impossible, il apprit que la section du pubis venoit d'être proposée à Paris comme une ressource dans les accouchements laborieux. M. *Camper*, à qui il étoit déjà arrivé de couper sur le cadavre la synchondrose des os pubis, s'arrêta à cette idée d'une manière toute particulière; il tenta diverses expériences dont le résultat lui fit concevoir les espérances les plus flatteuses: il osa donc se déclarer pour un procédé aussi simple, & en développa tous les avantages dans une lettre écrite en 1771 à *van Gesscher*, chirurgien d'Amsterdam (1). Ne craignez pas, messieurs,

---

*Bartholin*, aux recherches d'un confrère très-versé dans la connoissance des anciens, m. *Sallin*, qui m'a dit n'avoir rien vu de plus positif dans les lectures nombreuses & assidues qu'il a faites.

(1) PETRI CAMPER, *epistola ad Davidem van Gesscher*. . . . *De emolumentis sectionis synchondrosæ ossium pubis in partu difficili, quæ salvâ matris & fœtus vitâ, caput præve incuneatum tuto expediri & sectio cæsareâ, vel uncus evitari possit.* Gröningæ, 1771, in-8. 90 pag. primæ hujus opusculi paginæ numerus est 107, & ultimæ, numerus 197 affigitur.

que cet auteur ait cherché à s'approprier une découverte à laquelle on seroit tenté de lui attribuer quelques droits : lisez m. *Camper* lui-même , pesez ses propres expressions : « Je méditois sur les moyens  
 » de remédier sans danger aux enclaves-  
 » ments où le levier est inapplicable , ainsi  
 » que le forceps... Je fus INFORMÉ d'une  
 » DÉCOUVERTE.... (1) : Il y a douze ans  
 » que j'avois déjà reconnu dans la section  
 » du pubis , la propriété d'augmenter con-  
 » fidérablement la capacité du bassin ; mais,  
 » je le dis ouvertement , je n'avois point  
 » IMAGINÉ que cette section pût être  
 » d'une aussi grande utilité dans la prati-  
 » que des accouchements (2).... Pénétré

---

(1) *Sperare igitur cœpi quòd. . . . quin tale potius detegerem medium, quod omnem metum peccandi dirimeret, tutamque indicaret encheiresim.*

*Dùm his meditationibus sæpiùs me defatigarem, accepi ab amico meo carissimo LOUISIO, professore regio & acad. r. chir. Paris. à secretis perpetuo, epistolam datam 9 martii 1769, in quâ hæc memorabilia & nova reperiébantur. Epist. cit. pag. 124.*

(2) *Duodecim anni imò plures lapsi sunt, quòd observaverim divisionem ossium pubis amplitudinem pelvis magnoperè augere. In primâ dissertatione, MAURICÆI, edit. alt. Belgicæ, 1759, adjecit pag. 61, Jam illius præstantiæ mentionem feci; sed confiteor apertè utilitatem hanc mihi nunquam in mentem venisse; etiamsi*

» d'admiration pour le projet ingénieux  
 » du jeune chirurgien. . . . (1). Dans les  
 » transports de ma joie , j'aurois embrassé  
 » de bon cœur l'INVENTEUR de cette  
 » méthode excellente , si j'avois eu la sa-  
 » tisfaction de l'apprendre de sa propre  
 » bouche (2) . . . ».

Ne sembleroit-il pas que l'antériorité est pour *Camper* ? Eh bien , messieurs , c'est m. *Camper* qui s'en dépouille lui-même pour en revêtir celui à qui elle appartient plus légitimement. Il sent bien , ce savant illustre , que la section du pubis n'est rien en soi , c'est-à-dire , isolée de l'application que l'on peut en faire dans la pratique. Aussi le plaisir qu'excite dans toute ame sensible la connoissance d'une découverte utile , lui suffit ; il attribue à m. *Sigault* seul tout l'honneur de la découverte ; il est le premier à lui décerner le titre d'inventeur : grande & belle leçon

*natura ipsa monstraverit viam , relaxando & separando à se invicem ossa pubis in omnibus ferè difficilibus partibus , pag. 122.*

(1) *Captus ingenioso junioris chirurgi consilio , statim in mentem revocabam , quod toties in sectionibus synchondrosæos ossium pubis cadaverum observaveram , pag. 129.*

(2) *Tanto perfusus gaudio , inventorem amabam ulnis amplecti voluissem , si licuisset ab ore ejus excellentissimam hanc cogitationem , vel schema accipere , pag. 130.*



pour les hommes avides du fruit des travaux & découvertes d'autrui , & aussi pour ces commentateurs prévenus qui s'obstinent à faire penser & vouloir les auteurs, comme ils pensent & veulent eux-mêmes, souvent sur des apperçus vagues , & sur des analogies imaginaires !

La doctrine de l'écartement des os du bassin dans certains accouchements laborieux, n'étoit connue , adoptée & enseignée nulle part aussi généralement qu'à Paris (1) , & personne ne doutoit qu'il n'en résultât un grand avantage pour l'ampliation du bassin. Aussi pénétré de cette vérité qu'il est possible de l'être , mais persuadé en même temps que certains vices de proportion rendent insuffisante cette opération admirable de la nature , m. *Sigault*, jeune chirurgien pour lors, rechercha , il y a plus de douze ans, s'il n'étoit pas possible de trouver un moyen de suppléer à cet inconvénient. L'idée d'augmenter l'écartement des pubis par la section , s'offre à son esprit , il la fait , il la médite , il l'expérimente sur les squelettes , sur les cadavres , sur les animaux vivants : le résultat le convainc

---

(1) Elle est solidement établie dans la célèbre thèse de mm. Bouvard & Bertin : *An ossa innominata in gravidis & parturientibus diducuntur ?* 29 januar. 1739.

pleinement de l'augmentation qu'il avoit pressentie ; il croit néanmoins ne devoir pas s'en rapporter à ses propres expériences ; il invite des anatomistes habiles à les répéter de concert, elles sont bientôt multipliées, diversifiées ; toujours le succès couronne son attente. La découverte constatée lui paroît devoir intéresser la chirurgie ; il l'annonce à l'académie de Paris, dont les travaux ont cette science pour objet, & demande qu'il lui soit permis d'éprouver sur une femme condamnée à mort, l'opération qu'il propose. Ce projet est trouvé *extraordinaire*, & l'auteur ne peut obtenir l'objet de sa demande. Cependant m. *Camper*, en Hollande, est informé de cette nouveauté. Loin de rejeter une idée neuve, parce qu'elle est *extraordinaire*, & de proscrire une opération par la crainte de quelques *dangers*, m. *Camper* s'en occupe sérieusement ; bientôt l'Europe est instruite du succès de ses expériences. M. *Sigault*, fortifié dans son premier espoir, renouvelle les tentatives ; & dans une thèse qu'il soutient en 1773, dans la faculté d'Angers, il établit (1) que la section du pubis est préférable à l'opération césarienne.

(1) *An in partu contra naturam, sectio symphyseos ossium pubis, sectione cesarea promptior & tutior ?* Aff.

Enfin, en 1777, une femme de stature très-difforme, & qui avoit déjà eu quatre accouchements très-laborieux, auxquels les enfans avoient tous succombé, implore le secours de m. *Sigault*. Cet accoucheur, assuré de la mauvaise conformation du bassin, croit ne pouvoir prévenir des suites aussi fâcheuses pour le travail actuel, que par la division du pubis. Il la propose, elle est acceptée & exécutée aussitôt par m. *Sigault* lui-même, aidé des lumières d'un confrère habile. L'enfant franchit le passage sans difficulté, voit le jour, & la vie lui est conservée; ainsi qu'à sa mère.

Voilà, messieurs, un travail suivi, raisonné, complet, fondé sur des principes invariables, dirigé vers un but certain, muni du sceau de l'expérience. Que deviennent après cela, les foibles analogies trouvées dans *Hippocrate*, *Avicenne*, *Mercuriale* & *Pineau*? que devient l'opinion des contemporains de *Maurice de la Corde*, & de ceux de *Rodericus*, & la fable rapportée dans *Vesale*? Le procédé même synchondrotomique de mm. *Lacourvée* & *Camper* ayant été pratiqué dans des vues tout-à-fait étrangères à celles qui constituent essentiellement cette méthode, ne leur donne, ainsi que le dernier l'a déclaré lui-même, aucun droit légitime à la découverte.

On étoit bien plus avancé, avant *Harvey*, sur la circulation du sang. Mille idées éparées dans plusieurs livres, rapprochées, en auroient peut-être présenté tout le mécanisme. Cependant qui ne rougiroit pas de disputer la gloire de cette découverte à l'Anglois illustre qui, le premier, a traité ce sujet à fond, l'a développé, l'a mis dans tout son jour ?

Nous devons à la vérité le même hommage en faveur de *m. Sigault*. Il ne faut pas se faire illusion : personne n'avoit encore dit : Coupez le pubis, & vous préviendrez l'enclavement des têtes trop volumineuses ; coupez le pubis, & vous ouvrirez un libre passage aux têtes enclavées : *M. Sigault* l'a pensé, l'a dit, l'a exécuté sur le vivant, le premier. *M. Sigault* est donc véritablement l'inventeur de cette opération : c'est un titre que l'envie ne parviendra jamais à lui ravir, un titre que la renommée a consacré depuis qu'il lui a été adjugé par son plus digne concurrent, & que la faculté de Paris, dont il est membre, le lui a conféré avec autant de solennité que de justice (1). Je suis, &c.

---

(1) Voyez le RÉCIT de ce qui s'est passé à la faculté de médecine de Paris, au sujet de la section de la symphyse des os pubis. 1777.

*EXTRAIT du n°. 16, 1781, des observations sur les maladies régnantes à Lyon; par mm. VITET & PETETIN, médecins.*

DE LA SECTION DE LA SYMPHYSE  
DES OS PUBIS.

LA symphyse des os pubis, son cartilage, ses ligaments, la vessie, l'urethre, ses muscles & ses ligaments, le ligament suspensoir de la commissure des lèvres & du clitoris, les muscles de ce dernier organe, les tendons des piliers du grand oblique & des muscles droits, présentent une structure qui n'a jamais formé le moindre obstacle pour la section de la symphyse, dans l'accouchement où le détroit supérieur du bassin a son diamètre antérieur si petit, que la tête de l'enfant ne peut passer, quoique les autres parties du bassin soient bien conformées pour un heureux accouchement. Les artistes qui s'opposent, en pareilles circonstances, à la section de la symphyse, & qui préfèrent à cette section l'opération césarienne, ne sont fondés ni sur l'expérience, ni sur l'observation, ni sur des faits anatomiques.

Qu'ils jettent les yeux sur le bassin de *Pierrette Mornon*, morte dans cette ville

le 27 février, à la suite de l'opération césarienne ; ils apprendront que la section du cartilage de la symphyse pouvoit sauver les jours de la mere & de l'enfant.

*Pierrette Mornon*, âgée de vingt-sept ans environ, d'un tempérament phlegmatique, d'une constitution délicate, attaquée dans sa jeunesse du rachitis, qui avoit empêché le tronc de s'agrandir, gonflé les articulations de la cuisse & des jambes, & courbé les tibia, vint à l'hôpital le 25 février 1781, pour y accoucher. A dix heures du soir l'orifice de la matrice étoit dilaté d'un écu de trois livres environ. A onze heures, les eaux étant écoulées, on reconnut que la tête de l'enfant étoit au-dessus du détroit supérieur ; que le diamètre antérieur formoit, par son peu d'étendue, un obstacle insurmontable pour le passage de la tête de l'enfant ; que cet obstacle naissoit d'une trop grande saillie du bord supérieur de l'os sacrum dans l'endroit où il s'unit avec la dernière vertèbre lombaire ; que la hauteur du bassin avoit peu d'étendue ; que toutes les autres parties du bassin ne pouvoient offrir aucune résistance à la tête de l'enfant. Malgré cela, contre l'avis du major & des élèves, contre le sentiment des plus célèbres médecins-accoucheurs, il fut résolu qu'on feroit l'opération césarienne à la

ligne blanche. L'incision des téguments, de six pouces & demi environ, fut beaucoup plus douloureuse que celle des aponevroses. L'incision à la matrice, de quatre travers de doigt, causa beaucoup de douleur, & une hémorrhagie considérable. Les intestins & l'épiploon, qui sortoient hors du ventre avec force, furent maintenus, l'enfant délivré, & le placenta extrait. Aussi-tôt la matrice se contracta; on contint dans le bas-ventre les intestins & l'épiploon à l'aide 1°. de plusieurs points de suture aux téguments, 2°. d'un bandage unissant.

Depuis six heures du soir jusqu'à minuit, la malade ne cessa de se plaindre d'une douleur cuisante à la plaie, les forces vitales & musculaires diminuèrent considérablement; à une heure & demie du matin, 26 février, le pouls devint plus fort & plus fréquent; elle rendit par la plaie & par les parties naturelles, une sérosité rougeâtre; à six heures du matin le pouls perdit de sa force & de sa fréquence; à huit heures elle parut soulagée d'une fomentation huileuse; à quatre heures le vomissement survint, le pouls s'affaiblit, les forces musculaires s'aneantirent, les extrémités se refroidirent; le frisson se fit sentir le long du dos, il fut suivi d'une sueur froide; les traits du vi-

## 52 DE LA SECTION DU PUBIS.

sage se décomposèrent : dès ce moment, la perte diminua, le hoquet se fit entendre, la foiblesse s'accrut jusqu'à six heures du matin, 27 février, où elle mourut.

A l'ouverture du cadavre on observa les intestins & l'épiploon enflammés, la matrice réduite à un volume médiocre, le bassin plus étendu en largeur, proportion gardée, qu'en hauteur, les cavités iliaques petites & recourbées en-dedans, principalement la droite; le diamètre antérieur du détroit supérieur, de deux pouces environ; le diamètre transversal, de cinq pouces. Aussi-tôt après, on fit la section du cartilage de la symphyse : par la seule élasticité des parties, la symphyse s'ouvrit de quatorze lignes. En éloignant les cuisses l'une de l'autre, l'écartement fut de deux pouces, & en pliant les cuisses sur le ventre, on porta l'écartement à deux pouces & neuf lignes; ce qui donna au diamètre antérieur sept lignes d'augmentation, ouverture suffisante pour une tête très-médiocre, telle qu'étoit celle de l'enfant mort.

Quarante-huit heures après l'opération, le bassin privé des muscles, on n'aperçut ni déchirement des ligaments de l'articulation sacro-iliaque, ni décollement de ses cartilages.

Le diamètre antérieur du détroit supé-



rieur du bassin décharné, étoit de deux pouces & deux lignes, le diamètre transversal de cinq pouces & quatre lignes. Le diamètre antérieur étoit rétréci dans l'endroit où la dernière vertebre s'unit avec l'os sacrum. Quelle leçon pour les artistes instrumenteurs ! Ce n'est qu'avec regret que les médecins-accoucheurs se trouvent dans la nécessité de démontrer la préférence de la section de la symphyse sur l'opération césarienne, toutes les fois que par l'écartement des os pubis, on peut rendre l'accouchement possible. Mais c'est avec joie qu'ils annoncent qu'ils l'exécuteront toujours avec empressement, lorsqu'il se présentera un accouchement semblable à celui qui fait le sujet de l'observation précédente. Le succès a déjà couronné plusieurs fois les travaux des médecins François & Allemands.

*N. B.* Cette pièce, adressée à m. Sigault par une personne instruite, est, d'après le témoignage de cette personne, présente à tout à ce qui fait l'objet du récit & des observations de mm. Vitet & Petetin, d'une exactitude parfaite, si l'on en excepte deux circonstances sur lesquelles ils n'ont pas été bien instruits : 1°. on lit que l'incision de la matrice causa beaucoup de douleur & une hémorrhagie con-

54 OBS. SUR LA DOUCHE D'EAU  
*fidérable* —. Il n'y a pas eu d'hémorrhagie  
confidérable. 2°. *A l'ouverture du cada-*  
*vre on observa l'épiploon & les intestins*  
*enflammés* —. Les intestins & l'épiploon  
étoient dans leur état naturel.

Quoi qu'il en soit, nous la croyons éga-  
lement propre à prouver l'utilité de la  
section de la symphyse, & le danger ex-  
trême de l'opération césarienne pratiquée  
à la ligne blanche.

---

## OBSERVATION

*Sur les effets de la douche d'eau à la*  
*glace, administrée avec succès dans un*  
*accouchement laborieux, accompagné*  
*de convulsion & d'œdème aux extrémi-*  
*tés tant supérieure qu'inférieure ; par*  
*m. BAIGNERES, docteur-régent de*  
*la faculté de médecine de Paris.*

LE 17 avril de la présente année 1781,  
je fus appelé pour donner des secours à la  
femme du nommé *Livernet*, maçon, faux-  
bourg Saint-Honoré, paroisse de la Mag-  
deleine de la Ville-l'Évêque, & je trou-  
vai cette femme dans les douleurs de  
l'enfantement ; agitée par les plus fortes  
convulsions, ayant les extrémités, tant in-  
férieure que supérieure, très-œdématiées.

Une sage-femme des environs avoit refusé de lui donner ses soins, & je trouvai auprès de la malade un chirurgien fort intelligent, nommé m. *Latour*, qui me communiqua les détails suivans.

Cette femme, de l'âge de trente à trente-deux ans, d'un tempérament phlegmatico-sanguin, enceinte pour la première fois, avoit reçu, étant au troisième mois de sa grossesse, des coups violents sur toutes les parties du corps, & principalement sur le bas-ventre. Au terme de sept mois, elle se fit saigner du bras, & immédiatement après la saignée, les extrémités inférieures s'œdématisèrent; quelques jours après, elle fit une chute considérable dans un escalier étroit. L'œdème des extrémités inférieures augmenta beaucoup, & gagna les extrémités supérieures; cette femme qui, dans le courant de sa grossesse, n'avoit senti remuer son enfant que foiblement, cessa entièrement de le sentir à cette époque : alors la toux & l'étouffement se manifestèrent, l'œdème des extrémités croissoit de jour en jour; enfin au huitième mois de sa grossesse, le 17 avril, vers les neuf heures du matin, cette femme, après avoir pris un minoratif, sentit de vives douleurs dans le ventre & dans les reins, & tomba aussi-tôt en convulsion.

Pendant l'accès, qui avoit quelquefois la durée d'une demi-heure & de trois quarts d'heure, la malade pouffoit des cris effroyables, la bouche se contournoit, & il en sortoit de l'écume; les yeux étoient étincelants, la physionomie très-altérée, la respiration très-gênée se faisoit avec un sifflement aigu; & le corps, agité de convulsions horribles dans toutes les parties, restoit quelquefois roide comme dans le tétanos, & quelquefois arqué comme dans l'*opistotonos*. L'accès passé, la malade tomboit dans l'affaïssement, la respiration étoit à peine sensible, une sueur froide ruisseloit de toute la surface du corps, les yeux s'éteignoient, & on craignoit à chaque instant de la voir expirer.

Les convulsions étoient si violentes lorsque je fus appelé, qu'il me fut impossible de toucher la malade pour m'assurer de l'état de la matrice; je la fis saigner du bras, j'employai le régime anti-spasmodique, & je lui fis prendre de temps en temps quelques cuillerées d'une potion faite avec les eaux distillées de menthe & de cerises noires, quelques gouttes de laudanum & d'æther; avec le syrop d'œillet.

Je profitai de l'instant de la rémission pour m'instruire de l'état de la matrice; je sentis la tête de l'enfant faisant effort

pour sortir, & je crus que l'accouchement alloit se terminer : mais en examinant très-scrupuleusement l'état des choses, je rectifiai mon jugement ; je trouvai l'orifice de la matrice exactement fermé, & je distinguai la tête de l'enfant à travers les parois de cet organe, qui étoit disposé obliquement.

Je fis aussi-tôt réitérer la saignée, continuer le régime anti-spasmodique, appliquer sur la région de la matrice des compresses trempées dans le vinaigre qu'on recommande dans des circonstances semblables, & je me déterminai dès-lors à appeler m. *Sigault* mon confrère, infiniment plus éclairé & plus exercé que moi dans cette importante partie de l'art de guérir.

M. *Sigault* jugea, après avoir touché la malade, que la matrice étoit dirigée obliquement ; que son orifice étoit dans un état de crispation spasmodique, & qu'il étoit très-instant, pour sauver les jours de la malade, de déterminer le travail de l'accouchement. Il proposa pour cet effet la douche froide glacée, dont il avoit éprouvé d'heureux succès dans des cas à-peu-près semblables ; car il avoua n'en avoir jamais observé qui présentassent un pronostic aussi fâcheux. Nous nous empressâmes aussi-tôt à faire fondre de la

glace dans un seau d'eau de puits, & la douche fut administrée, les convulsions cessèrent aussi-tôt, & comme par enchantement. M. *Sigault* toucha une seconde fois la malade, & sentit avec satisfaction que l'orifice de la matrice commençoit à se dilater, & que son obliquité étoit moins considérable : la douche fut continuée.

Peu de temps après il toucha, pour la troisieme fois, la malade ; il sentit que la dilatation avoit fait de nouveaux progrès, & que les membranes faisoient poche, il les pressa, & fit écouler les eaux. La douche étant toujours continuée, les convulsions ne reparoissoient plus ; quelques minutes ensuite il trouva l'orifice de la matrice assez dilaté pour introduire les branches du forceps, au moyen duquel il termina l'accouchement : l'enfant étoit mort dans les convulsions, comme nous l'avions prévu.

Dans la nuit qui suivit l'accouchement, la malade éprouva encore quelques mouvements convulsifs, & le traitement antispasmodique fut continué.

Le lendemain les convulsions étoient entièrement dissipées, le poulx devint plus régulier, la tête fut plus libre, la malade reprit sa connoissance, & articula quelques mots ; le côté droit étoit resté pa-

ralysé , le troisieme jour la tête fut entièrement remise , la malade néanmoins ne conservoit aucun souvenir de tout ce qui avoit précédé & suivi son accouchement.

Le quatrieme jour la malade éprouva un mouvement fébrile plus considérable ; le lait, qui ne s'étoit point porté aux mamelles, sortit abondamment par les voies utérines. Nous diminuâmes la résistance par le moyen des clysteres, & des boissons toujours émétisées procurerent des selles très-fétides & très-copieuses. Pour nous opposer aux progrès de la putridité, & pour remédier à l'affaiblissement général, nous prescrivîmes quelques tasses de décoction d'écorce du Pérou, sans discontinuer l'usage de l'émétique à petites doses, dans les boissons qui étoient toujours données froides, ainsi que les bouillons.

Pendant tout le traitement nous avons eu la plus grande attention à faire renouveler souvent l'air de la chambre de la malade, & de faire observer la plus grande propreté ; nous avons même exigé qu'elle fût lavée tous les jours, pour favoriser les évacuations lochiales.

Ce traitement a été observé pendant dix-sept jours, & à cette époque la paralysie & les autres symptômes étoient dissipés totalement, & le vingtieme jour de

l'accouchement ; la malade étoit entièrement rétablie.

Je ne me permettrai aucune réflexion sur cette observation, c'est aux gens de l'art qu'il appartient de l'apprécier ; je me suis contenté d'exposer le fait avec la plus exacte vérité. Nous nous estimons heureux, m. *Sigault* & moi, que nos efforts & notre zèle aient été couronnés d'un succès aussi marqué, & qui peut aider à éclairer quelques personnes prévenues contre cette méthode, & à dissiper des préjugés dangereux fomentés par l'inexpérience, ou par l'esprit de parti.

---

## O B S E R V A T I O N.

*SUR une hydropisie ; par m. FABRE, maître en chirurgie à Cordes d'Alby.*

UNE femme nommée *Susanne Taillart*, de Cordes en Albigeois, âgée de trente-fix ans, d'un tempérament sanguin, & d'une sensibilité extrême, a toujours été sujette au flux menstruel deux fois le mois : il ne cessoit que le troisieme ou quatrieme mois de la grossesse, & reparoissoit pendant trois ou quatre jours vers le fixieme. Sa vie & ses grossesses n'ont rien présenté jusqu'ici de bien remarquable ; à sa troisieme cou-



che elle eut un dépôt laiteux à la mamelle gauche, qui s'abcéda & se cicatrisa assez bien. Sur la fin de la quatrième, elle éprouva une jaunisse qui céda facilement à quelques remèdes. . . Ce fut vers le onzième mois, après sa cinquième couche, en septembre 1777, nourrissant son enfant, qu'elle fut saisie d'une grande frayeur : son extrême sensibilité & son état de nourrice pouvoient rendre très-funeste ce saisissement subit; mais les suites n'en furent pas fâcheuses dès le moment, & la personne resta dans une sécurité parfaite; soit que le temps fût trop avancé pour lui laisser appercevoir une diminution sensible dans la sécrétion du lait; soit qu'elle l'ait attribué à une cause naturelle, en supposant que cette diminution ait existé.

Ce fut deux mois après cet accident, le 25 novembre 1777, que la maladie, qui fait le sujet de cette observation, s'annonça subitement par une grande douleur qui occupa d'abord la région lombaire, & bientôt tout le bas-ventre. Les borborigmes, l'enflure, la tension, la dyspnée présentèrent au premier coup-d'œil tout l'appareil d'une tympanite. Les moyens curatifs, propres à cette maladie, furent mis en usage; mais sans succès. Les accidents augmentèrent; & le 8 décembre je fus

appelé, avec son médecin ordinaire, pour lui donner mes soins. La fluctuation sensible dans le bas-ventre, le pouls petit & fébrile firent juger que la maladie étoit un ascite; la paracenthèse fut ordonnée & pratiquée le même jour : mais au lieu d'en retirer de l'eau claire ou légèrement colorée, comme nous nous y attendions, il s'écoula vingt-cinq livres de matière purulente, (n'étoit-elle pas plutôt laiteuse?) fétide, mêlée de beaucoup de sang. Cette évacuation soulagea la malade pour quelques jours; on tâcha de déterminer une excrétion salutaire par l'usage de la térébenthine, de tisanes & apozèmes apéritifs & détersifs. Malgré nos soins l'épanchement continua, & nous fûmes obligés, huit jours après, de faire encore la ponction, qui nous donna vingt livres de matière semblable à celle que nous avoit donné la première opération : on ne crut pas devoir rien changer aux remèdes déjà ordonnés. Le 8 janvier 1778, nous retirâmes encore, par la paracenthèse, dix-huit livres de matière un peu moins rougeâtre; les urines prirent alors une couleur briquetée qu'elles n'avoient jamais eue; on tâcha, par des apéritifs & des diurétiques plus actifs, de suivre la voie d'excrétion que le principe de la vie sembloit affecter pour résoudre la maladie; on

donna de temps en temps de doux pur-  
 gatifs, dont on soutenoit l'effet par des  
 cordiaux que la prostration des forces ren-  
 doient nécessaires. Tous ces remèdes ne  
 purent tarir la source de l'épanchement,  
 & le 9 février 1778, nous évacuâmes en-  
 core, par la ponction, douze livres de  
 même matière, mais de meilleur carac-  
 tère. Alors les décoctions de quinquina, à  
 petites doses, parurent propres à combat-  
 tre la fièvre hectique, & à soutenir les  
 forces de la nature dans le travail de la  
 suppuration, établi dans le bas-ventre; la  
 malade ressentit dès-lors un mieux sensi-  
 ble; & une cinquième ponction, qui donna  
 douze livres de matière de bon caractère,  
 nous fit espérer une guérison parfaite. De  
 ce moment la malade passa à l'usage du  
 lait de vache écrémé, & coupé avec l'eau  
 seconde de chaux, donné soir & matin,  
 & fut purgée tous les huit jours. Le re-  
 tour du sommeil, le recouvrement des  
 forces, le rétablissement de l'appétit & des  
 digestions nous eussent annoncé une heu-  
 reuse convalescence, si le foyer de la sup-  
 puration eût été détruit; mais la cavité  
 abdominale se remplit de nouveau, & on  
 étoit à la veille de faire la même opé-  
 ration, lorsque la nature développant un  
 de ses moyens extraordinaires, mais salu-  
 taires, fit naître au côté gauche du bas-

ventre un bouton de la grosseur d'un pois, dur & sans inflammation, qui s'ouvrit au bout de trois à quatre jours, & donna issue pendant quelque temps à une matiere purulente de bonne qualité : depuis cette époque le rétablissement de la malade a été prompt, & l'usage du lait avec quelques bouillons balsamiques & adoucissans ont achevé la cure.

Doit-on cependant regarder comme un état de santé parfaite celui où s'est trouvée la malade pendant le courant de l'année 1778, pendant laquelle il s'est fait deux fois la semaine, par la voie que la nature s'étoit pratiquée au côté gauche du bas-ventre, un écoulement de matiere blanchâtre (1) qui s'arrêtoit pendant quelques heures pour recommencer à couler périodiquement au bout de quelques jours.

L'année suivante, à l'époque du commencement de la maladie, cette femme éprouva de même des douleurs dans les reins, le gonflement du ventre, en un mot tous les symptômes qui avoient précédé la premiere attaque, & huit jours après la crise se fit par la cicatrice du côté gauche du ventre : cet écoulement dura quelques jours, les regles parurent & ap-

---

(1) Cette matiere, d'une consistance assez épaisse, auroit rempli toutes les fois deux palettes.  
porterent

portèrent le calme qui ne dura que jusqu'au mois suivant où l'évacuation mens-  
truelle fut précédée d'une pareille évacuation purulente ; ce qui arriva ensuite périodiquement tous les mois, jusqu'à ce qu'un de ses frères lui fit prendre une forte décoction de cendres de genêt dans le vin blanc, pendant six jours de suite, trois fois le jour. Ce remède suspendit heureusement la maladie ; une tisane de scolopendre, quelques légers purgatifs & des bouillons apéritifs furent les moyens qu'on employa pour affermir l'état de santé de cette femme. Ce ne fut que dix-huit mois après, c'est-à-dire, en septembre 1780, qu'elle éprouva de nouveau tous les symptômes qui avoient précédé la première invasion du mal ; elle eut aussi-tôt recours à la décoction de cendres de genêt dans le vin blanc : mais quoiqu'elle en modérât les doses, elle ressentit des douleurs dans les membres, & de violentes tranchées, qui l'obligèrent à se mettre au lit & à cesser l'usage de ce vin. Enfin son médecin dissipa entièrement tous les symptômes par un bol purgatif fait avec la rhubarbe, le jalap, la scammonée, & par l'usage alternatif de l'extrait de ciguë & du bol purgatif. L'embonpoint de la malade, l'état de son pouls qui jusqu'ici n'avoit pas été naturel & réglé, ne laissent

plus aucun doute sur son entier rétablissement ; il lui reste seulement des douleurs dans l'épaule gauche , & à la cuisse du même côté vers la tête du fémur (1).

Le but du médecin observateur est sans doute de suivre pas à pas la nature dans tous les mouvements qu'elle affecte pour la solution des maladies , soit qu'elle soit heureuse ou malheureuse ; de chercher à la prendre , pour ainsi dire , sur le fait , & de découvrir par-là , s'il est possible , les moyens de guérison qu'elle emploie , afin de l'imiter dans les cas analogues , ou tâcher de la diriger vers la route qu'elle a déjà suivie dans les cas heureux qu'on a déjà observés. *Zimmermann* a bien reconnu la nécessité des observations , & la difficulté de bien observer. Le fait que je viens de rapporter me paroît propre à jeter quelque jour sur nos connoissances actuelles , s'il étoit présenté & développé par un observateur tel que le veut *Zimmermann* : quant à moi je me bornerai simplement aux réflexions suivantes.

Nè doit-on pas attribuer cette maladie à la métastase de la matière laiteuse sur quelque viscere du bas-ventre , métastase qui

---

(1) Les regles n'ont été supprimées que trois mois dans l'état de la maladie , & lors de la maladie hectique.

a été produite par le faififfement qu'a éprouvé cette femme , & dont la matière n'a pu être évacuée que par la fuppuration abondante qui a caufé l'épanchement, &c. ?... Cette opinion me paroît d'autant plus probable , que la malade a été incommodée à fes troifieme & quatrieme couches , par la matière laiteufe ; & qu'il ne falloit qu'une caufe déterminante pour produire cette maladie dont la caufe premiere étoit fans doute le dérangement dans la fécration du lait , qui avoit exifté précédemment.

L'évacuation que le principe de la vie a fçu fi bien fe ménager en procurant cette ouverture au côté gauche du bas-ventre , présente deux confidérations. Le principe de la vie s'est-il choifi lui-même cette voie de folution , & la médecine expectante étoit-elle préférable à la médecine agiffante ? ou bien le principe de la vie a-t-il été déterminé à effectuer ainfi cette évacuation fpontanée par l'habitude que peuvent lui en avoir fait contracter les ponctions réitérées , quoique pratiquées au côté oppofé ? Ce fentiment me paroît le plus probable , & la vérité en paroît démontrée par le fentiment de *Stahl* , qui dit que l'ame affecte des hémorrhagies par le nez ou par d'autres voies , dans les fujets qui ont contracté l'habitude de fe faire

saigner tous les ans dans un temps déterminé , & qui manquent de se procurer cette évacuation.

Enfin ne doit-on pas attribuer à la même cause , c'est-à-dire , aux effets de l'action du principe de la vie , le retour périodique des évacuations purulentes laiteuses qui se font constamment annoncées au temps précis où le principe de la vie avoit été fortement affecté pour la première fois ; impression dont il n'avoit pas même oublié l'époque trois ans après. On l'a vu enfin constant dans toutes les loix qu'il s'est imposées , choisir précisément le temps du flux menstruel pour affecter cette évacuation , parce qu'il concentre alors ses forces dans la région de l'hypogastre pour opérer l'éruption des règles. Ces faits sont étonnants , il est vrai ; mais parce qu'on n'en peut pas donner une explication *à priori* , en sont-ils moins vrais & moins admirables ?





## OBSERVATION

*SUR un tendon d'Achille, coupé par une faucille, instrument qui d'une face est fort tranchant, & de l'autre fait l'office d'une scie; par m. MAURICE, maître en chirurgie à Chinon.*

LE 24 juillet 1780, je fus appelé par le nommé *Louis Riché*, laboureur, demeurant paroisse de Parilly, pour voir son fils âgé de vingt-deux ans, qui s'étoit fait une blessure considérable à la jambe avec une faucille qui tomba de dessus son épaule en arriere, & s'entrelaça dans ses jambes pendant qu'il marchoit précipitamment dans un chaume.

Je trouvai une plaie transversale profonde, & longue de deux pouces & demi, à la partie inférieure & postérieure de la jambe gauche, avec apparence de perte de substance; le tendon d'Achille coupé en travers, auprès de son insertion au calcaneum; l'extrémité supérieure du tendon coupé remontoit de trois pouces vers le gras de la jambe; les muscles jumeaux & solaires étoient eux-mêmes remontés en groupe sous le jarret; l'extrémité inférieure du même tendon faisoit saillie au-

dehors , de façon que cet écartement des deux bouts du tendon coupé donnoit lieu à un vuide considérable , dans lequel la portion de peau qui avoit été coupée s'étoit logée & recoquillée comme un copeau de menuisier. Cette portion de peau étoit encore adhérente , par une très-petite surface , à la partie supérieure de la plaie ; de façon que le coup me parut avoir été porté de bas en haut. Je répétois sur un homme vivant ce que le célèbre *m. de Haller* a tant de fois fait sur les animaux pour prouver l'insensibilité des tendons : j'irritai , avec la pointe d'un scalpel à l'alternative , le bout supérieur & l'inférieur du tendon coupé , le malade ne donna aucune marque de douleur ; & lorsque je l'interrogeai il me répondit qu'il ne m'avoit point senti : il me dit même à ce sujet qu'il n'avoit point souffert lors de son accident , & qu'il ne s'en étoit aperçu que parce qu'il ne pouvoit marcher.

Je n'avois point la machine de *m. Petit*, je veux dire sa genouillere matelassée garnie de fer , deux montants & de son treuil ; &c. Pour me tenir lieu de la portion de ce bandage unissant qui me manquoit , je me servis d'une compresse quadrée longue de cinq pouces sur quatre de large , pliée en haut , d'une bande de fix

aunes de trois travers de doigt de large , & d'une autre compresse en quatre doubles , longue d'un pied , fendue par en-bas , & dont les deux chefs étoient arrangés en forme de pendants ou courroies ; enfin d'une pantoufle au talon de laquelle j'adaptai deux courroies de huit pouces de long , fixés entr'eux vers leur partie moyenne , & garnis chacun d'une boucle.

Pour procéder à la réduction je mis la jambe en flexion , & le pied dans l'extension ; je donnai cette dernière partie à tenir au frere du malade , ensuite je fis descendre la partie charnue des muscles jumeaux & solaires , & la réduisis à sa place ; je maintins les muscles avec ma compresse quarrée , & une portion de ma bande avec laquelle je fis plusieurs circulaires au-dessous & au-dessus du genou , dont les croisés se formoient sous le jarret ; puis je fixai ma compresse longue , en faisant les mêmes circulaires au-dessous & au-dessus du genou ; je renversai le chef supérieur de ladite compresse , afin de l'assujettir mieux , en continuant mes circulaires jusqu'à la fin de ma bande que j'arrêtai ; puis je mis le pied malade dans la pantoufle , relevai la double courroie , passai les deux tirants dans les boucles , & ferrai jusqu'à ce que les deux portions du

tendon fussent rapprochées. (Avant de favoriser l'attouchement immédiat des deux bouts du tendon, j'avois, à l'aide d'une sonde & du doigt indicateur de la main gauche, développé la portion des téguments, logée dans le vuide que formoit cet écartement, suivant l'ordre naturel).

Ce bandage me laissa assez d'intervalle pour panser la plaie extérieure; & pour cet effet je trempai des compresses fendues, & une petite bande roulée dans l'eau vulnéraire, & les appliquai autour de la jambe sur la plaie.

Je levai ce dernier appareil autant de fois que je le jugeai à propos, & le reposai sans aucunement déranger mon bandage unissant. J'ordonnai au malade un régime humectant & délayant, & je le saignai le lendemain: le troisième jour je levai mon petit appareil, & découvris la plaie qui me parut en bon état.

Le quatrième jour, m. *Linacier*, docteur en médecine & médecin du roi dans cette ville, fut appelé en consultation, accompagné de m. *Severin* aussi docteur en médecine, exerçant de même dans cette ville, & d'un de mes confrères, nous visitâmes ensemble le malade, je levai mon petit appareil. Ces messieurs examinèrent chacun séparément la plaie, palperent, sans

rien déranger, les deux bouts du tendon. M. *Linacier*, pour l'assemblée, me fit l'honneur de me dire qu'il n'y avoit rien à changer à mon bandage : je continuai de panser ma plaie tous les jours. Le huitieme, je m'apperçus que le lambeau de peau que j'avois réuni avec les emplâtres aglutinatifs brunissoit ; le neuvieme, il exhaloit une odeur putride ; le dixieme, il tomba & laissa à découvert les deux bouts rapprochés du tendon. J'examinai chaque jour la nature dans son opération, & m'apperçus que la réunion se faisoit à la partie postérieure.

Tout alla bien jusqu'au vingt-deuxieme jour, que je crus appercevoir un chevauchement du bout inférieur du tendon sur le supérieur. M. *Linacier* fut appelé en consultation, il me rassura. Il me conseilla de mettre le long de chaque côté du bout supérieur du tendon un rouleau de linge de la longueur du petit doigt, que je garnis d'un peu de diapalme, afin qu'il ne vacillât point ; je mis sur le bout inférieur des compresses quarrées garnies de même de diapalme, & par-dessus un emplâtre assez grand pour couvrir le tout ; & un bandage circulaire un peu ferré. De façon que tandis que les rouleaux, par leur compression latérale, faisoient faire

faillie au bout supérieur , la compresse quarrée tendoit à renfoncer le bout inférieur ; ce qui réussit à merveille.

Pendant tout le traitement le malade n'a point eu de fièvre , & tout s'est passé sans aucun accident , jusqu'au cinquante-cinquième jour que je levai l'appareil , & abandonnai la jambe du malade à tous ses mouvements. Il se plaignit de quelques douleurs sous le jarret , occasionnées par la pression du bandage ; mais elles se dissipèrent en très-peu de temps. Je lui avois conseillé de faire faire une paire de galoches , & lui avois recommandé que le talon de celle qui devoit recevoir le pied malade , fût plus haute de deux pouces que l'autre : il se contenta le lendemain de mettre sous le quartier de son soulier un jeu & demi de piquet , & marcha fort bien avec un bâton. Tous les jours il ôtoit quelques-unes de ses cartes jusqu'à la dernière ; de façon qu'en très-peu de temps il marcha librement , & reprit ses occupations ordinaires.



---

## DESCRIPTION

*D'UNE tumeur osseuse survenue à la suite d'un effort de jarret ; & d'une courbe qui a occasionné une ankylose de toute l'articulation. Par m. HUZARD, vétérinaire.*

UN petit cheval de fiacre de quatre à cinq ans, fit un effort du jarret hors le montoir, en 1765 ; il survint de l'engorgement, & une claudication légère pendant quelques jours : on se contenta d'y faire des onctions d'onguent d'althea & d'eau-de-vie, il guérit (1).

Quelques temps après on s'aperçut d'une courbe à ce jarret (2) ; mais comme cet accident n'empêcha pas le cheval de travailler , on n'y fit aucune attention ; la

---

(1) Ce mélange jouit d'une grande réputation parmi les maréchaux dans tous les cas analogues à celui-ci ; mais je crois que l'eau-de-vie est de peu d'effet , car elle doit pénétrer difficilement à travers les pores remplis d'onguent ; la méthode étant de mettre celui-ci d'abord , & de frotter ensuite avec l'eau-de-vie : l'onguent , qui est résolutif , produit seul l'effet désiré.

(2) Voyez éléments de l'art vétérinaire. De la conformation extérieure des animaux , &c. première partie, pag. 106.

grosſeur augmenta peu à peu ; de temps à autre il ſurvenoit une claudication de peu de durée , inſenſiblement il ſe forma des cercles (1), la boiterie devint continue , les mouvemens de l'articulation , celui d'extension ſur-tout , ceſſerent peu à peu ; l'animal devint rampin (2), & au bout de douze ans de progrès (en 1777) le jarret ne faiſoit qu'une ſeule piece dure, très - volumineuſe ; il paroifſoit y avoir ankyloſe vraie (3), la claudication étoit à ſon plus haut degré , l'appui du pied n'avoit abſolument lieu que par le bout de la pince , l'animal fatiguoit beaucoup ſur cette extrémité : il mourut de vieilleſſe & d'uſure (4), j'examinai la partie malade.

La peau enlevée étoit très-épaiſſe , ainſi que le tiſſu cellulaire en plus grande partie confondu avec la tumeur ; ce qui avoit donné lieu à une adhérence intime entre ces parties , excepté à la face antérieure du pli du jarret , qui différoit peu de l'état naturel : la tumeur étoit blanche , d'une nature ligamento-cartilagineuſe à l'extérieur , d'une forme inégale plus ſaillante

---

(1) Voyez *ibid.* pag. 108.

(2) *Ibid.* pag. 111.

(3) *Ibid.* pag. 108.

(4) Un cheval de fiacre de ſeize à dix-sept ans peut paſſer pour très - vieux , parce qu'il eſt rare qu'il parvienne à cet âge , ſur-tout ayant commencé auſſi jeune.



vers les parties latérales & postérieures , plus dure dans certains endroits que dans d'autres , sur-tout à la partie postérieure latérale interne.

Ne pouvant tirer aucun parti de la dissection , parce que le scalpel rencontroit à tout moment des obstacles ; d'ailleurs , la partie cartilagineuse étant unie intimement , & incrustée dans les excroissances osseuses , je craignis de détruire la forme de celles-ci , je pris le parti de faire bouillir l'extrémité jusqu'à ce que toutes les portions molles fussent entièrement détachées : ce qui fut très-long pour les attaches tendineuses & ligamenteuses ; enfin j'eus une pièce osseuse dont voici à-peu-près la description.

La partie inférieure du tibia est parsemée de la hauteur de trois pouces d'excroissances en forme de stilets , d'arêtes , de crêtes diversement figurées qui suivent diverses directions. Elles sont en petite quantité à la face externe , plus multipliées , plus aiguës , plus tranchantes à la partie interne , siège de la courbe , plus obtuses & plus évasées à la face postérieure. De la partie postérieure du condyle interne (1) s'élève un champignon osseux qui n'est adhérent que par sa base ; il s'épanouit vers la face interne , descend

(1) Voyez éléments de l'art vétérinaire. Précis anatomique du corps du cheval , pag. 72 , 73.

un peu inférieurement, se propage supérieurement de la hauteur de quatre à cinq pouces, en se ceintrant pour s'unir par une articulation qui étoit cartilagineuse & immobile, avec une excroissance à-peu-près pareille, qui remplit le côté opposé; celle-ci est moins large que l'autre, & n'adhéroit aux os voisins que par des portions cartilagineuses répandues dans tous les espaces que laissent entr'elles les parties osseuses. Le ceintre, formé de la réunion de ces deux portions, est placé entre la partie postérieure du corps du tibia & l'os de la pointe du jarret, qui répond au calcaneum de l'homme (1) où s'attachent les tendons des muscles extenseurs du canon (2), qui se trouvoient gênés dans leurs mouvements; celui du muscle profond du pied (3) glissoit directement sur la partie postérieure légèrement creusée & aplatie de ce ceintre, ce qui l'éloignoit de sa direction ordinaire d'environ un pouce (4); il se trouvoit renfermé dans un canal osseux & cartilagineux jusqu'à

---

(1) Voyez *ibid.* pag. 74.

(2) *Ibid.* pag. 183.

(3) *Ibid.* pag. 185.

(4) Cet obstacle seul, en s'opposant à l'extension du pied & en le tenant au contraire continuellement dans une certaine flexion, suffiroit pour rendre l'animal rampant.

sa sortie de l'échancrure pratiquée pour lui à la base du calcanéum (1).

Je parvins, avec un léger effort, à rompre l'adhésion qui avoit lieu entre les excroissances osseuses du tibia & celles des autres os du jarret, entre lesquelles étoient interposées des portions cartilagineuses dont j'ai déjà parlé. Je séparai le premier; je vis alors que l'articulation avoit conservé environ un pouce de jeu, tellement restreint & gêné, que non-seulement le cartilage qui revêt toutes les articulations (2) & la lame osseuse située dessus, sont usés dans les cavités de l'extrémité du tibia, répondant aux éminences de la poulie, mais que ces mêmes éminences sont percées & criblées dans cette étendue (d'un pouce) par le frottement violent & l'appui long-temps continué. La base de cet os & les parties latérales sont semées d'excroissances semblables aux autres; à la partie antérieure elles se prolongent inférieurement pour unir ensemble les os plats (3) à la partie latérale interne: outre leur union avec ces os, elles en ont contracté une intime avec le calcanéum, & forment dans cet endroit un canal osseux dont l'entrée est plus large que la sortie; ce canal étoit rempli par

---

(1) Voyez l'ouvrage cité, pag. 74, 185.

(2) *Ibid.* pag. 19.

(3) *Ibid.* pag. 74.

un des forts ligaments qui unissent ensemble le tibia & les os du jarret.

Quelques autres exostoses étoient répandues dans la masse cartilagineuse ; la plus considérable est d'environ deux pouces de long sur un & demi de large, d'une forme à-peu-près ovale, concave en-dessous, convexe en-dessus ; elle étoit placée à la partie antérieure de l'éminence externe de la poulie, & bornoit le jeu de l'articulation ; la seconde, d'un peu plus d'un pouce en tous sens triangulaire, se trouvoit placée au-dessous du champignon osseux, formoit l'union de cette excroissance avec celles de la poulie & du calcaneum : les autres beaucoup plus petites, de formes différentes, étoient répandues près de celle-ci du côté interne ; elles paroissoient être les noyaux de nouvelles exostoses qui se seroient sans doute formées comme les précédentes, si l'animal eût vécu plus long-temps, aux dépens de la matiere cartilagineuse, que la nature n'avoit ainsi prodiguée que pour éviter les frottements inévitables en pareil cas, & qui auroient donné lieu à une foule d'accidents, qu'il est aisé d'imaginer dans une partie entièrement composée de tendons & de ligaments, dont les mouvements sont aussi violents, & sur laquelle s'exécute principalement l'action de la percussion.

*SUITE*

*SUITE des prima mensis des 18 avril  
& 1<sup>er</sup> mai 1781.*

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES.

M. *Thierry*, docteur-régent de la faculté, & médecin consultant du roi, a lu une dissertation dans laquelle il établit, d'après plusieurs faits bien vus & confirmés par les ouvertures de cadavres, les différences réelles qui existent entre les symptômes que présente l'état de la tête dans la fièvre maligne, & dans l'infiltration séreuse lymphatique du cerveau. D'où il déduit la nécessité des traitements différens. Cette dissertation savante & profonde est faite pour fixer l'attention des praticiens.

Les observations de m. *Thierry* ont été confirmées par celles que mm. *Macmahon* & *Sallin* ont communiquées sur le même objet. Ce dernier médecin ajouta à l'histoire d'un hydrocéphale mort subitement, la description de l'état du cerveau, du cervelet, de leurs vaisseaux, & de la pie-mère, tel que l'ouverture du cadavre la lui avoit montré.

M. *Philip*, doyen, a rendu compte d'une maladie vermineuse, & de tous les symptômes qu'elle avoit offerts. Le jeune homme qui en a été la victime ayant été

ouvert, on a trouvé trois vers de l'espece des strongles dans la capacité du ventre, sans qu'on ait pu découvrir aucune ouverture ni dans l'estomac, ni dans le canal intestinal.

M. *Paulet* a lu un mémoire sur une hydrophobie regardée comme spontanée. Après avoir rendu compte de la maladie, & recueilli un grand nombre de faits puisés tant dans les écrits des anciens que dans ceux des modernes, il propose quelques doutes sur l'existence de cette maladie vraiment spontanée ; il discute la valeur des moyens curatifs connus jusqu'à ce jour, & rapporte les expériences qu'il a faites avec & sur la salive du malade qu'il avoit vu attaqué de cette horrible maladie, & qui y avoit succombé.

M. *de l'Epine* a rapporté un exemple d'hydrophobie spontanée, dont il avoit été témoin, survenue à un homme attaqué d'une fièvre maligne des plus violentes, & qui a été guérie avec la maladie principale. Ce malade, dans un de ses accès, avoit mordu sa servante jusqu'au sang : m. *de l'Epine* n'a point osé dire que cette fille soit devenue hydrophobe. Ce fait a donné lieu d'en rappeler un presque absolument semblable, communiqué autrefois par m. *Morizot Deslandes* qui s'étoit assuré, par les in-

formations les plus scrupuleuses, que le malade n'avoit été mordu par aucun animal enragé, ni même malade.

M. *Philip* a rappelé l'histoire d'une jeune fille que la suppression de ses règles avoit jettée dans la même horreur de l'eau, & qui en a été suffoquée.

M. *Duchanoy* a remis à la faculté un mémoire de m. *Nicolas*, D. M. de Besançon, dans lequel ce médecin rend compte des désordres singuliers qu'avoit produit dans le foie une fracture de la tête, occasionnée par une chute.

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 16 mai & 1<sup>er</sup> juin 1781.*

LES maladies les plus répandues dans le cours du mois de mai, ont été les rougeoles, les fièvres intermittentes, surtout affectant le type; des tierces ou fièvres continues-putrides, & des apoplexies légères.

Les rougeoles attaquoient principalement les enfans du second âge. Quoique plusieurs personnes adultes aient été dans le même cas, la plupart de ces maladies en mériteroient à peine le nom; elles n'étoient accompagnées ni de toux, ni du larmolement cuisant qui les rendent quel-

quefois aussi dangereuses que dures à supporter.

On a remarqué les bons effets du laudanum & de la liqueur minérale d'*Hoffmann* à grande dose avant le frisson, lorsque ces remèdes ont été employés prudemment contre les fièvres intermittentes; du reste les apozèmes savonneux chicoracés, & les purgatifs réitérés durent précéder pendant la durée de cinq à six accès au moins l'emploi de tout moyen propre à suspendre l'accès fébrile. M. *Baget* a observé chez un malade de fièvre tierce, que régulièrement, pendant la vigueur de chaque frisson, il se couvroit de larges taches rouges qui dispañoissoient après vingt minutes ou une demi-heure au plus de durée.

Les fièvres putrides n'ont rien offert de particulier; si ce n'est que souvent elles ont été accompagnées d'hémorrhagies des narines. Quelques-unes débutèrent par les symptômes de la péripneumonie, d'autres par une éruption érysipélateuse fugace. En faisant l'histoire d'une de ces maladies m. de l'*Epine* a observé que souvent les vésicatoires appliqués aux jambes restoient secs, sans succès, & tourmentoient aussi inutilement que vivement les malades, tandis qu'on obtenoit une suppuration abondante avec bien moins d'incommo-



dité, en les appliquant à l'intérieur des cuisses.

Il y a eu quelques jaunisses, quelques pleurésies, & des rhumatismes.

Au nombre des observations particulières rapportées comme intéressantes dans ces assemblées, on peut compter celle de de m. *Pajon*, sur la tête d'un tania; celle sur le même ver, de m. *Bajet* qui rapporte qu'après que du vin doux en eut fait rendre quantité de lambeaux, le remède de madame *Nouffer* fut inutile, quoiqu'il eut tourmenté cruellement la malade à laquelle l'usage de la limonade en a fait encore rendre depuis différentes portions; celle de m. *Millin* qui, appelé près d'une femme atteinte d'une perte utérine contre laquelle on avoit employé l'eau de *Rabel* à grande dose, ordonna le bain tiède avec un tel succès, qu'au troisième le mal cessa avec l'épétisme dans lequel il avoit reconnu sa cause. Celle de m. *Le Clerc* qui a vu un dernier accès épileptique rétablir la direction naturelle des yeux dans un malade resté louche à la suite du paroxysme précédent.

MM. de la *Planche*, *Sigault* & *Baigneres* ont fait part à la compagnie des faits, observations & réflexions qui sont imprimées dans ce cahier, relatifs à la section du cartilage du pubis, & à l'art des accouchements.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A I 1781.

No. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5, 4	16, 0	12, 0	27 9, 10	27 9, 3	27 10, 7
2	9, 3	17, 2	12, 4	27 10, 7	27 11, 0	27 11, 0
3	8, 5	19, 5	14, 4	27 10, 11	27 10, 5	27 10, 0
4	10, 3	17, 0	15, 0	27 9, 8	27 3, 1	27 8, 5
5	7, 5	12, 0	7, 3	27 8, 11	27 10, 6	27 11, 3
6	3, 0	13, 2	8, 0	27 11, 10	27 11, 4	27 11, 4
7	2, 6	13, 6	8, 3	27 11, 2	27 10, 9	27 10, 4
8	3, 0	16, 0	11, 5	27 9, 6	27 8, 3	27 7, 6
9	6, 8	16, 0	11, 8	27 6, 9	27 6, 4	27 6, 1
10	6, 9	16, 5	11, 8	27 5, 6	27 5, 6	27 6, 2
11	9, 3	15, 4	14, 0	27 7, 2	27 9, 0	27 10, 5
12	9, 8	19, 7	16, 3	27 11, 6	27 11, 8	27 11, 0
13	12, 5	24, 4	15, 4	27 10, 0	27 10, 0	27 9, 10
14	13, 6	20, 7	17, 0	27 9, 10	27 9, 8	27 9, 7
15	14, 0	22, 2	14, 7	27 9, 7	27 9, 7	27 10, 0
16	13, 4	17, 7	15, 0	27 10, 5	27 11, 4	27 11, 6
17	12, 3	19, 0	14, 9	27 11, 4	27 11, 4	27 11, 0
18	12, 0	21, 0	15, 2	27 10, 5	27 10, 4	27 10, 2
19	12, 8	22, 0	15, 4	27 10, 0	27 9, 4	27 9, 4
20	12, 0	17, 7	13, 6	27 9, 4	27 10, 6	27 10, 10
21	10, 8	18, 0	12, 7	27 11, 2	27 11, 1	27 11, 1
22	11, 0	15, 5	10, 5	27 11, 1	27 11, 6	28 0, 0
23	6, 0	15, 0	11, 4	28 0, 1	28 0, 0	28 0, 0
24	6, 1	14, 6	10, 1	28 0, 4	28 0, 6	28 0, 8
25	4, 2	13, 6	11, 0	28 0, 6	28 0, 0	27 11, 8
26	6, 5	16, 0	13, 0	27 11, 10	27 11, 10	27 11, 9
27	8, 6	18, 0	14, 8	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 2
28	10, 2	19, 9	15, 4	28 0, 6	28 1, 0	28 1, 0
29	11, 8	21, 6	17, 0	28 0, 10	28 0, 4	27 11, 8
30	13, 0	23, 6	18, 7	27 11, 0	27 10, 9	27 10, 4
31	14, 0	24, 4	19, 0	27 10, 4	27 11, 0	27 11, 8

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
1	N. beau, brouill.	N. beau.	N. beau.
2	N-E. <i>id.</i> chaud.	N-E. <i>id.</i> chaud.	N-E. <i>id.</i> chaud.
3	N-E. be. chaud.	E. <i>idem.</i>	E. nuag. chaud.
4	N-E. c. ch. t. pl.	N. & S. c. chaud.	N-E. c. chaud.
5	N-E. c. v. froid.	N. nuages, froid.	N-E. nuag. froid.
6	N-E. be. v. froid.	E. beau, v. froid.	N-E. b. v. froid.
7	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
8	N-E. <i>idem.</i>	E. beau, doux.	N. beau, doux.
9	N. beau doux.	N. <i>idem.</i>	N-E. couv. vent.
10	N-E. couv. brouill. petite pluie.	E. couvert, pluie d'orage.	S. couvert.
11	S. couv. v. doux.	S-O. c. v. pl. t. él.	S-O. b. doux, écl.
12	N-E. & N-O. beau, brouill.	S-E. beau, chaud.	E. beau, chaud.
13	E. nu. très-chaud.	S. <i>id.</i> pl. tonn. él.	E. couvert.
14	S. & S-E. <i>idem.</i>	N-O. nu. très-ch.	N. <i>id.</i> très-chaud.
15	N-O. <i>idem.</i>	O. c. pl. tonn. él.	S. couv. pl. tonn.
16	S-O. nuages.	S-O. beau, chaud.	N-O. & S-O. beau.
17	N-E. <i>id.</i> chaud.	N-E. couv. chaud.	N. c. gout. de pl.
18	N. beau, chaud.	N-E. & O. <i>idem.</i> tonn. au loin.	N-E. <i>id.</i> électr. cité, tonnerre.
19	N. c. brouill. ch.	N-E. <i>id.</i> pl. t. él.	N. & S. c. pluie.
20	O. couvert, frais.	O. nuages.	N-E. nuages.
21	N-E. nuages.	N-E. beau, frais.	N-E. beau, frais.
22	N-E. c. v. froid.	N-E. b. v. froid.	S-E. be. v. froid.
23	N. be. gr. v. froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
24	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
25	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
26	N-E. beau, froid.	E. beau, chaud.	N-E. beau, chaud.
27	N-E. be. chaud.	E. b. très-chaud.	N. b. très-chaud.
28	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
29	N-E. <i>idem.</i>	E. & S-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
30	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
31	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . 24, 4 deg. les 13 &amp; 31

Moindre degré de chaleur . . . 2, 6 le 7

Chaleur moyenne . . . 13, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 1, 0 le 28

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 5, 6 le 10

Elévation moyenne . . . . 27 p. 10, 6

Nombre de jours de Beau . . . . 19

de Couvert . . . . 4

de Nuages . . . . 8

de Vent . . . . 10

de Tonnerre . . . 8

de Brouillard. . . 5

de Pluie . . . . 6

Quantité de Pluie . . . . . 16, 1 lignes.

D'Evaporation . . . . . 70, 0

Différence . . . . . 53, 11

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.

N.-E. . . . . 13

N.-O. . . . . 1

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 2

E. . . . . 7

O. . . . . 1

TEMPÉRATURE : Très-chaude & très-secche ,  
quoiqu'il y ait eu quelques jours froids , & des  
pluies d'orage.

MALADIES : Aucunes.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> juin 1781.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de mai 1781 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LES vents du nord, qui ont soufflé presque constamment tout le mois, ont occasionné, durant plusieurs nuits, des gelées blanches qui ont beaucoup nui aux productions de nos campagnes, sur-tout aux lins & aux colfats. On a attendu vainement des pluies douces, assez ordinaires dans cette saison : nous n'avons eu que quelques pluies d'orage vers le milieu du mois.

Ce n'est que dans les derniers jours qu'il y a eu quelques chaleurs. Le 30, la liqueur du thermomètre s'est élevée à la hauteur de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation, & le 31 à 20 $\frac{1}{2}$  degrés.

Le mercure, dans le baromètre, a toujours été observé près du terme de 28 pouces, si l'on en excepte deux jours.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 $\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été 3 $\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du nord.	2 fois du sud.
17 fois du nord	5 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
4 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
7 fois du sud	
vers l'est.	

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.  
 8 jours de pluie. | 4 jours d'éclairs.  
 4 jours de tonnerre. |

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la secheresse à la fin.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
de mai 1781.*

LA fièvre putride maligne s'est propagée dans le peuple. Les chaleurs de la fin de ce mois ont paru augmenter sa malignité. Dans le progrès de la maladie il s'est fait en plusieurs une éruption de taches pétéchiiales, qui le plus souvent ont persisté jusqu'à son déclin. Ce symptôme au reste n'a pas paru rendre l'état des malades plus fâcheux. En général on avoit tout à craindre pour ceux de qui l'on n'avoit point évacué les premières voies, au commencement de la maladie, par quelque émétique-cathartique. Les malades tomboient bientôt dans un délire sourd ou dans un état comateux. La langue étoit sèche & le ventre météorisé. Ils laissoient au lit, sans s'en appercevoir, les selles & les urines. Le pouls devenoit petit & convulsif; les soubresauts des tendons s'ensuivoient; les malades refusoient les boissons; lorsque cette circonstance provenoit d'un sentiment d'étranglement au gosier, c'étoit un symptôme mortel. Le peu d'effet de l'application des vésicatoires étoit encore d'un mauvais présage. Beaucoup avoient le cours de ventre, qui n'étoit que symptomatique dans la plupart; les déjections alvines ne devenoient critiques que lorsque la peau, qui étoit sèche pendant le fort de la maladie, se couvroit d'une sueur modérée.

Outre la fièvre putride, il a régné ce mois une fièvre bilieuse qui, dans son principe étant inflammatoire, devoit être traitée par la méthode antiphlogistique.

La petite-vérole continuoit & se propageoit de plus en plus. La constitution de la saison ne l'avoit pas rendu plus bénigne. Elle a été confluyente dans un grand nombre de personnes, tant enfans qu'adultes.

Les vents du nord, qui ont soufflé constamment ce mois, ont causé quelques pleuropneumonies légitimes. Il étoit essentiel d'établir un traitement convenable dès le commencement de la maladie.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Eléments de médecine en forme d'aphorismes; par m. BARBEU DUBOURG, docteur & ancien professeur de la faculté de médecine de Paris, de la société royale de Montpellier, de la société médicale de Londres, de l'académie des sciences de Stockolm, de la société philosophique de Philadelphie, &c. A Paris, chez P. Fr. Didot, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 1780, in-12 de 104 pages.*

*Ces aphorismes sont précédés d'un extrait des registres de la société royale de médecine, que nous allons rapporter. « Cet ouvrage est divisé en quatre parties, & chaque partie est divisée en sections. Chacune de ces sections contient plusieurs aphorismes clairs & concis, & que l'on peut regarder comme autant de principes certains: quelques-uns sont tirés d'Hippocrate, tels sont ceux de la cinquième section de la troisième partie, & un grand nombre de ceux qui composent la seconde section de la même partie de l'ouvrage.*

Personne n'a su jusqu'à présent mieux imiter le style précis & laconique du pere de la médecine ; tous les aphorismes de l'auteur sont faciles à entendre , aisés à retenir , dignes d'être retenus , & contiennent un grand sens en peu de mots. Cet ouvrage sera de la plus grande utilité aux jeunes médecins qui y apprendront beaucoup , & aux gens du monde qui sûrement le liront avec plaisir , & y trouveront d'excellents préceptes d'hygiène , &c. ».

*Ces sortes d'ouvrages n'étant pas susceptibles d'extrait , nous nous bornerons à présenter à nos lecteurs quelques-uns de ces aphorismes.*

*Aphorisme des préliminaires.* La vie est un passage laborieux , la naissance & la mort sont la porte d'entrée & la porte de sortie ; de l'une à l'autre la pente est glissante.

*Aphor. 4. de la première partie.* Le diaphragme placé entre la poitrine & l'abdomen , fait l'office de balancier.

*Aphor. 13.* L'estomac est une espece de cucurbite où la nature entretient continuellement autant de chaleur & d'humidité qu'il en faut pour opérer doucement la digestion des matieres que l'on soumet à son action.

*Aphor. 15.* Des aliments digérés se forme le chyle ; une seconde digestion convertit le chyle en sang ; & une troisième enfin , extrait de la masse du sang une lymphie nourriciere.

*Aphor. 16.* Un marc , une lie , une vapeur sont les excréments de ces trois digestions successives ; la matiere stercorale est exprimée par l'anüs ; l'urine coule de la vessie ; la transpiration exsude de la peau d'une maniere insensible.

*Aphor. 18.* La vue d'un mets friand , ou d'un mets dégoûtant , ou d'un objet triste , ou d'un objet terrible , ou d'un objet aimé , affecte singulièrement chacune un organe différent.



*Aphor. 19.* Des membres forts & souples sont attachés au corps de l'homme, afin de subvenir, par leur travail, à tous ses besoins : plus il les exerce & mieux ils valent.

*Aphor. 4 de la 3<sup>e</sup> section de la 2<sup>e</sup> partie.* Dans un corps sain l'ame est saine ; toutes les facultés de l'un & de l'autre se déploient tour-à-tour avec une égale aisance. S'il y en a une qui prédomine, c'est que les autres ont été négligées.

*Aphor. 19.* Les brouillards sont plus mal sains que les pluies, parce que l'eau en vapeur pénètre davantage les corps que l'eau en goutte ; un temps nébuleux est bien appelé un triste temps.

*Aphor. 26.* Quand on s'agite beaucoup la nuit, les forces ne sont point réparées par le sommeil. Pendant un sommeil tranquille les esprits se reparent, & on n'en consomme point, ou très-peu ; ainsi le corps se délasse. Pendant un sommeil agité, inquiet, il se fait la même consommation d'esprit que dans la veille ; d'où il s'ensuit que le corps ne se délasse point.

*Aphor. 1<sup>er</sup> de la 4<sup>e</sup> section.* La nature, qui a incliné le cœur de la mere à nourrir son enfant, fait jaillir à propos de ses mamelles deux sources de nectar pour l'allaiter.

*Aphor. 8.* Le superflu de tout individu, soit mâle, soit femelle, appartient à l'espèce. C'est un tribut bien légitimé d'une part, bien utile de l'autre ; mais qui, comme tout autre tribut, ne doit jamais être pris sur le nécessaire des contribuables.

*Aphor. 9.* L'heure la plus convenable pour remplir le devoir conjugal, c'est le matin au premier réveil ; lorsqu'on en use avec discrétion, la surabondance des forces vitales, qui auroit été nuisible à l'individu, tourne au profit de l'espèce : on se conserve soi-même en travaillant à la perpétuer.

*Aphor. 3 de la 1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> partie.* Il

ne faut pas croire que la nature soit purement passive dans les maladies. Assaillie par une force excessive, elle recueille toutes ses propres forces ; le combat s'anime entre la force destructive & la force tutélaire : l'une ou l'autre l'emporte à la fin, & celle à qui la victoire reste en use à sa guise.

*Aphor. 20 de la 2<sup>e</sup> section.* L'urine, qui tache le linge, est le signe caractéristique de la jaunisse.

*Si plusieurs de ces aphorismes contiennent un grand sens en peu de mots, s'ils sont vrais, il y en a d'autres, nous l'avouons, qui nous ont paru obscurs, inintelligibles. Par exemple :*

*Aphor. 15 de la 3<sup>e</sup> section.* Les ivrognes sont sujets à l'hydropisie. Le vin, dont ils font de fréquents excès, se décompose dans les premières voies ; tandis que son esprit s'élève au cerveau & y porte le trouble, son phlegme visqueux reste en stagnation, & engorge peu à peu tous les viscères abdominaux. *Nous ne comprenons pas l'effet de ce phlegme visqueux du vin. Car l'excès de l'eau-de-vie qui (du moins à ce que nous pensons) ne contient point de phlegme visqueux, occasionne cependant plus promptement l'hydropisie, que l'excès du vin.*

*Etrennes du printemps aux habitans des campagnes, & aux herboristes ; par m. BUC'HOZ, &c. jolie édition, chez Lamy, quai des Augustins.*

*Moyen certain & fondé sur l'expérience, pour assurer & prolonger, pour ainsi dire à volonté, la durée des vins, avec un procédé pour les faire, & l'art de la vigne, &c. . . ; par m. MAUPIN. Chez Mufier & Gobreau, quai des Augustins.*

*Essai sur les alimens , pour servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate , nouvelle édition , 2 volumes. Chez Didot le jeune, quai des Augustins.*

MAXIMILIANI STOLL, pars prima , rationis medendi, &c. Chez Lamy, quai des Augustins.

*Instruction sur les bois de marine , contenant des détails relatifs à la physique & à l'analyse du chêne , &c. Chez la veuve Duchesne , rue S. Jacques ; Jombert , rue Dauphine ; & Cloufier , rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins.*

*Essai sur l'art de cultiver la canne , & d'en extraire le sucre ; par m. D. C. de la société royale de Londres. Chez Cloufier , rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins , in-8°.*

Mahon's principles of electricity , 1 vol. in-4°. London. Chez Pissot, quai des Augustins.

## TABLE DU MOIS DE JUILLET 1781.

EXTRAIT. <i>Recherches sur les végétaux nour-</i> <i>rissants, &amp;c.; par m. PARMENTIER, censeur</i> <i>royal, &amp;c.</i>	page 3
Observation qui confirme les bons effets des ab- sorbants; par m. SCHÜEELER, <i>méd.</i>	22
Observation sur une ankylose (par le même).	24
Obs. sur une suppuration du poulmon, &c.; par mm. CHARTIER & DUROLLEAU fils, <i>méd.</i>	26
Lettre de m. DE LA PLANCHE, D. M. P. aux auteurs du journal.	29
Extrait du n°. 16, 1781; des observations sur les maladies régnantes à Lyon; par mm. VI- TET & PETETIN, <i>médecins.</i>	49
Observation sur les effets de la douche d'eau à la glace; par m. BAIGNERES, <i>méd.</i>	54
Obs. sur une hydropisie; par m. FABRE, <i>chir.</i>	60
Observation sur la section du tendon d'Achille, &c.; par m. MAURICE, <i>chir.</i>	69
Description d'une tumeur osseuse; par m. HU- ZARD, <i>vétérinaire.</i>	75
Suite des prima mensis des 18 avril & premier mai 1781.	81
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 18 avril & 1 <sup>er</sup> mai 1781.	83
Observations météor. faites à Montmorenci.	86
Observations météor. faites à Lille.	89
Maladies qui ont régné à Lille.	90
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	91

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-  
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois  
de juillet 1781. A Paris, ce 24 juin 1781:

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O Û T 1781.

---

EXTRAIT.

*RECHERCHES chymiques sur l'étain ,  
faites & publiées par ordre du gouver-  
nement , ou Réponse à cette question :  
Peut-on , sans aucun danger , employer  
les vaisseaux d'étain dans l'usage écono-  
mique ? Par mm. BAYEN , apothi-  
caire-major des camps & armées du  
roi ; & CHARLARD , prévôt du col-  
lege de pharmacie. A Paris , de l'im-  
Tome LVI. G*

*primerie de Philippe-Denis Pierres ,  
imprimeur ordinaire du roi & de la po-  
lice. 1781. in-8°. de 285 pages.*

CES recherches sont précédées d'une épître par laquelle le college de pharmacie les adresse à m. *Lenoir* , magistrat chargé de la police de Paris , dont le zèle pour tout ce qui intéresse la conservation des citoyens , fait éclore sans cesse des travaux & des établissemens précieux : cette compagnie le remercie , avec justice , de l'illustration que lui donne la confiance distinguée dont elle jouit auprès de lui.

On voit dans l'approbation de mm. les Prévôts du college , qui suit immédiatement , que c'est d'après la proposition de substituer l'étain au plomb dans beaucoup de cas , & notamment pour remplacer les lames de ce dernier métal sur les comptoirs des marchands de vin , que m. *Lenoir* « a chargé le college de pharmacie » de s'occuper de cet objet , & de déterminer le degré de confiance que méritoit l'étain dans les usages domestiques ».

M. *Bayen* paroît être le rédacteur de l'ouvrage , ou tout au moins de l'avant-propos , dans lequel on lit : « Le college » de pharmacie a nommé trois de ses » membres , mm. *Rouelle* , *Charlard* & » moi , pour faire toutes les expériences

» & toutes les recherches chymiques pro-  
 » pres à remplir les vues d'un magistrat  
 » dont toutes les pensées, dont toutes les  
 » actions sont dirigées vers le bien pu-  
 » blic ». Quoi qu'il en soit de cette con-  
 jecture, la chymie a perdu, à cette épo-  
 que, m. *Rouelle le jeune* (*Hilaire-Marin*),  
 un de ces hommes d'un cœur droit &  
 d'un esprit juste, qui ne laissent souvent  
 après eux que les regrets de les avoir  
 perdus. Cette première partie de l'ou-  
 vrage nous apprend que l'étain étoit déjà  
 connu de la plus haute antiquité; *Moïse*  
 en parle dans le troisième livre du Pen-  
 tateuque; *Isaïe*, long-temps après, disoit  
 à la ville de Tyr que les Carthaginois en  
 apportent en quantité dans ses ports :  
 les auteurs des recherches pensent que  
 ce dernier venoit de l'Angleterre. Les  
 Grecs, du temps d'*Homere*, le connois-  
 soient déjà, ses héros ornent d'étain la  
 tête de leurs chevaux; *Vulcain* le fait en-  
 trer dans la composition des armes d'*A-*  
*chille*. Il ne paroît pas cependant qu'alors  
 il servît sur les tables & dans les cuisines :  
*Homere*, ce peintre exact des mœurs, n'en  
 parle pas. L'airain s'employoit pour ces  
 usages; mais les Romains l'employoient  
 en vaisselle il y a plus de deux mille ans.  
*Plin* en fournit la preuve lorsqu'en par-  
 lant de l'étain il dit : *Stannum illitum*

*vasis Æneis, saporem gratiorem facit & compefcit æruginis virus.* Ces maîtres de la terre le tiroient déjà de l'ifle de Vigth, que les auteurs écrivent Wich par erreur. Les Bretons l'apportoient en ce lieu d'où il paffoit dans les Gaules, & étoit conduit par terre jufques fur les côtes de la Méditerranée.

Dans le fiécle dernier ce métal devint très-commun; les vaiffeaux européens ayant alors étendu le commerce jufqu'aux lieux les plus reculés des Indes, l'allèrent chercher, en paffant au-delà du cap de Bonne-Efpérance, dans ces contrées d'où les Phéniciens l'avoient été tirer, il y a plus de trente fiécles, par la mer Rouge; & nous le verrions encore faire l'ornement de nos buffets fans l'invention de la fayence dont il fert à former l'émail. Il faut convenir que, malgré fa fragilité, cette efpece de vaiffelle a fur l'autre l'avantage d'une propriété qui a dû la faire adopter de préférence. M. Bayen remarque ici avec juftice que c'est aux rares talens de *Paliffi* que la France en fut redevable vers l'an 1555: le hafard lui en avoit offert une piece, il l'imita.

Jamais, dans ce long efpace de fiécles dont nous venons de faire mention, l'étain ne fut accusé d'aucune qualité nuisible, & *Schultz* reconnut fon innocuité,



en 1722, dans sa fameuse dissertation connue sous le nom de *Mors in ollâ*. Voici comme il s'exprime : *Quare tantùm abest ut quotidiano ùsu tantoperè frequentatum metallum in suspiciònem nunc demùm adducere velimus, ut potiùs salubritatem ejus extrà dubium reponamus, modo purum illud nec adulteratum sit.*

C'est m. *Guillaume Rouelle* qui le premier fit connoître cette dissertation en France, au rapport de mm. B. & C. ; c'est là qu'il puifa ses déclamations continuelles sur les dangers du cuivre & du plomb ; tout cela peut être ; mais nous demandons comment m. *Rouelle* put être le premier à faire connoître un écrit dont l'idiome lui étoit cependant inconnu ?

*Geoffroy* le premier, en 1738, lut à l'académie royale des sciences un mémoire dans lequel il attribue à l'étain un soufre arsenical & brûlant. *Margraf*, à Berlin en 1746 & 1747, parvint à montrer cette substance pernicieuse dans de certains étains. Les chymistes, depuis, se sont partagés d'opinion ; & l'usage en est resté généralement répandu en Allemagne & en Angleterre : s'il l'est moins en France, on l'emploie néanmoins encore dans les colleges, les maisons religieuses, les hôpitaux, les armées ; & l'étamage du cuivre & du fer nous le présentent sous toutes

fortes de formes & pour un nombre infini d'usages.

MM. B. & C. pour mettre le plus grand ordre dans le travail qu'ils avoient à faire, & une exactitude parfaite dans la solution du problème qui leur étoit proposé, ont distingué trois sortes d'étains : l'étain pur, l'étain allié, l'étain ouvragé.

On trouve, dans le commerce, de trois sortes d'étains purs. A la vérité, le premier y est infiniment rare ; il vient d'Angleterre sous le nom d'étain doux, en petits morceaux emportés avec l'instrument tranchant. Les deux autres viennent des Indes orientales & de deux endroits différens ; de la presqu'isle de Malaca, en petits lingots ou *chapeaux* du poids d'une livre environ ; & de l'isle de Banda, qui n'en est pas éloignée, en lingots de quarante-cinq à cinquante livres & plus. Ces deux sortes d'étains se vendent couverts d'une rouille grisâtre que le séjour dans la cale des vaisseaux, auxquels probablement on les fait servir de lest, leur fait contracter.

Les caractères extérieurs de ces étains purs sont d'avoir le plus grand éclat, de ne se point ternir à l'air, d'être extrêmement doux & malléables, au point de s'étendre comme le papier le plus mince sur le ras du batteur-d'or, sans éprouver la moindre gersure ; un fil coulé de cet

étain, du diametre d'une ligne, peut être replié en sens contraires jusqu'à quatre-vingt fois sans qu'il rompe, quoique le pli forme chaque fois un angle droit : cette expérience ne se fait pas qu'on n'entende un certain cri ou *stridor*. L'étain pur, n'importe d'où il vienne, est à volume égal d'un poids spécifiquement le même.

A feu nud, ces étains se calcinent & se réduisent en une chaux blanche connue sous le nom de *potée* ; ils fument & s'allument lorsque le feu est porté à un certain degré, jettent une flamme vive & brillante, élaucent quelques *fleurs* après la déflagration ; il reste parmi la *potée* quelques portions colorées en rouge.

Traitées dans les vaisseaux fermés, sans addition, huit onces d'étain de Banca, après huit heures d'embrasement, avoient à peine laissé échapper un quart de grain d'un sublimé blanc, pulvérulent, attaché au col de la retorte de verre. Le métal refroidi étoit également couvert d'une poussière ou chaux, sous laquelle on remarquoit quelques bulles intérieurement brillantes, dorées, & portant les couleurs de l'iris.

MM. B. & C. observent ici que ce sublimé ne s'élève qu'au commencement de

l'opération, & que la quantité qu'on en obtient n'augmente point, quelle que soit la quantité d'étain mise en épreuve, quelle que soit la violence & la durée du feu. Cette observation les pouvoit conduire aisément à inférer que la sublimation se faisoit en raison de la surface libre que présentoit le métal, & il n'étoit pas difficile, conséquemment à ce principe, d'en augmenter le produit ; ils semblent avoir accumulé eux-mêmes les motifs qui pouvoient les y engager, puisqu'ils ajoutent qu'il étoit essentiel d'en déterminer la nature, & que *Margraf*, qui « soupçonnoit » cette matiere d'être de l'arsenic, *avoue* » *qu'il en avoit trop peu retiré pour qu'il lui* » *fût possible de la soumettre à aucune* » *expérience* ». MM. B. & C. ont été plus heureux : la quantité obtenue leur a paru suffisante pour prouver, par son défaut d'odeur caractéristique sur les charbons ardens, qu'elle n'étoit pas réellement arsenicale ; & d'ailleurs la quantité d'un grain à - peu - près, donnée à un petit chien, n'a causé aucun symptôme d'empoisonnement. Mais qu'est-ce que cette fumée qui, condensée est connue en chymie sous le nom de *fleurs*, & que fournissent l'étain, le plomb, le bismuth, le régule d'antimoine & le zinc ? Nos au-

teurs laissent la question, qu'ils conviennent avoir été légèrement examinée, sans la résoudre.

Si le feu seul, comme on le voit, n'a donné que de bien foibles lumieres sur la nature de l'étain, les dissolvants en ont au contraire dévoilé parfaitement toutes les adultérations. MM. B. & C. entrent dans le plus grand détail sur les procédés à suivre en prenant cette voie d'analyse; ils rejettent celui décrit par *Margraf*, comme étant d'une extrême difficulté, & posent en principe que, pour réussir, le point nécessaire est d'opérer avec une grande lenteur, avec des acides très-foibles, & sans exciter de chaleur. C'est avec ces précautions qu'ils ont examiné les étains purs des Indes & d'Angleterre dans l'eau régale, l'acide nitreux, le marin, le vitriolique & l'acéteux.

La poudre que fournit le procédé de m. *Margraf*, s'est trouvée n'être qu'un sel jovial que fournissent également & sans aucune distinction, les différents étains purs : son procédé d'ailleurs fut inutile pour rien découvrir de plus dans ces étains. L'eau régale étoit composée dans la proportion d'un demi-gros de sel ammoniac pour une once d'acide nitreux, qui, après avoir été précipité & distillé

de nouveau, étoit à l'eau distillée comme vingt-cinq est à dix-neuf.

C'étoit ici une preuve négative, on ne trouvoit pas d'arsenic. Pour s'assurer qu'il eût paru, s'il y en avoit eu, mm. B. & C. ont uni, non pas l'arsenic, ce qu'ils déclarent impossible avec raison, mais son régule à l'étain, & ont obtenu un premier alliage dans la proportion d'un seizieme de régule; ensuite en ajoutant à des quantités données de ce premier alliage des quantités proportionnelles de nouvel étain pur, ils ont formé des alliages dont celui qui ne contenoit plus qu'un deux cent cinquante-fixieme de régule, étoit encore très-aigre & hors d'état d'être employé par les ouvriers; enfin les nuances de ces alliages ont été portées jusqu'à ce que l'étain ne contint plus qu'un deux mille quarante-huitieme de grain de régule arsenical; & à ce dernier terme, l'eau régale en démontroit encore la présence. Tous ces étains, alliés de substance arsenicale, fournirent une poudre noire qui se précipitoit pendant la dissolution, & qui, lavée & éprouvée, s'est trouvée produire effectivement la quantité de régule d'arsenic ajoutée à l'étain.

Les étains purs traités avec l'acide marin, ainsi que les étains, alliés comme

nous venons de le dire , ont fourni les mêmes résultats , mais d'une manière plus marquée encore , parce que l'affinité de cet acide est très - grande avec l'étain , tandis qu'il en a infiniment peu avec le régule d'arsenic.

Quant à l'acide nitreux il n'a fourni que des expériences très-curieuses à la vérité , mais étrangères à la question ; on en peut dire autant de l'acide vitriolique : l'acéteux fournit le moyen de séparer le plomb.

MM. B. & C. en terminant cette première partie de leur travail sur les étains purs , nous font part de réflexions bonnes & justes , sans doute , sur l'excellence des analyses par combinaison , méthode qu'ils ont préféré. « Si quelquefois , ajoutent-ils , » nous avons employé le feu , on a déjà » pu s'appercevoir combien peu cet agent » nous a été utile ». Qu'ils nous permettent ici de leur observer que tout ce qu'ils nous offrent dans ces deux sortes de travail , présente le même résultat. Les étains purs n'ont rien donné par le feu , aucun des acides employés n'en a rien extrait. Les alliages ? les acides y ont découvert la plus petite quantité appréciable de substance arsenicale ; d'accord ; mais le feu ne paroît pas avoir été employé sur eux , & cet agent ne peut être accusé que prématurément d'être de peu d'utilité , lors-

qu'on n'a pas jugé à propos d'examiner les effets.

L'ÉTAIN ALLIÉ est de deux sortes, l'une nous est totalement inconnue, & ne sort pas de l'Allemagne ; l'autre nous vient d'Angleterre par le commerce en gros saumons d'environ trois cents livres pesant : cet étain est allié à du cuivre & un peu de zinc. Une remarque singulière des auteurs de ces recherches, est celle qu'ils ont faite sur des étains alliés qu'ils tinrent en fonte tranquille pendant assez long-temps : dans ce cas le lingot n'est pas homogène, la partie supérieure est d'étain pur ou presque pur ; & en examinant les couches inférieures, ils les ont reconnues surchargées d'alliage : ce phénomène est très-curieux, & contraire aux idées reçues sur la nature des alliages. C'est aux métallurgistes à l'apprécier à sa juste valeur.

L'acide nitreux démontre la présence du cuivre dans cet étain, ainsi que celle du zinc ; la substance arsenicale échappe à son action ; l'acide marin l'y met à découvert à la quantité d'un peu moins de trois grains de régule par once ; l'eau régale a un égal effet : cet essai a été réitéré sur des étains de commerce pris chez quinze différents marchands. Le résultat a toujours été le même, jamais la quantité



de régule n'a été trouvée d'un grain ; & , d'après un terme moyen bien établi , m. *B. & C.* concluent que l'étain de vaisselle en contient d'ordinaire un sept cent soixante-deuxième de son poids.

Toutes les expériences précédentes ayant offert constamment à mm. *B. & C.* le régule d'arsenic uni à l'étain , & jamais la chaux ou l'arsenic proprement dit , ils ont jugé nécessaire d'établir le rapport & l'affinité des différents acides avec ce régule ; travail neuf & seulement entrevu par m. *Baumé* avant eux ; travail nécessaire pour déterminer quel acide devoit être employé de préférence pour le départ des deux substances.

Leurs expériences leur ont prouvé que l'acide nitreux dissout à froid , ainsi qu'aidé de la chaleur , le régule d'arsenic [cette dissolution prend une couleur verte qui bientôt se dissipe ; l'acide nitreux ne peut donc servir à séparer l'arsenic de l'étain qu'il dissout également] ; que l'acide marin , après dix semaines de digestion , à la température de l'atmosphère , laisse le régule intact , & qu'après dix-huit heures d'ébullition au bain de sable , il en dissout à peine deux grains sur un gros & demi : ils en inferent que si son indissolubilité dans ce menstrue n'est pas absolue , leur affinité réciproque est

pourtant si foible, qu'on peut la regarder comme nulle, eu égard à la très-grande solubilité de l'étain dans l'acide marin; que l'acide régalien le dissout entièrement s'il est fort, & le change seulement en une chaux arsenicale dont une portion reste unie au dissolvant, lorsqu'il est affoibli par une, deux ou trois parties d'eau. D'après ce fait mm. *B.* & *C.* ont décidé « que » de tous les dissolvants l'acide marin étoit » celui qui offroit le moyen le plus sûr » non-seulement pour démontrer l'exis- » tence ou la non-existence de l'arsenic » dans l'étain, mais encore pour détermi- » ner la proportion où il s'y trouvoit ».

L'ÉTAIN OUVRAGÉ est celui que l'on rencontre sous toutes sortes de formes chez les maîtres potiers d'étain; celui d'Angleterre est très-différent du nôtre, il contient un peu de bismuth, & toujours trois quarts de grain de substance arsenicale par once, ou un sept cents soixante-huitième; tandis qu'en France, lorsqu'on peut la reconnoître, à peine en trouve-t-on un huit cents soixante-quatrième; mais en revanche l'étain y est uni à une grande quantité de plomb, tandis qu'à Londres il n'en contient pas un atome. Cette quantité de plomb varie infiniment chez nos ouvriers & dans leurs différents ouvrages. L'usage seul cependant l'a to-

léré; car la loi autorise seulement à y faire entrer le cuivre & le bismuth : ils y ont ajouté le zinc, le régule d'antimoine & le plomb. On n'a rien à appréhender du cuivre, ce métal ne peut être employé qu'à la quantité de deux livres & demie au plus, sur cent livres d'étain qu'il rend dur, & dont il altere la blancheur; pour le rétablir, il faut ajouter du bismuth ou du zinc : mais le bismuth est très-rarement employé, parce qu'il est très-cher & rend l'étain sec; le zinc est moins coûteux, & la cupidité, à ce seul titre, a dû l'adopter de préférence; au reste, il en peut entrer au plus une demi-livre par quintal.

Le plomb n'est jamais allié à l'étain que par une tolérance à laquelle l'usage a presque donné force de loi; autrefois sa proportion étoit de six à huit livres par quintal d'étain; aujourd'hui l'abus est à son comble, on en trouve quinze, vingt, jusqu'à vingt-cinq livres sur la même quantité : la cupidité, d'une part, & le défaut de vente, d'une autre, ont tellement corrompu ce commerce, que les maîtres, les plus honnêtes d'ailleurs, tout en réclamant les ordonnances, « avouent de bonne foi qu'entraînés par » le torrent, ils commettent la même » faute ». Cependant c'est un véritable

vol ; heureusement cette énorme adulation n'apporte pas tous les dangers que d'abord on pourroit en appréhender.

On fait quels accidens produit le plomb sur tous les individus qui le travaillent, sous quelque forme qu'ils l'emploient, soit en litarge & en céruse, soit en minium, massicot, soit enfin sous sa forme métallique ou vitrée : la fumée, la poussière, la chaux, les composés salins sont également pernicioeux ; cependant, par un phénomène très-remarquable, jamais, ou presque jamais, les ouvriers en étain n'en sont attaqués. MM. *B. & C.* appellent en témoignage les religieux de la Charité sur ce fait. On fait que les coliques des peintres & des plombiers, &c. sont traitées très-fréquemment, & d'une manière efficace, prompte & heureuse, non pas, comme le disent mm. *B. & C.* par les religieux mêmes, mais de même que toutes les autres maladies, par les médecins de l'hôpital, sans secret & sans mystère (1). Quoi qu'il en soit, c'est un fait intéressant à vérifier, que cette propriété que l'étain est présumé avoir d'envelopper tellement le plomb, qu'il perde ses

---

(1) Depuis douze ans que je fréquente cet hôpital, & depuis huit que j'en suis médecin, je n'y ai jamais vu d'ouvrier en étain. *Note d'un des éditeurs du journal.*

qualités malfaisantes. L'acide que mm. *B.* & *C.* ont employé pour séparer l'alliage de ces deux métaux, est celui du vinaigre, qui, en agissant d'une manière différente sur l'un & l'autre, laisse précipiter la chaux d'étain à mesure qu'il s'empare de son phlogistique, & tient en dissolution le plomb qu'on en peut retirer, en évaporant jusqu'à siccité, & révivifiant le sel de saturne qu'on a obtenu.

La dernière substance qu'on allie quelquefois à l'étain est l'antimoine, mais il le rend si aigre & si cassant, que cet alliage n'a lieu que pour de très-rare usages, & notamment pour faire des cuillers, qui aient beaucoup de roideur, & qu'on ne puisse plier qu'avec beaucoup de difficulté.

Enfin mm. *B.* & *C.* présentent aux lecteurs des remarques sur l'étamage, soit du cuivre, soit du fer; en général, elles sont utiles & justes. Peut-être cependant leur assertion que les fontaines de cuivre étamées se couvrent de verdet, ainsi que les réservoirs de plomb, d'un sel saturnin, est-elle sans fondement bien solide, du moins les croûtes que l'eau dépose dans ces sortes de réservoirs, y restent constamment attachées, & paroissent séléniteuses ? Si quelque

partie métallique s'y mélange, elle y est sous formé de chaux insoluble. Leurs réflexions sur la différence d'activité du cuivre dissous dans les acides végétaux, ou dans les corps gras, n'ont pas échappé aux médecins, & l'on s'occupe actuellement, dans la faculté de Paris, de déterminer quelque chose sur ce point intéressant : nombre de faits bien avérés prouvant que certaines chaux vertes de cuivre peuvent entrer dans le corps humain par toutes sortes de voies, & en quantité suffisante pour donner une teinte verte foncée à ses solides, sans cependant altérer sensiblement la santé. Au reste, l'étain pur des Indes doit seul être employé en étamage.

Les détails où nous venons d'entrer, nous dispensent d'ajouter aucune réflexion sur l'utilité dont peut être l'ouvrage que nous annonçons au public & aux chymistes, parmi lesquels *m. Bayen* jouissoit déjà d'une réputation méritée.



## OBSERVATIONES

*P. C. WAUTERS, med. lic. in Wetteren  
propè Gandam, super asæ fœtidæ vir-  
tutibus.*

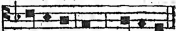
## OBSERVATIO PRIMA.

Sextâ julii anni 1776, in consilium vocabar cum expertissimo domino *Schellekens*, zeloſo medicinæ cultore in *Lede*, ut super filiâ 12 annos natâ, tum menses quatuor terrificas passâ convulsionibus sententiam meam patefacerem. Filiola hæc ex gravi morbo convalescens primùm aliquot diebus conquesta fuerat de cardiâ, deindè muta facta erat, & vigesies fortè in nychthemeri spatio per horâ quadrantem circiter tantis agitabatur totius corporis, præcipuè tamen brachiorum, jactationibus, ut à robustâ matre vix quiret in lecto contineri: subindè etiam transitorio furore corripiebatur, sub quo sibi violentas conabatur inferre manus. Cum, inter dormiendum, respirare quandòque defineret, continuò anxia exasperiebat, undè noctes maximam partem insomnes transigebat. Aliquis interdum aderat narium pruritus, nasus allebat, albidus circumscribebat oculos circulus, & genæ li-

vido-rubebant. Ulteriùs in signa vermium  
 sciscitantes nihilo doctiores fiebamus. In-  
 terim nulla verifimiliora aliis mali dia-  
 gnostica percipientes, reminiscentisque  
 quod in Ephemerid. N. C., in operibus  
*Hoffmanni*, *Tiffoti*, &c. similia legisse-  
 mus ex vermibus oriri; præscripsimus re-  
 medium *Storck* constans radice valerianæ,  
 maj. &c. at, illud cum semel bisve sine  
 optato effectu sumpsisset ægra, consilia  
 nostra spreta sunt; tanto magis quod ferme  
 omnes, qui numerosissimi adcurrerant  
 spectatores palam dicerent eam à dæmone  
 esse obsessam, adeoque non à medicis  
 verum à sacerdotibus auxilium expectan-  
 dum fore. Paulò prudentiores, ut apparet,  
 parentes, alios consulere medicos medi-  
 castrosque, ac tandem cum res nequa-  
 quam in melius vergeret, cœperunt ad  
 exorcisandum vexare reverendum domi-  
 num pastorem, cujus jussu sextâ januarii  
 1777, denuò ad ægram accersebar. Jam  
 ab omni facie negotium scrutans, reflexi  
 primò, quòd, ubi alios ansâ datâ unguibus  
 vulnerabat, me colaphos minantem læ-  
 dere non auderet, etiam si liberas ei con-  
 cederem manus: 2º. quòd habitum adepta  
 esset torosiorum ex quo primùm ipsam  
 videram: 3º. quòd pulsus, oculi, lingua  
 nullum denotarent sanitatis documentum;  
 spatia verò quibus de die à convulsioni-



bus libera erat brevia erant ac rara; contra paroxysmi diurni, frequentes ac vehementes: atque sub his miras adeò edebat capitis & trunci gesticulationes, ut vel subtilissimum agillimum aut vaferrimum quemquam illas imitari posse vix crediderim, nedum iisdem calamo fim exprimendis. Extremitates, quæ aliàs ferè paralyticæ apparebant, nunc validissimè adhibebat, ad scalpendum, lacerandum, aut quadrupedis adinstar humi prorependum, si fortè fortunâ, retinentium manus evadere quibat: licèt muta esset, vocem nunc edebat inarticulatam, ex profundo pectore haustam, vix humanam, iis plerumque tonis respondentem quibus accommodantur in litiis omnium SS. hæc verba *Libera*

*nos Domine* 

Libe-ra nos, Domine.

lentissimè hos tonos proclamabat, & non semper incipiebat ab initio. Quando paroxysmi instabat finis, bis vel ter altè suspirabat: interrogata nunc, an, & ubi quid ipsi doleret: monstrabat scrobiculum cordis & occiput. Circa solis occasum omnia exacerbabantur, sic ut vehementiùs fureret, vestimenta sua de corpore divelleret dentibusque comminueret, seipsam sæpè & alios morderet, jaceret sedes & quævis obvia antè se, quasi spectrum (aiebant pa-

rentes) ibidem foret intuita; quod num vidisset ab adstantibus rogata sub quiete? annuebat. Circà horam decimam horum mirabilium scena claudebatur. Tum parùm manducabat, & cibo sumpto, non interrupto, ut sex abhinc mensibus, sed placido obruebatur omno ad auroram usque: tunc pacata manebat usque ad octavam matutinam, sic ut tempus hoc corpori cibo potuque refocillando adhuc opportunum foret. Dein rursùm ordiebatur eandem tragædo-comœdiam ac præcedenti die, in dies enim jam dicta fiebant.

Priori de vermibus opinioni inhærens præscripsi vomitorium subiecto tenero ac sumptæ indicationi appropriatum, sed præter assumpta & paucum mucum nihil rejecit: tum exhibui corticem Peruvianum in magnâ dosi cum rad. valerianæ sylvestris; iterùm frustrà. Igitur nihil me proficere cernens, rogavi ut transferretur ægra in *Wetteren*, studiosissimè examinaturus cuncta quibus res penitiùs detegi valuisset; acquiescitur petitioni. Ad translata nunc & in mea vicinia collocatam, omnem, in quantum poteram, hominum accursum impediēbam: ac primò non adeò ipsius commiserabar, ut parentum ritu, à duobus quos procuraveram custodibus perpetuò eam retineri vellem, sed statim sedi perforatæ ad sedendum & decumbendum

accommodatæ alligari curavi; exhibuique aſæ fœtidæ dragmas tres emulſ. in aq. font. unciis ſex: tunc hujus emulſi cochlearculum ei porrigebam bis vel ter in horæ quadrante, quod in meâ abſentiâ continuandum præcipiebam, donec agitationes convulſivæ deſinerent, & toties repetendum quoties de novo ingruerent: primo die longè ſolito breviores, pauciores & mitiores obſervabantur; nulla veſperi exacerbatio: horâ decimâ pro more obdormire cœpit. Poſtridiè multo notabilior in melius progreſſus. Tertiâ die tantum non omnis geſticulatio valedixerat: cum hætenus vix ullum manuum uſum extrâ paroxiſmos feciſſet; injunxi minando ut vitrum lacte plenum ori admoſceret ebiberetque: obtemperavit, ſed ſummâ cum moleſtiâ. Crucis, quod antea formare nequiverat, ſignum jam, licet ægrè, formabat. Videns quantum per ſimulatam crudelitatem perficerem, cuſtodibus ipſâ audiente dixi: hodie forſan & ambulare poterit, alioquin veſperi ſuris veſicantia applicare conſultum duco. Quamvis crura ferè ſemper fuiſſent in tergum retracta, vi extendebam, & extenſa alligabam alteri ſedi ne illa retrahere valuiffet (1). Vix

---

(1) *Schulzius pathol. general. p. 132.* « Dicit obſervatum eſſe, quòd iſtiusmodi mala longè fre-

bina postquam abieram horæ elapsæ erant, quin deligari vellet ad incedendum; solutis autem vinculis paulisper adjuta surrexit, stetit & ad passus aliquot processit; experiens ægra tantam in se mutationem nobis insigniter lætabatur, & eâdem vespérâ aliquatenus loqui cœpit, sicut nomina custodum aliaque multa obscurè sed sat intelligibiliter proferret. Postridiè sensim expeditius loquebatur & ambulabat. Die quinto omnia ad unum mala profligata erant, quamvis nihil critici observare valuerim. Die decimâ tertiâ in *Smetlede* pagum suum pedes reversa est ægra.

Hic notare juvat, (1<sup>o</sup>.) quòd parentes exindè nullum fecerint quæstum, contrà ad pauperiem redacti sint; (2<sup>o</sup>.) quòd filia se sæpius miserè læserit, & vix quidquam cibi de die assumere valuerit, nisi ante octavam matutinam: insuper sub vehementi paroxismo aliquando excrementa

quentiora fiant & difficiliùs curentur, quamdiù adsunt qui morbum admirantur, multumque sollicitudinis, quocumque modò, ostendunt, cùm è contrario mox minuantur & vincantur, quamprimum & contemptus & severitas quædam moralis adhibetur. Quidcumque id systemati nervoso conferat; ego saltem affirmare non vereor, me asserti hujus veritatem, non in hoc tantùm, sed & in aliis convulsivis & periodicis affectibus sæpenumerò expertum esse.

ex ano & urethra summâ vi explodebantur, & sese turpiter conspurcabat. Considerandum denique quòd decem vel undecim mensium spatio perfectè muta fuerit.

OBSERVATIO SECUNDA.

Sub finem mensis januarii 1778 adolescens 16 annorum, grato in consortio, ad lassitudinem usquè variis lusibus indulserat, ex quo tempore levem capitis gravedinem percipiebat, & aliquot exin diebus torquebatur cephalalgia nec non involuntariis extremorum motitationibus, noctesque prorsus insomnes agebat. Sexto ab invasione die omnia symptomata, quæ magnus *Sydenhamus* choream sancti viti constituere refert, in summo gradu comparebant: trahebat nempe fatuorum more crus dextrum, neutram manum in eodem situ poterat continere vel horæ momento: quocirca cum in viâ braccas suas non satis firmiter ilia stringentes continuòque decidentes, de tempore in tempus retrahere niteretur, easdem quasi studio lacerabat ac de clunibus divellebat: saccum farinâ refertum à patre capiti ejus impositum, ægerrimè manibus arripiebat, atque iterato in terram cadere sinebat, quantumvis urgeret indignareturque parens; domum jam reducis brachia adeò quaquaversum distorquebantur, ut miserè vulnerando ma-

nus, totus sanguine conspergeretur: oculi quoque, os & totum caput planè ridicularios edebant gestus; lingua prout & inferioris maxillæ muscoli levatores, præsertim inter loquendum, continuò convellebantur, ita ut vix intelligeretur, frenderetque non nunquam horrendè; cùm ex *Masmen*, cujus incola erat, domum meam pedes venisset, in itinere ebrii ad instar vacillando, omnium in se oculos admirationemque traxerat ac bis humi procubuerat. Inveniebam pulsum paulisper tensum, durum, parvum & celerem; nullam dementiam in illo observare erat: verbo stantibus dictis, cætera sanus videbatur.

Antè omnia curavi vanæ sectienem moderatam institui: quâ factâ lingua os & oculi paulò minùs convellebantur, nil verò mutabantur reliqua. Postridiè reperiẽbam pulsum debilem valdè mollem & rarum; propinavi tum potionem leniter purgantem, de nocte jam parùm sed turbulentè dormivit & excitatus æquè ac antè convulsionibus agitabatur. Dein exhibui pulveres constantes radice valerian. sylv. cortice Peruvian. & paucâ camphorâ; verum nihil omninò proficiebam: tunc cupiens experiri num fortè assa foetida hìc idem præstitisset quod in præcedente casu; præscripsi similem emulsionem cochleatim omni bihorio sumendam; & ecce omnia

symptomata, veluti præ sole nives, solvebantur; tum continuando, multiplicando, augendoque assæ fœtidæ doses, spatio duarum hebdomadarum integræ restitutus est sanitati; si exceperis levem dolorem circa lumbos & aliquam juxta spinam dorsi rigiditatem, quæ brevi, sine ullius medicaminis ope, sensim evanuerunt.

### • OBSERVATIO TERTIA.

Eodem anno 19 junii ex *Wichelen* me consulturi venerunt parentes cum filio suo duodeni, tenerrimæ constitutionis, qui absque manifestâ causâ paulatim inciderat in symptomata choreæ sancti viti, nempe in motitationes continuas & involuntarias brachii dextri, digitorum, & cruris ejusdem lateris, sic, ut ad instar pueri urinæ turgentis effluxum cohibere conantis femur affectum contra sanum assiduò adigeret, nec staret unquam tranquillus, claudicaretque cum incedebat: oculi quasi fatuitatis notam præ se ferebant, attamen ingenium pro ætate sat acutum existeret.

Hic profectò, si unquam, à methodo sydenhamianâ deflectendum autumabam: cum summa adessent debilitas, teneritudo & sanguinis egestas. Dato igitur primùm eccoprotico, exhibui dein assam fœtidam ut antè; quâ ad julii finem adhibitâ, ægrotus fermè sanatus mihi præsens fuit.

tebatur : cum autem à medicamine inciperet abhorrere ; permisi ut tentaretur num forsan morbi reliquum , per diætam eupeptam roborantem & exercitium , foret superandum. Verùm toto tempore , quo puer à medicaminibus abstinebat , manebat in eodem statu ; idcirco 17 septembris me rursus convenit , ac , datis tum binis adhuc emulsionibus , intrà duas circiter hebdomadas nihil ampliùs supererat morbofi.

## OBSERVATIO QUARTA.

Anno 1779 decimo-quarto kal. januaris ; alius puer , de hoc pago , admodum tener & macilentus , nonum agens ætatis annum , mihi adducebatur : hic jam ab anno & ultrà prædicto morbo infestatus fuerat. Quoad brachium , digitos , & crus eadem patiebatur ac præcedens , sed vehementiùs : insuper musculi faciei omnes linguæque in latere affecto nequaquam manserant intemerati : miras in distorſiones abripiebatur os , præsertim dum loquebatur , sæpè adtractâ fortiter maxillâ inferiore ad superiorem , per dentes loqui tenebatur , nec ritè coercebantur labia linguæque , proptereà quandoque vix intelligebatur.

Insignis chirurgus ad hoc malum profligandum roborantia & nervina unguenta , item balneum ex cerevisiâ veteri ,



jam dudum præscripserat, quibus diù in vanum administratis, rogatus demùm, ego commendavi balnea frigida & corticem peruvianum, scire cupidus num hæc juncta remedia forsan solitæ meæ methodo æqui aut prævaluissent. Sed postquam, sine ullo fructu, per duas ferè septimanas, æger corticem assumpsisset, ad primum ejus adspectum nauseabat. Tum deserui hanc viam, & ordinariam meam vigesimâ martii amplexus sum, adeò feliciter ut circa finem maii penitus sanatus esset puer. Anno ultimè præterito, in æstate levem mali proximum sentiit in brachio & crure, sed sponte aut solo exercitio & diatâ roborante, intra tres quatuorve menses, disparuit.

Mirabuntur forsitan aliqui quòd puer iste, tam patienter bimestri, spatio fere uncias decem assæ fœtidæ, sub emulsi formâ cum aquâ fontanâ & addito syrupo violarum aut de altheâ, introsumere voluerit, qui à cortice adeò nauseabat: sed meminerint longè abesse ut sapor respondeat odori.

Morbus in hoc casu remedio pertinacius resistit; verisimiliter quia magis erat inveteratus, nedùm quòd magna erat lenitas parentum, qui nunquam *vel gestibus contemptum vel verbis minas ostenderunt aut ultionem facti sunt*; quod sollicitè requirit Jo. Henric. Schultzius,

*Pathol. special.* pag. 495. Verumtamen *inspicere* hîc parumper oportet & regionem, &c. Germanus enim erat auctor.

## OBSERVATIO QUINTA.

Filius villici, in *Grembergen* juxta *Teneramundam*, scabiem, quâ dicebatur affectus fuisse, ignoto quodam unguento, sine ullis cautelis sanaverat aut percusserat: brevi postea vertigine & subsequenti animi deliquio subito in terram prostermitur, & exindè resuscitatus amens manet. Quandòque tamen per momentum mente sanâ erat, ac tum querebatur de continuo in auribus susurru; cætera valebat optimè. Postmodum permanente constanter fatuitate, per accessus terribiles patiebatur anxietates, quæ deinde in tantos furores abibant, ut plures etiam non illiterati dixerent eum verè rabidum esse. Quapropter præ timore contagii ab omnibus [exceptâ generosissimâ matre] planè deferabatur (1). Tandem hisce furoribus veri se jungebant epileptici effectus.

Dominus *Keyaerts* sagax medicus *Teneramundanus* egoque præcepimus ut scabies ei rursus communicaretur; (quod pluries tentatum non successit); deindè præ-

---

(1) Tanto majorem rabiei nomen inspirabat horrorem, quòd verâ rabie & hydrophobiâ proximum vicium nuper pereuntem vidissent.

scripsimus cruriluvia tepida, venæ sectiones  
vesicatoria; internè lenia purgantia, refrige-  
rantia, diluentia; tandem diaphoretica,  
imò ipsum spiritum salis ammoniaci volati-  
lis exhibuimus; omnia frustra: & quidem  
prædictus spiritus epilepticos paroxifmos  
exasperare videbatur. Cùm jam parentes  
omnem sanandi spem frustratam crede-  
rent, nosque & medicamina contemnere  
cœpissent, præscripsimus, ordinario meo  
modo, asam fœtidam (1), & ecce mox  
minor brevique prorsus evanida epilepsia.  
Postquam octo vel decem dies hanc medici-  
nam sumpfisset, erumpebat in extremitati-  
bus inferioribus herpes, quem egregius *Lorri*  
phagædenicum appellat, quâque propor-  
tione prodibant pustulæ, eâ & mens con-  
valescebat. Itaque, eâdem hac medicinâ per  
quinque vel sex septimanas continuatâ, me  
invisit omnimodè sanatus, si memoriam ad-  
huc solitò labiliorem exceperis. Jam ultra  
biennium sanus nihil ampliùs simile sen-  
tiit. Reflectendum quòd ubique asæ fœ-  
tidæ usui de tempore in tempus lenè pur-  
gans rhabarbarinum interjecerim.

Plures alias observationes possideo quæ  
præstantissimam asæ fœtidæ virtutem com-  
probant, sed quoniam cum prioribus coin-  
cidunt, facile lectoribus tædium parerent;

---

(1) Non negligebantur cruriluvia tepida,

& has sufficientes reor, quæ cordatis medicis stimulum addant ad aſam fœtidam, ſapiùs & conſtantiùs, in tentamen trahendam. Id unum addere lubet, quòd gummi hoc in formâ pilulari exhibitum, eandem profecto vim habere videatur quàm in emulſo; quandòquidem id ratio dictet, & experientia confirmet. Sic, in nuperrimo experimento, filia quædam choreâ ſancti viti miſerè affecta, incaffum adhibitis plurimis, tandem ope aſæ fœtidæ ſub formâ pilularum ſumptæ, intrâ paucos dies, integrè convaluit: verùm aſſeverare non dubito, quòd pueri longè faciliùs illam aſſumant in emulſo quàm in pilulis.

*Note des éditeurs.*

Nous n'avons pu nous déterminer à rejeter une pièce d'une latinité pure & facile, contenant des observations très-intéreffantes ſur l'uſage de l'*aſſa fœtida* dans le *choreâ ſancti viti*, & d'autres maladies compliquées de paralylie, de convulſions, d'épilepſie & de manie, par la ſeule raiſon que l'idiôme en étoit étranger à notre journal. La méthode curative de l'auteur conſiſte à donner par cuillerées très-rapprochées, cette gomme réſine émulſionnée dans la proportion de trois gros d'*aſſa fœtida* pour ſix onces d'eau de fontaine, & une once de ſyrop violat.

La première obſervation contient l'hiſtoire d'une jeune fille de douze ans, maniaque & tourmentée de convulſions telles que ſes parents la croyoient poſſédée; les accidens duroient depuis quatre mois; on avoit cru qu'ils dépendoient des vers,

& les remèdes appropriés à cette indication avoient été appliqués en vain : elle guérit en treize jours.

La deuxième renferme l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui, après une fatigue considérable, suivie d'un mal de tête violent, éprouva les symptômes du *chorea sancti viti* portés au plus haut point, avec convulsion de tous les muscles du visage. Après une saignée modérée ce dernier accident se dissipa : l'usage du quinquina & des antispasmodiques ordinaires fut inutile ; celui de l'*assa fætida* le rétablit parfaitement en quinze jours.

La troisième est de la même espèce absolument que la seconde, si ce n'est que le traitement ayant été interrompu, les accidents subsisterent jusqu'à ce que le malade, âgé de douze ans, se fût déterminé à le reprendre.

La quatrième, encore un *chorea sancti viti* ; l'enfant, âgé de neuf ans, en étoit affecté depuis plus d'un an. Le traitement dura deux mois, pendant lesquels il prit jusqu'à dix onces d'*assa fætida*, & obtint enfin sa guérison.

Dans la cinquième on voit un jeune homme devenu fou furieux, éprouvant de vrais accès de rage, épileptique & cruellement vexé par d'affreuses convulsions, à la suite d'une gale répercutée. Les médecins tentèrent de la lui faire contracter de nouveau en employant tous les moyens de la rappeler au-dehors ; tout fut inutile : enfin l'auteur eut recours à sa méthode ordinaire d'employer l'*assa fætida* : bientôt un herpès phadégénique se montra aux jambes. Les accidents diminuèrent de jour en jour sensiblement ; il fut purgé de temps en temps avec la rhubarbe, & guérit dans l'espace de deux mois.

RÉFLEXIONS THÉORIQUES  
ET PRATIQUES,

*SUR le diabetes ; par m. BAUMES,  
médecin de la faculté de Montpellier,  
établi à Saint-Gilles en Languedoc.*

A la fin de juillet de l'année 1778, le sieur Roger fils, âgé d'environ vingt-deux ans, vint me consulter pour une maladie rebelle à différens moyens ; & qui, dans l'esprit du malade, & de sa mere qui le conduisoit, étoit sans aucun doute l'effet d'un sortilege jetté sur ses jours. Un appétit très-réglé, un sommeil naturel, & le sentiment constant d'un bien-être réel, étoient réunies à un état hectique, à une fièvre lente, une peau sèche & chaude, une constipation habituelle, une soif inextinguible, un desir insurmontable pour la boisson d'eau fraîche, une bouche aride, rouge, & un peu écumeuse, une ardeur aux régions lombaire & hypogastrique, enfin une évacuation exorbitante d'urine. Aurois-je pu méconnoître le diabetes dans l'ensemble de ces signes caractéristiques ? Je leur dis que cette affection étoit rare à la vérité, mais observée quelquefois, très-bien con-

nue, & ne portant point du tout l'empeinte d'un charme toujours imaginaire.

Je remis à des recherches ultérieures l'examen de l'analogie qu'avoit le cas actuel avec des observations semblables, tant par rapport à la qualité qu'à la quantité de l'urine. Les différences essentielles qui se trouvent entre les écrits de *Galien*, de *Willis*, de *Prosper Alpin* sur cet objet, m'inspirerent la joie secrète de pouvoir peser les sentiments de ces auteurs respectables à la balance irrécusable de l'expérience. Le médecin de Pergame a dit que les diabétiques rendent par les urines les boissons telles qu'ils les ont prises. Nombre d'autorités prouvent que cette assertion est hasardée; mais elle semble se revêtir du caractère de l'évidence d'après les faits rapportés, sur-tout par *Benedictus Sylvaticus*, & *Bartholin*. Le premier parle d'un homme qui, après avoir bu du vin rouge, rendoit des urines de même couleur; *Bartholin* nous annonce qu'une colique néphrétique ayant donné chez lui naissance à un diabète, il urina du vin du Rhin tel qu'il l'avoit bu, & au point de s'y méprendre. *Hildan* a vu un exemple analogue.

Quelques fortes que soient ces preuves, d'autres observateurs sont directement opposés à *Galien*. *Morton*, *Willis*, *Mead*

ont écrit que non-seulement l'urine des diabétiques ne répondoit pas à la nature des liquides bus, mais au contraire qu'elle se dénaturait au point de prendre l'odeur, le goût & la couleur du miel, ou la douceur du sucre. D'autres, & notamment *Prosper Alpin*, *Tulpius*, *Lister*, ont vérifié que, dans le diabetes, l'urine étoit séreuse ou aqueuse, & un peu pâle, de quelque qualité que fût la boisson des malades; & quelques-uns, comme *Dower*, *Legacy*, ont ajouté que ces urines sentent la violette & sont couvertes d'une matière huileuse.

Quant à la quantité des urines; qui n'est point frappé des variétés immenses qu'on a observé dans cette maladie? *Lister* a vu un diabétique pisser deux conges (1) d'urine par jour. *Dodonée* cite un homme qui rendoit tous les jours 40 livres d'urine; & *Morgagni* parle de deux filles diabétiques dont une fournit en 94 jours 3674 livres d'urine, & l'autre 4171 livres en 97 jours. *Michellot* fait mention d'une fille qui ne pesoit pas plus de 50 livres, & qui évacua, dans l'espace d'une année, plus de 20000 livres d'urine, donnant,

---

(1) Dans les dispensaires de Londres & d'Edimbourg, huit chopines, mesure de Paris, composent le conge.



dans le fort de sa maladie, au moins 135 livres d'urine en vingt-quatre heures, tandis qu'elle prenoit à peine 15 livres de liquide consistant en bouillon ou lait; aliments suffisant à peine pour entretenir le cours incertain de ses jours.

Des perquisitions scrupuleuses & soutenues me convinquirent que le sieur *Roger* étoit dans le cas des malades vus par *Lister & Tulpius*. En effet, son urine étoit claire comme de l'eau, mais d'une couleur citrine pâle, d'une odeur d'urine récente, telle que la rend ordinairement un homme tranquille, qui a beaucoup bu; d'une saveur d'eau tiède laissant un goût très-légèrement urineux. Je mesurai la quantité d'urine, elle se porta à 55 pots dans l'espace de vingt-quatre heures; ce qui fait 165 livres, tandis que la mesure des liquides que buvoit ce malade pouvoit à peine être portée à 10 pots ou 30 pintes.

Après m'être assuré de tout ce qui pouvoit piquer ma curiosité, & assurer mon diagnostic dans une maladie que le cours d'une longue pratique n'offre pas toujours deux fois, je m'attachai à pénétrer dans le dédale des causes. *Roger* ne me présenta aucune origine probable de ce diabète qu'il éprouvoit depuis environ

quinze mois ; il avoit eu , environ deux ans auparavant , quelques accès de fièvre intermittente : au reste son tempérament avoit été très-heureux , il étoit dans la vigueur de l'adolescence , avoit les cheveux blonds , & faisoit son apprentissage de savetier dans un village voisin , lorsqu'énervé par ce flux d'urine , la perte de ses forces l'obligea de regagner la maison paternelle. L'inutilité des remèdes de tout genre , entrepris depuis successivement & sans ordre , sous la direction de médecin , chirurgien , apothicaire , maige , charlatan , bonne-femme , confirmoient cette famille dans l'idée absurde que le jeune homme étoit vraiment enforcé.

Quelque jour qu'eût jetté sur la formation de cette cruelle maladie la connoissance de sa cause véritable , aurois-je pu me flatter d'être assez instruit sur la réalité des effets ? aurois-je été pleinement convaincu de l'état détérioré de tels ou tels viscères , dont j'avois à rectifier le ton perverti , corriger les altérations radicales , & rappeler la manière d'être primitive ? Une fièvre d'accès , bénigne & peu longue , que le malade avoit éprouvée quelque temps avant la date de ce diabète , & traitée je ne sais comment , avoit-elle posé les germes de cette fonte

morbifique (1) ? Les annales de l'art de guérir sont dépositaires de faits qui prouvent l'influence de la cause des fièvres périodiques sur le foie & la rate ; les observateurs n'ont pas oublié de nous exposer les malheurs qui suivent l'exhibition précoce ou déplacée du quinquina ; & le flambeau de l'anatomie a malheureusement mis le sceau à cette vérité, dont les ennemis systématiques & injustes de cette écorce fébrifuge ont excessivement abusé.

Ces conjectures prirent dans mon esprit un air de réalité en les rapprochant des idées de *Malpighi* & de *Mead* : le médecin italien cauçoit un diabète artificiel par la ligature des vaisseaux spléniques ; & l'on connoît les idées du docteur Anglois sur les parties affectées [le foie, &c.] dans cette maladie. Cependant une théorie bien vue, jette beaucoup de doute sur ces assertions. A ne juger du diabète que par ce qui tombe le mieux sous nos sens,

---

(1) *Aretée* croyoit que quelque maladie aiguë donnoit toujours naissance au diabète ; je ne suis pas fort éloigné de son sentiment , mais je crois plutôt que ce mal est l'effet d'une maladie aiguë étouffée par une mauvaise méthode qui a le malheur de réussir : ce que les ignorants pensent être le *summum* de l'art.

il est clair qu'il rentre dans l'ordre du *laxum* des méthodiques, & il paroît être un vice de relâchement dans les organes sécrétoires de l'urine, à la faveur duquel les reins fournissent tout le liquide qui s'y présente ; mais cette explication s'accorde mal avec la quantité surnaturelle d'urine que rendent les malades. Il faudroit donc plutôt supposer une certaine augmentation de forces toniques dans les reins, puisqu'il est hors de doute qu'une glande dont le ton est exalté, doit augmenter son travail excrétoire proportionnellement à l'érection de sa faculté organique. Cette idée d'ailleurs est appuyée par le sentiment d'ardeur que les diabétiques essuient à la région lombaire.

Il n'est pas douteux que l'affection des reins ne donne réellement naissance au diabetes ; l'observation de *Bartholin*, citée ci-dessus, fixe notre perplexité à cet égard ; mais ces viscères sont-ils toujours primitivement affectés, que dis-je, leur ton est-il toujours lésé ? On seroit tenté de l'affirmer ; en voyant que l'appareil des symptômes dominants est dans les voies urinaires. Néanmoins *Willis*, & plusieurs autres médecins après lui, ont douté avec raison, que toute la matière des urines parcourût les voies de la circulation ; &

une belle expérience de *Kalzestein* nous a prouvé que ce doute étoit plus fondé que quelques-uns n'ont bien voulu le croire. *Kalzestein* prit un chien ; lui lia parfaitement les deux uretères avec un fil ciré ; il ferma & *consolida* la plaie qu'il avoit été obligé de faire pour son opération ; il voida ensuite, avec le catheter, toute l'urine qui pouvoit se trouver dans la vessie, puis il gorgea le chien d'eau ; peu après le chien urina fort abondamment. Cette expérience confirme donc en plein le sentiment adopté par *Bordeu* qui a dit : Je ne fais aucun doute que les humeurs contenues, sur-tout vers le duodénum & le pancréas, n'aillent de proche en proche à travers le tissu cellulaire & les lames du mésentère vers l'épine, mouiller le rectum, & aboutir à la face postérieure & dans l'intérieur de la vessie. Toutes ces voies sont naturellement ouvertes pour les liqueurs surabondantes dans le ballon abdominal du tissu cellulaire, au fond duquel se trouvent précisément l'intestin rectum & la vessie. *Recherches sur les maladies chroniques*, pag. 389 & 390.

Il résulte de ces faits, qu'une excrétion extraordinaire d'urine ne présuppose pas toujours un vice dans les reins ; on voit même que le tissu cellulaire est une voie propre au transport des sérosités abdo-

minales : mais où trouver la source de cette quantité d'urine qui surpasse de tant la somme des boissons usuelles (1) ? Il est aisé d'expliquer ce phénomène par la supposition de la décomposition du sang (2) qui fournit aux organes sécrétoires des reins, aux vaisseaux lymphatiques, aux pores internes, & à la voie du tissu cellulaire, assez de sucs pour fournir à cette grande évacuation. Il est néanmoins un autre foyer beaucoup moins inépuisable dans l'air ambiant ; aussi m<sup>rs</sup> *Mead* & *Zimmermann* admettent le trouble des fonctions de la peau comme cause auxiliaire du diabetes, & les célèbres m<sup>rs</sup> *Piquer* & *Tiffot* reconnoissent l'absorption de l'humidité de l'air par les pores cutanés, comme cause immédiate de ce torrent d'humeurs féreuses qui se résolvent en urines.

Jusqu'à quel point les altérations du foie, de la rate, des reins, l'ardeur des

(1) La surabondance d'urine à la boisson est un fait prouvé par le plus grand nombre des observations ; il en est peu du genre de celle de *Paw*, *observ. anat.* 2, dans laquelle l'urine n'excédoit pas la boisson du malade.

(2) Cette supposition approche de la certitude, si tous les diabétiques éprouvent, comme *Roger*, des symptômes scorbutiques évidents, tels que des gencives saignantes, &c.

entrailles, le vice de la peau, concourent-ils séparément, ou participent-ils pour constituer le diabetes? Voilà des questions problématiques encore, & pour la solution desquelles les médecins n'ont point travaillé jusqu'à ce jour. Aussi la vraie théorie de cette affection est ignorée, les indications curatives sont vagues, hasardées, la réussite précaire & incertaine. Je respecte la mémoire de l'illustre m. *Mead*; je ne rejette point l'expérience du diabetes artificiel de *Malpighi*: mais, selon moi, il n'est rien de plus lumineux & de préférable à la théorie des anciens qui reconnoissoient une intempérie chaude des entrailles & des reins, & dans ces parties morbifiquement affectées, une force d'attraction pour tout le liquide que peuvent fournir les parties environnantes. Cette explication n'a rien d'alambiqué, rien d'insoutenable; elle présente un phénomène qu'on ne doit pas rejeter parce qu'il est simple & dénué de l'appareil des raisonnements mécaniques dont on pare aujourd'hui la plupart des hypothèses médicales.

En effet, que l'obstruction du foie & de la rate, en fermant les voies de décharge aux vaisseaux lymphatiques qui vont aboutir en grand nombre à ces viscères, soit une cause plus que probable de

l'augmentation dans le cours des urines ; par le reflux de la lymphe vers la vessie ; c'est un de ces cas que la saine théorie ne peut désavouer. Mais je doute très-sincèrement que ce soit-là une cause suffisante du diabetes (1). Il n'en sera pas de même en admettant une augmentation ou une concentration de chaleur innée dans les viscères abdominaux , décidée par l'abus des liqueurs spiritueuses , les diurétiques chauds , sur-tout la mauvaise application des eaux thermales (2), l'abus des sudorifiques (3), des boissons glacées , & principalement par le feu des passions , &c. enfin , on achevera de déchirer le voile mystérieux , en accordant aux corps animés , chauds & secs , une susceptibilité d'appeter ce qui leur est nécessaire , c'est-à-dire une propriété de s'imbiber & d'attirer puissamment l'humeur aqueuse que contiennent les parties de la machine humaine , ainsi que l'air atmosphérique.

(1) Je ne parle ici que du diabetes réel , faisant abstraction de ce déluge d'urine diabétique que rendent , après leur accès , les hypochondriaques & les hystériques ; phénomène qu'on fait ne dépendre que de l'atonie qui succède au spasme des reins , & à la stricture générale des viscères.

(2) *Hildan* , *Lister* ont donné des observations là-dessus.

(3) *Lister* , *exercit. de diab.* pag. 31.



Ce dernier fait est parfaitement connu en chymie, par la théorie de ces deliquescents à l'air libre; lui refusera-t-on ici son application?

Par quelle impulsion les liquides prennent-ils leur route vers la vessie? Par l'arrangement de l'organe cellulaire, & le mécanisme des oscillations, qui, dans l'ordre de la nature, se dirigent par une loi primordiale vers le rectum & la vessie, comme les aboutissans & les égoûts des humeurs les plus excrémentitielles. Telles sont les raisons du cours rapide des sérofités abdominales. Ces vérités sont connues; elles ont été le fruit des vues pures & saines sur la nature.

Après cet exposé théorique, suivons l'histoire du traitement de *Roger*; elle nous fournira l'occasion de montrer quel genre de remèdes est préférable dans la cure méthodique du diabetes. Dans une maladie où tout indique une atonie extrême, un relâchement parfait dans les organes urinaires, l'empyrisme parle très-haut en faveur des toniques & des astringens plus ou moins actifs, selon les succès qui en résultent. *Roger* a fait usage de ces remèdes sous toutes les formes, moins dans la vue de guérir par ces moyens, que pour enrayer pour un temps cette fonte colliquative, avec laquelle ses forces

s'anéantissoient de jour en jour. Mais en suivant de près les effets de ces médicaments, on verroit que ces remèdes sont presque toujours inutiles dans le diabetes, si toutefois ils ne sont pas nuisibles. Du moins *Roger* éprouva une augmentation notable de cette ardeur intérieure qu'il ressentoit, après l'usage des astringents (1) & des toniques. *Willis* n'avoit donc pas tort de dire, qu'il est rare qu'on ait été guéri du diabetes par les astringents.

Pour aller directement au but, je m'imaginai, que rappeler le cours d'une douce transpiration, éteindre le feu des viscères, répandre avec égalité la cha-

---

(1) La liste des astringents est immense, j'en ai prescrit plusieurs, entr'autres le petit-lait alumineux de *Mead*. Je n'ai point employé l'extrait d'opium préparé avec le vinaigre, selon la méthode de *Lémort*, quoique cet auteur avance que ce remède est un astringent si héroïque, que des malades, après en avoir pris, ont été trois jours sans uriner; & que m. *Baron* (chymie de *Lémery*, pag. 622, note c.) pense qu'après une observation qui nous vient d'aussi bonne part, on pourroit essayer l'usage de cet extrait dans le traitement du diabetes, ordinairement si rebelle à toute sorte de médicaments. Pourroit-on employer l'*uva ursi*, après une observation de m. *de Haen*, sur une incontinence d'urine, dans laquelle ce remède occasionna une rétention d'urine. Voyez rat. med. tom. I, p. 360; ou journal de médecine, tom. XII, p. 117.

leur dévorante des entrailles, formoit le plan des indications résultantes de la theorie exposée ci-dessus, & calqué d'après la marche des symptômes. En effet, en rétablissant les fonctions de la peau, je devois détruire cette force d'absorption inhérente aux vaisseaux inhalants, & il devoit s'ensuivre une diversion heureuse d'une partie du liquide qui se portoit vers la vessie urinaire; & en remédiant à l'aréfaction des parties internes, je ne pouvois que faire cesser cette évaporation extraordinaire, qui paroissoit sous la forme d'urines exhorbitantes.

Mon premier soin fut de régler le régime. Je crus devoir proposer toutes les substances alimenteuses, dans lesquelles la nature a placé, outre une qualité savonneuse & légèrement incisive, (capable en conséquence de résoudre, sans violence, les engorgements que pouvoit causer un sang naturellement épais par la dissipation de sa partie aqueuse, & améliorer la crasse des humeurs dénaturées) une propriété de tempérer & de rafraîchir : de ce nombre, sont les fruits d'allekenge, d'épine vinette, les cerises, les groseilles, les oranges, les citrons, les limons, &c. Parmi les plantes oléracées, j'indiquai les endives, les oseille, le pourpier, les carottes, les épinars, &c.

Les aliments farineux offroient le riz , l'orge , le gruau d'avoine , les décoctions de pain , le sagou , &c. excepté les œufs frais je voulois une diette purement végétale (1) ; mais je n'eus pas l'agrément d'être écouté.

En partant du point de vue que je m'étois fait , j'ordonnai les bains froids. Nous étions dans une saison où il ne fuffit pas d'être décidé par quelque maladie , pour se plonger dans le bain ; mais cette idée de froid révolta mon malade ; on me promit , d'un jour à l'autre , de me procurer une baignoire ; avec ce délai , les chaleurs passèrent , & l'automne fut pour *Roger* un puissant argument pour rejeter des bains qui n'étoient point de son goût. Cependant je pense qu'il n'y a pas de secours plus propre à rappeler la transpiration , que les bains froids. Je ne citerai pas m. *Floyer* , quoiqu'il les recommande expreffément dans le diabetes ; il étoit trop enthousiaste des bains froids. Le docteur *Wain-Wright* a fait une dissertation sur cet objet , pour en célébrer les vertus , & m. *James* a

---

(1) *Cheyne* vouloit que ceux qui ont des dispositions au diabetes fissent usage du lait & des graines comme les deux plus excellents antidotes. *Manière de traiter les malad. du corps & de l'esprit.*

ajouté de bonnes raisons pour en proposer l'usage. A la vérité, on peut reprocher aux Anglois de se trop livrer à la pratique des bains froids; mais, comme on ne peut inculper de même les François, je présenterai l'autorité du sage m. *Lieutaud*, qui nous peint son étonnement sur l'abandon des bains froids, d'une manière énergique. Nous devons faire remarquer, ajoute cet illustre architecte (1), que la plupart de ceux qui se mettent au lit en sortant du bain froid, fondent en eau, & cela seul prouve assez qu'on ne doit pas appréhender qu'il arrête la transpiration. M. *Tiffot* dit (dans l'onanisme) qu'il fortifie sans irriter, redonne des forces, diminue la chaleur febrile nerveuse, & calme les nerfs. Quoi qu'il en soit, l'expérience a parlé, & les observations de *Michellot*, sur son efficacité, sont un sûr garant de l'excellence de ce secours en pareils cas.

Pour ne pas rester spectateur oisif dans une maladie qui demandoit, à tous égards, la méthode agissante, je me vis contraint de passer à d'autres moyens curatifs. J'avois lu dans le traité de l'expérience en médecine, par m. *Zimmermann* (2), que

---

(1) Précis de matière médicale, tom. XI. p. 5.

(2) Page 204.

m. *Tiffot*, dans le cas d'incontinence d'urine, (croyant que cette maladie vient de ce que les pores absorbent trop de l'humidité de l'air) veut que l'on frotte les malades avec de l'huile, comme les anciens le faisoient dans l'ascite, & comme l'ont renouvelé de nos jours, avec le plus grand succès, *Olivier de Bath* & autres. J'avois appris encore que le médecin de Lausanne pense aussi que l'usage externe des cantharides ne feroit pas de mal dans le diabetes, puisqu'elles augmentent la transpiration, soustraient une grande partie du fluide aqueux aux reins, diminuent l'absorption des pores & augmentent l'acrimonie de l'urine, en rendant l'excrétion plus difficile, au lieu que l'urine n'est pas âcre dans le diabetes, & qu'elle s'écoule aisément.

La conformité de mes idées me firent adopter, sans balancer, ce procédé curatif. Je proposai successivement l'application des vésicatoires entre les épaules, & les onctions du buste avec l'huile d'olive. Ces moyens, regardés comme extraordinaires, furent pareillement rejetés. Je souhaite que quelque médecin éprouve, dans l'occasion, l'effet de cette méthode perturbatrice, & que pour le bien de l'humanité, il en rende un compte fidele.

Pour dernière ressource, il ne me restoit qu'à essayer la diète lactée si vantée par *Willis*, *Lifter*, &c. J'avois mis en usage plusieurs tempérants & légers mucilagineux, tels que l'eau de veau, l'eau de poulet, les laits d'amande, avec la gomme arabique adragant, les mucilages de psyllium, &c. les limonades avec les tamarins, les citrons, les limons, les acides de vitriol, de soufre, l'eau de *Rabel*, la liqueur minérale anodine d'*Hoffman*, beaucoup de lavements émollients, des anodins, &c.; & quoique par ces moyens combinés & diversifiés, autant que pouvoit le permettre le caractère rétif du malade, & l'état gêné de ses parents, le cours des urines eût été un peu ralenti, il n'y avoit point encore de changement assez avantageux pour inspirer un juste espoir. Roger se mit à la diète blanche le 27 février 1779; l'intégrité de son appétit réclamant quelque chose de plus substantiel, je permis des œufs frais à son importunité. Eh; combien de fois ne se permit-il pas de transgresser mes conseils (1)! Avant trois se-

---

(1) Un de ses plus grands torts étoit de vouloir boire du vin blanc trempé, même avec excès: *Tamen dentio*, dit *Hildan*, *in eundem morbum graviter incidit, quod vinum aqua dilutum, à medicis denegatum, iterum sumpserat, & mortuus est.*

maines, l'usage du lait pour toute nourriture, fut quitté sans mon avis ; sous le prétexte généralement inspiré par nos faux docteurs du pays, que le laitage pourroit procurer une fièvre de pourriture.

Si *Roger* s'aveugla jamais dans le cours d'un traitement long, ce fut assurément dans cette circonstance. Le lait avoit tellement assoupli ses organes desséchés ; avoit si bien rendu au sang une partie de ce baume, dont une coliquation invétérée l'avoit dépouillé, que les urines avoient diminué presque de moitié. Par quelle fatalité les malades s'aveuglent-ils sur leur propre sort, dans un temps favorable à leur guérison !

Je combattis en vain sa répugnance pour la continuation du lait ; mon éloquence & mes belles promesses furent inutiles. *Roger* n'offrit à mon zèle que le soin de remédier à un symptôme dont il s'étoit toujours plus ou moins aperçu. Il se plaignoit d'une espèce de pesanteur dans l'hypochondre droit. Une *palpation* exacte, le malade étant debout, couché horizontalement, ou sur le côté droit, ou assis, ne me donna aucune apparence de skirrosités dans le foie. Par respect néanmoins pour l'assertion de m. Méad, je crus devoir travailler à dissiper un fantôme d'obstruction hépatique, que pou-



voit indiquer ce sentiment gravatarif. Fondé sur les observations de *Storck*, d'*Errhard*, & autres préconifateurs de la ciguë, je conseillai ce remède. Dix grains d'extrait de ciguë continués quelques jours, causerent un tel affoiblissement de la vue, que je me vis forcé de le faire cesser (1). J'avouerais cependant que ce prétendu poids de l'hypocondre, se dissipa comme par enchantement.

Les parens du malade, & *Roger* lui-même, fatigués de ma constance à leur proposer la réitération des secours curatifs déjà détaillés, & modifiés selon les circonstances, me supplierent de voir si le temps n'apporterait pas du soulagement à ce diabétique. J'y souscrivis d'autant moins volontiers, que je quittois cette maladie avec des signes d'amandement, & qu'une persévérance nécessaire auroit peut-être bientôt couronné mes efforts. Je per-

---

(1) J'ignore si l'extrait de ciguë que j'ai employé est plus actif que celui de *m. Storck*; mais je puis dire que j'ai répété quelquefois la même observation, notamment ces jours passés, sur la fille du sieur *Gros*, attaquée de quelques tubercules scrophuleux. L'extrait de ciguë, porté graduellement jusqu'à la dose de six grains le matin & autant le soir, a procuré une vraie mydriase après un rétrécissement extraordinaire de la pupille.

dis *Roger* de vne : je fus néanmoins, qu'al-léché par les promesses dangereuses d'un de nos apothicaires, cet infortuné s'étoit confié à ses soins. Ce faux *esculape* adoptant la maxime honteuse *qui vult decipi, decipiatur*, maxime qui, selon *Pline*, fait l'appanage des charlatans les plus odieux, médicamenta comme il voulut le malade. Je fus appelé de nouveau le 10 mars de l'année 1780. Je trouvai avec des symptômes de péripneumonie sèche, *Roger*, que son apothicaire vouloit, à toute force faire saigner. Ce n'étoit plus qu'un squelette vivant ; mon avis fut de laisser mourir paisiblement ce jeune homme, dont le dernier soufle n'étoit plus éloigné. En effet, il mourut le soir même, en réalisant la sentence d'*Ethmuller* : *diabetici sæpè peripneumoniâ extinguuntur*.

Il ne me fut pas permis de faire dans le cadavre des recherches que je croyois utiles : le préjugé s'y opposa.

D'après mes réflexions sur l'observation que je viens de tracer, je me flatte que ma méthode curative n'étoit pas sans fondement. Il paroît même, si je ne suis pas dans l'erreur, que beaucoup de lavements émollients, un torrent de boissons délayantes & tempérantes, un prudent usage des narcotiques, les bains froids, les véficatoires, les onctions huileuses, la diète

lactée, & le régime végétal peuvent terminer le diabète, s'il est susceptible de guérison. L'emploi des astringents sera peut-être heureux pour combattre l'atonie des voies urinaires, nécessairement dépendante de la quantité de sérosités qui les ont abreuvées, lorsque le feu des viscères sera parfaitement éteint. Au surplus, un médecin intelligent ajoutera, retranchera, modifiera ces divers moyens, selon la constitution & l'état de l'individu, les complications de la maladie, & principalement en suivant le grand principe : *à juvantibus & lædentibus*, &c.

---

## OBSERVATION

*SUR l'opération de RAMD'HOR, pratiquée à la suite d'une hernie avec étranglement ; par m. VINCENT, chirurgien-major du sixième régiment des chevaux-légers, à Sarrebourg.*

LA réduction de l'intestin, après l'opération de la hernie, ne suffit pas toujours pour obtenir la cessation des accidents qui suivent l'étranglement, & il n'est pas rare de voir périr les malades vingt-quatre heures après l'opération la mieux faite. Nous avons plusieurs exemples de

ce fait, & sur-tout un très-frappant, dans le mémoire que m. *Ritsch* a présenté à l'académie. Il y fait mention d'un malade qui mourut peu de temps après l'opération, dans la persévérance des accidents, sans qu'il put imaginer quelle en pouvoit être la cause. L'ouverture du cadavre lui fit connoître que l'intestin étoit oblitéré, resserré aux endroits où il avoit souffert l'étranglement par l'anneau, au point de ne pouvoir plus être dilaté. Il conseille, dans ce cas, comme le seul moyen curatif, l'opération de *Ramdhor*. Personne, avant lui, ne l'avoit proposée dans une pareille circonstance, & je ne crois pas que personne, avant moi, l'ait exécutée. Aucun succès n'autorisoit encore cette nouvelle méthode; mais je la puis conseiller aujourd'hui comme praticable, & quelquefois nécessaire, ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante.

Un homme âgé de quarante-sept ans, d'un tempérament mélancolique & valétudinaire, se plaignit, à la suite d'un travail forcé, de coliques accompagnées de nausée : c'étoit les symptômes d'une hernie inguinale, qui ne fut point connue par le médecin & le chirurgien que le malade fit appeller; ils prirent au contraire ces symptômes pour des signes de plénitude. En conséquence, la saignée,

les lavements & les boissons délayantes furent les remèdes préparatoires conseillés & mis en usage.

Le troisieme jour de la maladie, on lui administra l'émétique, dans l'intention de s'opposer à la progression des accidents qui se soutenoient toujours dans le même état. Ce remède contre-indiqué borna son action sur l'estomac. Le malade vomit beaucoup de matiere bilieuse ; mais l'augmentation des accidents, qui suivirent promptement l'effet de ce remède violent, firent faire à nos médecins de plus sérieuses réflexions sur l'état du malade. Ce fut alors qu'ils reconnurent une hernie inguinale du côté gauche, ainsi que leur méprise, sur la nature de la maladie. Dès ce moment ils mirent le malade à l'usage de l'eau de poulet ; les lavements, les fomentations, les cataplasmes, les embrocations sur l'abdomen ne furent point oubliées, & la réduction de l'intestin fut tentée plusieurs fois ; mais inutilement.

Malgré tous ces secours, le septieme jour de la maladie, les accidents devinrent encore plus considérables. Le malade éprouvoit une tension douloureuse au bas-ventre, ainsi qu'à la tumeur qui offroit encore de la résistance. La petitesse du pouls, la suppression absolue des matieres stercorales ; enfin le hoquet & le vomisse-

ment continuel de tout ce qu'il prenoit , firent juger dangereux l'état où étoit le malade. Tous les secours qu'on lui portoit étant sans succès , la maladie prenant au contraire de nouvelles forces , le médecin & le chirurgien crurent devoir l'abandonner au sort malheureux dont il étoit menacé.

Dans le désespoir affreux où il étoit réduit , un de ses amis lui conseilla de me faire appeller : je m'y rendis sur le champ. Après avoir bien examiné la tumeur herniaire , j'essayai d'en faire la réduction , & mes tentatives furent vaines. J'aurais insisté sur de nouveaux topiques , sur de nouveaux moyens ; mais le mauvais état du malade & l'intensité des accidents me déterminèrent à proposer l'opération comme le seul moyen par lequel on pouvoit espérer de lui sauver la vie.

Le malade jouissant de toute sa connoissance , ne fut pas long à se décider à l'opération ; en conséquence je prévins plusieurs de mes confreres & le médecin qui étoit sur les lieux. Ils me firent l'honneur d'assister à l'opération , qui fut faite le neuvième jour de la maladie , à trois heures après-midi.

A l'ouverture des téguments & du sac herniaire , je découvris l'intestin que je trouvai dans un état de phlogose , for-

mant une anse libre & sans adhérence. N'ayant pu en faire la réduction à cause du volume considérable que formoit l'intestin étranglé, je fus obligé de le débri-der; par ce moyen l'intestin fut réduit avec la plus grande facilité. Je terminai l'opération par une embrocation d'huile rosat sur l'abdomen, & par l'appareil & le bandage le plus simple.

Une demi-heure après l'opération, le malade se sentit soulagé par la diminution des accidents, quoique le ventre ne se fût point encore ouvert. Dans cette intention, je lui fis donner, par cuillerées, d'une potion composée d'huile d'amande douce & de syrop violat, ainsi que des lavements émollients & laxatifs qui furent sans effet. Il ne jouit pas long-temps du calme heureux qu'il éprouvoit. Sur le minuit, il commençoit à se plaindre d'une douleur de colique, qui augmenta insensiblement pendant la nuit, avec tous les symptômes de l'étranglement. On vint m'appeller. Je jugeai d'abord, à la vue de l'état dangereux où étoit le malade, que les symptômes secondaires venoient du séjour des matieres stercorales durcies dans le canal alimentaire. En conséquence j'insistai sur les lavements, les fomentations, les potions huileuses & calmantes sur les fumigations de tabac par l'anús;

enfin sur tous les remèdes convenables en pareil cas. Tous ces moyens furent infructueux pour le malade qui, désespéré de son état, vouloit s'ouvrir le ventre d'un coup de couteau.

J'avouerai ingénument que je crus alors les ressources de l'art épuisées en faveur du pauvre malade, lorsque je me rappelai qu'en 1762, à l'hôpital de Hesse-Cassel, pendant la guerre d'Hanovre, j'avois été témoin de la mort d'un soldat du régiment de Provence, qui, 24 heures après l'opération de la hernie la mieux faite, périt dans la persévérance des accidents de l'étranglement. Je fis l'ouverture de son cadavre pour en chercher la cause. Je la découvris à l'endroit où l'intestin avoit souffert l'étranglement. Une constriction, un resserrement de l'intestin en cet endroit, étoit l'obstacle invincible au passage des matières, & fut la cause assurée de la mort du malade.

Cette observation, qui m'avoit frappé dans ce temps, fut pour moi, dans ce moment critique, le sujet des plus sérieuses réflexions. En effet, si le retour des accidents avoit été causé par le vice des matières stercorales retenues depuis longtemps, comme je l'avois d'abord imaginé, les remèdes sur lesquels j'avois insisté auroient infailliblement opéré leur expul-



sion ; mais au contraire le malade , anéanti par la violence de la maladie , étoit sur le point de succomber , si j'eusse insisté davantage sur les mêmes moyens.

Dans cette circonstance , je présumai que la véritable cause qui donnoit lieu à la continuation des accidents de l'étranglement , pouvoit être dans la constriction de l'intestin , telle que je l'avois déjà observée au soldat du régiment de Provence , dont le viens de parler. En conséquence , pour m'en assurer , je levai mon appareil. J'introduisis mon doigt graissé dans l'abdomen , par l'ouverture de la plaie , & au moindre effort que je fis faire au malade , comme s'il eût voulu aller à la selle , joint à la position favorable que je lui avois donnée , l'ance de l'intestin , que j'avois réduit il y avoit douze heures , se présenta à l'orifice de la plaie : je m'en saisis , & je l'amenai hors du ventre le plus délicatement qu'il me fut possible.

La disposition gangreneuse dans laquelle je la trouvai , étoit annoncée par sa couleur d'un rouge pourpré. Je jugeai pour lors qu'elle dépendoit d'un étranglement. Si j'eusse fait attention , après la dilatation de l'anneau , à l'état où pouvoit être l'intestin aux endroits qui avoient soufferts l'étranglement , ( circonstance recommandable dans tous les cas ) j'aurois

reconnu la vraie cause des accidents dans le resserrement de l'intestin. La constriction étoit si forte, que les matieres les plus fluides ne pouvoient passer. Je fis envain plusieurs tentatives pour détruire l'adhérence & la cohésion des parois de l'intestin. Je pouffai avec ménagement, & par gradation, les matieres accumulées, contre l'obstacle; mais la résistance que j'éprouvois & la crainte de rompre l'intestin, me firent abandonner ce moyen comme inutile & dangereux. L'intestin n'étant plus dilatable, il ne me restoit qu'un seul parti à prendre pour sauver le malade; c'étoit d'avoir recours à l'opération de *Rand'hor*, telle que l'a conseillée m. *Ritsch* dans pareil cas. Je coupai donc promptement l'intestin qui avoit formé la hernie au-dessus & au-dessous des endroits qui faisoient obstacle au passage des matieres stercorales; & pour rendre le succès de l'opération plus certain, je fis dégorger l'intestin par la plaie, comme l'enseigne très-judicieusement m. *Louis*, dans son mémoire sur la cure des hernies intestinales avec gangrene, inséré dans le troisieme volume des mémoires de l'académie. L'effet des potions huileuses & des décoctions laxatives, dont le malade avoit fait usage avant l'opération, me fit connoître &

distinguer la portion de l'intestin qui répondoit à l'estomac, par l'expulsion des matieres que ces remedes produisirent. L'intestin suffisamment dégorgé & lavé avec le vin tiede, je procédai à sa réunion, suivant la méthode qu'enseigne m. *Sabatier* dans son cours d'opération à l'hôtel royal des Invalides, c'est-à-dire que je n'oubliai ni l'insertion du bout supérieur dans l'inférieur, ni le petit cylindre de carte préparée, ni le point d'aiguille qui doit traverser le cylindre, ensuite je remis l'intestin dans sa situation naturelle, & l'anse du fil qui fut assujettie dans la plaie, le tint rapproché du voisinage de l'anneau. Une embrocation d'huile rosat sur l'abdomen, ne fut point oubliée; enfin l'appareil & le bandage le plus simple terminerent l'opération.

Le malade soutint cette opération avec courage, & sans tomber en syncope. Pour réparer ses forces abattues, il prit un bouillon, & s'endormit peu de temps après, ne sentant plus de douleur, jouissant d'un calme d'autant plus heureux, que depuis plusieurs jours les accidens de sa maladie ne lui avoient point laissé de relâche. Son sommeil fut de deux heures. En s'éveillant, il alla à la selle de matieres féreuses & putrides. Peu de temps après il prit un lavement émollient, &

les matieres qu'il rendoit étoient de nature à faire juger que le passage des excréments étoit libre dans tout le canal intestinal, & les jours suivans il en continua l'usage.

L'utilité des purgatifs est trop bien établie par m. *Louis*, dans ses réflexions sur les hernies, pour oublier de les mettre en usage. Le lendemain matin de l'opération, je n'hésitai pas de faire prendre au malade une décoction laxative en lavage aiguisée de sel d'epsom. Ce minoratif fit des merveilles; il procura l'expulsion de matieres crues, & de différentes natures.

Le troisieme jour de l'opération, je visitai la plaie, que je trouvai en assez bon état. Le quatrieme, le cinquieme & le fixieme jours elle étoit vermeille. Une suppuration louable & les progrès d'une bonne cicatrice, paroissoient annoncer une guérison prochaine. Mais du 7 au 9 les choses changerent de face; il lui survint un dévoiement de matieres des plus fétides, accompagné de fièvre. Le 10, au matin, je lui fis prendre une décoction de tamarin, à laquelle j'ajoutai la manne, le catholicon double & le syrop de chicorée composé.

Le soir du purgatif, je lui donnai un bol composé de diascordium; de confec-  
tion

tion d'hyacinte ; & attendu la putridité des matieres, je lui fis donner peu de bouillon à la viande. J'insistai sur les décoctions des farineux , avec un peu de sucre & de suc exprimé du citron. Le decoctum-album , l'eau de poulet farci de riz , les crèmes de riz & d'orge , le gruau d'avoine , firent la base de sa nourriture.

Le purgatif minoratif qu'il venoit de prendre eut tout l'effet que j'avois lieu d'en attendre. Après ce remede , le dévoiement fut un peu plus modéré ; mais son odeur , sa qualité , & la fièvre lente , persisterent à peu près dans le même état.

Ce bouleversement général de toute l'économie animale , changea la nature de la plaie. A l'extérieur les chairs devinrent baveuses , & la suppuration de mauvaise qualité. Cependant le fond de la plaie étoit déjà solidement réuni : augurant delà du bon état de l'intestin , je retirai le fil qui le tenoit rapproché , & je continuai à panser la plaie mollement & simplement , comme il est d'usage dans ces sortes de cas.

Le malade fut repurgé le quinzième jour avec le même minoratif que ci-devant , & le soir je lui fis prendre le bol cordial & astringent , tel qu'il est dit plus haut.

Les 16 & 17, le dévoiement diminua, les déjections étoient de meilleure qualité, & la fièvre ne se faisoit plus sentir que sur le soir. Je permis au malade quelque nourriture légère, par exemple, un potage au gras, un biscuit, & même un peu de vin.

Le 21, cette nourriture ne lui convint plus; il ne voulut pas s'astreindre plus long-temps à un régime qui ne satisfaisoit plus, ni son goût, ni son appétit; il se livra même, avec excès, à un régime contraire à sa situation, c'est-à-dire qu'il but & mangea tout ce qui put lui faire plaisir. Il eut une indigestion le 24; le dévoiement reparut le 25. La fièvre lente prit de nouvelles forces, & malgré tous ces accidents fâcheux, il persista de vivre dans son intempérance. Le poulx se soutint jusqu'au 29; ensuite il devint intermittent. Les maux de cœur, les sueurs froides, le hoquet, par intervalle, furent les signes avant-coureurs de sa mort, qui arriva le 31, à deux heures après-midi.

A l'ouverture du cadavre, je découvris l'intestin parfaitement réuni; il avoit contracté plusieurs adhérences, & notamment avec l'orifice interne & inférieur de l'anneau; mais l'état d'engorgement où étoient les viscères du bas-ventre & de

la poitrine, ainsi qu'un épanchement sérieux dans les cavités, annonçoient assez la dissolution gangreneuse, qui fut plutôt la cause de la mort du malade, que les suites de l'opération.

---

## OBSERVATION ET RÉFLEXIONS SUR LA SAIGNÉE.

*Parm. LA BORIE, médecin à Aurillac.*

La saignée est la plus commune des opérations de chirurgie, & regardée comme la plus simple : il semble même à beaucoup de monde qu'avec quelques connoissances superficielles de l'anatomie, une vue claire, bonne, un tact fin & délicat, une main sûre & légère, on peut être autorisé à la faire (1) ; on se trompe : l'insouciance du public lui est dangereuse, & la négligence du chirurgien criminelle.

Mon dessein ici, n'est ni de donner des règles sur la manière de faire la saignée,

---

(1) Il y a des femmes & d'autres personnes qui, sans aucune étude préalable de l'anatomie, ni de la chirurgie, ignorant les suites dangereuses de la saignée, les précautions qu'il faut prendre pour les prévenir, les secours qu'elles exigent, sont assez téméraires pour l'entreprendre ; & le public est volontairement la victime d'un pareil abus.

ni de parler des accidents qui accompagnent les piquûres des aponévroses , des tendons & des nerfs , &c. ni d'exposer les cas qui demandent différentes saignées, suivant les vraies indications.

Mon but est de faire voir que les précautions qu'on prend ordinairement en saignant , sont insuffisantes : qu'il en est auxquelles on ne donne pas assez d'attention, qui paroîtront peut-être futiles & de peu de conséquence aux yeux de ceux qui n'envisagent les objets qu'en gros , que l'on méprise comme des minuties , qu'on ne croit pas dignes d'occuper , mais que j'ai cru devoir prendre en considération , en réfléchissant qu'il s'agit d'une matière délicate , comme toutes celles qui intéressent la vie des hommes.

C'est souvent de la négligence ou de l'oubli d'entrer dans de petits détails que naissent un danger inopiné où se trouve exposé le malade , & les désagréments qu'éprouvent alors les chirurgiens. On va le voir par cette observation.

Une fille âgée d'environ dix-huit ans , vint me consulter , le 9 janvier après midi ; sur une douleur qu'elle disoit sentir depuis quelques jours à l'hypocondre gauche , qui augmentoit toutes les fois qu'elle se baissoit , ou qu'elle faisoit quelque effort. Il y avoit de plus difficulté de respi-



rer & grand mal de tête. Cette fille avoit eu le matin un saignement du nez , & avoit rendu quelques caillots de sang par la bouche ; toutes ses fonctions d'ailleurs se faisoient bien , la couleur du visage étoit fleurie , vermeille , le pouls égal , plein , fort. Je jugeai que la saignée étoit indiquée , mais je la différai au lendemain matin que j'allai revoir la malade sur les neuf heures. Je la trouvai ayant les mêmes symptômes , & cependant se promenant avec un air riant & content , attendant avec plaisir & confiance de la saignée le soulagement qu'elle lui procura en effet quelque temps après.

Pendant qu'on préparoit la bande & la compresse , les assistants parlerent de la mal-adresse de quelques chirurgiens , & du danger auquel on étoit , en ce cas , exposé ; ce qui parut faire impression sur l'esprit de cette fille qui n'avoit pas encore été saignée. En lui appliquant la bande , nous nous aperçûmes que sa couleur rouge & vermeille commençoit à disparaître , que la pâleur augmentoit à mesure qu'on étoit plus près de faire la saignée , pendant que le chirurgien examinoit les veines , & que la malade retiroit son bras toutes les fois qu'il touchoit la veine qu'il se proposoit de piquer. Il prit sa lancette ; ce qui fit faire un cri à la

garde qui tenoit la poëlette, & retirer aussi-tôt le bras à la malade. On lui saisit la tête pour l'empêcher de regarder, & on lui tint le bras pendant que le chirurgien piqua la médiane. Je crus au premier moment que l'artere étoit ouverte, parce que le sang sortoit avec impétuosité & par bonds, & que la malade avoit retiré son bras. Le chirurgien pinça la peau pour arrêter le sang, afin de faire cesser l'évanouissement qui avoit eu lieu sur le champ. Le visage étoit d'une pâleur extrême, & couvert d'une sueur froide; les yeux abattus, le pouls concentré, petit, foible, serré; il disparut même pendant quelques secondes. Dès qu'elle commença à revenir de cette syncope, le chirurgien voulut laisser sortir du sang; mais il ne coula plus que le long de la peau; quoiqu'il eût l'attention de mettre l'ouverture des téguments vis-à-vis celle de la veine, & la saignée resta baveuse, malgré toutes ses précautions. Lorsqu'elle sentit couler le sang elle rapprocha son bras de la poitrine; on voulu l'en empêcher, elle fit des efforts pour le retirer, ce qui fit jaillir le sang, en formant l'arcade, avec une si grande force, que s'en étant écoulé environ trois poëlettes, les moyens ordinaires ne furent pas suffisants pour l'arrêter; il fallut attendre qu'on eût été cher-

cher une compresse plus épaisse, & des jarretieres dont on fut obligé de se servir, parce que la premiere bande se trouva trop courte. Pendant ce temps le chirurgien tint la veine fermée avec ses doigts; le pouls commença à se développer & devint un peu plus fort. Lorsqu'on voulut appliquer la compresse, le sang s'élança plus fort que jamais; alors avec une ligature au-dessous de la piquure, de l'eau froide qu'on jeta sur le bras, un peu de papier mâché, & une compresse qu'on appliqua sur l'ouverture du vaisseau, on vint à bout d'arrêter le sang. On donna un bouillon à la malade, on la porta au lit où elle vomit, une heure après, quelques glaires verdâtres. J'allai la voir sur les six heures du soir, je la trouvai levée ayant un peu repris ses couleurs naturelles. Elle me pria de lui lâcher la bande, & je lui ôtai le papier mâché. A mesure que je la déroulois, sa pâleur la reprenoit, le sang coula encore un peu, & je l'arrêtai avec deux compresses pliées en quatre; je rassurai la malade qui ne tarda pas à reprendre son calme & sa tranquillité: son pouls resta quelque temps petit, inégal, mais il reprit ensuite son premier caractère.

On voit par cette observation, 1°. qu'il faut toujours être en garde quand on doit

faigner des personnes dont l'esprit est foible & crédule, sur-tout quand elles ne l'ont jamais été, qu'on doit se méfier souvent de leur courage, & qu'on ne sauroit apporter trop d'attention pour prévenir des suites dangereuses pour le malade, & désagréables pour le chirurgien; 2°. qu'il faut écarter les assistants qui ne sont d'aucun secours, & avertir ceux qui sont nécessaires d'avoir un air assuré, tranquille, & d'éviter sur-tout de parler de ce qui pourroit produire quelques sensations fâcheuses aux malades. Ils doivent au contraire tâcher de les rassurer en ne les occupant que de faits agréables & consolants; 3°. qu'il ne faut point suffoquer les malades comme on est dans l'habitude de le faire dans certains pays, où, sous le prétexte de les empêcher de voir, on leur ferre fortement la tête contre la poitrine; ce qui leur gêne la respiration: on doit au contraire se contenter de la leur faire détourner, ou bien tenir un linge devant leurs yeux sans qu'il touche leur visage; 4°. j'ajouterai que les bandes d'écarlate, dont on se sert ordinairement, sont souvent trop foibles, qu'elles se déchirent quand on les ferre trop, & qu'elles se lâchent souvent, sur-tout dans l'eau. Dans ces cas on pourroit se servir de bandes d'un tissu plus serré, comme celles de

fil, de soie, & de laine tricotée : j'en ai vu de ces dernières, qui étoient très-fortes, & qui ne se relâchoient pas dans l'eau ; on peut les garnir d'un ruban pour les rendre plus agréables à la vue, & prévenir les démangeaisons que celles de laine peuvent occasionner à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 juin & 2 juillet 1781.*

QUOIQUE les maladies observées pendant le mois de juin, soient, à quelques nuances près, les mêmes que nous avons rapportées dans le dernier cahier ; cependant nous craindrions de laisser une lacune dans l'histoire, que nous nous sommes proposés d'esquisser, des maladies régnantes à Paris, d'après le récit d'un grand nombre de médecins de cette capitale, si nous omettions les observations communiquées chaque mois. Quand même elles ne feroient que répéter ce qui a déjà été dit, elles auroient au moins l'avantage de confirmer la justesse des observations précédentes, & la solidité des règles pratiques.

Les fievres intermittentes , sur-tout tierces & doubles tierces , ont continué d'être fort communes , & même rebelles. On avoit déjà observé qu'elles devoient leur naissance & leur durée à l'humeur bilieuse ; cette cause s'est manifestée de plus en plus , car un grand nombre de malades avoient , un peu avant & lors de l'accès , sur le visage , & même quelques-uns sur la poitrine , une teinte jaune qui se dissipoit avec la fièvre. Le tact decouvroit non-seulement un excès de volume du petit lobe du foie , mais une douleur sourde dans la région épigastrique , lorsqu'on la pressoit un peu fort avec la main. Les savonneux apéritifs ont été généralement les remedes qu'il a fallu employer dans les premiers jours , & lorsqu'ils étoient parvenus à fondre & à faire couler la bile , les minoratifs ont eu le plus grand succès , & souvent ces deux moyens ont suffi.

La différente constitution de chaque individu a dû donner à la même cause une intensité & une action différentes ; aussi la pléthore sanguine , la sécheresse , la roideur des fibres de quelques sujets ont

exigé de verser du sang dans le principe. Dans d'autres au contraire , dont l'estomac, les premières voies étoient surchargés de saburre , il a fallu commencer par des vomitifs.

Dans quelques sujets, le quinquina donné après un usage suffisant des délayants apéritifs & des purgatifs , a réussi ; mais ce n'est pas dans le plus grand nombre.

Les fièvres continues, étant produites par la même cause que les intermittentes, n'ont cédé qu'au même traitement ; c'est-à-dire, aux délayants savonneux & aux minoratifs. Quelques-unes, sur leur déclin, avoient de légers paroxysmes qui les rapprochoient de la classe des tiercès ou doubles tiercès.

Parmi les jaunisses on en a remarqué qui étoient accompagnées de symptômes scorbutiques ; aussi dans toutes l'usage des plantes anti-scorbutiques a accéléré la guérison.

Les maux de gorge ont été fréquents, l'arrière-bouche paroïssoit toute phlogosée, d'un rouge vif. Quelques-uns se sont dissipés promptement, & par le seul

secours de boissons délayantes, lorsqu'elles procuroient une sueur douce; d'autres ont été plus opiniâtres, c'étoit principalement chez les jeunes gens & chez ceux dont la constitution s'enflamme aisément.

On en a observé une troisieme espece accompagnée de douleurs & de roideur dans les muscles du col, causée par une humeur catarrhale; elle cédoit promptement à l'application d'un vésicatoire à la nuque ou entre les deux épaules: le même remède a dissipé presque tout-à-coup des douleurs de côté, des péricneumonies fausses, dûes à la même cause.

Parmi les maladies éruptives, on a compté beaucoup d'érysipeles, des rougeoles, des petites-véroles, & des fievres scarlatines; les observations communiquées sur ces dernières, sur leur danger & leurs suites fâcheuses, sont bien propres à réveiller l'attention des médecins & des parents: on en a vu emporter les malades tout-à-coup, ou leur laisser des affections de poitrine, des inflammations d'entrailles trop souvent incurables. Quant aux petites-véroles, elles n'ont été fâcheuses à l'hôpital



Saint-Louis; que pour les enfants à qui le charbon est survenu.

M. *Ley*s a fait l'histoire d'une céphalgie qui revenoit à des périodes marqués, & a été dissipée par l'usage du quinquina. Le même spécifique a guéri une jeune fille, qui, tous les jours à quatre heures après-midi, perdoit tout-à-fait la voix. M. *Ley*s avoit, avant de recourir à l'écorce du Pérou, employé inutilement plusieurs autres remèdes.

Dans l'assemblée du 2 juillet, m. *Mil-lin*, après avoir fait le récit du malheur arrivé aux ouvriers qui travailloient à l'égoût de la porte saint Antoine, & dont plusieurs ont été suffoqués sur le champ, sans que rien ait pu ranimer en eux le moindre signe de vie, & trois véritablement asphixiés, ont été portés à l'Hôtel-Dieu, ajouta que, trois jours après, il avoit été appelé pour une femme frappée d'asphixie. Cette femme avoit été indignée qu'on laisât les malheureux retirés de l'égoût tous couverts de la fange infecte, dont la liqueur & la vapeur les avoit suffoqués; non contente d'exhorter

à la charité, à l'humanité, elle avoit couru chez elle chercher du linge, des habits, s'étoit fait donner de l'eau, & avoit elle-même netoyé ces infortunés, & les avoit délivrés du poison qui, les enveloppant encore de toutes parts, ne pouvoit qu'accélérer leur mort. Sans doute elle ne put exercer cet œuvre charitable sans être elle-même atteinte des miasmes & vapeurs méphytiques, & si elle n'en fût pas accablée, on ne peut l'attribuer qu'à la force que lui donnoit son zèle. Cependant les vapeurs avoient pénétré, &, trois heures après, elle fut tout-à-coup surprise d'une foiblesse, dans laquelle on n'appercevoit plus ni battement du poulx ni respiration. Déjà l'on avoit employé l'alkali fluor, mais inutilement, lorsque m. *Millin* heureusement arriva ; bien assuré de l'état de cette femme & de ce qui y avoit donné lieu, il n'employa que l'aspersion de l'eau froide. Ce moyen, déjà reconnu le plus efficace, & préférable aux stimulants très-aâifs, ranima insensiblement le feu des poulmons & la circulation, & arracha à la mort cette généreuse citoyenne.

Le récit de m. *Millin* donna lieu à mm. les médecins de l'Hôtel-Dieu, qui étoient présents, de réclamer contre le faux bruit répandu, non seulement dans Paris, mais dans les provinces, de la mort des trois asphixiés qui avoient été portés à l'Hôtel-Dieu; à entendre certains déclamateurs, il suffisoit que ces malheureux fussent entrés dans cet hôpital, pour que leur mort eût été assurée. Cependant il est certain que deux d'entr'eux étoient, le 2 juillet, sortis parfaitement rétablis, & que si le troisieme n'étoit pas encore retourné chez lui, c'est qu'il lui étoit survenu une vomique, dont le traitement exigeoit de nouveaux soins.

La faculté nous a fait une loi de rendre cet hommage à la vérité dans notre journal, & de détruire une fausseté qu'aucun motif ne peut justifier.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I N 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	14, 5	23, 0	20, 0	28 0, 0	28 0, 0	27 11, 11
2	14, 0	25, 5	20, 0	27 11, 4	27 10, 4	27 10, 0
3	16, 0	19, 0	16, 4	27 9, 10	27 10, 2	27 10, 2
4	12, 1	17, 3	12, 7	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 9
5	10, 7	20, 0	16, 6	27 10, 4	27 9, 2	27 8, 0
6	11, 5	17, 6	12, 0	27 7, 4	27 6, 8	27 6, 4
7	10, 5	15, 5	12, 0	27 6, 3	27 6, 6	27 6, 0
8	10, 2	15, 4	12, 2	27 6, 0	27 6, 8	27 6, 11
9	10, 4	16, 0	11, 6	27 7, 5	27 7, 10	27 8, 3
10	10, 4	18, 0	13, 8	27 8, 5	27 9, 0	27 9, 3
11	11, 0	19, 0	13, 0	27 9, 2	27 9, 0	27 8, 7
12	12, 0	15, 4	11, 0	27 8, 4	27 8, 5	27 9, 5
13	9, 6	12, 8	12, 8	27 9, 8	27 10, 0	27 9, 8
14	10, 5	18, 3	14, 2	27 8, 10	27 8, 4	27 9, 0
15	11, 3	19, 0	14, 2	27 9, 2	27 8, 10	27 9, 0
16	11, 8	18, 0	13, 6	27 8, 10	27 9, 1	27 9, 8
17	9, 6	18, 5	15, 0	27 10, 0	27 10, 4	27 10, 7
18	13, 0	22, 6	18, 0	27 10, 6	27 11, 0	27 10, 6
19	14, 5	25, 0	20, 0	27 10, 2	27 9, 6	27 9, 6
20	15, 2	23, 7	18, 0	27 9, 0	27 9, 2	27 8, 8
21	14, 2	20, 4	15, 0	27 8, 2	27 7, 6	27 7, 5
22	14, 9	14, 9	13, 0	27 7, 5	27 7, 8	27 8, 2
23	11, 0	18, 8	15, 0	27 8, 4	27 9, 0	27 8, 10
24	12, 4	15, 0	13, 8	27 8, 2	27 7, 10	27 7, 7
25	11, 2	15, 8	13, 0	27 7, 10	27 8, 6	27 9, 0
26	8, 8	17, 7	12, 0	27 9, 2	27 9, 7	27 10, 0
27	10, 1	18, 3	13, 6	27 10, 0	27 10, 1	27 11, 0
28	10, 0	20, 1	14, 8	27 11, 11	28 0, 8	28 2, 2
29	11, 7	19, 7	15, 9	28 2, 10	28 3, 7	28 3, 6
30	10, 5	20, 7	17, 4	28 3, 2	28 2, 2	28 1, 2

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. be. très-ch.	O. beau, tr. ch.	O. be. tr. chaud.
2	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> ton- nerre au loin.	O. <i>idem.</i>
3	N. & S. n. pl. ton.	O. nuages. . . .	N. & O. nuages.
4	N-O. & O. nuages, pluie, vent.	O. beau, frais.	O. beau, frais.
5	N. nuages.	S. nuages, chaud.	N. & N-O. c. br.
6	S-O. couv. frais.	S-O. nuages.	N-O. nuag. coup de vent à 7 h.
7	S-O. couv. v. fr.	S-O. c. pl. ton. él.	S-O. couv. pluie.
8	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
9	S. <i>idem.</i> <i>électr.</i>	S-O. id. tonn. él.	S. nuages.
10	S. couvert.	S-O. nuages.	O. <i>idem.</i>
11	E. S-E. & S. nu.	E. c. ton. au l. él.	E. cou. pl. douce.
12	S. couvert, frais.	S. couv. gr. vent.	S. beau.
13	S. <i>idem.</i>	S-O. be. pl. frais.	S. <i>idem.</i>
14	S. nuages.	S. nuag. pl. fine.	N-O. couvert.
15	N. beau, chaud.	S. couv. chaud.	S-O. <i>idem.</i> frais.
16	S-O. nuages.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
17	S-O. <i>idem.</i> frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couvert.
18	S. beau, chaud.	S. beau, chaud.	E. nuag. éclairs.
19	E. <i>idem.</i>	S-E. nu. très-ch.	O. & S. c. tr. ch.
20	E. couv. très-ch.	S-E. & S. <i>idem.</i>	N. beau, frais.
21	N-O. couv. frais, pluie, <i>électr.</i>	S-O. couv. pluie, tonnetre.	N. & O. couvert.
22	N-O. c. brouil. pl.	S-O. couv. pluv.	O. couvert.
23	S-O. n. brouil. ton.	N-O. nuages.	N. <i>idem.</i>
24	N-E. c. petite pl.	N. c. pl. ton. él.	N-E. <i>idem.</i>
25	N. cou. gr. pluie.	N. nuages.	N-E. beau.
26	N. couv. froid.	N. couvert.	N. <i>idem.</i>
27	N. <i>idem.</i> vent.	N-O. nuages.	N-O. <i>idem.</i>
28	N-O. be. br. fr.	N-O. be. chaud.	N-O. id. frais.
29	N. beau.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
30	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	E. & S-E. b. & ch.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 25, 5 deg. le 2

Moindre degré de chaleur . . . . . 8, 8 le 26

Chaleur moyenne . . . . . 15, 1 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 3, 7 le 29

Moindre élévat. du Mercure . 27, 6, 0 les 6, 7, 8

Elévation moyenne . . . 27 p. 9, 7

Nombre de jours de Beau . . . . . 7

de Couvert . . . . . 8

de Nuages . . . 15

de Vent . . . . . 5

de Tonnerre . . . 8

de Brouillard. . . 3.

de Pluie . . . . 13

Quantité de Pluie . . . . . 32, 9 lignes.

D'Evaporation . . . . . 71, 0

Différence . . . . . 38, 3

Le vent a soufflé du N. . . . . 6 fois.

N.-E. . . . . 1

N.-O. . . . . 4

S. . . . . 6

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 7

E. . . . . 2

O. . . . . 4

TEMPÉRATURE : Chaude &amp; pluvieuse.

MALADIES : Aucunes.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> juillet 1781.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de juin 1781, par  
m. BOUCHER, médecin.*

IL y a eu, ce mois, des alternatives dans le thermometre. Sa liqueur, le premier & le 2, s'est portée au-dessus du terme de 21 degrés. Un orage, survenu le 3, a ralenti les chaleurs: il a été suivi d'autres, qui néanmoins n'ont causé aucun dommage à nos champs. Le 19, le 20, 21 & 22 du mois, la liqueur du thermometre a été observée entre les 21 & 22 degrés. L'air s'est trouvé rafraîchi les jours suivans jusqu'à la fin du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces: le 7 il étoit à 27 pouces 6 lignes. Ce n'est que dans les trois derniers jours du mois qu'il s'est élevé au-dessus du terme de 28 pouces.

Les vents ont presque toujours été *sud*, depuis le premier jusqu'au 18; & de-là, *nord* jusqu'à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du nord.	6 fois du sud.
7 fois du nord	10 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	1 fois de l'ouest.
5 fois du sud	4 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

## 180 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

3 jours d'éclairs.

6 jours de tonnerre.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
de juin 1781.*

NOMBRE de familles, sur-tout dans le peuple, ont été infestées de la fièvre continue putride, qui, en général, a eu dans le début un caractère plus inflammatoire que ci-devant. C'étoit, à proprement parler, une fièvre continue bilieuse, ou la synoque putride des anciens, approchant fort de la fièvre ardente, la peau sèche & brûlante, une ardeur vive dans l'intérieur, & sur-tout dans les viscères correspondants au creux de l'estomac, un pouls roide & élevé, des douleurs vives aux reins, des maux de tête insupportables, rougeur considérable des yeux, &c. Dans le fort de la maladie, les maux de tête étoient portés au point qu'ils amenoient le délire. Plusieurs ont succombé. On conçoit que la cure a dû être d'abord toute anti-phlogistique : plusieurs saignées tant du pied que du bras, quantité de boissons délayantes, nitrées, du petit-lait, la sérosité du lait de beurre, des décoctions de tamarins, le suc des fruits rouges, & beaucoup de lavements rafraîchissants. On devoit se défier des émétiques, quoiqu'il y eût assez souvent des signes de saburbe dans les premières voies : l'irritation qui s'ensuivoit de leur usage, laissant des impressions fâcheuses. Ce n'étoit que lorsque la détente étoit considérable, & la chaleur fort amortie, que l'on employoit avec succès les minoratifs anti-phlogistiques.

Nous avons vu encore, dans nos hôpitaux de charité, nombre de personnes attaquées de la fièvre putride maligne. Elle étoit, en général, plus vermineuse que ci-devant. Quelques-uns ont



eu des taches pétéchiales répandues sur tout le corps. La maladie, dans un, s'est terminée favorablement par deux parotides qui ont suppuré.

La petite-vérole a été plus répandue que jamais. Beaucoup d'enfants ont été les innocentes victimes de l'empirisme, bien plutôt que de la violence de la maladie. Elle a été néanmoins confluente dans un grand nombre. Nous avons encore un grand nombre de fièvres tierces & doubles tierces.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicales, ouvrage posthume de m. SIMON, ci-devant professeur royal au college de chirurgie de Paris, chirurgien-major des chevaux-légers de la garde du roi, & premier chirurgien de l'électeur de Baviere, revu, mis en ordre & considérablement augmenté; par m. HÉVIN, professeur royal de chirurgie, conseiller, premier chirurgien de feu monseigneur le DAUPHIN, & de mesdames les DAUPHINES, premier chirurgien de MADAME, inspecteur des hôpitaux militaires, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près Saint-Côme. 1780. Prix relié 7<sup>th</sup> in-8°. de 690 pages.*

Cet ouvrage, médité & exécuté en partie par m. Simon, a été achevé par m. Hévin, son ami.

C'est, comme on voit, le travail réuni de deux hommes instruits & exercés dans la pratique de leur art. L'un en le composant, l'autre en le publiant, se sont également proposés d'être utiles aux élèves en chirurgie. Ils ont voulu principalement épargner au plus grand nombre des étudiants l'acquisition toujours dispendieuse de beaucoup de livres, & leur épargner des lectures suivies, & des recherches multipliées dans les ouvrages anciens & modernes.

Tout l'ouvrage est divisé en six chapitres : les chapitres sont partagés en sections, & les sections en articles.

Le premier chapitre & ses subdivisions traitent des tumeurs, de la gangrène, des hernies, &c. . .

On parle dans le second des plaies, de leurs accidents primitifs & consécutifs, des plaies venimeuses, des plaies des différentes parties, &c. . . Les ulcères en général, les ulcères simples, compliqués, les fistules, les ulcères artificiels, forment l'objet du troisième chapitre, où l'on trouve aussi ce qui regarde les pansements & les appareils pour les pansements. On traite dans le quatrième des fractures, & dans le cinquième, des luxations. Le sixième & dernier renferme les maladies de la substance des os.

\* *Mémoire sur le mécanisme & les produits de la sanguification. A Pétersbourg, 1777.*

\* ——— *sur les substances médicamenteuses, ou réputées telles, du regne animal. A Bordeaux, 1778.*

\* ——— *sur la nature, les usages & les effets de l'air & des airs, des aliments*

*& des médicaments, relativement à l'économie animale. A Toulouse, 1780.*

Ces trois mémoires académiques, relatifs à la chimie médicinale, ont été précédés d'un autre à Montpellier, 1770 (*de corpore mucofo, &c.*) ; & ils seront incessamment suivis de trois autres également couronnés par des académies régnicoles ou étrangères.

\* *Le mémoire analytique sur les eaux minérales de Contrexeville en Lorraine* (à Paris en 1773), aura aussi bientôt une suite. En attendant l'auteur vient de publier un livre étonnant.

\* *Mémoire physique & médicinal, montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la BAGUETTE DIVINATOIRE, du magnétisme & d'électricité, avec des éclaircissements sur d'autres objets non moins importants, qui y sont relatifs ; par m. T\*\*\* D. M. M. A Londres, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1781. in-8°. de 304 pages.*

Tous ces ouvrages marqués d'un \* se vendent chez *Didot le jeune*. Ils sont de m. *Thouvenel*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & associé libre de la société royale de médecine ; tous, jusqu'au dernier, montrent qu'il joint beaucoup de littérature & de connoissances à beaucoup d'esprit.

*Discours philosophiques sur les trois principes animal, végétal & minéral, ou*

« 84 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*la clef du sanctuaire philosophique ; par  
SABINE STUART DE CHEVAL-  
LIER , &c. 2 vol. in-12. chez Quillau,  
libraire , rue Christine.*

*Atlas minéralogique de la France , en-  
trepris par ordre du roi ; par messieurs  
GUETTARD & MONNET, &c. Pre-  
miere partie sans cartes , ou avec des  
cartes. Chez Jombert jeune, rue Dau-  
phine.*

*Nouvelles observations & recherches ana-  
lytiques sur la magnésie du sel d'epsom ,  
suivies de réflexions sur l'union chy-  
mique des corps ; par PIERRE BU-  
TINI , citoyen de Genève. Genève , de  
l'imprimerie d'Abraham Nouffer, 1781,  
petit in-8°. de 263 pages.*

« En 1778 , je lisois qu'on avoit opéré la so-  
lution de diverses terres dans l'eau imprégnée  
» d'air fixe ; mais au nombre de ces terres , je ne  
» trouvai point celle qui fait la base du sel d'ep-  
» som , la magnésie. N'auroit-on point essayé cette  
» dissolution , ou l'auroit-on tentée sans succès ?  
» Cette réflexion fut suivie d'une expérience , &  
» cette expérience fut le germe de toutes celles que  
» j'exposerai dans ces recherches. — Elles présen-  
» tent des résultats nouveaux — utiles — &c.  
» C'est à ce titre que j'ose les publier ». *Avertisse-  
ment de l'auteur.*

## P R I X

*Distribués dans la séance publique tenue au Louvre le 6 mars 1781, par la société royale de médecine.*

1°. LES mémoires envoyés à la société royale de médecine, sur cette question : *déterminer quel est le meilleur traitement de la rage* ; n'ayant pas rempli les conditions énoncées dans le prospectus, le prix n'a point été adjugé dans la séance publique tenue au Louvre le 6 mars 1781 ; mais la distribution en est remise jusqu'à la première séance publique de l'année 1783. Ce prix, qui est dû à la libéralité de m. Lenoir, lieutenant général de police, & membre de la société royale de médecine, n'étoit, dans son origine, que de 600 livres ; mais aucun des concurrents ne l'ayant mérité en 1778, il fut porté à la somme de 1200 liv. & c'est la même somme qui est offerte aujourd'hui à ceux qui voudront concourir. Ils doivent se rappeler ce qui étoit déjà dit dans le premier prospectus, « que l'on desirer » savoir s'il est possible, non-seulement de pré- » venir la rage avant qu'elle soit déclarée, mais » encore de la guérir lorsqu'elle est confirmée ; » que ceux qui rapporteront les succès des re- » medes qu'ils indiqueront comme préservatifs, » s'appliqueront à prouver que l'animal qui sera » regardé comme ayant communiqué la rage, en » aura été réellement atteint, & que le sujet que » l'on citera comme préservé, en avoit éprouvé » quelques symptômes avant-coureurs ; . . . que » sur-tout on saisisse, lorsqu'il sera possible, l'oc- » casion de faire mordre des animaux de diffé- » rentes especes, par un chien enragé, en les » renfermant & en les examinant avec soin, pour

» observer les symptômes qui surviendront , & les  
 » soumettre à différentes épreuves ».

A ces conditions , déjà connues , la société royale de médecine en ajoute d'autres dans le programme qui a pour titre : *prix distribués dans la séance publique, tenue au Louvre le 6 mars 1781, par la société royale de médecine.*

« Afin de rendre le travail des concurrents  
 » plus facile , elle avoit chargé un de ses membres  
 » de recueillir les faits relatifs au traitement de la  
 » de la rage épars dans les auteurs.

» Enfin elle avoit consigné , dans ses volumes ,  
 » les recettés les plus accréditées dans les diffé-  
 » rentes provinces contre ce mal terrible. Il fal-  
 » loit donc , pour avoir des droits au prix pro-  
 » posé , ajouter quelques connoissances nouvelles  
 » à celles que l'on avoit déjà acquises ; répandre ,  
 » par des observations exactes & authentiques , un  
 » nouveau jour sur la question ; en un mot ,  
 » rendre le traitement de cette maladie plus sûr  
 » qu'il ne l'étoit auparavant. . . . Cependant la  
 » société est bien éloignée d'exiger qu'on lui indique  
 » une méthode curative absolument nouvelle ;  
 » mais elle demande au moins que l'on déter-  
 » mine d'une manière plus précise les circons-  
 » tances du traitement , & qu'on apprenne , par  
 » des faits bien avérés , à quel ordre de moyens  
 » on doit donner la préférence ».

Ce n'est point par des raisonnements , des des hypothèses , que l'on remplira les vues du fondateur de ce prix , mais c'est par des observations assez multipliées & assez variées , pour déterminer d'une manière précise les symptômes vrais de la maladie , les circonstances du traitement , & quels moyens curatifs conviennent à ces circonstances. Cette question , saisie dans tous ses points , mérite d'autant plus l'attention & les travaux des personnes de l'art , quand malheureusement l'occasion d'observer se présentera , que

l'on convient que *la nature & le traitement de la rage sont encore presque inconnus* ; que jusqu'ici l'on n'a marché qu'à tâtons , & que parmi les faits consignés dans les auteurs , il en est beaucoup qui n'ont point ces traits caractéristiques de la maladie que l'on dit avoir combattue.

Quoique la société n'ait couronné aucun des mémoires , cependant elle en a distingué plusieurs ; elle en a sur-tout remarqué cinq , dont trois lui ont paru mériter des encouragements à ceux qui les ont adressés ; ces mémoires sont ceux de m. *Mathieu* , maître en chirurgie à Conze en Saradais , près de la Linde en Périgord ; de m. *Bouteille* , médecin à Manosque en Provence , & de m. *Baudot* , médecin à la Charité-sur-Loire.

Ce que la société royale de médecine a publié de ces mémoires , & sur-tout du premier , pouvant contribuer à la solution de la question , nous nous faisons un devoir de les transcrire.

« Cet auteur est celui qui promet le plus ; il dit avoir administré avec succès le mercure sous la forme de frictions , soit comme préservatif , soit comme curatif , avec cette différence qu'il le conseille dans cette dernière vue à des doses très-fortes & inusitées (1). Il a employé , dans certains cas , une ou deux onces , & même plus de pommade mercurielle , en une seule friction : quelquefois il a fait étendre cette pommade sur presque toute la surface du corps. La salivation , suivant lui , est une crise heureuse. Il convient que cette pratique n'est pas tout-à-fait exempte de danger ; mais le cas étant extrême & la mort inévitable , il ne balance point à y avoir recours. Il résulte de ses observations , que la rage même confirmée est curable par cette méthode. Il ajoute

---

(1) On trouve , dans le journal de Genève , quelques observations de rage confirmée , guérie par des frictions mercurielles à grande dose.

qu'il a guéri deux chiens atteints de cette maladie, en frictionnant les plaies & la tête de ces animaux avec avec une grande quantité de pommade mercurielle, & en leur faisant prendre chaque matin, pendant plusieurs jours, dix grains de thurbit minéral. *M. Mathieu* offre à la société de lui fournir les preuves les plus authentiques des faits qu'il avance. La compagnie l'engage à les donner au plutôt; elle invite en même-temps les personnes de l'art à déterminer jusqu'à quel point ces secours peuvent être utiles dans le cas de rage confirmée: l'état du malade étant alors sans ressource, semble permettre au médecin de faire des tentatives que la prudence doit toujours diriger. *M. Mathieu* ayant d'ailleurs fait connoître sa manière d'opérer sur les animaux, on pourra employer cette voie pour essayer ce que sa méthode présente de plus énergique & de plus dangereux.

Quant au mémoire de *m. Bouteille*, « il ne lui » lui manque, pour emporter la palme; que des » observations qui lui soient particulières & qui » viennent à l'appui de sa doctrine. Du reste, il » seroit difficile de présenter, sur la nature & le » traitement de la rage, des idées mieux liées » entr'elles, un plan curatif mieux dirigé & des » vues plus sages & plus simples en même-temps. » L'auteur rejette les remèdes spécifiques; il essaie » de prouver que la rage doit être traitée métho- » diquement avec les moyens connus en médecine & indiqués par la nature des symptômes ». Nous connoissons plusieurs savants médecins qui sont du même avis.

« *M. Baudot* a rassemblé un très-grand nombre d'observations qui tendent à procurer l'efficacité de sa méthode seulement, comme préservative. Tous ces faits exposés ne sont pas également probatoires. Nous invitons *m. Baudot* à les classer, à les développer davantage. Nous



» avouons qu'avant d'avoir rompu son cachet, &  
» ne sachant pas encore quel degré de confiance  
» méritoient les assertions de l'auteur, dont les  
» talents dans ce genre de travail & la probité sont  
» très-connus, la multiplicité des observations  
» qu'il a faites & qu'il rapporte, nous avoit inspiré  
» quelque méfiance; il est donc important qu'il  
» leur donne toute l'authenticité dont elles sont  
» susceptibles ».

On cite encore deux dissertations : l'une de m. de Saint - Martin, médecin à Domsfront, contient des recherches très-nombreuses & quelques observations intéressantes : l'autre de m. Sumeire, médecin à Marignane en Provence, offre des remarques très-judicieuses *sur le traitement de la rage par les acides*. Les praticiens qui voudront concourir, enverront leurs mémoires avant le 1<sup>er</sup> janvier 1783.

2°. La société avoit proposé, dans sa première séance publique de l'année 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 liv. la question suivante : *déterminer quels sont les rapports des maladies épidémiques avec celles qui surviennent en même-temps & dans le même lieu, & que l'on appelle INTERCURRENTES; quelles sont leurs complications, & jusqu'à quel point ces complications influent sur leur traitement?* Ce prix devoit être adjugé dans la séance publique du 1<sup>er</sup> mardi de carême 1779; mais la compagnie n'ayant point été satisfaite des mémoires envoyés au concours, proposa de nouveau le même sujet. En doublant la valeur du prix, elle en différa la distribution jusqu'à l'époque actuelle. Cette question, une des plus importantes qu'il soit possible de proposer en médecine, étoit en effet très-difficile à saisir & à résoudre. M. Raymond, médecin à Marseille, ayant rempli les conditions du programme, le prix, de la valeur de 600 liv. lui a été adjugé.

3<sup>o</sup>, Sujet d'un prix de 300 liv. proposé dans la séance publique du 29 août 1780, & dû à un des associés ordinaires qui ne s'est point fait connoître : *quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfants ?*

Les avantages de l'allaitement maternel ont été développés dans les meilleurs ouvrages de médecine, de physique & de morale, & la nature les a toujours fait sentir. Ce sont les exceptions à la règle générale qui doivent former la réponse à la question proposée sur l'étendue & les limites de ce premier devoir.

Les mémoires doivent être envoyés avant le 1<sup>er</sup> janvier 1782 ; le prix sera distribué dans la première séance publique de la même année.

Autre sujet d'un prix de 300 liv. proposé dans l'assemblée publique du 29 août 1780, & dû à M. Menuret, associé regnicole à Montelimard : *exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'hydropisie, & sur-tout faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différents genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses espèces d'épanchements ?*

Les mémoires doivent être envoyés avant le premier Juin 1782 : le prix sera distribué dans la seconde séance publique de la même année.

Les mémoires qui concourront aux prix ci-dessus seront adressés, francs de port, à M. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel de la société royale de médecine, rue du Sépulcre à Paris, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le mémoire.

4<sup>o</sup>. La société demande toujours, pour concourir aux prix d'encouragement, consistants dans des médailles d'or de différentes valeurs, des travaux,  
1<sup>o</sup>. sur la description topographique & médicale des différentes villes & cantons de la France ;  
2<sup>o</sup>. sur l'analyse & les vertus des eaux minérales ;

3°. sur les maladies des artisans ; 4°. sur celles des bestiaux.

Les auteurs qui enverront des mémoires pour concourir à ces prix d'encouragement, pourront y mettre leur nom & les adresser à m. *Vicq d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance de la société.

5°. UN particulier, qui ne s'est point nommé, a déposé, entre les mains de m. *de Jussieu*, trésorier de la société royale de médecine, une somme de 600 liv. laquelle doit être remise à celui qui aura envoyé le meilleur mémoire, au jugement de cette compagnie, sur la question suivante : *quels sont les moyens les plus sûrs de préserver les enfants en nourrice des accidents auxquels la dentition les expose, & d'y remédier lorsqu'ils en sont atteints ?*

Les mémoires seront envoyés avant le premier novembre 1781 ; & le prix sera distribué dans la première séance publique de 1782.

### P R I X D E C H I R U R G I E.

Une personne intéressée au progrès des connoissances utiles, a déposé 1200 liv. pour celui qui, au jugement de l'académie royale de chirurgie, décrira *moyen le plus propre d'effacer, sans danger ni difformité, de larges taches faites au visage par la poudre à tirer*. On exige qu'une ou plusieurs guérisons bien attestées, prouvent la certitude du procédé. Ceux qui voudront s'occuper de cet objet, trouveront dans *Aëtius* des moyens pour effacer les différents stigmates que les anciens imprimoient sur quelques parties du corps : il en est fait mention au tom. 2 de l'histoire de la chirurgie, pag. 774.

Le mémoires seront adressés, franc de port, à Paris, à M. *Louis*, secrétaire perpétuel de l'académie de chirurgie, avant le premier Avril 1782. Le terme est de rigueur.

---

# T A B L E

## DU MOIS D'AOUT 1781.

EXTRAIT. <i>Recherches chymiques sur l'étain, faites &amp; publiées par ordre du gouvernement, &amp;c.; par mm. BAYEN &amp; CHARLARD, apoth.</i>	page 97
P. C. WAUTERS, med. lic. in Wetteren propè Gandam, <i>super asæ foetidæ virtutibus.</i>	115
<i>Réflexions théoriques &amp; pratiques, sur le diabètes; par m. BAUMES, méd.</i>	130
<i>Observation sur l'opération de RAMD'HOR. &amp;c. par m. VINCENT, chir.</i>	151
<i>Observation &amp; réflexions sur la saignée; par m. LA BORIE, méd.</i>	163
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 juin &amp; 2 juillet 1781.</i>	169
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	176
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	179
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	180

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	181
<i>Prix distribués dans la séance publique tenue au Louvre le 6 mars 1781, par la société royale de médecine.</i>	185

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'aout 1781. A Paris, ce 24 juillet 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1781.

---

PREMIER EXTRAIT.

*COLLECTION d'observations sur les  
maladies & constitutions épidémiques ;  
ouvrage qui expose une suite de quinze  
années d'observations , & dans lequel  
les épidémies, les constitutions régnantes  
& intercurrentes sont liées , selon le vœu  
d'Hippocrate , avec les causes météoro-  
logiques , locales & relatives aux dif-  
férents climats , ainsi qu'avec l'histoire  
naturelle & médicale de la Normandie.  
On y a joint un appendix sur l'ordre  
des constitutions épidémiques. Publié  
Tome LVI. N*

*par ordre du gouvernement : dédié au Roi. Par m. LEPECQ DE LA CLOTURE, docteur-régent & professeur royal de chirurgie en la faculté de médecine de Caen, agrégé au college des médecins de Rouen, médecin désigné de l'hôtel-dieu de la même ville, médecin de la généralité pour les maladies épidémiques, associé à la société royale de médecine de Paris, membre de l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, & de celles des belles-lettres de Caen. A Rouen, de l'imprimerie privilégiée ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, libraire de la faculté de médecine, quai des Augustins ; Méquignon, libraire, rue des Cordeliers, M. DCC. LXXVIII. (in-4°. de 1076 pages formant deux tomes).*

HIPPOCRATE, génie vaste & sublime, avoit autrefois formé le projet de faire l'histoire des maladies qu'il crut dépendre de la constitution de l'air & des saisons : il exécuta ce projet en partie. C'est dans les livres connus sous le nom d'*épidémiques* (1). Ils sont au nombre de sept, dont deux seulement passent pour être véritablement de cet illustre méde-

---

(1) Ce terme, chez les Grecs, ne présente aucune idée de contagion ; & ne signifie autre chose que *maladies régnantes*.

cin, le *premier* & le *troisième*. Il décrit dans le premier les constitutions des saisons dans le courant de trois années; on ne trouve, dans le second, que la constitution des saisons d'une année.

La méthode qu'il suit dans l'exposition de l'état de l'atmosphère est de commencer par l'automne, puis l'hiver, le printemps, & enfin l'été. La constitution annuelle étant décrite, il entre dans le détail des différentes maladies qui régnerent dans chaque saison, il en marque les symptômes, la manière dont elles se terminoient, &c. . . il en suit même les progrès dans plusieurs sujets, depuis l'invasion de la maladie, en rapportant jour par jour ses divers phénomènes. Ces observations paroissent avoir toutes été faites à Thase, ville principale de l'île de ce nom; ou dans l'étendue de l'île même, qu'on nomme aujourd'hui *Thaso*, & que les géographes disent avoir cinq lieues de longueur & trois de largeur.

C'est ce plan si simple que les successeurs immédiats d'*Hippocrate* auroient dû suivre. Quel avantage n'en seroit-il pas résulté pour la médecine & pour l'humanité! Regrettons qu'on ait été si longtemps sans le reprendre; mais enfin *Sydenham*, qu'on pourroit dire avoir hérité d'une portion du génie d'*Hippocrate*,

a travaillé sur le plan de celui qu'il prit pour modele & pour guide. *Huxham* vint ensuite qui donna ses observations météorologiques, & l'histoire des maladies régnantes depuis 1726 jusqu'en 1737. *M. Vandermonde*, notre confrere, sentit & l'utilité des observations météorologiques pour l'art, & le besoin de tenir un registre exact des maladies qui règnent dans la capitale. Chargé de la rédaction du journal de médecine en 1756, il lui donna une forme, une consistance qu'il n'avoit pas, & l'année suivante, en janvier 1757, il commença à publier des observations météorologiques faites à Paris; elles sont suivies de l'exposé des maladies qui avoient paru en cette ville durant le mois de novembre 1756. On s'est constamment tenu à ce plan; ainsi l'on possède actuellement, sur ces deux objets, une collection précieuse qui renferme vingt-cinq années; l'article des maladies est devenu depuis plusieurs années plus important, puisque c'est l'extrait de ce que les médecins de Paris se communiquent les uns aux autres dans leur assemblée appelée *prima mensis*. N'oublions pas de dire à l'honneur de *m. Boucher*, que depuis le mois de septembre 1757, il a consigné dans ce journal ses observations sur l'air, & sur les maladies courantes, faites à Lille.



Ces deux morceaux sont présentés succinctement & sans faste, & ne s'éloignent point de la marche du prince de l'art. Ils seront à jamais précieux par l'exactitude des faits, & par la concision avec laquelle ils sont racontés.

Cette dernière qualité, si essentielle pour la médecine, se remarque-t-elle dans la collection publiée par M. *Lepicq de la Cloture*? Elle contient quinze années d'observations (en un volume de 1076 pages in-4<sup>o</sup>.) communiquées par différents médecins qui ont pratiqué ou qui pratiquent dans la Normandie. On conçoit cependant que cette collection a demandé des peines, des soins, & une correspondance suivie; & que la rédaction n'a pu en être faite que par un homme très-laborieux.

Elle commence par une *introduction* dans laquelle on trouve la description générale de la Normandie. On n'omet rien de ce qui peut donner une connoissance précise de cette vaste & belle province qu'on nommoit autrefois Neustrie : considération de son climat propre, de ses peuples, de leurs mœurs & habitudes; de ses maladies les plus ordinaires, à raison des intempéries les plus générales auxquelles la province est la plus exposée.

M. *Lepicq*, après avoir fixé la latitude

& la longitude de la Normandie, la forme de son terrain, & ses bornes, s'exprime ainsi : « Cette région étant une des plus septentrionales de la France, il s'ensuit, en admettant le principe de *Démocrite*, qui fut embrassé par *Epicure*, & depuis adopté par un grand nombre de naturalistes, que son terrain est un des plus élevés, & conséquemment un des plus froids du royaume »... Il s'ensuit encore que le principal aspect de la Normandie est au septentrion, vers lequel elle tourne plus de la moitié de ses terres, où toutes ses rivières principales vont se porter (la Seine exceptée, avec quelques petites rivières de l'Avranchin & du Cotentin); où elle reçoit enfin par la distribution de ses vallées, les plus nombreux courants d'air, les plus fréquemment renouvelés, les plus capables conséquemment d'ébranler la grande masse de son *athmosphère* (I). Ceux qui viennent du midi ne frappent pas aussi directement sur une si grande portion de terrain, & rencontrent de plus grands obstacles sur les frontières du Per-

---

(I) Nous conservons l'orthographe de ce mot constamment figuré ainsi dans cet ouvrage. Il faut cependant écrire *atmosphère* sans *h*, puisque ce mot vient d'*ατμος* & de *σφαίρα*. C'est une légère observation, qui pourtant ne sera point inutile à beaucoup de personnes qui s'obstinent à écrire *athmosphère*.

che & du Maine, que les premiers qui n'ont point de résistance à vaincre du côté de la mer. La direction de l'orient est plus sensible & plus considérable pour le centre de la haute Normandie qui reçoit un grand courant d'est par la vallée de Seine. Celle d'occident est plus manifeste pour le Cotentin & l'Avranchin qui ont la mer au couchant, avec quelques rivières qui y aboutissent, ainsi que la partie occidentale du pays de Caux. Mais les autres contrées présentent toutes, à des distances peu éloignées, des chaînes de montagnes fort étendues, opposées en direction aux vents d'orient & d'occident, parce que leurs parallèles laissent les plaines basses ou leurs vallées plus ouvertes au nord & au sud.

La Normandie, arrosée d'un grand nombre de rivières, est fertile en toutes sortes de productions dont on trouve ici l'énumération. Le nombre des habitants monte à près de dix-huit cents mille. L'auteur fait ensuite la division de cette province; il la partage en autant de contrées qu'on peut appercevoir de climats différents, dont chacun (dit-il) *pourroit avoir* ses maladies épidémiques ou particulières. Ces contrées sont fixées au nombre d'onze. Mais en général le climat de la Normandie doit être regardé comme très-variable,

très-inconstant... Les vents du septentrion y sont les vents les plus dominants. M. *Lepecq* s'étend ensuite sur l'action des différents vents & sur leurs effets. Il résume cet exposé en ces termes : « On » pourroit dire en deux mots de notre » climat (celui de la Normandie) ce qu'é- » crivoit *Vitruve* d'un canton beaucoup » moins septentrional, celui de *Mytilene* : » *Auster cum flat, homines ægrotant ;* » *cum corus, tussunt ;* ( nous y ajoute- » rions, *cum boreas, algent & pleuritici* » *fiunt*) ; *cum septentrio, restituuntur in* » *sanitatem* ».

Cette observation faite sur l'ancienne île de Lesbos, aujourd'hui Metelin, est vraie sans doute pour la Normandie; mais pour combien d'îles & de contrées de l'Europe ne doit-elle pas l'être également?

L'auteur trace ensuite le tableau moral des habitants de la Normandie. Ils ont adopté le luxe des habits & des ameublements, la somptuosité des tables; ils se livrent aux plaisirs des sens, & l'incontinence se remarque dans tous les âges. Mais ne sont-ce pas les mœurs de tous les peuples où les riches abondent, & où la considération est accordée à l'argent? Telles furent les mœurs des Perses, des Grecs, des Romains, devenus opulents par leurs conquêtes; telles seront

toujours les mœurs des peuples qui seront parvenus à cet état de grandeur & de prospérité. Les millionnaires montrent l'exemple de la profusion & de la licence, leurs protégés veulent leur ressembler, & l'artisan, qui craint de paroître pauvre, les imite : *Vivimus ambitiosâ paupertate*, dit très-bien *Juvenal*. C'est dans ces circonstances que la pensée d'*Horace* fera toujours applicable ; .... *macies & nova febrium terris incubuit cohors* ; ainsi que cette autre de *Juvenal* : *magnis opibus dormitur in urbe, inde caput morbi*.

Aussi m. *Lepecq* nous déclare-t-il, d'après ses considérations sur la situation, sur le sol, sur l'air de la Normandie, sur le physique & le moral de ses habitants, qu'on y est sujet à la goutte, à la colique bilieuse & convulsive, aux rhumatismes, aux catarrhes opiniâtres, à la phthisie, à l'hypochondriacisme, à l'hystéricisme, aux affections des entrailles, aux hémorrhagies, aux *affectus liënosi* d'*Hippocrate*, à la pleurésie, à la péricneumonie catarrheuse, aux catarrhes pituiteux & bilieux, aux fièvres aiguës, aux maux de gorge, à la fièvre ardente ou *causus* des anciens, à la dysenterie, aux diarrhées & flux colliquatifs, aux fièvres putrides & vermineuses, à des phlegmons de mauvaise qualité, aux anthraxs, aux furoncles, aux plaies des extrémités, & sur-tout des jam-

bes, des pieds, aux fievres intermittentes, irrégulieres, fievres d'accès, tierces, double-tierces, quartes, aux obstructions, à l'ictère, à l'hydropisie. Enfin, dit-il, la maladie la plus générale qu'on puisse observer en toutes saisons dans la Normandie, c'est cette sorte de fièvre irrégulièrement continue, ou continue-rémittente, dont les symptômes & la marche semblent tenir tout-à-la-fois de la fièvre lente-nerveuse, de l'ardente, & conséquemment de la fièvre d'accès, espece d'hydre qu'on nomme la fièvre miliaire. Mais on remarque aussi les rougeoles, les scarlatines, *morbilli*, qui reviennent épidémiquement avant ou après la petite-vérole.

Telles sont les maladies véritablement épidémiques qui affligent les fortunés habitants de l'opulente Normandie : mais ne sont-ce pas aussi en général les maladies qui regnent dans les diverses contrées de l'Europe, bien que leur situation, leur aspect, leur sol, leur latitude soient très-différents de ceux de la Normandie ?

Quoi qu'il en soit, voyageons avec m. *Lepecq* dans les onze contrées qui composent cette grande province.

La première contrée ou région de l'est-nord-est de la haute Normandie, comprend le *Vexin*, le pays de Brai, le reste de la portion de l'orient septentrional, & même les plaines élevées qui s'éten-

dent depuis les montagnes qu'on voit à l'est de Rouen jusqu'au Vexin.

La paroisse d'Hebecourt fut attaquée dans l'automne de 1776 d'une fièvre putride, exanthématique & maligne, qui y enleva beaucoup de sujets. On croit que le traitement peut avoir contribué à leur mort. On s'étoit contenté de leur faire d'amples saignées.

« Entre la ville d'Eu & Neufchâtel se  
 » manifesta, dans l'hiver de 1774 à 1775,  
 » la fameuse & cruelle épizootie qui fit  
 » tant de ravages sur les bêtes à cornes,  
 » & qui eût été sans doute mille fois plus  
 » désastreuse sans de sages précautions. La  
 » communication absolument interceptée  
 » par les troupes, l'affolement du plus  
 » grand nombre des bestiaux furent les  
 » grands remèdes heureusement employés  
 » assez tôt pour préserver le pays de Brai  
 » de la contagion (1) ».

---

(1) *Note des éditeurs du journal.* S'il faut quelquefois affommer également les bestiaux malades & ceux qui sont sains, les circonstances qui nécessitent cette rigueur ne se bornent-elles point au temps de l'invasion ? Dans les épizooties, comme dans les épidémies, il faut bien enfin que le mal cesse ; les causes qui l'ont occasionné & entretenu ne sauroient être permanentes. Que l'épizootie dépende donc de l'inclemence de la saison, de la constitution de l'atmosphère, de la qualité des eaux, des pâturages, ou des fourrages, il sera toujours certain que ces influences malfaisantes ne peuvent pas durer assez pour faire autant de ravage qu'un massacre général. En affommant même les bestiaux sains avec les convalescents, lorsque l'épizootie a déjà infecté plusieurs

Dans d'autres paroisses de la plage occidentale, à Sommary, à Buchy & dans le voisinage, il régnoit dans l'automne de 1775 des maux de gorge gangreneux sur les enfans : on demanda du secours trop tard.

Plus au centre de cette contrée, dans la paroisse de Blainville, on vit régner la petite-vérole au printemps de 1773. L'été, il survint une épidémie de fièvre maligne caractérisée par l'anxiété, la perte des forces vitales, l'abattement général, la stupeur avec délire, souvent sans éruption. Elle enleva environ quarante personnes qui périssoient le troisième ou le cinquième jour.

Au printemps de 1754 il régna dans la paroisse de Pressaigny une épidémie caractérisée de fièvre putride.

Ces épidémies ne sont pas décrites, mais seulement indiquées; on ne fait pas mention de l'état des saisons qui les précédèrent.

Dans la plage de l'occident méridional est la paroisse de la Neuville. Au printemps de 1769, il y régna une épidémie qui enleva brusquement neuf sujets des plus vigoureux, hommes & femmes; ils périrent couverts de pétéchies rouges.

---

provinces, c'est évidemment mettre le comble au malheur public, c'est exterminer ce que la faveur du Ciel peut ménager,



On compte encore dans l'étendue de ce canton d'autres épidémies ; en 1776, petite-vérole, rougeole, fièvre scarlatine, compliquées avec les maux de gorge. Dans l'automne de la même année, ce fut la rougeole compliquée avec l'angine aphteuse & gangreneuse ; &, dans l'hiver de 1773 à 1774, la pleurésie bilieuse ; des rhumatismes aigus, accompagnés, vers le 11... 14, d'une éruption miliaire à base rouge qui se reproduisoit à plusieurs reprises jusqu'au-delà du 20. En 1776, ce fut un flux dysentérique dont plusieurs personnes moururent.

Sans doute qu'après l'exposé fait sur cette contrée, m. *Lepecq* s'est aperçu qu'il n'étoit pas complet, puisqu'à la suite il a ajouté des remarques dont l'étendue est deux fois plus considérable que l'article auquel elles appartiennent. On peut croire d'ailleurs que ce sont des renseignements qu'il a reçus trop tard pour être refondus ou mis à leur place. Ces remarques au reste regardent entr'autres lieux la petite ville d'Aumale & les environs, où il régna durant plusieurs années une espèce d'esquinancie gangreneuse ; (on en parle d'après le détail donné dans le *journal de méd. mars 1756*, par m. *Marteau*), & en 1756 des pleuro-péripneumonies, aussi décrites par le même m. *Marteau*, *journ. de méd. 1757, juin.*

La deuxième contrée ou région du sud-sud-est de la haute Normandie, ou contrée d'Evreux, commence au-delà d'Elbeuf qu'elle laisse à la quatrième contrée : ainsi elle débouche à la petite plaine de Caudebec, vers l'est septentrional, & commence vers le sud-ouest au-dessus de la chaîne méridionale des montagnes, à la route de Neufbourg.

Pont-de-l'Arche, petite ville à trois lieues de Rouen, fut attaquée à la fin de l'année 1770 d'une fièvre ardente qui régnoit à Louviers dans le cours de cette même année ; mais on observe qu'à Pont-de-l'Arche cette maladie ne fut ni autant épidémique, ni contagieuse, ni pestilentielle.

Pour Vernon on ne se souvient point d'y avoir vu régner d'épidémies dévastatrices. On y vit très-long-temps & avec beaucoup d'agrément ; cette ville est la retraite de tous ceux qui desireront se prolonger des jours tranquilles, loin du tumulte & de l'infection des grandes cités : on y a vu des vieillards âgés de plus de cent ans.

Dans combien de villes n'y en a-t-il pas eu, sans qu'on puisse ni qu'on doive pour cela attribuer uniquement ce phénomène à la salubrité du lieu où ils ont passé les dernières années de leur longue carrière ? Pour s'en convaincre il suffit

de consulter le relevé qu'on a fait des centenaires.

La grande vallée de Chambray dont les agréments ont été chantés par la célèbre madame *Deshoulières*, est cependant sujette aux maladies épidémiques. M. *Lepecq* y observa, en juin 1776, des maux de gorge gangreneux sur les enfants, dont quatre ou cinq moururent ; cette maladie étoit accompagnée d'une éruption scarlatine. Il y eut en même temps une fièvre pleurétique & putride qui enleva plus de 30 personnes dans la paroisse de Croisilles.

On rappelle ici l'épidémie qui régna à Louviers en 1770, & dont l'auteur donna la description en 1776. On y vit depuis la petite-vérole en 1772 ; des péripneumonies putrides & meurtrières en 1773 & 1774 ; des angines, même gangreneuses, en 1775. Au printemps de 1777, la rougeole & les *morbilli*, dit M. *Lepecq*, s'y annonçoient comme épidémiques, sans doute pour précéder la petite-vérole.

On fait connoître ensuite la position de la vallée de Nonancourt, le bourg de Tilières, la ville de Verneuil, le bourg de Bteteuil ; tous endroits où il paroît qu'on n'a pas vu de maladies épidémiques.

La description qu'on trouve ensuite de la ville d'Evreux est plus étendue ; c'est d'après un mémoire fourni par M. *Gosseume*, médecin. Cette ville est, dit-on,

exposée à l'action plus particuliere de deux courants, l'un du côté du nord-est, l'autre du sud-ouest ; elle est traversée par l'Iton dont le cours est de l'ouest à l'est. Evreux est une ville assez saine.

M. *Gosseume* n'a point remarqué de maladies épidémiques à Evreux. Il s'est occupé d'observations météorologiques, & ce travail de sept années consécutives, dont il a perdu le fruit dans une malheureuse circonstance, ne lui a laissé que la consolation de se souvenir encore avec le plus grand plaisir, que les observations d'*Hippocrate* & d'*Huxham*, ses modeles & ses guides, se trouvoient vérifiées dans les siennes.

Une maladie qui s'étendit sur les chiens, mais dont la date n'est pas marquée, fut le prélude de fièvres putrides épidémiques sur les hommes à Evreux. On y vit régner en 1772 & en 1773, la petite-vérole ; ce fut la rougeole l'année suivante : ni l'une ni l'autre ne fut meurtrière qu'à l'égard de quelques adultes. La grippe, universellement répandue dans l'automne de 1775, ne fut pas plus meurtrière. Ce fut sans doute après cette époque que ceux qui habitent le fauxbourg de Saint-Léger à Evreux, furent attaqués d'une fièvre maligne épidémique, compliquée sur la fin, avec angine gangreneuse. Le médecin

decin observateur croit que cette épidémie fut occasionnée par le peu de précautions qu'on prit en comblant un bras de la rivière qui y couloit. Quoi qu'il en soit, la plupart de ceux qui périrent furent élevés en très-peu de jours; ils étoient couverts d'exanthèmes. On traita cette maladie, dans l'invasion, avec l'émétique; les acides faisoient la base des boissons; les vésicatoires furent employés avec succès. Au printemps de 1776, il y eut une fièvre maligne qui commença dans les prisons d'Evreux, & se propagea dans ce quartier. M. *Gosseume* ne perdit qu'un petit nombre de malades; mais devenu victime de son zèle, dit M. *Lepecq*, il fut *empoigné* lui-même de la maladie. M. *Lepecq* observa cette épidémie; il s'étoit rendu à Evreux pour porter des secours. L'histoire de cette maladie est suivie du nécrologe de la ville d'Evreux depuis 1730 jusqu'en 1759 inclusivement.

A la contrée d'Evreux appartiennent les plaines de Neufbourg. Les maladies les plus ordinaires de ce canton sont décrites d'après M. *Marguerie*, docteur en médecine: ce sont des pleurésies vraies ou fausses, des péripneumonies, des fièvres, les unes putrides, d'autres malignes, & d'autres encore milliaires. Depuis 1771

jusqu'en 1774, les maux de gorge gangreneux ont été très-communs & meurtriers dans ce canton. On fait ensuite l'histoire d'une fièvre bilieuse putride exanthématique qui régna en 1763 & 1764 dans la paroisse de Combon, assise dans un terrain aquatique ; maladie qui dépeupla ce canton, dit m. *Hardi*, docteur en médecine, moins par elle-même que par un traitement mal entendu.

La troisième contrée ou région du nord-nord-ouest de la haute Normandie, est ce qu'on appelle le pays de Caux : il a près de soixante lieues de circuit. Sa surface présente une infinité de vallons très-considérables, bordés de collines & de montagnes, dont les sommets sont plus ou moins développés : mais elle laisse contempler tout-à-la-fois de vastes plaines.

Dans la vallée d'Arques, qui forme la partie orientale de cette contrée, se trouve vers la source de la rivière d'Arques la petite paroisse de Saint-Hélier, nichée dans un angle. Elle est assise sur un sol de marais où l'eau croupit, où le voisinage de la forêt & les côtes qui se trouvent à l'est, ainsi qu'à l'ouest, retiennent long-temps les brouillards. C'est dans ce lieu marécageux & humide, continuellement exposé à l'invasion des fièvres d'ac-

cès, que régna pendant l'été de 1775 une fièvre épidémique qui, dans son commencement, enleva nombre d'adultes & d'enfants. Elle prit ensuite le caractère de continue-rémittente, avec quelques accidents produits par les vers & des éruptions exanthématiques : elle s'étendit sur les trois quarts des habitants. Sa durée étoit de trente à quarante jours ; la convalescence longue, difficile, imparfaite. On a cru devoir attribuer cette épidémie au séjour des eaux dans le canal de la fontaine de Saint-Hélier.

Dans la bande du nord de cette contrée est la vallée d'Auffay, où tous les printemps & tous les automnes, depuis 1773, régnent des catarrhes, des maux de gorge, des pleurésies & des péripneumonies, *qui probablement (observe-t-on) sont peu inflammatoires*. On y voit assez fréquemment les éruptions miliaires accompagner les fièvres rémittentes, même les fièvres d'accès. Au printemps de 1777 cette vallée fut encore attaquée de l'angine maligne & putride, compliquée avec les éruptions scarlatines & miliaires qui enlevèrent les plus forts sujets de la paroisse de Vaudreville. Une autre vallée qui part dans la même direction que celle d'Auffay, à l'embouchure de la Saane, est exposée aux

fièvres d'accès les plus rebelles. Les habitants ont la fièvre au moins tous les automnes ; ils sont décolorés, abattus, jaunâtres ; ils sont très-vieux & infirmes à soixante ans. Quand ils n'ont pas la fièvre, on les voit couverts de clous, de furoncles & d'abcès, d'ulceres aux jambes ; les curés n'y peuvent tenir plus de quatre ou cinq ans, sans être assurés de périr. Ce séjour enfin est dangereux pour tout étranger, sur-tout au printemps & après la moisson.

Les maladies qu'on remarque le plus à Fécamp, sont les fièvres putrides, rarement malignes, si ce n'est accidentellement : elles dominent en été. En hiver beaucoup de rhumes ; en automne, des angines, des érysipeles : dans ces deux saisons, ainsi qu'au printemps, des pleurésies bilieuses.

On a cru, dit m. *Lepecq*, que la fièvre miliaire étoit endémique à Fécamp. Un médecin de cette ville, m. *Le Boucher*, auquel il s'est adressé pour être éclairci sur cet objet, détruit cette fausse opinion, & le fait en ces termes : « Autrefois la miliaire a fait un désastre affreux en cette ville. Depuis trois ans & demi que j'y pratique la médecine, j'ai vu un assez grand nombre de malades pour pouvoir



vous assurer qu'elle n'y est point endémique ; je n'ai rencontré cette éruption que chez un petit nombre de ceux qui, avant ma première visite, s'étoient livrés aux cordiaux incendiaires, aux élixirs les plus chauds, & qu'on avoit ensevelis sous un tas de couvertures pour pousser, disoient-ils, le venin au-dehors. Joignez à cette cause meurtrière le grand soin qu'on prenoit de tenir les portes, les fenêtres hermétiquement fermées, & d'échauffer prodigieusement la chambre.

Depuis 1773 on n'a vu à Fécamp que deux personnes attaquées de la petite-vérole.

On voit au Havre les fièvres lentes nerveuses décrites par *Huxham*. Dans l'automne de 1775, & l'hiver suivant, la petite-vérole y étoit épidémique, mais elle ne fut point meurtrière.

Dans la plage méridionale de cette contrée sont la petite ville d'Harfleur, la vallée de Bolbec, Lillebonne, les paroisses de Norville, Saint-Maurice, Petiville, Radicatel, Tancarville ; ces endroits sont sujets aux maladies causées par les exhalaisons méphitiques des eaux croupissantes.

*M. Lepecq* indique ici une maladie que *m. Hardy* croit devoir mettre au nombre des maladies endémiques de ce canton :

ce sont des inflammations ou érosions de la gorge, des poumons, de l'estomac, si violentes que l'homme le plus robuste y résiste avec peine. Elles sont produites par un sable fin & volatil, que les bourrasques du sud-sud-ouest détachent des grands bancs de vase que la rivière a formés devant le château de Tancarville, & que ces vents y transportent avec une telle abondance, qu'on ne peut se dispenser d'en avaler beaucoup.

Ceci nous rappelle la maladie du grès ou de S. Roch, véritable phthisie pulmonaire qui attaque les ouvriers occupés à piquer ou tailler cette sorte de pierre. On trouve la description qu'en a donnée m. Clozier, insérée à la fin du premier volume du *précis d'opérations de chirurgie*, par m. Leblanc, chirurgien à Orléans. (in-8°. 1775).

Il est impossible que nous nous arrêtions à tous les lieux nommés dans cette topographie; nous remarquerons que le registre des délibérations du college de médecine de Rouen, fait mention qu'au mois d'avril 1739, il régna dans le bourg de Pavilly, & paroisses circonvoisines, une maladie épidémique meurtrière qui enlevoit la moitié de ceux qui en étoient atteints, vers le cinquième ou le sixième

jour. Elle se montra sous différents aspects ; mais c'étoit la péripneumonie. On place ici l'extrait du journal d'un chirurgien de Duclair, bourg de ce canton, sur les maladies qu'il a vues depuis 1749 jusqu'en 1776.

Au-dessus de Duclair est la paroisse de Henouville où régnerent en 1776 des angines auxquelles on donna la dénomination de catarrho-gangreneuses. Elles attaquèrent spécialement les enfants de l'âge le plus tendre ; il en périt près de quarante dans cette seule paroisse, sans compter ceux qui furent enlevés dans les lieux d'alentour.

Mais une autre épidémie effrayante affligeoit le bourg de Saint-Georges dans l'hiver de 1775 à 1776 : m. *Lepecq* la décrit dans la constitution de cette saison.

On nomme encore quelques lieux dans lesquels ont paru la rougeole, la petite-vérole en 1776 ; la dysenterie épidémique en 1767, & en 1777 la scarlatine angineuse ; la fièvre rouge angineuse ; les fièvres putrides. Tous ces détails topographiques, hydrographiques, météorologiques, nosologiques, sont sans doute fort curieux ; seront-ils d'une très-grande utilité pour les médecins ? C'est au moins une partie des vues qui a fait entreprendre

ce travail. Mais le plan qu'on a suivi fatigue les lecteurs, & ne soulage point la mémoire.

Les remarques qu'on donne ensuite sur cette contrée, le pays de Caux, contiennent vingt-cinq pages. On y fait la description de la ville de Dieppe ; on peint ensuite les mœurs de ses habitants. Quant aux maladies propres au climat, on n'y reconnoît, dit-on, que *les toux, les rhumes, les rhumatismes & la goutte.*

L'épidémie de 1769 n'attaqua que ceux du peuple qui s'occupent de la harengaison : c'étoit une fièvre pétéchiale épidémique, dont le plus *grand progrès* ne dura qu'environ quinze jours, durant lesquels elle emporta au moins deux cents personnes. L'auteur rapporte les observations de m. *Erambert*, médecin qui traitoit alors cette maladie, à laquelle il donna le nom de fièvre exanthématique pétéchiale.

En 1776 on vit en cette même ville une pleurésie ou péripleurésie putride gangreneuse, très-meurtrière.

On donne ensuite la topographie de Caudebec ; on indique les maladies endémiques & épidémiques de cette ville.

De Caudebec on nous conduit au pays de Caux dont on fait connoître le sol & les productions, ainsi que la constitution,

les mœurs & habitudes des Cauchois. En 1740 & 1741 la fièvre miliaire ravagea le centre de ce canton. On y vit depuis des épidémies de fièvres putrides, de maux de gorge gangreneux, de pleurésies, de péripneumonies; & l'on observe que la dysenterie & les angines sont deux maladies familiales au pays de Caux.

---

*MAIGRÉ le nombre prodigieux d'ouvrages publiés sur les différentes parties de la médecine, il nous reste encore à désirer des livres élémentaires pour diminuer les difficultés des étudiants, dissiper leurs doutes & leur donner plus d'attraits pour une science très-vaste, & dans laquelle les premiers progrès sont toujours pénibles & lents. C'est par ces motifs que m. JADELOT, occupé de l'enseignement de la médecine, a publié un excellent ouvrage élémentaire, sous le titre de physica hominis sani (1). Nous invitons ce professeur de donner un cours élémentaire complet relatif à son plan; & nos confrères à nous communiquer leurs réflexions sur ce même plan, bien capable de former de bons mé-*

---

(1) Voyez journal de janvier 1778.

*decins, & d'éloigner les candidats qui ne pourroient devenir que des praticiens malheureux.*



## E S S A I

*SUR les moyens de perfectionner l'étude de la théorie & de la pratique de la médecine ; par m. JADELOT, professeur de la faculté de médecine en l'université de Nancy, &c.*

Quisquis medicinæ scientiam sibi comparare vult, cum his de cibus voti sui compotem fieri oportet, naturâ, doctrinâ, loco studiis apto, institutione à puero, industriâ & tempore.

HIPPOCRATES *lex.*

*Nécessité d'une réforme dans l'étude de la médecine.*

NOUS voyons tous les jours éclore de nouveaux plans d'éducation ; les livres élémentaires de tous les arts & de toutes les sciences ne nous manquent plus. Les principes des belles-lettres, de l'histoire, ceux de la philosophie, des mathématiques, ont acquis un grand degré de perfection. N'y aura-t-il que la médecine qui ne participera pas à ces progrès ? sera-t-elle seule privée de l'heureuse influence de l'esprit philosophique ? La matière dont je vais m'occuper ne me permet pas de le dissimuler. On ne peut méconnoître

les progrès que le génie de l'observation procure tous les jours à l'art de guérir pris en général ; mais les éléments de médecine sont encore dans l'imperfection, la méthode que l'on suit dans l'enseignement de cette science n'est point propre à faire faire à ceux qui l'embrassent tous les progrès que l'on pourroit desirer. Un savant médecin (M. PAUL, *discours préliminaire des mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du dix-huitième siècle*), qui s'est déjà récrié contre cette imperfection, estime que ce peu de progrès dépend en grande partie de la langueur avec laquelle les étudiants se livrent aux travaux que la médecine exige. Mais cette langueur ne tient-elle pas à la mauvaise méthode des écoles ? n'est-elle pas la suite du défaut de choix des sujets qui s'y destinent ? du peu de zèle de la plupart des maîtres, du peu d'encouragement qu'ils reçoivent ? enfin l'enseignement de la médecine n'auroit-il pas besoin d'une grande réforme ? On suit à-peu-près la marche que l'on suivoit il y a deux siècles : au lieu de réfléchir sur les fautes qu'on a faites à notre égard, afin d'en préserver ceux qui nous suivent, il semble que nous trouvions une espèce de justice ou de consolation à leur voir supporter les mêmes maux, & à les voir tomber dans les mêmes fautes. On est si maîtrisé par l'empire des

usages, que quoique différents médecins aient proposé des réformes avantageuses, quoiqu'elles aient reçu l'approbation des maîtres de l'art, la routine l'emporte toujours, & les abus subsistent. On a été rebuté par les obstacles que présentent toujours les grands changements, quoiqu'ils tendent au bien général : mais que n'avons-nous pas à espérer des bonnes vues du gouvernement ? il ne s'agit que de lui faire connoître les abus qui subsistent, & la sagesse les reformera. La bonté que notre monarque témoigne à ses peuples ne nous autorise-t-elle pas à faire parvenir aux pieds du trône des remontrances sur un sujet aussi important, puisqu'il s'agit de la vie de ses sujets ? n'auront-elles pas bien des droits sur son cœur ? Le dernier regne sera une époque immortelle pour la chirurgie, non - seulement en France, mais dans tous les temps & chez tous les peuples qui cultivent les sciences utiles. Celui-ci pourra former une époque aussi avantageuse à la médecine, si des médecins en place parviennent à diriger les vues sages du ministère vers cet objet. On n'éprouvera pas autant d'obstacles qu'on l'imagine dans cette réforme, & les avantages qui en résulteront seront infinis. Je vais tâcher de réunir les uns & les autres sous un point de vue facile à saisir.



*Défauts des études en médecine.*

La médecine, dit un médecin qui la connoît parfaitement (M. PETIT, *discours du 27 novembre 1757*), est la plus étendue, la plus difficile, & sur-tout la plus active de toutes les sciences. Il n'en est aucune qui exige autant une bonne méthode d'instruction : la difficulté & l'immensité des objets qu'elle comprend demande une éducation particulière ; ou du moins, après l'éducation générale, celle du médecin exigeroit une méthode dirigée vers le but que l'on se propose. L'instruction des asclépiades duroit un grand nombre d'années, & la somme de leurs connoissances étoit fort au-dessous de celle des nôtres. Mais tous les jours on embrasse cet état sans aucune préparation préliminaire, sans connoître les qualités qu'il exige. Un jeune homme se décide souvent par le hazard des circonstances, pour l'étude de la médecine ; il fréquente pendant quelques années les écoles, & sacrifie quelques mois pour satisfaire aux formalités. Revêtu des titres nécessaires pour être admis à l'exercice de la médecine, il suivra peut-être pendant quelque temps un praticien au lit des malades ; mais ses études sont sans ordre, il ne

pourra pas en tirer avantage, les principes lui manquent, son esprit n'est point fixé, il sera rebuté par les détails infinis de la pratique, ils seront sans attrait pour lui; peut-être il se découragera, &, malgré la bonne volonté, il ne fera point de progrès dans l'art de guérir : cependant bientôt il est chargé de la vie de ses concitoyens. S'il joint la hardiesse à la présomption, le babil à l'art de plaire, il peut se faire une réputation, quoiqu'il ne soit pas médecin. Si c'est un bon esprit, il sentira son incapacité, il retournera sur ses pas; en se livrant à l'étude la plus opiniâtre & à l'observation, il pourra réparer le temps perdu. Mais si c'est un esprit faux, ou un cœur peu honnête, il cherchera à acquérir la confiance de ses concitoyens, avant de la mériter, il prendra cette confiance pour la preuve de sa capacité, il ne verra pas ses fautes, il exercera son art sans en connoître les principes; quelques livres de formules seront ses seuls auteurs, il ne puisera pas dans les sources de la médecine, il se glorifiera même de ne point perdre son temps à l'étude, il déprimera ceux qui prennent ce moyen pour se former le génie médical. Des succès dûs à la nature acheveront de le confirmer dans sa routine, & toute sa vie il verra des malades sans

être médecin. Je ne parle pas de ceux qu'un esprit lent & sans pénétration rend incapables d'études & de réflexions, non plus que de ceux qu'un génie décidé a élevé, pour ainsi dire, dès le premier moment, à la perfection. Les premiers ne méritent pas qu'on leur trace des règles, & les seconds n'en ont pas besoin. C'est pour les esprits ordinaires qui ont de la justesse, & une certaine pénétration, qu'il convient de préparer un plan d'éducation médicinale, qui prévienne les abus trop fréquents & trop multipliés en ce genre.

*Choix des esprits propres à la médecine.*

Le premier objet qui se présente pour faire des progrès dans une science, est le choix des esprits qui lui conviennent. Chacune exige un genre d'esprit particulier, & chacun porte en soi de l'aptitude à tel ou tel genre d'études. Il est des hommes qui sont nés avec un penchant décidé & une inclination naturelle. Ordinairement on ne résiste point à ce sentiment intérieur qui est l'annonce ou l'effet d'un talent naturel qui n'a pas besoin d'éducation, ou plutôt qui a une éducation à lui.

PASCAL, à peine sorti de l'enfance, devine presque tout *Euclide*; VAN SWIETEN se sent un goût si décidé pour la méde-

cine, qu'il refuse tout autre état dès l'âge de seize ans. De tels génies n'ont pas besoin de maîtres ; mais parmi ceux qui forment le plus grand nombre, chacun a reçu de la nature plus ou moins de disposition pour chaque science. Il seroit de la plus grande nécessité que l'on ne portât vers la médecine que ceux qui sont nés avec les dispositions convenables pour y réussir. L'étude la plus opiniâtre & la plus assidue, dit FREIND, ne peut suppléer parfaitement aux qualités naturelles que la médecine exige : *Nemo, quantumcumque studii accesserit, medicus fieri potest, nisi etiam quodam modo nascatur. Sunt quippè in hac arte multa perobscura & recondita, multa impedita & subtilia quæ nullis præceptis edoceri, nullâ explicatione planè & cumulatè tradi possunt.* FREIND, *epist. ad Mead. pag. 68.* Cependant tous les jours on se décide pour cet état, sans avoir examiné si l'on a reçu de la nature l'aptitude convenable. L'esprit de la médecine est un esprit d'observation, & l'observation n'est pas le partage d'un esprit trop vif, ni d'un esprit trop lent ; il faut de la justesse, de la réflexion, une conception facile, beaucoup de mémoire, du goût pour l'étude, enfin de la sagacité & de la pénétration. On ne peut mieux caractériser cet esprit que l'a fait

fait m. LEPREUX dans l'éloge de m. DE JUSSIEU : « Il avoit, dit-il, un jugement » sain , qui ne s'appuyoit que sur des con- » noissances solides & bien ordonnées , » une mémoire prodigieuse aussi prompte » à saisir que fidelle à garder , & toujours » prête à restituer au moment du besoin , » un esprit assez flexible pour suivre tan- » tôt les détails les plus minutieux , tantôt » les combinaisons les plus profondes , un » talent rare & précieux pour bien ob- » server , joint à beaucoup de finesse dans » les vues , à une patience infatigable , & » à cette exactitude scrupuleuse qui , tou- » jours en garde contre l'imagination ou » contre la paresse , craint de voir trop » comme de n'avoir pas assez vu ». Ce seroit aussi un excès dangereux , si le médecin avoit un esprit trop difficile à satisfaire. Les causes des maladies tiennent souvent à des objets qui sont hors de la portée des sens ; pour lors il faut s'en tenir à des probabilités dont il est très-difficile de saisir le plus haut degré. CELSE dit que le génie d'un médecin observateur semble être une certaine qualité qui ne peut se nommer , ni même se bien comprendre. C'est apparemment un goût plus exquis , un tact plus délicat , une perspicacité plus fine pour appercevoir la nuance des symptômes réels ; en écartant ceux qui faisoient

méconnoître la marche de la maladie. Il faut donc que la nature ait fait le premier pas , sans cela on ne la force point. *Primum quidem naturâ opus est, naturâ enim repugnante, irrita omnia fiunt, si verò natura ad optimam viam demonstrat, artis doctrina facile contingit.* HIPPOCRATES, *lex.* Ceux-là , dit-il ailleurs , réussissent en médecine dont l'esprit a été formé pour cela par la nature , & dirigé par une bonne éducation : *In medicinâ valent tum qui bonis disciplinis liberaliter sunt educati, tum qui à naturâ sunt feliciter comparati.* HIPPOCRATES, *de arte.* Un grand professeur de ce siècle a fait la même remarque. HOFFMAN, en traitant des difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la médecine , veut qu'on examine les inclinations & les facultés de l'esprit de celui qui s'y destine. Ce seroit en vain que l'on se livreroit à un genre d'étude qui ne seroit point analogue à l'esprit : *Vani est labor à quo natura abhorret, & frustra impenditur opera quæ irritâ minervâ suscepta fuit.* C'est de-là qu'il arrive que bien des médecins ne sont point dans leur état , qu'ils l'exercent sans avantage & sans gloire , ou plutôt qu'ils l'exercent sans le cultiver. Pour parer à cet abus , il faudroit que l'on n'y fût admis qu'après avoir donné des preuves d'apti-

tude & de capacité. Sans cela la médecine sera toujours exercée par un grand nombre d'hommes ineptes & au-dessous de leur état. C'est encore le sentiment d'HOFFMAN : *Studium invititis & imparibus humeris susceptum minori diligentia & sine feliciori successu continuatur, unde tanta medicastrosum copia. De difficultatibus in medicinâ addiscendâ.* La rareté des grands hommes en tout genre doit être imputée en grande partie au peu de soin qu'on a de consulter la nature en pareil cas. Il n'y a point de science où l'on apperçoive mieux qu'en médecine ce que peut la promptitude & la finesse de l'esprit, jointes à la sagesse du jugement & à l'étendue des connoissances. Convientra-t-elle donc à des esprits légers ou superficiels, à des esprits lents ou peu justes ? est-ce d'après ces considérations que l'on embrasse la médecine ? Cette première réflexion est de la plus grande importance. La nature sans l'éducation, dit *Plutarque*, est une force aveugle & inutile ; l'éducation sans la disposition naturelle n'a aucun succès. O Dieu ! s'écrioit *Pythagore*, que vous épargneriez de maux, si vous indiquiez à chaque homme le genre d'occupations propres à son esprit ! On peut, sans cette révélation, discerner les dispositions naturelles.

Il est dans la société tant d'emplois où l'insuffisance n'est pas aussi dangereuse, & vers lesquels on pourroit diriger ces esprits médiocres. Peut-être même un esprit peu propre à la médecine aura des succès au barreau, dans les arts, à la guerre, ou dans toute autre profession.

On objectera peut-être que ces vues générales ne peuvent être réduites en pratique; qu'il est difficile d'étudier & de reconnoître dans la jeunesse la trempe de chaque esprit, & de mettre chacun dans l'état qui lui convient le mieux. Ces difficultés seront levées, quand des instituteurs instruits s'attacheront à étudier leurs élèves, quand on voudra écouter & suivre les renseignements qu'ils donneront. *Le bien public, l'honneur de la patrie exigent qu'on substitue à l'ancienne méthode une éducation civile qui prépare chaque génération naissante à remplir avec succès les différentes professions de l'état.* M. DE LA CHALOTAIS. D'ailleurs la méthode que je vais proposer fournira les moyens d'éloigner à temps ceux qui n'auront pas reçu de la nature les dispositions que l'étude de la médecine exige.

*Premieres études de médecine.*

Supposons que l'élève apporte les dispositions requises pour l'étude & l'exercice



de la science à laquelle il se destine ; supposons qu'il a pris une connoissance suffisante des belles-lettres, des mathématiques & de la physique, par où doit-il commencer son institution ? quels sont les premiers pas qu'il doit faire dans cette carrière ? Nous indiquons une marche qui paroît d'abord extraordinaire, mais qui seroit la plus sûre & la plus profitable. Avant d'étudier les livres, celui qui se destine à la médecine devroit commencer par voir les malades avec un praticien. Les hôpitaux pourroient en fournir les moyens, si l'on savoit en tirer un meilleur parti que l'on n'a fait jusqu'à présent. Ces établissemens doivent former les vraies écoles de la médecine & de la chirurgie : à Dieu ne plaise que j'entende que c'est là où les élèves pourront s'instruire par leurs fautes. Les hommes qui nous sont confiés dans ces dépôts sacrés sont aussi chers & aussi précieux que ceux que la fortune met au-dessus de ces secours. Mais sans donner de la liberté à l'impéritie, sans trahir les droits de l'humanité, on pourroit tirer de ces établissemens des avantages aussi réels que ceux de soulager l'indigence, en préparant à la génération suivante des médecins instruits. Il n'y a aucune ville un peu considérable qui n'ait un hôpital : c'est là où

les élèves en médecine de cette ville & de la province viendroient prendre les premières idées de la science qu'ils veulent embrasser. Il faudroit que l'administration de ces hôpitaux fût dirigée vers cet objet. Le médecin en chef, en visitant les malades, pourroit faire connoître aux élèves qui le suivroient les symptômes & les noms des maladies, les crises, les révolutions & les effets des remèdes. Ils ne distingueroient rien dans les commencements, mais ils s'accoutumeroient à voir la nature, à connoître les noms des maladies, leurs signes & leurs indications. Le praticien indiqueroit ces objets avec clarté & précision ; pendant ce même temps l'élève prendra des connoissances d'anatomie par l'ouverture de cadavres destinés à découvrir les causes & les effets des maladies, & par les leçons d'anatomie pendant les hivers. Il faudroit pour cela, que chaque hôpital destiné à l'enseignement eût un amphithéâtre, qu'un des chirurgiens de cet hôpital fût chargé de faire tous les ans un cours complet d'anatomie. Les élèves joindroient à ces leçons l'étude d'un livre élémentaire qui réuniroit la précision & la clarté à l'exactitude. Tels sont les essais anatomiques de M. LIEUTAUD.

Comme on ne peut se livrer à l'ana-

tomie que pendant l'hiver, les autres saisons seroient employées à l'étude des médicaments & de la botanique, voir les drogues, apprendre leurs noms, leur origine, leur histoire, leurs qualités en fréquentant les pharmacies, y opérer, étudier les plantes : voilà quelles seroient les occupations de l'été. Pour cela, chaque hôpital destiné à l'enseignement auroit une pharmacie & un jardin botanique qui serviroient à l'usage de l'hôpital, & en même temps à l'instruction de ceux qui le fréquenteroient.

L'apothicaire en chef seroit chargé de donner des leçons élémentaires de pharmacie & de botanique; le jeune élève s'appliqueroit en même temps à la pratique de la chirurgie, il verroit les pansements & les opérations, il ne négligeroit aucune occasion de connoître les ressources de cet art si perfectionné de nos jours. Pour cela, le chirurgien en chef donneroit chaque année un cours de principes de chirurgie, & un cours d'opérations. Tous ces exercices fourniroient successivement une connoissance assez étendue des maladies & des médicaments. Trois ans seroient sacrifiés à ces études préliminaires dans les hôpitaux, & ce ne seroit qu'après ce temps que l'on seroit admis dans les écoles des facultés de médecine. Mais on ne

parviendrait-là qu'après avoir constaté les premières études dans un des hôpitaux du royaume, & avoir subi un examen d'admission qui seroit très-rigide & décisif, pour renvoyer ceux qui ne montreroient pas les dispositions nécessaires pour l'étude de la médecine. On interrogeroit, dans ces examens, sur les sciences préliminaires à la médecine, sur les éléments de la chirurgie & de la pharmacie, relativement aux objets indiqués.

### *ÉTUDES DANS LES FACULTÉS.*

#### *Première année.*

##### *Institutions physiologiques.*

Le jeune élève, inscrit sur les registres d'une faculté, se livrera plus spécialement à l'étude de la médecine. Il seroit essentiel que chaque année fût destinée à un objet particulier. L'anatomie & la physiologie formeront celui de la première année : il sera en état, avec le secours d'un bon maître, de pénétrer les détails les plus profonds de cette science ; il ne s'en tiendra plus à un livre élémentaire, il puisera dans les ouvrages des VINSLOW, des HALLER, des ALBINUS, des MECKEL, &c. ; il s'occupera de l'histoire des découvertes. Le maître répandra une érudition choisie dans ses leçons, & formera le

goût de la bonne physiologie ; mais il est essentiel à ce moment que le jeune élève ait les occasions de disséquer lui-même. C'est par l'usage sur-tout que l'on apprend cette science ; les pièces que l'on présente disséquées ne sont jamais dans leur rapport naturel , elles sont altérées , plusieurs objets sont détruits. D'ailleurs quelle différence entre l'attention de celui qui prépare une pièce , & celle de celui qui se contente de l'examiner toute préparée. Devons-nous réfuter certains médecins qui ont prétendu que la connoissance exacte de l'anatomie est peu avantageuse à la pratique de notre science ? (*Voyez une thèse soutenue à Cambridge , par m. Thomas Ockes , ayant pour but de prouver que l'anatomie n'est pas d'une grande nécessité à la pratique de la médecine. Journal de physique. Introduction , tom. 2 , page 187* ). Il n'y a d'utile , dit-on , que la partie qui a pour objet la disposition générale , ou la situation des organes essentiels , des troncs principaux , vasculeux & nerveux. C'est tout ce qu'en favoit HIPPOCRATE , ajoute-t-on , qui croyoit cette science minutieuse & plus nécessaire au peintre qu'au médecin. Il est bien étonnant qu'on ait soutenu de tels paradoxes dans ce siècle-ci ; il seroit bien dangereux qu'ils s'accréditassent. Je ne

prétends pas qu'il faille être un ALBINUS, un HALLER, pour pratiquer la médecine ; il n'est pas nécessaire d'avoir passé des années à la dissection des plus petites fibres nerveuses, & à l'étude recherchée des moindres communications des vaisseaux ; mais il est indispensable de connoître assez parfaitement cette machine, pour ne pas être arrêté dans l'explication d'une infinité de phénomènes qui, sans doute, tiennent à la structure & à la disposition de l'intérieur, & des parties les plus ténues des organes. L'exemple d'HIPPOCRATE ne prouve rien : ce grand homme n'a vraiment excellé que dans le diagnostic, le prognostic, & dans les vues générales des maladies ; connoissances qu'il devoit à une longue suite d'observations recueillies, peut-être pendant plusieurs siècles avant lui.

Après le cours d'anatomie suivra l'explication de toutes les fonctions du corps humain que donne la physiologie. On ne peut se dispenser d'approfondir pour lors cette science dans tous ses détails ; mais il faut en bannir les systèmes que l'envie d'expliquer tout a introduits, ou du moins ils ne doivent être considérés qu'historiquement. Les raisonnements puisés dans la bonne philosophie, les expériences & les faits seront les fondemens de toutes

les explications ; on n'appliquera pas à cette machine animée, vivante & sensible les loix de la mécanique, de l'hydraulique & de l'hydrostatique qui ne conviennent qu'à la matière inanimée ; on ne perdra point le temps en vaines conjectures sur les causes premières, on s'arrêtera quand on ne pourra pas les pénétrer.

Il faut réduire à trois objets tout ce qui concerne chaque fonction dans l'état naturel : la structure de l'organe, les phénomènes que cette fonction présente, & l'explication de cette fonction. Après avoir puisé dans l'anatomie tout ce qu'elle a découvert sur l'organisation, on suivra le détail des observations relatives aux fonctions de cet organe, tant dans la santé que dans la maladie ; mais on sera très-circonspect sur le troisième objet. Pour pénétrer les causes, on n'adoptera pas d'hypothèses, ou, si on en adopte, on ne les donnera que pour des conjectures ; on ne craindra pas d'avouer son ignorance sur les secrets de la nature : les éléments de philosophie ont tracé la route qu'il faut suivre dans toutes les sciences, & qu'il est sur-tout nécessaire de tenir si l'on veut parvenir à une bonne physiologie. Rien, y dit-on, ne seroit plus utile qu'un ouvrage qui contiendrait, non ce qu'on a

pensé dans tous les siècles, mais ce qu'on a pensé de vrai. Ce plan, bien approfondi, est moins immense qu'il ne paroît. Il ne s'agit point de rassembler cette foule de connoissances particulieres isolées & souvent stériles, acquises sur chaque matiere. Il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long, pénible & tortueux que les inventeurs ont suivi; il s'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoissances certaines, de présenter sous un même point de vue les vérités fondamentales, de réduire les objets à des points principaux & bien distincts, d'éviter également, dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout, en voulant tout embrasser & tout réduire.

Nous ne possédons point sur la physiologie un traité fait avec l'ordre, la méthode & la précision qu'exigent des éléments. Cependant les matériaux ne nous manquent pas; au contraire nous sommes plutôt arrêtés par la difficulté de choisir dans les débris immenses qui sont accumulés, les pieces qui peuvent convenir à notre édifice.

Le célèbre HALLER a réuni ces matériaux dans sa grande physiologie. Il a su joindre à une érudition immense l'a-



natomie la plus exacte & la plus savante, éclairée du flambeau de la bonne physique. Il a réuni toutes les découvertes, & analysé tout ce qui a été dit sur ces sciences ; mais, il faut l'avouer, ce traité est trop étendu & trop profond pour des commençants. Ce sont des éléments faits pour les maîtres ; ils y trouveront les connoissances acquises dans tous les siècles, pour les présenter avec plus de précision & plus de choix. Ce ne sera qu'en profitant des travaux de ce grand homme, & en marchant sur ses traces que l'on pourra parvenir à une bonne connoissance de l'économie animale, pourvu que l'on abandonne le goût de tout expliquer.

Après avoir pénétré, autant qu'il aura été possible, la physique du corps humain, pour l'explication des fonctions dans l'état de santé, il faudra s'appliquer à l'étude des signes qui la caractérisent : c'est le but de la semeïotique physiologique. Il y a des signes de santé généraux qui conviennent à tous les hommes, d'autres sont particuliers à quelques individus à raison du tempérament, de l'âge, du sexe, &c. Il faut indiquer ce qui spécifie la santé dans chacune de ces circonstances.

La dernière partie des institutions physiologiques sera la diététique, ou l'hygiène qui enseigne les moyens de conserver

la santé. BACON regardoit cette partie comme très-importante dans l'étude de la médecine ; il se plaignoit de ce qu'elle n'étoit pas cultivée par les gens de l'art : *Tertiam medicinæ partem posuimus in prolongatione vitæ, quæ nova est & desideratur. De augment. scientiarum.* On ne fera plus ce reproche aux médecins, nous possédons sur cet objet des traités très-étendus, & des préceptes très-salutaires : on les réuniroit pour former la troisieme partie des institutions physiologiques.

## S E C O N D E   A N N É E.

### *Institutions pathologiques.*

La seconde année seroit destinée aux institutions pathologiques, dans lesquelles on confidere la maladie sous les aspects les plus généraux. Les différences, les causes & les symptômes des maladies ; leurs signes diagnostics & prognostics, les indications qu'il faut remplir pour guérir les maladies, enfin les moyens d'y satisfaire. Tels sont les objets des institutions pathologiques, qui par-là sont divisées en trois parties principales ; savoir, la pathologie générale, la sêmeiotique pathologique, & la thérapeutique.

On ne peut connoître les maladies que par leurs différences essentielles & acci-

dentelles, par leurs causes & par leurs symptômes. Les différences essentielles se déduisent de la nature des parties viciées; on tire les différences accidentelles des circonstances qui accompagnent la maladie, sans en changer la nature : c'est ce qu'enseigne la nosologie. Les causes sont considérées dans l'étiologie sous les deux aspects différents de causes prochaines & de causes éloignées. On divise ces deux dernières en causes prédisposantes & en causes occasionnelles. Enfin la symptomatologie est la dénomination de toutes les maladies, prise de leurs symptômes, c'est-à-dire, de leurs signes extérieurs; &, pour les décrire exactement, on considère chaque fonction en particulier, & on expose tous les vices que chacune peut contracter.

La séméiotique pathologique donne la connoissance des signes des maladies. On considère les révolutions qui arrivent dans la circulation, la respiration, dans les sécrétions & les excrétions, pour bien s'assurer de l'état présent, & prévoir les événements, science très-importante dans la pratique, & trop peu cultivée par les jeunes médecins. On trouvera dans les anciens beaucoup de travaux sur cet objet.

La dernière partie des institutions pathologiques traitera des moyens qu'il faut employer pour guérir les maladies. Quelles

sont les vues ou les indications curatives? quels sont les moyens de satisfaire à ces indications? tel est l'objet de la thérapeutique. Conserver la vie du malade, soutenir le reste de ses forces, le nourrir convenablement à sa maladie, voilà la première indication. Prévenir les maladies, détruire leurs causes & leurs effets, voilà les autres indications que la thérapeutique présente, avec les moyens d'y satisfaire. C'est l'art de guérir, pris en grand, & le complément des institutions médicales qui occuperont les deux premières années, sans que pour cela on néglige pendant les hivers l'anatomie, & pendant les étés l'histoire naturelle & la botanique.

(*La suite au journal prochain*).

## O B S E R V A T I O N

*Sur une douleur de tête extraordinaire;  
par m. SUMEIRE, médecin à Marignane en Provence.*

N.... Millard, du lieu de Velaux, âgé d'environ treize ans, vint me consulter à la fin du mois de juillet de l'année dernière 1780, sur une douleur de tête habituelle, qui avoit fréquemment des paroxysmes les plus violents; il me raconta qu'il

qu'il attribuoit sa maladie à l'impression que le soleil pouvoit avoir fait sur sa tête en ramassant des épis de bled dans les champs de la moisson. La douleur occupoit principalement le front & les tempes, & , dans l'intensité du paroxysme , elle prenoit toute la tête ; mais l'endroit du front souffroit toujours le plus. Cette douleur étoit si forte qu'elle lui faisoit jeter les hauts-cris , & le mettoit comme en convulsion , lorsqu'elle étoit portée à son plus haut période ; son pouls avoit un mouvement un peu précipité , & il étoit spasmodique ; le malade avoit quelquefois des sensations horribles , & aussi des sensations de chaleur d'une courte durée.

Pour m'assurer si l'insolation étoit la cause unique ou principale de la maladie , je conseillai les applications de l'eau bien froide , faites par le moyen d'un vase de verre renversé , & dont la large ouverture est bouchée par un linge serré qui retient l'eau dont il est rempli. Ces applications qui ont presque toujours le plus grand succès , quand il s'agit d'une impression de chaleur extérieure , n'eurent aucun effet , malgré qu'elles furent répétées. Je pensai alors qu'il falloit reconnaître une matière irritante qui pouvoit avoir son foyer dans les humeurs viscérales du bas-ventre , ou qui avoit été en-

gendrée ou fixée dans le tissu cellulaire ou dans les vaisseaux capillaires des parties qui étoient le siège de la douleur. Pour satisfaire aux indications que présentait ce point de vue, je fis faire plusieurs saignées, tantôt du bras, tantôt du pied & du cou ; je fis multiplier les lavements & les purgatifs rafraîchissants, parce qu'on appercevoit une sorte d'orgasme dans les humeurs, & particulièrement au visage qui étoit rouge dans les accès, & que le pouls avoit une agitation comme fébrile, ainsi que je l'ai observé. Ces remèdes qui avoient toujours des effets attendus, laissoient le mal en son entier ; il se passa environ un mois sans qu'il y eût d'autre changement que celui d'une plus grande augmentation, soit par rapport à la fréquence, soit par rapport à la violence des paroxysmes. Je fus mandé à Velaux pour visiter le sujet ; sa douleur étoit si vive & si continuelle, qu'il ne pouvoit plus rien prendre ; il rejettoit presque tout le peu de bouillon qu'il avoit bien difficilement ; il battoit sa tête contre tout ce qui l'avoisinoit ; il s'agitoit, il se traînoit, il trépignoît, &c. ... A peine avoit-il une ou deux heures d'un léger repos dans les vingt-quatre heures, & ce calme bien court étoit immédiatement suivi du renouvellement de sa dou-

leur cruelle. J'instituai, comme je pus, une diète analeptique bien moins difficile à prescrire qu'à pratiquer; j'ordonnai les pédiluves, l'application réitérée des sangsues aux tempes, celle des vésicatoires derrière les oreilles, à la nuque & aux endroits qui étoient le siège principal de la douleur; je conseillai l'usage intérieur du quinquina uni aux anti-spasmodiques: tout fut inutile. Alors soupçonnant que la cause du mal pouvoit résider dans les sinus frontaux, ou être attachée profondément sur quelque tissu membraneux, j'engageai les parents à aller consulter les plus habiles chirurgiens de la ville d'Aix, & leur faire examiner s'il seroit possible d'extraire la cause morbifique par quelque opération: on suivit mon avis. On s'adressa à mm. *Poulier & Duroure*, lesquels, après avoir répété inutilement beaucoup de remèdes semblables à ceux que j'avois employé, se déterminèrent à faire aux deux parties latérales du front deux grandes incisions cruciales, dans la vue d'occasionner une suppuration capable d'enlever & de tarir l'humeur morbifique. Comme cet expédient n'avoit pas un prompt succès, on crut devoir recourir à m. *Tournatori*, médecin d'Aix, dont la réputation à eu, pendant quelques années, un éclat merveil-  
 leux, & dont la célébrité est encore

soutenue par des cures brillantes. Voici mot à mot les procédés que prescrivit ce fameux médecin ; on les trouvera singuliers, extraordinaires, & éloignés des vues communes, mais ils sont assez curieux pour être rapportés en entier & à la lettre, parce que la maladie ayant cédé pendant leur usage, il est très - intéressant de décider si ce traitement doit avoir toute la gloire de la cure, ou si elle n'est due qu'à la continuité de la suppuration des plaies des incisions, laquelle étoit encore en cours pendant l'usage des remèdes prescrits par m. *Tournatori*, & a duré jusqu'à la fin : au reste c'est au monde médecin, c'est aux gens de l'art les plus instruits, les plus éclairés, les plus pénétrants que je laisse le lot de résoudre cette sorte de problème, non sans doute dans le dessein de jeter de l'incertitude sur la réputation de cette cure attribuée à m. *Tournatori*, mais dans la seule intention de faire connoître la vraie route par laquelle cette maladie rebelle a cédé.

*Première ordonnance de m. Tournatori.*

Le malade prendra le matin, à huit heures, trois onces d'huile d'amandes douces, & une once d'eau de fleurs d'orange ; il prendra ensuite deux soupes par jour,



faites avec un petit poulet point écorché, & farci de fleurs d'hypéricum ; on mettra dans chaque soupe vingt grains de cascarrille, & autant de safran oriental ; à six heures du soir on lui donnera un lavement d'une forte décoction de mauve, & d'une once de cassé ; on continuera ces remèdes pendant cinq jours.

*Deuxieme ordonnance.*

On fera prendre au malade le matin à jeun, à sept heures, huit onces de suc de chicorée ; une heure après on donnera un lavement préparé avec vingt grains de sang de bouquetin dissous dans deux onces de miel blanc, le tout délayé dans suffisante quantité de décoction de mauve ; on aura soin de bien couvrir le malade, & il prendra le lavement le plus chaud qu'il se pourra ; à dix heures on lui donnera une purée de lentilles au gras ; à six heures du soir il prendra la décoction de demi-once de felsepareille bouillie dans vingt-quatre onces d'eau réduites à douze ; une heure après, une purée de lentilles ; on continuera pendant dix jours.

*Troisieme ordonnance.*

Le matin, à six heures, le malade prendra la décoction de demi-once de felse-

pareille bouillie dans un pot & demi d'eau, réduite à demi-pot ; on y ajoutera, sur la fin, demi-drachme de fenugrec, & un petit morceau de réglisse ; il prendra la dite décoction en trois verres, de demi-heure en demi-heure ; deux heures après le dernier verre on donnera un bouillon ; deux heures après le bouillon on donnera une purée au gras avec moitié carottes & moitié pain ; deux heures après on fera prendre un gobelet d'eau dans laquelle on délayera demi-drachme de confectio al-kermès, & une cuillerée à café de syrop de limon ; le soir, on donnera une soupe de semoule au gras ; deux heures après la soupe on fera prendre quatre onces de suc de chicorée, clarifié avec un blanc d'œuf ; on continuera pendant neuf jours.

*Quatrième ordonnance,*

On fera bouillir un petit poulet sans l'écorcher, farci des quatre grandes semences froides, dans quatre écuelles d'eau réduites à deux ; le malade en prendra une écuelle le matin à six heures dans le lit ; à huit heures, encore dans le lit, on le fera vomir avec cinq gouttes de syrop de *Glauber*, délayé dans quatre gobelets d'eau tiède, dont il prendra un verre de demi-heure en demi-heure ; à dix heures il prendra une écuelle d'eau de riz en

consistance de lait ; à une heure il prendra une purée d'haricots blancs au gras , dans laquelle on délayera un jaune d'œuf , & vingt grains de safran oriental ; à six heures la seconde prise du bouillon de poulet ; à neuf heures la purée d'haricots semblable à celle du matin.

On lui rasera la tête , & on appliquera dessus un cataplasme de pulpe de pomme le premier jour ; le second jour on appliquera un emplâtre de styrax , & le troisième jour on y appliquera des feuilles de buglose : on continuera tous les susdits remèdes durant neuf jours.

*Cinquieme ordonnance.*

On continuera les bouillons de poulet matin & soir ; on lui fera prendre , pendant neuf jours encore , vingt grains de poudre de guttete , une heure avant le dîné ; ses soupes à l'ordinaire , ou de la purée , suivant que le malade aimera mieux ; à dîné , il peut manger une cuisse de poulet , ou un morceau de mouton sur le gril , ou du poisson : on continuera les cataplasmes comme ci-devant.

On s'interdit toutes les réflexions qui peuvent naître de la considération de ce traitement ; il suffit de remarquer , 1°. que le malade éprouva une diminution de sa douleur vers la fin de la seconde ordon-

nance ; 2°. qu'il n'eut d'autre évacuation sensible que celle des urines, qui a persisté jusqu'au bout ; 3°. que la suppuration des plaies faites au front , fut très - abondante jusqu'au temps où le malade a été mis entre les mains de m. *Tournatori* , & qu'elle continua jusqu'à la guérison entière, en diminuant par degrés ; 4°. que la douleur de tête a été parfaitement détruite , & que le sujet jouit, depuis sa guérison , de la meilleure santé.

Peut-on conclure que les procédés de m. *Tournatori* ont amené la destruction de cette maladie , ou qu'elle a été l'effet de la suppuration long-temps continuée , puisque m. *Roure* a pansé les plaies jusqu'à la fin du traitement : c'est-là un point à éclaircir. Il est digne d'exercer la sagacité des médecins les plus éclairés : la solution de cette question est, on ne peut pas plus , intéressante pour la pratique. Il s'agit de connoître , parmi ces procédés , ce qui a opéré sur la cause d'une maladie extraordinaire , dont on peut retrouver des exemples.



LETTRE A M. MARET,  
DOCTEUR EN MED. A DIJON,

*Pour servir de réponse à celle qu'il a fait insérer dans le journal de médecine pour le mois d'avril 1781; par m. CROHARÉ, apothicaire de monseigneur le comte d'Artois.*

VOUS venez de nous apprendre, monsieur; que vous faites, tous les ans, des cours de matière médicale à Dijon; que l'académie vous a chargé du chapitre de l'alkali-volatil; qu'avec ce sel rendu caustique, vous avez précipité, UNE FOIS, en æthiops, le fer dissous par l'acide du nitre; qu'en envoyant ce procédé à la société royale de médecine, vous fîtes observer que par la commodité & la facilité de son exécution, il remplaceroit avec économie celui de LÉMERY (1). Vous ne dissimulez point que le chymiste chargé de l'examiner, rapporta qu'il n'avoit point obtenu d'æthiops, & ajouta que de tous les dissolvants du fer qu'il avoit employés dans cet examen, l'acide vitriolique, &

---

(1) Gazette de santé du 15 août 1777.

non celui du nitre, étoit le seul dont il eut obtenu un précipité qui, par la couleur, approche des æthiops (1). Qu'instruit de cet événement, auquel vous n'étiez pas préparé, vous vous hâtâtes d'envoyer ce qui vous restoit de la *dissolution martiale, avec l'alkali volatil & le filtre, attendu*, dites-vous pag. 360, *qu'un homme d'honneur ne doit pas laisser douter de sa véracité.*

Il est bien vrai, monsieur, que toutes ces piéces arriverent à bon port, & cependant votre procédé n'en est pas moins, même aujourd'hui, défectueux & impraticable.

Vous nous apprenez encore, *que vous faites du noir, & que l'abbé Ménon a fait du bleu*, pag. 365, &c. &c. Je conviens que ces raisons peuvent être très-bonnes pour vous, mais elles ne prouvent pas que votre précipité soit, ni puisse être un æthiops, comme je vous l'ai déjà suffisamment démontré par sa couleur brune plus ou moins foncée, & plus sûrement par sa dissolubilité dans les acides; propriété qu'il a reçu du sel précipitant, & non du phlogistique de l'acide nitreux.

---

(1) Mémoires de la société royale de médecine, tome I, pag. 324.

La théorie des gaz, appliquée à des procédés tels que celui dont il s'agit, ne peut servir qu'à l'embrouiller.

J'ai prouvé, dans le *journal de médecine pour le mois d'octobre 1779*, que la couleur noire n'est pas le seul indice d'après lequel on doit reconnoître les æthiops; qu'il y en a un autre bien moins équivoque, leur indissolubilité dans les acides, & que cette indissolubilité s'étend jusqu'au fer le plus pur, réduit par quelque moyen que ce soit, en poudre impalpable (1); que tous ces æthiops sont attirés par l'aimant, aussi fortement que l'est le fer dans son brillant métallique. Etes-vous jamais parvenu à donner à votre précipité ces qualités essentielles au fer divisé en *alkool*.

Si l'on veut bien m'en croire, dites-vous, page 360, *vous êtes un homme qui, en se chargeant d'instruire les autres, a négligé de s'instruire lui-même.*

Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai jamais dit ni fait entendre que vous ayiez

(1) On lit dans quelques livres de chymie, que le caractère essentiel de l'æthiops martial est d'être parfaitement dissoluble dans les acides. Cette erreur, entre mille, prouve la nécessité de recourir à l'expérience.

négligé de vous instruire vous-même ; si je l'eusse dit, j'aurois manqué de politesse.

Il est bien vrai que j'ai écrit alors, & je le répète aujourd'hui, que les occupations trop multipliées de secrétaire d'académie vous avoient sans doute empêché de vous livrer aux opérations de la chymie. J'étois bien éloigné de penser que cette maniere de m'exprimer dût vous porter à crier que je vous ai traduit dans le public comme un ignorant qui, tout émerveillé d'une misere, a mis à la publier la chaleur d'un aspirant à la célébrité. Je me bornerai, dites-vous, à me laver de l'accusation de plagiat que s'est permise m. Croharé, accusation faite pour couvrir au moins de ridicule l'accusé qui y succombe, & de confusion l'accusateur qui l'auroit formée contre le cri de sa propre conscience, pag. 360. Ah ! monsieur, pardonnez, mais je vous avoue qu'en lisant ce passage j'étois comme *Georges Dandin* à l'audience, écoutant *Petit-Jean*, & je pourrois presque dire comme lui :

Je suois sang & eau pour voir si du Japon

Il viendroit à bon port, au fait de son chapon.

Mais avançons : je vous déclare que je n'ai jamais dit ni publié que vous étiez un ignorant, ni un plagiaire : qui est-ce qui le croiroit ?



*La théorie des gaz, dites-vous, pag. 360, venoit de répandre un nouveau jour sur la chymie. Parmi les expériences que je fis, une me fit voir que l'or dissout par l'eau régale, & précipité par l'alkali volatil caustique, étoit en partie RÉDUIT. Une autre me montra que le précipité de la dissolution martiale par le même alkali étoit NOIR. Voilà ce qui s'appelle de la nouvelle chymie ! L'or calciné par l'eau régale ! Je conviens que j'ignorois cette découverte. Cependant la calcination de l'or par l'eau régale, & sa réduction par l'alkali volatil caustique, sont-elles bien prouvées ? Je m'en rapporte à vous, monsieur ; j'avois toujours observé que, dans sa dissolution, l'or ne perdoit rien de son caractère métallique, & qu'il suffisoit, pour obtenir ce métal dans tout son éclat, de la dessécher au feu sans addition, soit dans les vaisseaux fermés, soit à l'air libre.*

Je puis me tromper, monsieur, faites-en l'expérience, si toutefois vos occupations vous le permettent. Il me semble aussi que les phénomènes que vous attribués à l'alkali volatil caustique, en tant qu'il arrache à l'or l'air ou le gaz qu'il n'a point, ou qu'il lui rend le phlogistique qu'il n'a pas perdu, sont bien gratuits.

Il n'en est pas de même de votre précipité martial ; sa couleur brune est un in-

dice de l'altération qu'il a souffert. A la vérité il est dissoluble dans les acides , mais , comme je vous l'ai déjà observé , c'est cette dissolubilité même que n'ont pas les æthiops , qui vous a , peut-être , induit en erreur (1). Votre æthiops est comme tous les précipités , proprement dits , formé du métal , du dissolvant , du précipitant , & d'un peu de terre provenant de la décomposition d'une petite portion de l'alkali ; il contient de plus la terre de la chaux qui entre pour quelque chose dans la causticité de l'alkali volatil , quoique vous considériez la causticité comme appartenant uniquement à l'absence du gaz.

Vous avez tenté la même expérience , plusieurs fois , avec de nouvelles liqueurs , & votre attente a été trompée , pag. 363 , parce qu'il manquoit , dites-vous , à vos dissolutions martiales une qualité que vous n'aviez pu soupçonner , parce qu'il falloit que le fer eût perdu le moins de phlogistique possible. Heureusement , & bien à propos , m. de Morveau vous fit voir

---

(1) On sait que le mercure , l'antimoine , le fer , &c. sont , depuis près de trois siècles , des sources d'or inépuisables pour les hommes ignorans & cupides dans l'art de guérir.

dans les opusculs de m. *Bergman*, qu'il venoit de traduire, que les dissolutions métalliques par l'*acide nitreux*, faites à froid, perdoient peu de *phlogistique*; ce fut un trait de lumière que vous mîtes à profit, pag. *ibid.*

Maintenant, monsieur, que vous avez reçu la lumière du célèbre chymiste d'*Upsal*, vous ferez de l'*æthiops* par précipitation, personne n'osera en douter. Déjà, fidèle au précepte, vous faites la dissolution au *bain de glace*; vous ordonnez à l'*acide* du nitre de modérer son action dévorante; de ne pas attaquer le fer avec fureur; & ce qui est bien plus important, de ne pas s'échauffer comme à son ordinaire. Ce commandement est assurément bien imposant, & la théorie bien belle, bien sublime; mais malheureusement cet *acide* est rebelle, & la théorie inexacte. La dissolution du fer par l'*acide nitreux* ne sauroit se faire à froid; il y a toujours de la chaleur, & cette chaleur est d'autant plus forte, que les surfaces du fer sont plus multipliées. Je présume que pour la faire, vous avez employé ou des clous, ou des fils de fer, qui nécessairement vous ont donné un *magma* ocreux, résultat ordinaire d'une dissolution rapide & tumultueuse.

Ce n'est pas ainsi que les célèbres

*Rouelle & d'Arcet*, qui ont examiné les premiers votre *æthiops*, ont procédé. A l'exemple de *Lefebvre*, si recommandable par son génie & par l'exactitude de ses procédés (1), ils employoient des bouts de grosses barres de fer, & ils affoiblissoient l'acide nitreux en l'étendant d'un peu d'eau. Avec ces précautions ils obtenoient une dissolution de fer la plus chargée qu'il soit possible, & où le métal n'éprouve que l'altération inévitable, résultant du caractère du dissolvant.

Ces faits sont vrais & essentiels à connoître pour qui ne voudra pas être abusé par les théories nouvelles, imaginées pour éblouir l'artiste & non pour perfectionner la science.

En voici un exemple qui n'est point étranger à mon sujet. Il s'agit de l'action des acides minéraux sur l'arsenic; substance bizarre, sur laquelle, depuis un siècle, nous n'avons pas acquis une seule connoissance. On fait que les plus anciens chymistes le fixoient en le calcinant avec le double & même le triple de son poids de nitre; que du résidu de

---

(1) Voyez le traité de la chymie par *Nicolas Lefebvre*, apothicaire de la maison du roi, &c. tom. 2, pag. 781, édition de 1660.

cette calcination dissous, filtré & évaporé jusqu'à pellicule, ANNIBAL BARLET, docteur en médecine & professeur de chymie au College royal, a obtenu *des cristaux qui se forment, table sur table, en diamants contigus, qui sont*, dit-il, *beaux à voir* (1). C'est-là le sel neutre ARSENICAL que long-temps après m. Macquer a fait connoître aux chymistes (2). Ainsi donc les anciens s'étoient contentés de combiner l'arsenic avec l'alkali du nitre, & Barlet à en décrire la belle cristallisation.

De nos jours quelques chymistes ont regardé cette combinaison saline comme le produit de l'acide de l'arsenic.

MM. Bergman & de Morveau, qui créent à leur gré de nouveaux *acides minéraux*, ont distillé huit, dix & douze fois de l'*esprit de nitre*, ou de l'*eau régale*, sur ce poison, & ils nous assurent que le résultat de tant de digestions & de distillations est l'*acide de l'arsenic*. Mais si l'arsenic est un quatrieme acide, pour-

(1) Voyez le *Vrai cours de physique résolutive*; &c. par Annibal Barlet, &c. Paris, chez Charles, 1650 & 1657, in-4°. avec figures, pag. 472.

(2) Voyez les mémoires de l'académie des sciences, & le dictionnaire de chymie, ancienne & nouvelle édition, au mot *sel neutre arsenical*.

quoï n'ont-ils pas cherché ce caractère dans le *sel neutre de Barlet*. C'est-là qu'en effet il devroit se trouver dans le plus grand degré de pureté, combiné avec la base du nitre ; mais c'est en vain qu'ils prétendent obtenir de tant de mélanges bizarres des produits simples élémentaires, tels qu'ils supposent les acides, jamais ils ne démontreront qu'un morceau de *chair*, des *cheveux*, des *os*, du *sucré*, de la *soie*, des substances métalliques, telles que l'*arsenic*, &c. soient des acides (1). Je m'occupe de l'examen des faits & des écrits volumineux que l'on a imprimés sur cette nouvelle *race d'acides* transportée d'*Upsal* à *Dijon*, & jé pense, quant à présent, que cette invention, sur-tout celle de l'acide de l'*arsenic*, du *sucré*, des *os*, &c. est très-contraire au progrès de la chymie.

Je reviens à votre lettre : vous dites, monsieur, que vous n'avez pas emprunté votre *procédé* de celui de l'*abbé Ménon*, & vous croyez le prouver en *observant*,

---

(1) « N'est-ce pas de nos jours que m. *Bergman* nous a donné l'*acide arsenical* ? Oh ! » combien l'amour-propre nous égare, s'il nous » persuade que c'est s'élever au-dessus de son siècle que de le juger avec dédain ». Lettre de m. de *Morveau*, insérée dans le *mercure de France* du samedi 10 février 1781, pag. 90.

1°. *que la différence des alkalis est assez grande pour que l'un des procédés n'ait pas conduit à l'autre.* Oui, sans doute, cette différence est assez grande; mais certainement elle ne suffit pas pour vous dire l'inventeur d'un procédé que vous avez soupçonné être bon, & que vous avez abandonné parce qu'il ne vaut rien. J'ai dit que votre procédé est celui de l'abbé, avec cette seule différence que vous avez substitué à son sel précipitant l'alkali volatil. Quant à la dissolution de la mine de fer dans l'acide du nitre, vous n'ignorez pas que l'abbé l'avoit communiquée à l'académie, & même imprimée, plus de trente ans avant que vous eussiez essayé de la convertir en æthiops. 2°. *Que tous les alkalis volatils sont phlogistiqués; qu'ainsi, par cette épithète, m. Croharé ne désigne pas celui que j'ai employé, qui est le caustique.* Il est donc certain que l'impropriété du terme dont il s'est servi, décele au moins une équivoque. Il est bien vrai, monsieur, que je me suis servi du mot *phlogistiqué*, au lieu du mot *caustique*; mais j'ai été déterminé à cette préférence par une autorité assez imposante. Daignez, monsieur, consulter la gazette de santé du jeudi 11 décembre 1777, pag. 210, & vous y lirez : la société royale de médecine se hâte d'annoncer que le procédé de l'illustre

*académicien de Dijon , pour préparer l'ÆTHIOPS MARTIAL avec l'ALKALI VOLATIL PHLOGISTIQUE , réussit avec de CERTAINES CIRCONSTANCES , &c.*

J'observe ( sans équivoque ) que vous n'avez pas réclamé contre cette annonce , ni expliqué les circonstances dans lesquelles votre procédé a produit du NOIR. Au reste je vous déclare qu'il m'étoit absolument indifférent , alors comme aujourd'hui , d'employer ou même d'imprimer le mot *phlogistique* ou *caustique* , attendu que ni l'un ni l'autre des sels volatils qui portent ces noms ne précipitent en athiops le fer , ni même sa mine , dissous par l'acide du nitre.

3°. *Ce chymiste ( l'abbé Ménon ) a fait du bleu , j'ai fait du noir , quoique le noir ne soit peut-être ( encore des soupçons ) qu'un bleu extrêmement foncé.* Tout le monde convient en effet que l'abbé a fait du bleu , & les chymistes lui doivent des procédés vrais pour obtenir cette couleur , comme l'on dit , de toutes pieces : mais cette exactitude dans les procédés de l'abbé , ne prouve pas que vous faites du noir , encore moins du *bleu foncé* , car votre athiops est brun.

Comme votre lettre ne contient plus que des assertions vagues , contraires aux bons principes & aux faits les mieux dé-



montrés en chymie , je termine ici la mienne en vous observant , premièrement que dans la liste que j'ai publiée des préparations martiales (*voyez journal de médecine , octobre 1779*) propres à devenir des athiops par le concours de l'eau ou du feu , on doit y comprendre votre *mine de fer spathique* , parce qu'en la calcinant dans les vaisseaux fermés , elle se convertit en poudre noire très-attirable.

Secondement , que je suis très-curieux d'apprendre les raisons qui vous ont porté à faire les changements considérables que je trouve entre votre lettre du 25 janvier , imprimée dans le *journal de médecine* , & celle qui avoit précédemment été adressée aux auteurs de ce journal , & qui me fut communiquée , par votre correspondant , le vendredi 15 décembre 1780 , avec la menace de *recourir à l'autorité* si je m'opposois à l'impression. A ce sujet je témoignai à m. de Morveau , par ma lettre en date du 26 du même mois de décembre , le plaisir que me causoit votre manière de *conjecturer* & de *soupçonner*. Comme je n'ai reçu pour réponse ni satisfaction , ni contradiction , je vais me déterminer à faire imprimer la lettre dont m'a honoré ce magistrat , & la mienne en réponse , afin de mettre ceux qui cul-

tivent la chymie en état de décider entre vous , m. *de Morveau* & moi.

Troisièmement , je n'ai pas oublié qu'il nous vint en même temps de *Dijon*, deux médicaments nouveaux : le premier publié par m. *de Morveau* sous le titre intéressant de *sel SÉDATIF mercuriel* ; le second votre *æthiops martial*. Le public connoît le sort du premier , qui , à l'examen , s'est trouvé être du *nitre mercuriel* ; & le second , &c.

Je suis , &c.

*Paris* , ce 1<sup>er</sup> août 1781.

CROHARÉ , apothicaire  
de monseigneur le comte  
d'Artois.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
16 juillet & 1<sup>er</sup> août 1781.*

QUOIQUE le nombre des fièvres intermittentes, tierces & doubles-tierces soit un peu diminué, cependant on en a encore vu beaucoup, sur-tout dans les hôpitaux. Leur cause étant la même, il a fallu employer les mêmes moyens, recommandés, dans les extraits précédents, comme les plus efficaces & les plus certains. On s'est convaincu de plus en plus qu'il étoit dangereux de se hâter de donner des purgatifs, & qu'il étoit nécessaire d'insister avant sur les fondants favorables. Les fleurs de camomille romaine, soit en infusion, soit en bols, avec d'autres amers non astringents, & le sel ammoniac, ont très-souvent suffi pour terminer la fièvre, après le traitement dont nous venons de parler.

Parmi les symptômes ordinaires à ces fièvres, tels que les maux de tête violents, les étourdissements, les vertiges,

on a remarqué que souvent le frisson étoit accompagné de spasmes, de hoquets, de vomissemens répétés & plus ou moins abondants d'une bile érugineuse. Cette évacuation indiquoit l'emploi de l'émétique; pour le jour d'intermission, & il y avoit lieu de se flatter qu'il produiroit un grand effet. Il en est arrivé tout autrement; car les malades qui l'ont pris n'ont rendu que des matieres glaireuses, encore en petite quantité, à moins que la dose de l'émétique ne fût considérable, & que l'irritation qu'il produisoit sur l'estomac n'occasionnât des efforts violents & longtemps continués. Alors il sortoit un peu de matiere verte, ensuite de la bile jaune; mais les malades en étoient très-fatigués.

Chez les personnes dont le frisson étoit accompagné de spasmes, le délire étoit communément sensible dans la chaleur de la fièvre. On a procuré un grand soulagement en faisant boire quelque temps avant le frisson, & même au moment qu'il s'annonçoit, de la liqueur anodyne minérale d'*Hoffman* dans une potion anti-spasmodique & légèrement diaphorétique;

mais il étoit nécessaire de donner la dose de la liqueur d'*Hoffman* un peu forte , depuis 25 jusqu'à 40 gouttes à la fois.

Les fièvres continues avec redoublements avoient le même caractère , & se sont terminées comme celles du mois précédent.

Les observations réunies des praticiens sur la marche , les symptômes & la curation de presque toutes les maladies qui ont régné , ont confirmé celles déjà faites , que la bile étoit l'humeur dominante ; que l'on ne devoit jamais la perdre de vue , quels que fussent les symptômes ; & qu'un traitement trop actif , trop précipité donnoit souvent naissance aux accidens les plus fâcheux. L'intensité de la chaleur & de la sécheresse a exalté la bile de plus en plus ; aussi les maladies sont devenues plus graves.

Tels ont été des points de côté aigus avec des crachats peu sanguinolents , mais d'un jaune tirant sur le verd , & des redoublements marqués dans la fièvre.... Des ophthalmies opiniâtres , des maux de gorge avec des aphtes profondes sur les amyg-

dales, contre lesquels les saignées ont été moins efficaces que les délayants savonneux & les purgatifs minoratifs.... Quelques petites-véroles dans lesquelles la dissolution des liqueurs a été si grande, que les acides végétaux & même minéraux, donnés à grande dose, n'ont pas toujours pu en arrêter les progrès. La marche de ces petites-véroles étoit très-irrégulière; l'éruption se faisoit mal, les boutons n'étoient remplis que de sérosité, & quelques malades ont pissé le sang. La tête devenoit tout-à-coup fort gonflée, les paupières tuméfiées & enflammées; l'âcreté de l'humeur qui se dépositoit particulièrement sur les yeux étoit si grande, que, malgré les saignées, les vésicatoires entretenus avec soin, & les purgatifs répétés, plusieurs ont perdu la vue en totalité ou en partie. Le poulx étoit petit, très-précipité, la peau sèche & brûlante. Heureusement toutes les petites-véroles n'ont pas été aussi funestes; on en a vu, soit discrètes, soit confluentes, qui ont parcouru leurs périodes sans orages, ou avec des accidents légers, auxquels on remédioit promptement.

Il y a eu aussi beaucoup de rougeoles, de fièvres scarlatines, d'éruptions anormales, soit sous la forme de petits boutons, soit sous la forme d'ampoules, de plaques d'un rouge très-vif. Comme l'humeur qui les formoit étoit très-mobile, il falloit tenir les malades à l'abri de l'air froid, du vent, détremper, délayer beaucoup avant de passer aux purgatifs.

Les coliques ont été fréquentes, & presque toujours suivies d'un dévoiement bilieux très-abondant, & qui, le second ou le troisième jour, devenoit dysentérique. Un vomitif, le premier jour, a beaucoup abrégé le temps de cette maladie, a rendu les évacuations moins douloureuses, plus aisées, & donné lieu de placer, plus promptement & avec plus de succès, les purgatifs. Les astringents ont été nuisibles; on s'est bien trouvé de mêler la décoction de tête de pavot, ou le syrop diacode, aux boissons adoucissantes, mais à petite dose, & seulement dans la vue de modérer la douleur & l'irritation du canal intestinal.

Nous indiquerons dans le journal prochain les observations particulières.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I L L E T 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	14, 0	25, 5	22, 0	28 0, 0	27 10, 10	27 9, 11
2	17, 0	23, 4	20, 0	27 9, 2	27 9, 3	27 9, 4
3	15, 0	24, 5	17, 1	27 9, 11	27 10, 0	27 11, 0
4	13, 6	17, 7	13, 6	28 0, 0	28 1, 2	28 1, 11
5	11, 2	20, 0	15, 5	28 2, 0	28 1, 8	28 1, 2
6	12, 5	23, 0	17, 5	28 0, 2	27 11, 0	27 10, 4
7	14, 9	18, 0	14, 3	27 10, 0	27 10, 2	27 10, 3
8	12, 4	13, 0	12, 0	27 10, 4	27 10, 6	27 11, 2
9	11, 0	15, 8	13, 0	27 11, 4	27 11, 7	28 0, 0
10	11, 4	12, 6	14, 0	28 0, 2	27 11, 6	27 11, 2
11	12, 2	15, 5	15, 0	27 11, 2	27 11, 10	28 0, 8
12	12, 5	21, 0	15, 0	28 1, 4	28 2, 0	28 2, 2
13	14, 2	21, 6	17, 7	28 2, 3	28 2, 2	28 1, 7
14	14, 5	22, 0	17, 0	28 0, 8	28 0, 0	27 11, 11
15	13, 8	17, 5	13, 5	27 11, 7	28 0, 6	28 1, 4
16	10, 0	18, 8	15, 0	28 1, 8	28 2, 2	28 2, 2
17	10, 5	19, 4	15, 0	28 2, 2	28 2, 0	28 1, 5
18	11, 3	20, 0	15, 0	28 1, 2	28 1, 2	28 1, 2
19	10, 8	18, 8	15, 0	28 1, 4	28 1, 9	28 2, 0
20	11, 0	20, 0	15, 7	28 2, 0	28 2, 4	28 2, 7
21	10, 6	20, 4	14, 8	28 2, 6	28 2, 5	28 2, 2
22	9, 9	18, 3	14, 2	28 2, 2	28 1, 6	28 1, 4
23	11, 0	20, 0	13, 8	28 0, 6	28 0, 4	28 0, 6
24	10, 8	21, 0	16, 5	28 0, 3	28 0, 0	27 11, 7
25	12, 7	22, 5	18, 0	27 11, 2	27 10, 6	27 9, 9
26	10, 9	19, 2	14, 5	27 9, 11	27 10, 4	27 10, 10
27	13, 2	19, 2	15, 0	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 2
28	11, 6	20, 0	16, 0	28 0, 2	28 0, 0	28 0, 0
29	13, 0	22, 7	17, 5	28 0, 1	28 0, 3	28 1, 0
30	13, 4	23, 0	19, 5	28 1, 2	28 1, 2	28 0, 8
31	16, 1	26, 0	19, 0	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 0



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.			
	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
1	E. beau, très-chaud.	S. beau, étouffant.	S-O. & S-E. be. étouffant.
2	S. beau, chaud.	S-O. b. très-ch. v.	O. <i>idem.</i>
3	N-O. & O. <i>idem</i> pluie, <i>électr.</i>	S-O. nuages, pl. tonnerre <i>électr.</i>	N. beau.
4	O. nua. pl. frais.	O. beau, frais.	N-O. <i>id.</i> frais.
5	N. be. brouil. fr.	E. beau.	N-E. beau.
6	N. beau.	N. <i>idem.</i> chaud.	S. <i>idem.</i>
7	S. couv. pluie.	S. nuages, frais.	S. <i>idem.</i> frais
8	S. nuag. pl. vent.	S-O. couv. pluie.	O. <i>idem.</i>
9	S-O. couv. froid.	S-O. <i>id.</i> v. ton. <i>él.</i>	O. couv. vent.
10	O. <i>id.</i> pluie, vent.	S-O. c. pl. vent.	S-O. <i>idem.</i>
11	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. vent frais.	O. couvert.
12	O. couvert.	S-O. beau, chaud.	N. beau, chaud.
13	S-O. nu. chaud.	N-O. & O. n. ch.	N. nuag. chaud.
14	N-E. <i>id.</i> brouill.	N-O. & O. <i>id.</i>	N. beau, frais.
15	N-O. couv. pluie.	N. beau, vent.	N. <i>idem.</i>
16	N. beau, frais.	N. beau, chaud.	N-E. <i>idem.</i>
17	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
18	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
19	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
21	E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
22	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>id.</i> aür. bor.
23	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
24	N. <i>idem.</i>	E. <i>id.</i> vapeurs.	S. be. ch. vapeurs.
25	S-E. & S. be. ch.	S. couv. chaud.	N. & S. b. chaud.
26	N-O. nu. chaud.	N. beau, chaud.	N. beau, frais.
27	S-O. nuag. vent.	N-O. beau.	N. beau.
28	N. nuages.	O. nuag. chaud.	N-O. <i>idem.</i>
29	N-E. beau, chaud.	O. beau, chaud.	N-O. <i>id.</i> chaud.
30	N. <i>idem.</i>	N. & S-E <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
31	E. <i>idem.</i>	N. & O. beau, étouffant.	N-O. <i>idem.</i>

## 270 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 26, 0 deg. le 31

Moindre degré de chaleur . . . . . 9, 9 le 22

Chaleur moyenne . . . . . 16, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*  
cure . . . . . 28, 2, 7 le 20

Moindre élévat. du Mercure . . . . 27, 9, 2 le 2.

Elévation moyenne . . . . . 28 p. 0, 8

Nombre de jours de Beau . . . . . 19

de Couvert . . . . . 4

de Nuages . . . . . 18

de Vent . . . . . 8

de Tonnerre . . . . . 2

de Brouillard. . . . . 2

de Pluie . . . . . 8

Quantité de Pluie . . . . . 14, 6 lignes.

D'Evaporation . . . . . 91, 0

Différence . . . . . 76, 6

Le vent a soufflé du N. . . . . 9 fois.

N.-E. . . . . 2

N.-O. . . . . 3

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 4

E. . . . . 5

O. . . . . 5

TEMPÉRATURE : Chaude &amp; très-secche.

MALADIES : Aucunes.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> août 1781.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de juillet 1781 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LES chaleurs de ce mois ont été modérées , si l'on en excepte les deux premiers jours & les deux derniers , où la liqueur du thermometre a monté jusqu'au terme de 22 degrés. Pendant le reste du mois elle ne s'est pas élevée au-dessus de celui de 18 à 19 degrés. Cette température de l'air , jointe à la continuation de la sécheresse , a facilité la moisson , & l'a même hâtée , celle des froments ayant été achevée le 31 du mois.

Le vent a presque toujours été *sud* jusqu'au 14 , & ensuite *nord* & *ouest*.

Le mercure , dans le barometre , a toujours été observé dans le voisinage du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le therinometre , a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9  $\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 4  $\frac{1}{2}$  lign.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	5 fois du sud.
5 fois du nord	5 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	9 fois de l'ouest.
2 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.	1 jour de ton-
1 jours d'éclairs.	nerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois , à deux jours près.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juillet 1781.*

LA petite-vérole a sévi, ce mois, avec la même violence, & avec autant d'étendue que le mois précédent. Elle avoit même un caractère plus malin que ci-devant. Des taches gangreneuses se font fait appercevoir dès le deuxième jour en différentes parties du corps, dans un enfant de cinq ans, qui a succombé à la fin du neuvième jour. J'ai vu mourir, dans le sixième, un garçon de vingt ans, avec des plaques gangreneuses au visage, aux bras & dans diverses parties du corps, un charbon sur l'avant-bras, le pissement de sang, &c. malgré l'emploi des anti-septiques les plus accrédités en pareil cas.

Après la petite-vérole, la fièvre continue putride, ou plutôt bilieuse, a été la maladie aiguë dominante : elle portoit principalement à la tête. La plupart des malades ont eu des redoublements plus violents de deux jours l'un. Quoique l'accablement fût considérable, & les maux de tête violents, avec un pouls fort & élevé, on devoit ménager les saignées, parce que le pouls, dans le progrès de la maladie, baissoit considérablement, & que des sueurs abondantes affoiblissoient beaucoup les sujets. Après les saignées suffisantes, il étoit important de faire suivre immédiatement quelques laxatifs anti-phlogistiques, ou quelque émético-cathartique. Dans plusieurs malades il s'est fait une éruption miliaire légère, qui n'a paru rien ajouter d'essentiel à la maladie.

Les fièvres tierces & doubles-tierces ont été très-communes ce mois ; elles étoient sujettes à récider lorsqu'elles avoient été subjuguées par le quinquina.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LA séance publique de la société royale de médecine a été tenue au Louvre le 28 de ce mois, dans l'ordre suivant :

Après l'annonce & la distribution des prix, qui a été faite par le secrétaire, m. *Macquer* a lu un mémoire sur la nature & les propriétés de la magnésie d'Angleterre ou base du sel d'epsom. M. *de Horne* en a lu un sur les abus qui se sont introduits dans la pratique de l'inoculation, & sur les moyens d'y remédier. M. *Vicq-d'Azir*, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de feu m. *Licoutaud*, premier médecin du Roi, & président de la société. M. *Daubenton* a fait la lecture d'un mémoire sur les remèdes propres à purger les bêtes à laine, dans lequel il a déterminé quels sont leurs effets, & quelles doivent être leurs doses. La séance a été terminée par la lecture des observations de m. *Colombier* sur la maladie vénérienne & le millet, dont les enfants nouveau-nés sont attaqués, avec des réflexions sur la nature & le traitement de ces deux maladies.

*PRIX distribués & proposés par la société royale de médecine, dans sa séance publique, tenue au Louvre le 28 août 1781.*

§. I.

*PRIX DISTRIBUÉS.*

I. La société avoit proposé dans sa séance publique, du 31 août 1779, pour sujet d'un prix de

*Tome LVI.*

*S*

la valeur de 600 livres, le programme suivant : *Etablir 1°. par l'analyse chymique, quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques proprement dits ; 2°. par l'observation, quels doivent être leur usage & leur combinaison dans les différentes especes de complications du scorbut ?* Ce sujet étant divisé en deux parties, & les mémoires qui ont concouru n'ayant traité convenablement que le second membre du programme, la société n'a adjugé qu'une moitié de la somme annoncée ; elle réserve l'autre pour celui qui répondra le mieux à la première question qu'elle propose de nouveau séparément. M. Goguelin, docteur en médecine de la faculté de Reims, médecin à Moncontour en Bretagne, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphie suivante : *Laborem imperat, laborem coronat*, ayant rempli les vues de la compagnie relativement au traitement du scorbut, elle lui a adjugé un prix de la valeur de 300 livres : aucun mémoire n'a mérité l'*accesfit*.

On croit devoir répéter ici que ce prix est dû à la bienfaisance de feue mademoiselle Guérin.

II. La société avoit proposé dans la séance publique, du 15 février 1780, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, le programme suivant : *Indiquer quelles sont les maladies qui régnent le plus communément parmi les troupes pendant la saison de l'automne ? quels sont les moyens de les prévenir, & quelle est la méthode la plus simple, la plus facile & la moins dispendieuse de les traiter ?* MM. les chirurgiens-majors avoient été invités à y concourir. Ce prix a été partagé entre m. Bonté, docteur en médecine de l'université de Montpellier, associé régnicole de la société à Coutances, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphie suivante : *Senes ut in otia tuta recedant ;* & m. Thion, médecin employé

dans les camps & armées du roi , auteur du mémoire remis avec cette épigraphe : *Scribimus in urbe adjacenti & aere Corsico.*

La société ayant reçu sur cette question importante un grand nombre de mémoires bien faits , n'a pu s'empêcher de partager aussi l'*accessit* entre m. *Party*, médecin & chirurgien-major du régiment de Bretagne , alors en garnison à Metz , auteur du mémoire portant la devise suivante : *Simplex veri sigillum* ; & m. *Craisme*, médecin attaché à l'hôpital militaire de Lille , & agrégé au collège de médecine de cette ville.

Il auroit été à désirer que le mémoire de m. *Thion* eût été moins volumineux. Celui de m. *Party* contient des instructions & des recherches très-judicieuses sur la manière de préserver les troupes des maladies dont elles sont menacées pendant l'automne. Les formules , placées à la suite du mémoire de m. *Craisme*, sont un peu trop compliquées , & il s'y est glissé quelques erreurs chymiques.

III. L'analyse des eaux minérales & médicinales , & l'examen de leurs propriétés sont un des objets dont la société s'occupe avec le plus d'activité ; elle avoit proposé , dans plusieurs de ses séances publiques , des prix d'encouragement à ceux qui se livreroient à ces travaux , & qui lui en feroient part. Ses vœux ont été remplis ; elle a reçu un très-grand nombre de mémoires , aux auteurs desquels elle a distribué des prix dans l'ordre suivant :

Le premier prix , consistant en un double jeton d'or , portant la même empreinte que celui de la société , a été adjugé à mm. *Vacher*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , premier médecin des troupes du roi , & associé régnicole de la société en Corse , & *Castagnoux*, apo-

thicaire-aide-major desdites troupes dans la même isle, auteurs d'un mémoire sur l'analyse des eaux minérales chaudes de Piétra-Polla, avec cette épi-  
*graphie : Ingredivmur sacros Cyri recludere fontes.*

Le second prix, consistant en un jeton d'or de la même valeur, a été remporté par m. *Barailon*, médecin & associé régnicole à Chambon en Combrailles, auteur d'un mémoire sur les eaux thermales de Nérès en Bourbonnois.

Le troisieme prix, de la valeur d'un jeton d'or simple, a été adjugé à m. *Carrere*, médecin à Vic-de-Bigorre, auteur d'un mémoire sur l'usage & les effets des eaux minérales de Bagnères de Bigorre & de Capbern.

Le quatrieme prix, de la même valeur, a été décerné à m. *Chifoliau*, médecin & correspondant de la société à Saint-Malo, auteur de plusieurs mémoires sur l'analyse & les effets des eaux minérales de Saint-Suliac, de Saint-Jonan, du Veaugarni, dans le diocèse de Saint-Malo, & des eaux minérales de la ville de Dinan.

Le cinquieme prix, de la valeur d'un jeton d'or simple, a été adjugé à m. *Gastellier*, médecin & associé régnicole à Montargis, auteur d'un mémoire sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales de Ferrières, des Echarlis, & de Château-Landon dans le Gâtinois.

La société a pensé qu'il devoit être fait une mention honorable des mémoires envoyés par m. *de Lanoix*, maître en pharmacie à Lyon, sur la nature des eaux minérales d'Orlienas; par m. *Sarrabeyrouse*, médecin, sur les eaux de Bagnères; par m. *Massie*, médecin & correspondant de la société à Habas près Dax, sur quelques eaux minérales de la généralité de Guienne; & par m. *Rostain*, médecin, sur les eaux minérales de Saint-Alban dans le Roannois.

Les commillaires qui ont été chargés de l'exa-



men de ces mémoires, ont fait un rapport détaillé sur les expériences nécessaires pour compléter ces différents travaux. Leurs observations seront communiquées aux auteurs.

IV. La connoissance du sol des différentes provinces ; de leurs productions ; du tempérament de leurs habitants, & des maladies auxquelles ils sont plus exposés, est une de celle qu'il importe le plus à la société royale d'acquérir : elle a déjà décerné plusieurs fois, dans ses séances publiques, des prix d'encouragement à ce sujet ; ayant reçu un grand nombre de mémoires qui y sont relatifs, elle s'est déterminée à en faire aujourd'hui une nouvelle distribution.

Le premier prix d'encouragement sur la topographie médicale, consistant en un double jeton d'or, a été adjugé à m. *Madier*, intendant des eaux de Vals, & médecin au Bourg-Saint-Andéol, auteur d'un mémoire sur la topographie médicale de cette ville.

Le second prix, de la valeur d'un jeton d'or simple, a été remporté par m. *Sarrabeyrouse*, médecin, auteur d'un mémoire sur la topographie médicale de Bagnères de Bigorre, & de quelques lieux voisins de cette ville.

Le troisième prix, de la même valeur, a été adjugé à m. *d'Arluc*, professeur de médecine & associé régnicole à Aix, auteur d'un mémoire sur les productions de la Provence, & sur la nature des maladies qui y sont le plus répandues.

La société a cru devoir ajouter avec éloge un mémoire de m. *Amoureux* fils, docteur en médecine, & associé régnicole à Montpellier, sur la topographie médicale de cette ville & de son territoire. Les mémoires de m. *Didelot*, médecin & correspondant de la société à Remiremont, sur la topographie médicale du Barrois & celle des

lieux circonvoisins, & de m. *Virard*, médecin & correspondant à Grenoble, sur la description topographique & médicale de cette ville, lui ont paru mériter la même distinction.

V. Après avoir couronné les travaux de ses correspondants, la société croit devoir donner une marque publique de sa satisfaction & de son estime à m. *Faurot*, docteur en médecine, résident, à Autet, paroisse de Franche-Comté. Appelé auprès de plusieurs personnes mordues par un chien enragé, il les a soignées avec autant de désintéressement que de succès : entièrement dévoué au traitement des épidémies, dont le canton qu'il habite est affligé, il a plus d'une fois fourni les aliments & les remèdes aux pauvres qui en étoient atteints. Ces détails nous ont été transmis par des personnes distinguées témoins de ses bienfaits. La société le prie de trouver bon que le public en soit informé, & qu'elle lui offre une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

## §. II.

## P R I X P R O P O S É S.

I. La société propose pour sujet d'un premier prix de la valeur de 600 liv. la question suivante : *Déterminer quels sont les signes qui annoncent une disposition à la phthisie pulmonaire, & quels sont les moyens d'en prévenir l'invasion ou d'en arrêter les progrès ?*

Les premiers programmes publiés par la société, ont eu pour objet la cure des fièvres exanthématiques, de la miliaire, des fièvres intercurrentes, des épidémies contagieuses, & des épizooties. Aujourd'hui la compagnie désire que les médecins dirigent leur attention vers des recherches non moins importantes. La phthisie pulmonaire est une

des maladies les plus funestes à l'humanité. Il n'est pas rare de voir des personnes qui en portent le germe, vivre dans la sécurité la plus grande. La guérir lorsqu'elle est bien déclarée, est une entreprise qui est presque au-dessus des forces de l'art. Il faut donc ne rien négliger pour la reconnoître & la prévenir dans ceux qui en sont menacés, ou la combattre dans les premiers instans de son développement. Les concurrens voudront bien être courts sur les opinions éparées dans les auteurs, & s'appuyer principalement sur leurs propres observations.

Les mémoires seront envoyés au concours avant le premier janvier 1783, & le prix sera distribué dans la séance publique du premier mardi de Carême de la même année.

II. La société propose pour sujet d'un second prix, de la valeur de 300 liv. la question suivante : *Déterminer, par l'analyse chimique, quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques tirés de la famille des plantes crucifères ?*

Quelques chimistes ont regardé le principe *acré* & *odorant* de ces plantes comme *alkalin* ; d'autres ont pensé qu'il étoit *acide*. Lorsqu'on recherche ce qui a été fait dans ce genre, on est étonné de ne point trouver d'expériences décisives sur la nature de ces substances. Les progrès de la chimie dans l'analyse végétale, nous font espérer que l'on répondra d'une manière satisfaisante à cette question. On désire principalement que les plantes anti-scorbutiques soient examinées relativement à leur *principe recteur*, & aux autres parties constituantes de leurs sucs.

Les mémoires seront envoyés au concours avant le premier mai 1783, & le prix sera distribué dans la séance publique du premier mardi après la fête de Saint Louis de la même année.

III. La description & le traitement des maladies épidémiques étant un des travaux les plus importants de la compagnie, elle a jugé à propos de le joindre aux autres sujets pour lesquels elle propose des prix d'encouragement ; en conséquence elle distribuera dans ses séances publiques des médailles à ceux qui l'auront instruite le plus exactement des maladies épidémiques régnantes, & qui lui en auront adressé la meilleure description.

IV. La société demande toujours, pour concourir aux prix d'encouragement, des mémoires, 1°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales ; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons ; 3°. sur les maladies des artisans ; 4°. sur celles des bestiaux.

*Les mémoires qui concourront aux deux prix, seront adressés, francs de port à m. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel, rue du Sépulcre, à Paris ; avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le mémoire.*

*Ceux qui enverront des mémoires pour concourir aux prix d'encouragement, pourront y mettre leur nom, & les adresser au secrétaire, par la voie ordinaire de la correspondance.*

### *EXTRAIT d'un avis sur l'électricité médicale ; par m. MAUDUYT.*

JE continuerai, pendant quatre ans, à recevoir & à traiter gratuitement les malades qui se présenteront dans des cas où l'électricité pourra leur être utile.

Je n'admettrai aucun malade sans avoir pris l'avis de son médecin ordinaire, s'il en a un, ou sans avoir consulté à son sujet avec un de mes

confreres, dont il aura lui-même fait choix, & je n'administrerai l'électricité qu'autant que ce sera l'avis du médecin avec lequel j'aurai consulté, ainsi que ce sera le mien.

Je ne recevrai de paralytiques qu'autant que la place me le permettra dans le lieu où je fais mes traitemens.

Les maladies dans le traitement desquelles l'électricité a réussi, & pour lesquelles on a lieu d'en attendre du succès d'après la guérison obtenue dans des cas pareils, sont :

1°. Le rhumatisme, soit simple, soit gouteux.

2°. L'état de langueur & de foiblesse des enfans dont l'accroissement est retardé ou dans toute leur personne, ou dans quelqn'un de leur membre, sans cause apparente ; qui, libres dans leurs mouvemens, ne les exercent qu'avec peine & sans force ; qui sont sujets, par foiblesse, à des chûtes fréquentes, ou dont les mains ne peuvent porter le poids le plus léger. Ce cas assez commun est un de ceux dans lesquels l'électricité a été suivie des succès les plus fréquents & les plus marqués.

3°. La perte, ou la gêne du mouvement, les douleurs occasionnées par les vices de l'humeur laiteuse & suites de la maladie, vulgairement appelée *lait épanché*. Deux dames entr'autres, dont une est veuve d'un de nos confreres, ont obtenu de l'électricité, dans ce cas, les plus grands avantages.

4°. Les scrophules ou écrouelles. Les malades qui en seront attaqués, seront traités seuls, & l'on emploiera pour eux des instrumens qui ne serviront qu'à leur traitement.

5°. Plusieurs maladies des yeux, dépendantes de l'engorgement des membranes, la cataracte commençante, la goutte sereine récente.

6°. Les convulsions & les tremblemens occasionnés par les vapeurs du mercure. Je n'ai par

moi-même été témoin d'aucun fait à cet égard : mais m. *de Haen* qui étoit médecin d'un des hôpitaux de Vienne , dont l'habileté & la probité sont généralement reconnues , assure dans ses ouvrages d'une manière si positive avoir guéri par l'électricité un grand nombre de doreurs rendus impotens par les vapeurs du mercure , qu'il ne paroît pas possible de refuser sa confiance à l'électricité dans ce cas , d'après ce qu'il en dit.

7°. La surdité. J'ai traité plusieurs sourds. Deux seulement ont eu un succès considérable & permanent. L'un des deux monstroît les mathématiques ; sa surdité l'avoit obligé de quitter sa profession , il l'a reprise au bout de trois mois , & il la continue depuis vingt.

8°. Je n'ai encore employé l'électricité négative qu'une fois : elle n'a produit aucun effet : ce n'est pas une raison de croire qu'elle n'en puisse pas produire & de nier les avantages , que des physiciens qui s'en sont servis , disent en avoir retiré. Les cas dans lesquels on l'annonce comme utile , sont le tremblement , les convulsions , & en général les maux connus sous le nom de maladies des nerfs.

9°. L'électricité a plusieurs fois rappelé le cours des mois , & il paroît d'après le témoignage de ceux qui l'ont employée , que c'est un des cas dans lesquels elle réussit le plus généralement.

Observerai en terminant cet avis que depuis trois ans que j'électrise des malades , je n'en ai vu aucun auquel elle ait occasionné un mal réel , & que je crois , avec la plupart des physiciens , qu'elle n'en peut pas produire étant sagement administrée.

Je prie les malades qui se trouvent dans les cas que j'ai désignés , de faire attention que je ne propose pas des expériences que j'ai envie de faire. Je sais que personne n'en a le droit , je n'annon-

crois pas publiquement un projet, dont l'exécution me seroit sévèrement défendue, aussi-tôt qu'il seroit connu. Mais je propose, d'employer sous l'autorité du gouvernement, à ses frais, & d'après l'avis d'une compagnie de médecins, un remède dont l'utilité est avérée dans le traitement de la paralysie, dont il y a lieu, d'après des faits antérieurs, d'attendre un succès égal ou à-peu-près semblable dans celui des maladies que j'ai désignées, & qui jusqu'à présent n'a produit aucun mauvais effet dans ceux qui en ont fait usage.

*La demeure de m. MAUDUYT est rue neuve S. Etienne, fauxbourg Saint-Marcel.*

---

LES hommes, dans tous les états, sont quelquefois trop prompts à porter un jugement, & à se décider sur des apparences. Quand ils se sont trompés, ils doivent au public l'aveu de leur méprise.

M. *Le Varlet*, chirurgien à Tintigny, faisoit, vers le mois de juin dernier, un récit énoncé en ces termes, dans le *journal encyclopédique*, premier juillet 1781.

« Je fus appelé au village de Habay-la-Neuve, » à une lieue & demie d'Arlon, en la province de » Luxembourg, pour y voir une fille âgée de neuf » ans & un mois, que l'on disoit être attaquée » d'une hydropisie. Après l'avoir exactement visitée, j'ai reconnu, à n'en pas douter, qu'elle » étoit dans le huitième mois de sa grossesse. »

Nous avons sous les yeux une lettre de m. *Le Varlet*, adressée à m. *Destreméau*, accoucheur de S. A. R. madame la comtesse D'ARTOIS, & datée de Tintigny, le 12 août 1781, dont nous allons donner l'extrait.

Monsieur, je vais vous instruire de ce qui regarde la petite fille au sujet de laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. En l'exami-

nant, le vagin me parut assez dilaté pour la toucher ; mais elle n'a pas voulu y consentir, la partie étant tuméfiée & douloureuse. En portant la main sur le ventre, qui avoit un volume assez considérable, j'ai senti des mouvements semblables à ceux d'un enfant dans la matrice ; je crus pouvoir prononcer que cette petite fille étoit grosse, sachant d'ailleurs qu'elle avoit été violée par un jeune homme de quinze à seize ans. Le neuvième mois de cette prétendue grossesse étant expiré, cette fille ressentit des douleurs qui se portoient vers l'orifice de la matrice. Ayant voulu m'assurer alors si l'accouchement alloit se terminer, il me fut impossible de la toucher : je laissai aller la nature. Il survint une douleur plus violente ; elle fut suivie d'un écoulement glaireux, prélude ordinaire de l'accouchement. Je touchai alors la petite fille, croyant que j'allois la délivrer d'un enfant ; je ne reçus qu'un amas glaireux & mollasse, teint d'un sang noirâtre qui sortit sans grandes douleurs. Un moment après elle ressentit une douleur beaucoup plus vive, qui se portoit vers le pubis, & elle rendit par le siège 65 vers 4 scarides, tous vivants. C'est ainsi qu'on est quelquefois trompé ; on ne doit donc point annoncer une grossesse qu'on n'ait la réunion de tous les signes non équivoques.

*Signé, LE VARLET.*

M. *Destremeau* est actuellement chargé d'une petite fille d'Argenteuil, près Paris, âgée d'environ neuf ans & demi, laquelle, comme la précédente, a été violée par un jeune homme de quatorze à quinze ans. Le bruit s'est répandu qu'elle étoit enceinte : il est vrai que son ventre a acquis depuis neuf mois, presque révolus, une grosseur considérable. Du reste, elle se porte bien, elle est gaie, & aucune des fonctions animales ne sont dérangées chez elle. M. *Destremeau* cependant n'a pas prononcé & ne prononce pas encore sur l'état



de cette petite fille. Mais quel qu'en soit l'événement, m. *Destremeau* en instruira le public.

*L'art du distillateur & marchand de liqueurs, considérées comme alimens médicamenteux ; par m. DUBUISSON, ancien maître distillateur. A Paris, chez l'Auteur, vis-à-vis l'imprimerie du Parlement, rue Mignon ; chez m. Dubuiffon fils, au caveau du Palais-royal ; chez m. Cufin, au café Dubuiffon, vis-à-vis l'ancienne comédie françoise. M. DCC. LXXIX. (in-8°. 2 parties, la première de 448 pages ; la seconde de 370).*

Cet ouvrage, qui est le fruit de quarante ans de pratique, a été publié pour l'instruction de ceux qui veulent embrasser l'état de distillateur & de marchand de liqueurs.

La première partie, destinée à faire connoître tout ce qui est relatif aux liqueurs spiritueuses simples ou composées, contient d'abord des observations sur l'art du distillateur liquoriste de m. *MACHY*. C'est l'objet du premier chapitre. L'auteur donne, dans le 2<sup>e</sup>, les principes généraux sur les liqueurs spiritueuses simples ou composées ; dans le 3<sup>e</sup>, le choix qu'on doit faire des fleurs & des fruits ; dans les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> & 6<sup>e</sup>, ses vues & ses expériences particulières sur l'eau-de-vie, sur sa distillation & le choix qu'on en doit faire. Dans les chapitres suivans on trouve l'histoire des liqueurs ; on considère l'eau-de-vie & l'esprit-de-vin comme menstrues ; on traite ensuite de l'infusion en général, des moyens de composer les liqueurs à l'infusion, de la construction des fourneaux & des vaisseaux distillatoires ; on

établit des principes particuliers sur la distillation des fruits, & la rectification des esprits aromatiques ; on parle ensuite de la composition des liqueurs, des substances colorantes, de la clarification & des inconvénients qui résultent de la filtration des liqueurs, des principes particuliers sur la composition des liqueurs spiritueuses ; de la préparation des eaux, cordiale, divine, de bergamotte, d'angélique, de genievre, de marasquin, de noyaux, de cerises, &c. . . .

La seconde partie de ce traité renferme tout ce qui regarde les liqueurs qu'on a nommées aqueuses, parce que l'eau en est la base. On parle d'abord des liqueurs anodynes de cerises, de fraises, de framboises, de groseilles, de citrons, d'orange, de thé, de fleurs d'oranges, de canelle, de roses, de mélisse. Ceci est comme un avant-propos, après lequel l'auteur fait l'histoire du café, celle du thé, du cacao, de la canelle, de la vanille, de l'ambre-gris, en autant d'articles particuliers, dans lesquels on n'omet aucun des usages de ces substances, & la manière d'en varier les préparations. Viennent ensuite les juleps, les émulsions, la limonade, l'orangeade, la pâte & la liqueur appelée *orgeat*, les glaces & l'époque à laquelle on a commencé d'en faire usage à Paris, les moyens que l'on doit employer pour conserver les fruits d'été, &c. &c. . . .

L'art du distillateur est bien fait & rempli d'excellentes observations. L'auteur a composé cet ouvrage afin qu'il soit utile, & il le sera. M. Dubuisson a été porté, dans l'état qu'il a exercé, par accident ; mais il l'a rempli avec distinction, avec honnêteté, avec probité, & avec un désintéressement dont il y a peu d'exemples.

Pharmacopœa Genevensis ad usum nosocomiorum. Auctoribus, DANIELE DE LA ROCHE, LUDOVIC. ODIER, CA-

ROLO-GUILL. DUNANT, doct. med.  
regiæ societ. Edimb. sociis. Genevæ,  
ex typ. J. P. Bonnant. 1780. in-8°.  
*de 199 pages, sans la table.*

Les auteurs, en nous adressant leur ouvrage, nous mandent : C'est « une pharmacopée que nous  
» avons rédigée pour notre pays. Jusqu'à présent  
» nos médecins & nos apothicaires avoient tou-  
» jours puisé leurs formules çà & là dans toutes  
» les pharmacopées indifféremment ; & principa-  
» lement dans celle de Paris. Il résultoit de-là une  
» grande confusion, & un défaut d'uniformité dans  
» les boutiques, qui devenoit tous les jours plus  
» embarrassant dans la pratique. Indépendamment  
» de cette considération, le peu d'ordre & de sim-  
» plicité des pharmacopées étrangères nous a dé-  
» terminé à en entreprendre une qui nous fût pro-  
» pre, & qui réunît à l'avantage d'être très-métho-  
» dique, & débarrassée, autant qu'elle pouvoit  
» l'être, de remèdes inutiles, celui de contenir  
» toutes les nouveautés qui nous ont paru intéres-  
» santes ; non pas en fait de détails chimiques,  
» car à cet égard il nous semble qu'il faut laisser  
» à l'artiste la liberté de varier ses procédés, comme  
» on l'a fait dans les dernières éditions des phar-  
» macopées de Londres & d'Edimbourg, qui ont  
» été nos principaux guides ; mais sur-tout en fait  
» de matière médicale & de pharmacie. Nous ter-  
» minons cet ouvrage par un chapitre de formules  
» magistrales, destinées sur-tout à l'usage des hô-  
» pitaux dont nous sommes les médecins, & que  
» leur utilité & leur simplicité nous avoient depuis  
» long-temps rendues familières ».

On trouve cette pharmacopée à Paris chez  
*Durand neveu*, libraire, rue Galande : & à Lyon,  
chez *Jean-Marie Bruyset, père & fils*, libraires.

## T A B L E

DU MOIS DE SEPTEMBRE 1781.

PREMIER EXTRAIT. *Collection d'observations sur les maladies & constitutions épidémiques ; par m. LEPECQ DE LA CLOTURE, médecin.*

page 193

*Essai sur les moyens de perfectionner l'étude de la médecine ; par m. JADELOT, méd.* 218

*Observation sur une douleur de tête extraordinaire ; par m. SUMEIRE, méd.* 240

*Lettre de m. CROHARÉ, apoth. à m. MARET, méd.* 249

*Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 16 juillet & 1<sup>er</sup> août 1781.*

263

*Observations météor. faites à Montmorenci.* 268

*Observations météor. faites à Lille.* 271

*Maladies qui ont régné à Lille.* 272

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Séance publique de la société royale de médecine.* 273

*Prix distribués & proposés par la société royale de médecine.* ibid.

*Extrait d'un avis sur l'électricité médicale ; par m. MAUDUIT, méd.* 280

*Livres nouveaux.* 283

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1781. A Paris, ce 24 août 1781.

POISSONNIER DESPÉRIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1781.

---

SECOND EXTRAIT.

*COLLECTION d'observations sur les  
maladies & constitutions épidémiques,  
&c. Par m. LEPECQ DE LA CLO-  
TURE, &c.*

NOUS avons parcouru trois contrées  
de la haute Normandie ; la *quatrième*, où  
nous sommes arrivés, est celle du sud-  
sud-ouest, nommée *contrée du Roumois*.

M. *Lepecq* nous apprend que plusieurs  
paroisses, situées le long de la rive gauche  
occidentale de la Seine, furent ravagées,

Tome LVI.

T

pendant le cours de l'automne de 1769, par une fièvre putride maligne, dont les symptômes les plus essentiels furent la sécheresse du ventre, une constipation énorme, le spasme de tous les viscères de l'abdomen, & des exanthèmes pourprés qui couvrirent la peau de ceux qui moururent, *au nombre de près d'une trentaine.* Ce fut m. *Rouelle*, docteur en médecine, qui fut chargé de suivre cette épidémie.

La paroisse de Guerbaville, assise, pour la plus grande partie, sur la rive de la Seine, en un vallon étroit, mais peu profond, a paru à m. *Hardy* être sujette à une maladie particulière : c'est la gangrene sèche, dont il a vu quatre exemples en fort peu de temps. Deux de ces malades étoient sur le point de périr ; on ne leur administra aucun remède. Les deux autres, chez lesquels le mal venoit de se manifester, furent traités, & enfin guéris.

Comme nous ne pouvons pas rendre compte de tout, ni tout voir dans ce voyage, nous nous arrêterons un moment à *Elbeuf*. M. *Lepecq* trace les mœurs de ses habitants qui possèdent les vertus antiques. Il y régna en 1771 des fièvres éruptives avec la vraie miliaire. Les angines y sont fréquentes ; sans y devenir

ordinairement gangreneuses. En 1776 la petite-vérole fut épidémique ; il régnoit en même temps une fièvre scarlatine qui dégénéroit facilement en affection scorbutique, & que m. *Lepecq* dit avoir observée cette année-là dans presque toutes les contrées de la haute Normandie. On nous apprend que les rhumatismes & douleurs convulsives, les tumeurs sous les aisselles, les anthraxs, les tumeurs aux articulations y sont très-communes ; ce que l'auteur croit pouvoir être attribué au contact de la laine, & à l'application de son humidité huileuse.

Après avoir donné la description générale du Roumois, fait connoître les mœurs & les habitudes de ceux qui y ont établi leurs demeures, on reprend en détail les différents lieux de cette contrée. Rouen en est la capitale ; on y compte environ cent mille habitants, en y comprenant ceux des fauxbourgs. Il nous seroit impossible de donner par extrait tout ce qui regarde cette ville ; nous renvoyons à cet article qui contient 79 pages : on y trouvera des observations sur le sol, sur les productions naturelles, sur le climat, sur les différents quartiers de la ville, sur ses fontaines, sur la nature de leurs eaux qui servent de boisson aux habitants, sur les eaux minérales de ce canton, sur les

mœurs, le caractère, le genre de vie des Rouannois.

Les affections propres à ce climat, m. *Lepecq* les a trouvées décrites par *Hippocrate* dans son livre de *aëre, loc. & aq.* & il les expose d'après ce grand médecin. Il nous apprend que la peste régna à Rouen en 1350, & que la maladie enleva la troisieme partie de ses habitants. Il remarque ensuite qu'en 1521 & 1522 cette maladie fut presque universelle dans la France, mais qu'elle fit à Rouen de plus grands ravages (nous observerons à notre tour que la peste régna encore par toute la France en 1374, en 1418, en 1450, en 1510; en 1530, qu'en cette dernière année, elle fut certainement à Rouen): on qualifia, ajoute-t-il, de peste les épidémies de 1586, 1621 & 1622. M. *Lepecq* n'indique point une épidémie nommée aussi peste, qui désola Rouen en 1668. Ici notre auteur ouvre les registres du college des médecins, & donne une liste d'épidémies à commencer à l'année 1739.

La cinquieme contrée est celle de Lisieux qui comprend le pays d'Ouche.

M. *Halley*, docteur en médecine, observe qu'à Pont-Audemer l'apoplexie & la paralysie sont très-communes; que ces maladies attaquent quelquefois des sujets de vingt-cinq ans, mais ordinairement après la quarantieme année.



D'après les observations de m. *Terrede*, docteur en médecine, les maladies très-communes à l'Aigle sont celles à *colluvie ferosá* ; on peut y regarder comme endémiques les fluxions, les catarrhes, l'asthme, les phthysies, bouffissures, œdèmes, leucophlegmaties, hydropisies, même de poitrine, les rhumatismes, la goutte, les ophthalmies & autres maladies de l'œil, les scrophules, & toutes les cachexies. Voilà bien des maux, sans compter ni la colique métallique qui attaque plusieurs de ceux qui travaillent aux épingles, ni les maladies sporadiques, ni les épidémies : *ô miserrimum hominum genus, quod ingruit tanta malorum ilias !*

Les habitants du pays d'Ouche, dont nous trouvons ensuite la description, sont sujets aux hémorrhoides, à la bouffissure, aux cachexies, à l'hydropisie, aux fièvres catarrheuses & rhumatifantes, aux fluxions, aux érysipeles, aux furoncles, aux dartres, aux gales crustacées, aux fièvres intermittentes. Mais ils ne sont pas moins exposés aux maladies aiguës, à la miliaire maligne qu'il a plu à un chirurgien du lieu de nommer *la suette*, maladie qu'il traite d'une manière singulière, & à laquelle il s'est imaginé qu'elle s'accommoderoit enfin. On voit encore régner dans ce canton, péripneumonie, pleurésie avec

point de côté (*est-ce qu'il y a des pleurésies sans ce symptôme ?*) maux de gorge.

Le Sap est un bourg de ce canton, où regne le libertinage, & un esprit de chicane & de mauvaise foi. Les anciens de ce lieu disent que vers le milieu du dernier siècle il s'y éleva une maladie pestilentielle si meurtrière qu'elle le rendit désert. En 1747 il y eut une épidémie qui faisoit périr, en 2 ou 3 jours, tous ceux qui étoient attaqués. Une petite-vérole, de mauvais caractère, y avoit paru en 1726; celle de 1756 ne fut pas moins maligne; elle laissa sur les enfants, qui furent presque les seuls atteints, des stigmates qui les défigurèrent; les uns y perdirent un œil, d'autres les deux yeux, d'autres en sont échappés avec une vue courte, tendre & larmoyante.

« En 1766 on la vit, dit M. Lepecq, faire une nouvelle irruption sur les enfants : ce qu'il y a de notable, c'est que ceux qui furent méthodiquement & soigneusement traités moururent, tandis qu'un grand nombre d'autres qui ne prirent aucun médicament, & qui n'observèrent aucun régime, s'en tirèrent tous parfaitement ».

Cette différence si grande dans la terminaison vient sans doute, quoique les

mémoires de m. *Lepecq* ne le lui apprennent point, de ce que la maladie étoit confluyente & maligne dans les uns, mais discrète & bénigne dans les autres. L'étonnement alors est nul; un médecin praticien ne sauroit s'en laisser imposer à cet égard. Ce qu'il raconte de l'épidémie variolique qui exista dans le même canton en 1773, confirme notre observation. « Dans tout le cours de cette année (dit-il) l'empire de la petite-vérole s'étendit par tout le canton, sur tous les âges indistinctement. Elle se manifesta pour lors avec toutes ses qualités, bonnes ou mauvaises, bénigne ou maligne, discrète chez quelques-uns, & confluyente chez d'autres. Dans cette occasion les secours de l'art furent employés très-utilement; car tous ceux qui furent traités méthodiquement, recouvrèrent leur santé, & il n'y en eut que très-peu qui, ayant négligé d'en faire usage (*des secours de l'art, sans doute*) furent les victimes de leur indifférence ». N'omettons pas la réflexion qui suit ce récit : « En comparant un nombre de faits opposés, ne paroîtroit-il pas, demande m. *Vimont*, qu'il y a un étrange contraste dans cette maladie, d'admettre dans un temps le même régime qui semble être devenu dangereux dans un autre ».

C'est que le régime doit changer sui-

vant les circonstances; mais elles ne sont apperçues que par le médecin vigilant & exercé : *Hoc opus, hic labor est.*

Au mois d'avril de 1776, il y eut au Sap une fièvre catarrhale putride, qui attaqua seulement six personnes en même temps. Il sembla qu'elle alloit reparoître en 1777; mais la sagacité des médecins ne s'en est pas laissé imposer. Comme la miliaire s'est quelquefois mise de la partie, on nous donne le sentiment de m. *Vimont* qui pense que *c'est le produit de certains ferments contenus dans les premières voies dont on a favorisé l'entrée dans la masse du sang par quelque mauvaise conduite, &c....*

Nous sommes heureusement éloignés du temps où l'on bâtissoit un système sur une cause occulte, & une théorie par conséquent aussi occulte que la cause.

Reposons-nous un instant à Bernai avant que d'arriver à Lifieux.

Bernai occupe la base d'une montagne escarpée qui la couvre au nord; elle est plus ouverte au midi qu'elle reçoit absolument, ainsi qu'à l'orient d'été, qu'elle ne l'est au couchant, parce que le vallon qui forme l'extrémité de sa vallée propre, est très-étroit & borné de très-près par des bois & des roches; de ces roches sortent plusieurs fontaines formant une

petite rivière qui traverse la ville pour se perdre dans la Charentonne.

M. *L'honoré*, docteur en médecine, dit qu'on voit souvent régner dans les paroisses qui environnent Bernai, des fièvres putrides & malignes, quelquefois sans aucune trace d'éruption à la peau; souvent aussi accompagnées d'éruptions exanthématiques, de taches pétéchiales; qui sont presque toujours symptomatiques & d'un sinistre augure. Il croit que ces exanthes miliaires sont produits par l'action des cordiaux incendiaires, par la violence des purgatifs drastiques prescrits par les *charlatans* qui sont en très-grand nombre dans ce pays, & dont le crédit va au-delà de l'imagination.

Il faut convenir que cette race dangereuse est bien féconde; elle existoit du temps des Asclépiades, & sans doute avant; elle existoit à Rome sous les premiers Césars; il y en avoit du temps de *Plutarque* & de *Galien*; elle s'est établie en Europe; elle s'y est étendue; une de ses branches sans cesse renaissante infeste la capitale de la France; il semble qu'elle se reproduise d'autant plus qu'elle cause plus de ravages. Si nous ne pouvons découvrir l'autre sanglant où l'hydre se tient, & où elle repose tranquillement au milieu des victimes qu'elle a

immolées, si nous ne pouvons l'étouffer, annonçons au moins sa présence & le danger.

Au reste m. *L'Honoré*, qui entre dans quelque détail sur la miliaire, le fait en médecin judicieux, instruit, & qui a bien observé. Il décrit encore une épidémie d'angine gangreneuse, accompagnée d'une éruption scarlatine, dans les mois d'avril & mai 1776.

Nous voici à Lisieux, situé dans une vallée arrosée par la Touque, un peu au-dessous du confluent de l'Arbecq & de la rivière de Gassey qui viennent s'y confondre. On nous dit que la petite-vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine reparoissoient en cette ville de temps en temps, sans présenter de phénomènes particuliers.

Elles n'en présentent guère de plus particuliers dans toute la Normandie, ni dans la Picardie que ne connoît pas l'auteur, ni dans l'Isle de France, ni dans la Champagne. Mais on produit ici une *opinion* de m. *Morin*, docteur en médecine, sur la miliaire, lequel pense qu'elle est quelquefois critique : d'autres praticiens estiment qu'elle est symptomatique. . . . . Voyez *journal de médecine*, avril 1781, pag. 299.

Il régnoit à Lisieux, dit m. *Lepecq*, dans l'automne de 1774, une angine,

*probablement gangreneuse, très-meurtrière sur les enfants.*

Nous sommes fâchés que l'auteur n'ait pas été assez instruit pour s'exprimer plus affirmativement. Ce n'est point sur des à-peu-près, sur des soupçons, sur des probabilités que la médecine peut avancer vers la perfection : c'est sur des faits multipliés de pratique, bien vus & bien certains, que l'art s'étend & s'agrandit. On n'y parviendra point en produisant des observations prises au hasard, ou qu'on a voulu faire, mais en faisant de vraies observations : beaucoup en donnent, peu en font.

Nous n'en dirons pas davantage sur Lisieux ; le nécrologe de cette ville n'est pas susceptible d'extrait.

La *sixième* contrée est le pays d'Auge & l'Hyefmois. En avançant, nous voyons les mêmes maladies annoncées, mais peu de faits capables d'instruire & d'éclairer.

Cependant m. *Hurel*, docteur en médecine, a communiqué à m. *Lepecq* deux ou trois observations sur des maladies que l'observateur croit se rapprocher beaucoup de la maladie noire d'*Hippocrate* ; maladie dont il est parlé *lib. ij. sub fin. de morbis*. Ce traité est mal-à-propos attribué à *Hippocrate* ; il est ancien ; cela est vrai,

mais on a prouvé qu'il n'est pas de lui. Ce qui n'empêche pas que la maladie qui est décrite dans cet ouvrage ne reparoisse, comme elle a paru en Grece, il y a dix-huit cents ans & plus, sans que l'on soit obligé de croire avec les Grecs que tous les maux sont sortis de la fatale boîte de *Pandore*.

Nous ne nous occuperons point des melons de ce canton, quoiqu'ils soient d'un goût exquis, d'une belle forme, & même d'une grosseur considérable, ni des raisons pour lesquelles ils ont ces qualités; c'est ce dont on peut s'instruire dans l'ouvrage de m. *Lepecq*, ainsi que des productions naturelles qu'on trouve répandues dans cette fixieme contrée: il faut que nous avançons.

La *septieme* contrée renferme les campagnes de Caen, & la description de la ville dont elle prend le nom. Le discours qui la regarde est de 65 pages. Tout doit être exact; c'est la patrie de m. *Lepecq*, il la connoît par lui-même, & non par des mémoires.

L'auteur passe en revue les épidémies qui se sont fait sentir à Caen. La premiere dont il ait connoissance pour sa patrie, est de l'an 1547; mais nous en connoissons une de 1533, désignée sous le nom



de peste par l'auteur des *antiquités de Caen*. Le même fait mention aussi de celle de 1547. Comme m. *Lepecq* ne parle pas d'après cet ouvrage, nous pouvons mettre ici les propres paroles de *Bourgueuille*, pag. 141.

« Audit an 1547, la pestilence commença en cette ville (de Caen) au mois de juin, & continua jusqu'après la Toussaint, & n'est mémoire aux vivants d'en avoir vu de plus contagieuse. Vrai est qu'il ne mourut pas grand nombre de gens d'état, parce qu'ils s'étoient retirés aux champs ».

La peste étoit encore à Caen, dit m. *Lepecq*, en 1582, 1584 (a), 1598, 1605, 1626, 1668.

(a) M. *Lepecq* ne fait encore que donner une date; *Bourgueuille* en dira plus que les mémoires de m. *Lepecq*. « La contagion de peste (1584) » fut si violente en cette ville de Caen, qu'il y » trépassa dix mille personnes, compris les enfants, » selon les extraits & registres des paroisses ». *Ibid.* pag. 199.

Ce n'est au reste qu'une anecdote. Le disciple du célèbre *Fernel*, *Jul. le Paulmier*, dont on donne le texte, apprendra quels étoient les caractères de la peste, non pas cependant de celle qui étoit à Caen en 1586 & 1587, mais de cette peste que *Julien le Paulmier* avoit vue à Paris, dix-huit ans auparavant, c'est-à-dire en 1568. Ce

Notre auteur, d'après un médecin de ses parents, fait connoître une épidémie qui régnoit à Caen en 1769, & une angine gangreneuse, aussi épidémique, observée par m. Chibourg.

Nous laissons d'autres lieux de ce canton pour nous arrêter à Falaise, ville où l'on compte quinze mille habitants, y compris les habitants de ses fauxbourgs.

M. Lepecq dit avoir appris de feu m. de Glatigny, médecin, que depuis 1743 il avoit vu constamment régner à Falaise une colique endémique, dont on donne les symptômes.

En 1740 la miliaire se manifesta en cette ville; elle fut si meurtrière que l'on compta cent morts en moins de deux mois. Ses effets étoient si prompts, que quelques-uns mouroient en dix ou douze heures avec des symptômes de gangrene;

qui est fort différent, tant pour la date, que pour le lieu de l'observation.

M. Lepecq cite cap. 80. il faut cap. 8.

Nous dirons ici, puisque l'occasion se présente, que l'ouvrage de Jul. le Paulmier n'est pas commun aujourd'hui. Il a pour titre: JUL. PALMARII, Constantini medici Parisiensis, de morbis contagiosis libri septem. Ad amplissimum senatum Parisiensem. Parisiis, apud Dionysium Du-Val, sub Pegaso, in vico Bellovaco, 1578. Cum privilegio regis. (in-4<sup>o</sup>. constans, 443 pagin.).

les autres ne présentoient que des pustules miliaires, mêlées le plus souvent avec des taches pourprées.

Cette maladie reparut en 1758 avec beaucoup plus de violence. Ce canton fut sujet à d'autres maladies en 1772, 1773, 1774. Celle de cette dernière année fut très-meurtrière ; c'étoit une fièvre scarlatine exanthématique maligne.

Il nous resteroit à parler des contrées de Bayeux, de Séez, d'Avranches & de Coutances, mais ce détail nous entraîneroit trop loin. On voit assez la marche de l'auteur ; c'est la même pour les contrées que nous ne pouvons parcourir.

Cependant nous n'avons pas fait connoître la totalité du travail de m. *Lepecq* ; ce que nous avons dit ne regarde que la première partie. La seconde comprend les observations météorologiques, recueillies à Caen & à Rouen, pendant quinze années consécutives.

Voyons l'état du ciel, observé en Normandie en 1763 ; mais comme cet état, présenté seul, ne signifieroit rien, nous mettrons pour objet de comparaison l'état du ciel à Paris dans la même année.

#### NORMANDIE.

La fin de l'été fut observée chaude & pluvieuse : les pluies furent très-abondantes.

## P A R I S.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant le mois d'août, a été de 29 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même terme de la congélation. Il y eut 19 jours de brouillards, & 14 jours de pluie.

## N O R M A N D I E.

L'automne commença de même, mais en se refroidissant sensiblement. A l'équinoxe, les vents souffloient du septentrion (nord-ouest); le ciel étoit fort nébuleux; couvert de gros nuages: il tomboit de la pluie tout le jour, & la température marquoit 6, 7, 8 degrés au-dessus de la congélation.

## P A R I S.

Après l'équinoxe, la chaleur étoit diminuée; le thermomètre étoit à 9, 8, 7, 6 degrés au-dessus du terme de la congélation. Le vent fut nord, mais pas constamment; le ciel fut fort nuageux, & il tomba de la pluie.

## N O R M A N D I E.

Dans le cours d'octobre les vents se partagèrent entre le septentrion & le midi. La température étoit assez variable, même dans chaque jour. La station des vents méridionaux domina cependant sur celle des septentrionaux jusqu'au 14 du mois, le baromètre n'ayant pas marqué beaucoup

beaucoup de variation au-dessus & au-dessous de 28 pouces. Les vents du nord dominèrent donc à leur tour, en conservant toujours quelques alternatives avec ceux du sud ; & le thermomètre toucha presque au terme de la congélation. Il y eut de la glace légère dans les campagnes, les brouillards succéderent bientôt à la pluie.

## P A R I S.

Les vents se partagerent aussi entre le septentrion & le midi ; mais ils soufflerent plus du sud que du nord, comme en Normandie. Il tomba de la pluie, il fit beau ; le ciel fut sans nuages & avec nuages. La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, constamment depuis le 4 octobre jusqu'au 31 à midi. Le thermomètre a été à un degré au-dessus de la congélation. Il y eut, dans ce mois, neuf jours de brouillards.

## N O R M A N D I E.

Le soleil entrant au scorpion, la même température continuoit. Elle changea sur la fin du mois, les vents reprenant leur station au midi. Le thermomètre marquoit alors une température moyenne, mais humide. La colonne de mercure s'étoit abaissée dès la fin d'octobre : elle tomba encore en novembre jusqu'à 27 pouces 8 — 10 lignes. Il survint de grandes pluies qui refroidirent l'atmosphère, quoique les vents fussent également mé-

306      É P I D É M I E S  
ridionaux , direction qu'ils conserverent  
jusques vers le 14 novembre. Alors ils pri-  
rent brusquement la station du nord , &  
y resterent une semaine entiere. Le ciel  
étoit serein : il n'y eut qu'un foible degré  
de gelée.

#### P A R I S.

Vers le 20 ou 21 octobre, où le soleil entre  
dans le signe du scorpion , le thermometre étoit à  
1 degré au-dessus du terme de la congélation :  
le barometre marquoit 28. Après le 14 le vent  
souffla du nord ; le ciel étoit serein.

#### N O R M A N D I E.

Sous le signe du sagittaire les vents  
méridionaux soufflerent constamment; ils  
amenerent une humidité molle, qui con-  
tinua dans le cours de décembre avec de  
fréquents brouillards. Le barometre, qui  
avoit remonté précédemment jusqu'à 28  
pouces 4 lignes, se soutenoit quelquefois  
encore à 28 lorsqu'il tomboit de la pluie.  
Il s'abaisa insensiblement jusqu'à 27 pou-  
ces 9, 10, 11 lignes.

#### P A R I S.

Le soleil étant entré dans le signe du sagittaire,  
(20 ou 21 novembre), le vent ne tarda point  
à souffler du sud. Le temps fut nuageux; il y eut  
de la pluie & des brouillards. Le dernier jour de  
novembre, à midi, le barometre étoit à 27 pouces  
11 lignes  $\frac{1}{2}$ .

On voit par cette comparaison combien il y a peu de différence entre l'état du ciel à Rouen ou à Caen, & celui de Paris, au moins pour cette année 1763.

Les maladies qui ont suivi cette constitution, & qui ont été observées par m. *Lepecq*, sont 1°. des affections rhumatismales & des coliques; 2°. des catarrhes épidémiques sur les enfants & sur les vieillards, quelquefois compliqués avec les angines, les pleurésies bilieuses - catarrheuses, & avec les affections vermineuses & putrides; 3°. coliques compliquées avec la miliaire; 4°. la petite-vérole & la rougeole...

Mais notre journal nous montre qu'on observa à Paris des catarrhes & des affections rhumatismales; des pleurésies & des péripneumonies; des petites-vérolés qui ont le plus souvent participé de la fièvre catarrhale.

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison. Nous dirons seulement que les épidémies que décrit m. *Lepecq* sont accompagnées d'observations dont le nombre est d'environ cent vingt-cinq.

Elles sont faites dans le goût de celles d'*Hippocrate*; c'est-à-dire, qu'on rend compte jour par jour de l'état de la maladie; on ajoute, par apostilles, les remèdes dont le malade a fait usage, les effets qu'ils ont eus, les évacuations naturelles

qui se sont faites , ou celles qu'on a procurées.

Nous n'apprécierons point toutes ces observations , nous nous permettrons simplement de dire qu'on auroit dû être plus laconique dans l'exposition des faits , & se borner à raconter les plus curieux.

Si l'on venoit à croire qu'il fallût , pour l'avantage de la médecine , faire un semblable travail sur toutes les provinces de la France ; si même il venoit à s'exécuter , quel médecin auroit le courage de lire tant de volumes ? La France est partagée en trente - un gouvernements ; chacun pourra fournir de quoi former aussi deux volumes *in - 4<sup>o</sup>*. Nous aurions donc soixante - deux volumes. Nous serions riches en apparence , mais le serions-nous véritablement ?





## S U I T E E T F I N

*De l'essai sur les moyens de perfectionner  
l'étude de la théorie & de la pratique  
de la médecine ; par m. JADELOT, &c.*

## T R O I S I È M E A N N É E.

*Chymie & matiere médicale.*

Après avoir ainsi employé les deux premières années à l'étude des institutions de médecine, la troisième seroit consacrée à l'étude des médicaments. On néglige souvent cet objet dans les éléments de médecine ; il est cependant de la plus grande importance, & le peu de succès vient souvent de l'ignorance des ressources multipliées de l'art. On ne peut être bon médecin que l'on n'ait acquis une connoissance exacte de tous les médicaments. N'écoutons point ces médecins, antagonistes déclarés des expériences, qui se récrient contre les nouveaux médicaments, & qui méprisent une étude approfondie de la matiere médicale. Selon eux, il faut connoître peu de remèdes pour faire la médecine ; sûrement ils ont des raisons pour soutenir cette prétention, mais ce n'est pas celle de perfectionner leur art. Pourquoi l'observation ne dé-

couvriroit-elle pas de nouveaux secours ? Et le médecin qui les ignore ou qui les néglige, n'est-il pas blâmable ? Je fais qu'on doit éviter l'excès opposé, qui est de se livrer avec trop de confiance à tous les remèdes nouveaux ; car, il faut l'avouer, la mode porte son empire jusques sur les médicaments. Sans rejeter les découvertes annoncées dans ce genre, il faut les soumettre à l'expérience, & ne pas se laisser séduire par ceux qui les annoncent ; trop souvent ils y mettent de l'enthousiasme & de la prévention : ce que je pourrois prouver par l'histoire d'une infinité de remèdes qu'on a annoncés dans ces derniers temps, comme des panacées universelles, & que l'observation a su réduire à leur juste valeur.

La matière médicale étant l'objet de l'étude, pendant la troisième année, on s'y disposeroit par un cours de chymie qui donneroit des connoissances sur la composition des corps, & sur la différente manière de les analyser ; de-là on passeroit à l'étude des médicaments. Les connoissances acquises jusques-là en rendroient l'étude très-facile. Quoique nous possédions des ouvrages fort étendus sur cette science, je crois que l'on pourroit y porter une méthode qui en faciliteroit beaucoup les progrès. Il est constant que

la plus grande partie des jeunes médecins manque dans la connoissance des médicaments, & je crois que cela vient du défaut de la méthode suivie dans l'étude de cette science. Il seroit à souhaiter qu'on la présentât d'une manière plus facile. Pour cela, je proposerois de diviser la matière médicale en quatre parties : dans la première, on considéreroit les médicaments en général, leurs différentes espèces, leurs vertus d'après les qualités les plus apparentes & leurs indications; par exemple, quelles sont les vertus médicales des aqueux, des salins, des huileux, des terreux, des spiritueux, des aromatiques, des amers, &c. Cette considération générale meneroit à l'examen des indications & à la manière de les remplir; on proposeroit les différentes classes d'altérants & d'évacuants, en exposant seulement leur action & leur usage. La seconde partie de la matière médicale donneroit la nomenclature & l'histoire suivie de tous les médicaments simples, avec l'énumération de leurs vertus particulières, fondée sur l'expérience & sur la chymie, en y ajoutant les différentes manières de les employer : on parcoureroit simplement les minéraux, les végétaux & les animaux, soit par ordre alphabétique, soit par classe. La troisième partie traiteroit des remèdes.

préparés, tant chymiques que pharmaceutiques : c'est mal-à-propos qu'on a distingué ces deux classes. Tous les remèdes préparés par l'art sont pharmaceutiques, soit qu'ils soient simples ou composés ; c'est toujours dans la chymie qu'on puise les principes nécessaires pour leur préparation & leur mixtion. M. LEWIS ajoute que l'on n'a pas de principes raisonnés qui fixent l'étendue de chacune de ces parties, & d'après lesquels on puisse distinguer les procédés qui sont du ressort de la pharmacie galénique, de ceux qui appartiennent à la pharmacie chymique : c'est ce qui a décidé le college des médecins de Londres à rejeter cette division. Il faudroit réunir dans un ordre clair & méthodique tous les médicaments artificiels, en allant du simple au composé. On commenceroit par les produits des simples distillations, les eaux distillées simples & composées, les esprits de toute espèce, les sels volatils, les huiles essentielles, les baumes spiritueux, & enfin tout ce que l'on obtient par la distillation, soit d'un ou de plusieurs mixtes ; on passeroit ensuite aux huiles par expression, par infusion, par coction ; on examineroit les extraits, les gelées, les teintures, les infusions dans l'eau ou dans le vin, dans le vinaigre, les décoctions, &c. ; on

donneroit les principes de chacune de ces opérations, & les procédés usités dans la pharmacie. Les miels préparés, les syrups, les conserves, toutes les espèces de sels, les savons; les préparations du soufre; des métaux & des demi-métaux seroient examinées chymiquement & médicalement; enfin les poudres, les électuaires, les tablettes, les pilules, les trochisques formeroient autant de sections où l'on exposeroit les préparations que l'on conserve dans les pharmacies: on termineroit cette troisième partie par l'énumération méthodique des remèdes externes que l'on diviserait à raison de leur forme, & de leur composition.

Après avoir étudié les remèdes dans tous ces détails, on doit apprendre la manière de s'en servir, de les administrer: c'est ce que l'on appelle l'art de formuler, partie très-essentielle dans la pratique, & que l'on néglige trop souvent dans l'éducation médicale ordinaire. Il faudroit que la matière médicale fût terminée par-là pour être complète.

#### QUATRIÈME ET CINQUIÈME ANNÉES.

##### *Etude de la pratique.*

Ce sera après tous ces préliminaires que le jeune médecin s'occupera spécialement de l'étude des maladies. Depuis

fix ans il a fréquenté des malades sous la direction des praticiens, par conséquent il a déjà une connoissance pratique assez étendue : ici il réunira la pratique & la théorie de chaque maladie en particulier. Nous avons dit que les facultés auroient un professeur destiné à l'enseignement de la médecine-pratique. C'est à ce moment que les jeunes médecins tireroient grand avantage de ses lumières, en le suivant au lit des malades, & en écoutant ses leçons. Faisons ici une observation qui est de la plus grande importance pour la perfection de la médecine ; accordons de l'utilité aux leçons que les professeurs de médecine-pratique donnent dans les écoles des facultés : ces leçons sont nécessaires, on y explique chaque maladie.

Mais en supposant que ces leçons se fassent avec toute la science possible, que les étudiants les suivent avec beaucoup de zèle & d'attention, nous osons affirmer qu'on n'y apprendra pas la vraie médecine-pratique, & qu'en sortant de ces savantes leçons, le jeune élève ne saura pas reconnoître, au lit du malade, la maladie dont on lui a donné une définition exacte & bien détaillée, les symptômes, les causes & le traitement. C'est ici une vérité dont tous les médecins conviendront, même les plus grands praticiens, s'ils veu-

lent revenir sur eux-mêmes. La médecine exige une expérience que la seule pratique peut donner ; la meilleure éducation médicinale est celle qui donne le plutôt ce coup-d'œil qui fait le praticien, & on ne l'acquiert que par l'usage & par la pratique. Ce n'est donc pas seulement dans les écoles, c'est au lit des malades qu'il faut apprendre la médecine. VAN SWIETEN avoit senti l'utilité de cette méthode d'enseigner la médecine-pratique. Il avoit remarqué que les jeunes médecins ne pouvoient acquérir dans leurs études, même les mieux suivies, que les principes & la théorie de la médecine ; mais qu'ils n'y acquéroient presque aucune lumière sur l'application de ces principes à la pratique, & qu'il y avoit souvent une grande différence entre un docteur en médecine, & un médecin. Pour faire disparaître cette différence, il engagea l'Impératrice à établir un professeur qui, pendant le cours des études, donnât aux élèves chaque jour une leçon aux lits des malades, & leur fît acquérir le coup-d'œil & la connoissance-pratique, si nécessaires à leur art. Pourquoi cet exemple ne seroit-il pas suivi dans nos universités de France ? Deux médecins de la faculté de Paris, ont déjà élevé leur voix avec force, pour prouver l'utilité de cet éta-

blissement (1). Je ne peux mieux faire que de présenter leurs idées : (leur ouvrage intitulé *mémoire sur l'utilité d'une école clinique en médecine*, par mm. DUCHANOY & JUMELIN, est con-  
signé dans le *journal de physique* de m. l'abbé ROZIER, *supplément du tome XIII*, pag. 447). On n'a pas négligé, disent-ils, des établissemens dispendieux pour l'enseignement de l'anatomie, de l'histoire naturelle, de la chimie, de la botanique; ils auroient pu ajouter de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, de l'astronomie, &c. Ces établissemens sont très-utiles, ils font honneur à ceux qui les ont institués, aux compagnies qui les dirigent, & aux professeurs qui s'en occupent. Mais pourquoi n'y a-t-il pas une école de médecine clinique qui, mettant le complément aux connoissances acquises, soit destinée à former les jeunes médecins à la pratique de leur art? Ils prouvent que les hôpitaux, administrés comme ils le sont, ne peuvent point remplir cette vue, & tous ceux qui les ont fréquentés n'en ont que trop de preuves. Les étudiants, après avoir appris l'anatomie, la physiologie, la botanique, la

---

(1) *Note des éditeurs.* Voyez ce que nous disons dans ce journal, mars 1779, pag. 194, 195, 196, 197.



chymie, l'histoire des maladies, & celle des médicaments, sont donc abandonnés à eux-mêmes pour en faire l'application, tandis que leur jugement alors ne peut être que très-incertain & variable, par conséquent dangereux & à craindre. Combien de tentatives, de coups d'essai, combien de victimes avant que d'avoir acquis cette expérience qui seule forme le vrai médecin ! Il seroit donc bien essentiel pour le bien, pour le salut des hommes & la prospérité de l'art, que les jeunes médecins, après leurs études préliminaires, pussent suivre les malades dans leurs lits, sous la conduite des médecins faits pour les diriger. Est-il rien de plus abusif que de voir décorer du titre de médecin un jeune homme qui a employé trois ans à suivre les leçons de nos facultés, sans avoir vu des malades ? Le droit qu'on lui donne seroit réellement un droit bien dangereux, s'il en usoit. En considérant les loix sous cet aspect, on verra qu'elles veillent avec plus d'attention pour éloigner de l'exercice des arts mécaniques ceux qui ne sont pas encore formés à la pratique de ces arts, que pour écarter de l'exercice de la médecine ceux qui n'en sont pas encore suffisamment instruits. Cependant on sent le ridicule de ce parallèle, tant par la difficulté & l'étendue de la médecine, que par l'importance du sujet.

*MOYENS pour s'assurer des progrès des étudiants. Futilité des argumentations.*

Il ne suffit pas de suivre l'ordre prescrit dans l'étude de la médecine, il faut encore indiquer des moyens pour s'assurer que les étudiants profitent des leçons, & qu'ils font chaque année les progrès convenables. Combien de fois voyons-nous que s'en tenant à la fréquentation des écoles, croyant avoir tout fait, ils n'occupent point leur temps à l'étude ! Pour ne négliger aucun moyen de les forcer au travail, il seroit très-utile que dans tout le cours de l'institution médicale, les trois derniers mois de chaque année fussent employés à répéter, en leur faisant expliquer à chacun ce qui a été enseigné. Je suis même convaincu, par l'expérience de plusieurs années, qu'aucun moyen ne réussit mieux pour forcer à étudier, que d'interroger & de faire raisonner tous les jours sur les différents objets de l'explication. Après l'année icholastique, terminée par trois mois de répétition, chaque étudiant subiroit un examen sur tous les objets qui l'ont occupé pendant le cours de l'année, & on ne seroit admis à l'étude de l'année suivante, qu'après avoir donné des preuves de progrès & de capacité sur les objets traités pendant l'année révolue.

Tel étoit le but des trois grades en médecine dans leur institution, mais l'abus fait tout dégénérer, & il n'y a rien qui ne tourne en abus. Il faudroit bannir des actes probatoires la forme scholaftique qui ne confifte point à raisonner, mais à détruire les raisonnemens par des sophismes. Il arrive souvent, dans les disputes publiques, que la raison ne l'emporte point sur la subtilité : ces disputes se font même, pour la plupart, sur des objets éloignés de la vraie médecine. Il faudroit s'en tenir à interroger les étudiants sur les objets qui intéressent l'art de guérir.

*Objections contre ce plan.*

Le plan que je propose trouvera des contradicteurs, à raison de la longueur des études. Il est vrai qu'au lieu de trois ans, il en faudroit huit, trois dans les hôpitaux, & cinq dans les facultés de médecine. Mais en réfléchissant qu'après ce temps on sera en état de pratiquer la médecine, on verra qu'il y a encore bien du temps à gagner. D'ailleurs la plupart des jeunes médecins, après avoir pris leurs grades dans les facultés, passent quelques années à Paris pour suivre les grands maîtres aux lits des malades ; mais la manière dont cette partie de leur institution est

remplie, met obstacle aux avantages qu'ils pourroient en tirer. Rendus dans leur patrie, ils attendent souvent pendant plusieurs années la confiance du public, comme si l'âge seul prouvoit la capacité. Par la méthode que je propose, le jeune médecin pourra pratiquer bien plutôt, & le public y gagnera beaucoup, parce que le médecin aura bien plus d'occasions d'étendre ses lumières.

On objectera encore que toutes ces vues ont été proposées; que dans quelques écoles même, on exécute ce plan d'enseignement; que cette méthode ne forcera pas ceux qui n'ont point de goût pour le travail. Ce que j'ai dit précédemment du choix des esprits propres à la médecine, pourra obvier à la plupart de ces inconvénients; & ce seroit mal-à-propos que l'on assureroit que les écoles se conforment au plan que je propose: plusieurs en sont très-éloignées. On laisse la liberté à chacun sur le plan de ses études médicales, pourvu que l'on satisfasse à quelques formalités: après trois ans de fréquentation, on a droit de prétendre au degré qui permet d'exercer la médecine. Je puis même assurer avoir vu des jeunes gens qui répondoient fort bien aux examens, & qui, au lit des malades, n'auroient rien connu du tout, & auroient pu commettre de  
grandes

grandes fautes. Il est indispensable de corriger de tels abus.

*Les facultés ne sont pas assez sévères.*

J'ose assurer que quelquefois les facultés ne sont pas assez sévères sur l'admission : je n'en accuse aucune en particulier. C'est ici un des jugemens qui intéressent le plus la société, puisqu'il donne droit à la confiance des citoyens. Les jugemens du barreau n'ont pas une si grande influence sur la vie des hommes que les nôtres : rien ne devrait déterminer que la science bien reconnue & prouvée. Je n'ignore pas les moyens que les loix ont pris pour parvenir à ce but ; mais je fais que ces précautions n'ont pas toujours leur effet. Pourquoi voit-on sortir des facultés les plus célèbres des médecins peu instruits ? cela tient à la forme de l'enseignement & à celle des épreuves que l'on fait subir. Que l'on ne soit admis à exercer la médecine qu'après les formalités que j'ai proposé, & les abus diminueront.

*Abus de la vénalité des grades en médecine*

Mais quel seroit le plus sûr moyen d'exclure de la médecine ceux qui ne sont pas dignes de la confiance publique ? M. PAUL, dont j'ai déjà employé le suf-

frage, dit qu'il feroit à fouhaiter que l'État feul fût chargé des émoluments des professeurs, & qu'ils n'euffent aucun befoin des étudiants. Cette réflexion eft très-fage, & elle mériteroit toute l'attention du gouvernement. Les professeurs des facultés de médecine étant aux gages du Roi, on ne pourroit pas les foupçonner de fe relâcher, par des vues d'intérêt, fur la févérité des examens où ils font juges. Je n'accufe perfonne, & je ne prétends pas que cette censure attaque aucune faculté en particulier : c'eft un abus que je confidere dans le général, & qui eft très-réel.

*Moyen de fupprimer cet abus.*

On pourroit fupprimer cet abus en donnant aux professeurs des émoluments fuffifants, & en obligeant les étudiants de payer au Roi une certaine fomme pendant le temps de leur institution. Ce plan ainfi établi, on verroit fuccéder un ordre nouveau, & une révolution qui donneroit à la médecine un luftre dont elle n'a pas encore joui, & qui affureroit la confiance du public. Il faudroit en même temps fupprimer tous les privilèges des charges & des fonctions qui donnent droit d'exercer la médecine. Perfonne n'y feroit admis fans avoir fubi les formalités propofées;

la charité même ne seroit plus un titre suffisant, à moins qu'elle ne fût éclairée par l'étude de la science, & constatée par les épreuves ordinaires.

*Emploi du temps après les études dans les facultés, & moyens de se former à la pratique.*

Ce n'est point assez d'avoir fixé l'ordre que l'on devroit suivre dans les études scholastiques. Comme il restera encore un intervalle entre ce temps, & celui où l'on sera tout-à-fait livré à la pratique, on ne doit point le perdre à des occupations étrangères à la médecine : il sera consacré à la lecture des observateurs. Sous ce nom, nous comprenons les auteurs qui rapportent dans des écrits fidèles & calqués sur la nature, l'histoire des maladies qu'ils ont vus, & du traitement qu'ils ont employé pour les combattre. Voilà l'espece d'érudition qui forme le médecin ; elle lui est absolument nécessaire pour être sûr de n'avoir pas négligé dans le traitement des maladies les secours que l'art peut procurer. Ce sont les guides qui suppléent à nos propres lumières, qui forment le génie médicinal, qui lui présentent les ressources dont nous aurons besoin dans les circonstances analogues ; car quoique les faits ne soient jamais par-

faitement semblables , on les réunit toujours par quelque analogie qui fixe & dirige l'esprit. Un médecin qui ne lit point, dit m. ZIMMERMANN, ne voit dans le monde que lui-même ; il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui : c'est l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit est borné. Celui qui est éclairé par l'érudition fait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire, & quand il doit la quitter. On ne peut donc être médecin sans avoir lu les observateurs : c'est-là que l'on se forme le génie médicinal si nécessaire pour se diriger dans le nombre infini de circonstances que les principes généraux ne peuvent déterminer. La nature, que l'on dit uniforme dans ses opérations, présente très-rarement des maladies tout-à-fait semblables, du moins aux yeux des médecins éclairés, soit que cette différence tienne à la maladie, ou au sujet qu'elle affecte, ou aux complications. C'est dans la voie d'analogie, c'est dans des raisonnements tirés d'une bonne connoissance de l'économie animale, que l'on trouve des ressourcés : ce n'est point par la routine qu'on y suppléera, c'est par la lecture des bons observateurs, & par la fréquentation des bons médecins, sur-tout si ceux-ci communiquoient leurs connoissances à ceux qui doivent leur succéder.



On objectera peut-être qu'HIPPOCRATE a porté la médecine à un grand degré de perfection, quoique dénué de ces secours; que la plupart des médecins, ou de ceux qui exercent la médecine, n'ont pas puisé dans ces sources. De tels exemples ne prouvent-rien contre l'avantage de la vraie érudition médicale. HIPPOCRATE a profité des lumières de ses prédécesseurs; il avoit la vraie érudition, puisqu'il a réuni dans un corps de doctrine tout ce que l'observation avoit découvert avant lui. C'est d'ailleurs moins dans le traitement des maladies qu'il mérite notre admiration, que dans l'exactitude avec laquelle il a suivi & exposé les révolutions des maladies. Les tableaux de ses épidémies sont des chefs-d'œuvres que personne n'a encore surpassé, & que bien peu ont égalé; les règles générales qu'il nous présente dans ses aphorismes & dans ses autres ouvrages ne sont que les suites des observations, & on s'apperçoit bien souvent qu'il les a trop généralisé. Ce n'est point trop dire que d'avancer que la lecture nous fait jouir des découvertes de tous les temps; celle des observateurs en particulier nous fait connoître les variations de la nature, & nous dispose à la reconnoître & à la suivre par-tout. Il est vrai que la science qu'on acquerroit par

la lecture seule seroit insuffisante, aveugle & dangereuse; mais on peut dire que celle que l'on auroit acquis par la seule expérience seroit nulle. Il faut réunir les deux moyens, étudier les livres & les hommes, interroger les morts & les vivants. Que l'on juge d'après cela du degré de confiance que méritent ceux qui, dénués de toutes ces connoissances, se livrent au traitement des malades. Leur zele est louable, mais que ces hommes charitables s'instruisent de l'art qu'ils veulent pratiquer, qu'ils en suivent les études & les institutions, & nous nous empresserons de nous les associer; sans cela ils seront toujours coupables envers la société dont ils cherchent le bien.

En lisant les observations, il faut savoir conserver & placer à propos ce qu'on a lu; en voyant les malades, il faut observer & écrire jour par jour les révolutions des maladies. Sans cela la mémoire la plus heureuse ne peut parvenir à s'en former, à la fin de la maladie, un tableau fidèle. Voilà un conseil de SENNERT, qu'il est très-utile de suivre : *Quoscunque artis medicæ libros evolvere, & quasi apis quæ ex obviis quibusve floribus in idem alvearium mel congerit, optima quæque excerpere, & suo loco inferere licebit. Methodus discendi medicinam.*

C'est le moyen de s'approprier la pratique de ceux que nous lisons, & de se former le génie médicinal. On ne doit point confondre cette espece d'observation avec l'empirisme qui roule sur des faits isolés, & dont le seul avantage est de ranger dans la mémoire un traitement qui a précédé, pour se diriger de même dans un cas semblable. « Dès que je voyois un malade, dit » m. ZIMMERMANN, j'écrivois dans un » journal à la premiere visite, ce que j'avois bien vu, ce que le malade me disoit de ses maladies antérieures, de toutes leurs circonstances, & ce que je pouvois y démêler moi-même; je réunissois ces remarques à l'observation de la maladie actuelle, & j'en écrivois le jugement le mieux réfléchi què je pouvois en porter; je marquois ensuite les indications curatives que j'avois apperçu, & les médicaments que je venois d'ordonner. A la seconde visite, j'écrivois les circonstances ultérieures de la maladie actuelle; j'augmentoisois ainsi l'histoire de la maladie, & j'en faisois les détails les plus exacts; je marquois les changements que les moyens curatifs avoient produits; enfin j'ajoutois les événements, & si le malade ou les assistants avoient bien ou mal jugé de ma conduite. Je continuois ce travail, &

» après l'événement, je revenois sur ma  
 » conduite, & je cherchois les causes de  
 » mon bonheur ou de mon malheur, les  
 » signes qui m'avoient dirigé, ceux qui  
 » m'avoient trompé, les ressources qui  
 » m'avoient réussi, celles que j'avois né-  
 » gligées. Une maladie vue une fois de cette  
 » manière, on ne sera plus arrêté quand  
 » elle se présentera : les circonstances  
 » changent, mais le tout ne change pas».

BOERHAAVE se conduisoit de la même manière au commencement de sa pratique. Si vous en faites autant, disoit-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnoîtrez aisément le reste de votre vie. Voilà la vraie observation bien différente de l'empirisme. L'observation est une étude de faits répétés & vérifiés, unis en ce qu'ils ont d'analogue, & séparés par ce qu'ils ont de différent, par rapport aux causes de la maladie, au tempérament du malade & à l'action des remèdes dont elle constate les effets, en les comparant aux circonstances où ils sont prescrits, & aux vertus qui leur sont déjà reconnues.

C'est ainsi que le praticien livré à lui-même partagera son temps entre la lecture & la pratique; que chaque jour ajoute à ses connoissances sur les remèdes & sur

les maladies; qu'il sache profiter des nouvelles découvertes sans négliger l'étude des anciens. La médecine est une science de faits, que le temps perfectionne, & celui qui la pratique sans étude est coupable envers le genre-humain, puisqu'il néglige des ressources dont l'expérience étend tous les jours le nombre & la sûreté.

Les connoissances qu'un seul homme peut acquérir par son seul usage, méritent-elles le nom d'expérience? Voilà la seule que peuvent acquérir ceux qui ne connoissent pas la théorie du corps sain & du corps malade. La vraie expérience, dit m. QUESNAY, est l'expérience générale qui résulte des observations particulières de tous les temps & de tous les pays. Ce n'est donc pas par l'exercice seul que l'on peut acquérir cette expérience lumineuse qui forme les vrais médecins; ce n'est point par l'habitude seule que l'on devient habile dans l'exercice de cet art, à moins qu'on n'ait les lumières nécessaires pour déterminer la nature de la maladie, pour s'assurer de sa cause, en prévoir les effets, en démêler les complications & les variations, pour appercevoir les dérangements intérieurs, saisir les vraies indications, appliquer le remède propre à détruire la cause du mal; ce n'est que par une science profonde & lumineuse que

Pon peut pénétrer tous les objets renfermés dans l'intérieur , & inaccessibles à l'empirisme qui ne voit que des yeux du corps.

---

## O B S E R V A T I O N

*SUR un tænia sorti par l'aîne d'une femme ; par m. MOULENQ , D. M. , médecin pensionné de la ville de Castelsagrat , & de celle de Valence en Agénois , résidant à Valence.*

UNE femme du peuple , âgée de quarante ans , d'une bonne complexion , & jouissant de la meilleure santé possible , s'aperçut , dans un petit voyage qu'elle fit à pied , d'une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon , qui étoit située dans l'aîne droite au-dessus du ligament de Fallope. La malade prit cette tumeur pour une hernie , & appliqua en conséquence quelque emplâtre qu'elle ne put supporter long-temps à cause de l'inflammation qui augmentoit d'un moment à l'autre. La tumeur étoit circonscrite , rouge , très-douloureuse , avec tension & beaucoup de pulsation : les glandes inguinales n'étoient nullement engorgées. Dans cet état la malade demanda du secours : une saignée & le cataplasme de *micâ panis*,

furent les seuls remèdes que je prescrivis. L'inflammation fit bientôt place à la suppuration qui ne s'établit pas dans toute l'étendue de la tumeur ; il se forma seulement deux petits points de suppuration très-voisins l'un de l'autre, ressemblants à de petits mamelons, d'où il suintoit un peu de matière purulente mal travaillée. Quoique les symptômes de l'inflammation eussent disparu, la malade se plaignoit d'un sentiment d'ardeur, d'érosion, & par intervalle de déchirement dans la partie affectée. Je voulus faire sonder les petits trous pour en connoître la profondeur ; mais la partie étoit trop sensible. Je conseillai de continuer l'usage du cataplasme, tant que l'ardeur & la sensibilité subsisteroient.

Dans le temps qu'elles paroissoient très-diminuées, la malade éprouva tout-à-coup un tiraillement très-douloureux, qui fut suivi de la sortie d'un corps étranger par un des trous. La malade & les assistants prirent pour les intestins ce corps qui étoit très-long, très-délié, & continuellement en mouvement : on crut tout désespéré. Un chirurgien qui fut mandé confirma leur crainte ; il assura que les intestins étoient dehors ; il déclara que la tumeur étoit une hernie, & que le sac herniaire étant rompu par la gangrene,

avoit laissé échapper les intestins. J'étois alors à la campagne ; dès que je fus arrivé, j'accourus chez la malade. Les prétendus intestins étoient rentrés, d'eux-mêmes dans l'abdomen , à l'exception de deux petits morceaux que la malade, dans le désespoir, avoit déchirés avec les ongles. Je les examinai avec attention, & je les reconnus sans peine pour des *cucurbitins*. Je soupçonnai alors le corps, qui étoit sorti & rentré, d'être un *tania* ; je fis des questions-relatives : les réponses de la malade & des assistants changèrent mes soupçons en certitude. Je recommandai de m'avertir à toute heure, si les prétendus intestins resortoient.

Le lendemain on m'appella pour me rendre témoin du même phénomène. Je m'étois muni d'une loupe à l'aide de laquelle je reconnus un vrai *tania* vivant de l'espece qui est découpée par anneaux, & qui a sur un des bords de l'espace contenu entre les anneaux, un petit mamelon ouvert en forme d'entonnoir, qui se termine par un vaisseau bleu vers le milieu de la largeur du corps. Il cherchoit à s'échapper par le même trou que la veille : pour faciliter sa sortie, j'entortillai tout ce qui étoit dehors, c'est-à-dire, environ une aune, autour d'un petit bâton que je roulai très-doucement pour ne pas rompre



le ver. Je crus avoir réussi à le retirer en entier, parce que la portion qui sortit la dernière me parut être la tête, suivant la description de m. *Andry*. L'autre bout ne me parut pas être une extrémité du ver : il étoit de la même largeur que le reste du corps, & les distances d'un anneau à l'autre étoient des plus grandes.

Trois ou quatre jours après il parut un second tænia qu'on retira de la même manière par l'autre trou. Je ne vis pas celui-ci ; j'étois à la campagne ; on le jeta avant mon arrivée. On me dit qu'il ressembloit en tout au premier, à la longueur près : le dernier n'avoit que trois aunes, l'autre en avoit cinq.

Alors tout sentiment d'ardeur & d'érosion cessa ; mais il s'en falloit bien que la malade fût guérie. La suppuration prit une mauvaise qualité, & devint plus abondante ; les matières fécales les plus liquides s'échappoient par le trou d'où étoit sorti le dernier tænia. Il y eut quelques alternatives de frisson & de chaleur ; il se déclara une véritable fièvre qui se soutint quelques jours à un degré médiocre ; les trous menaçoient de devenir fistuleux : le mauvais état de la fortune de la malade me détermina à l'envoyer à l'hôtel-dieu de Bordeaux.

Le cas parut trop grave & trop singulier.

à m. *Métivier*, chirurgien-major de l'hôtel-dieu, pour ne pas le soumettre à la délibération des chirurgiens consultants. Dans le temps qu'on convoquoit l'assemblée, la malade, appréhendant une opération, s'échappa de l'hôpital, & revint dans sa maison. La délibération des chirurgiens eut néanmoins lieu; les secours de l'art furent déclarés inutiles ou insuffisants : c'étoit à-peu-près mon opinion. Mais en regardant le mal comme incurable, les consultants & moi nous nous sommes trompés.

La malade, de retour chez elle, pratiqua de petits moyens qu'elle avoit employés avant son entrée à l'hôpital. Elle prenoit deux fois par jour un lavement déterfif; elle ufoit d'un régime laiteux & végétal; les points de suppuration étoient tenus propres; on introduisoit matin & soir de l'onguent de la mère aussi avant qu'il étoit possible. Au bout d'un mois un des trous fut parfaitement fermé & cicatrisé. Alors il survint à cet endroit un petit gonflement sans rougeur ni douleur. Le second trou, qui étoit celui par où s'échappoit une partie des matieres fécales, rendoit plus de pus: peu de temps après il sembloit qu'il alloit prendre la même terminaison que l'autre, mais je m'opposai à la réunion des bords, jusqu'à ce que celle des intestins percés pût se

faire : ce que j'espérois peu. Cependant l'écoulement des matieres fécales diminueoit tous les jours , & bientôt il cessa tout-à-fait. La suppuration avoit pris un bon caractère ; mais une fièvre intermittente double-tierce vint troubler l'opération de la nature qui sembloit avoir avancé la guérison. Le petit ulcere prit un mauvais aspect , la suppuration fut plus abondante jusqu'à ce que la fièvre , combattue par les moyens ordinaires , fût entièrement dissipée.

Alors tout revint dans le bel état que la fièvre avoit dérangé ; la petite plaie fut bientôt cicatrisée ; il n'est resté qu'un petit gonflement dur que le temps pourra dissiper. Depuis six mois environ la malade n'a rien éprouvé qui puisse faire suspecter sa guérison ; elle s'est même aperçue que la petite dureté qui restoit étoit un peu diminuée.



## O B S E R V A T I O N

*SUR une tumeur au fémur très-volumineuse & douloureuse ; par m. FORT, ancien élève de l'école-pratique de chirurgie & de l'hôtel-dieu de Paris, maître en chirurgie de Châlons-sur-Saône, & chirurgien-major de la citadelle de la même ville.*

DANS le mois de mars de l'année 1777, il se présenta à l'hôpital de Châlons-sur-Saône un homme âgé de vingt-huit ans ; cet homme , réduit au dernier degré de marasme , portoit au genou droit une tumeur d'un volume énorme, sans pulsation ni changement de couleur à la peau, mais douloureuse à l'extrême : cette tumeur occupoit la partie inférieure du fémur depuis deux travers de doigt au-dessus de ses condyles dans toute leur circonférence , & se terminoit en bas à deux à trois travers de doigt de cette articulation.

Avant d'établir aucun plan de traitement , nous fîmes au malade plusieurs questions relatives au commencement & aux différentes périodes de sa maladie ; il nous dit qu'elle s'étoit annoncée par des douleurs momentanées très-supportables, fixées dans l'intérieur du genou, avec une  
légère

légère difficulté dans l'exécution des mouvements, mais sans rougeur à la peau ni gonflement, du moins bien sensible; que pendant sept à huit mois que les choses étoient restées à ce degré, il n'y avoit fait nulle attention, & ne s'étoit pas même interdit les exercices les plus pénibles du labourage; mais qu'après ce laps de temps la difficulté de marcher étoit devenue plus grande, que le gonflement avoit augmenté en proportion des douleurs, & qu'enfin celles-ci étoient en très-peu de temps devenues si insupportables qu'elles l'avoient forcé à garder le lit.

C'est à cette époque, dit le malade, que son genou augmenta visiblement, & même avec tant de rapidité qu'en moins de dix-huit à vingt jours la tumeur occupa toute la circonférence de l'articulation, comme il a été dit ci-dessus, & forma une fausse ankylose.

Ce fut en cet état que cet infortuné entra à l'hôpital, où mm. *Picard & Mouton*, chirurgiens de cette maison, & moi, l'examinâmes avec la plus grande attention.

Nous reconnûmes facilement que la maladie avoit son siége dans la cavité articulaire. L'écartement des condyles du fémur & du tibia, la saillie considérable de la rotule, l'allongement de la jambe, la

fluctuation (obscur à la vérité), lorsqu'on pressoit la tumeur par sa partie latérale, les douleurs continuelles & brûlantes, la fièvre vive, le dévoiement & les frissons irréguliers, furent les signes sur lesquels nous crûmes pouvoir asseoir le diagnostic.

L'existence de tous les symptômes sembloit incontestablement nous assurer que cette tumeur étoit de la classe des dépôts de l'humour sinoviale; en conséquence nous décidâmes qu'il falloit porter un trois-quarts dans la tumeur, afin d'évacuer l'humour qu'elle contenoit, de diminuer par ce moyen la gravité des accidents, & d'éloigner la mort qui devoit suivre de très-près un état aussi malheureux. On fit donc cette ponction avec un trois-quarts ordinaire à la partie inférieure & externe du genou, avec toutes les précautions convenables; de cette ponction il ne sortit par la canule que quelques filaments blancs & glaireux, tachetés de sang: circonstance qui nous fit présumer que l'humour avoit acquis assez d'épaississement pour mettre obstacle à sa sortie; qu'il falloit, pour lui donner une libre issue, dilater le trou fait avec le trois-quarts. On fit cette dilatation avec le bistouri porté sur une sonde crenelée; cette dilatation faite, il sortit par la plaie une quantité prodigieuse de

sang caillé mêlé avec l'humeur glaireuse dont nous avons déjà parlé, & ce mélange ressembloit assez à un pus mal digéré.

Pendant que la plaie fut découverte il sortit consécutivement des caillots qui furent suivis d'un sang très-rouge & très-fluide qui venoit du fond de l'articulation avec une vitesse à effrayer tous les assistants. Ce ne fut qu'en ce triste moment que nous reconnûmes un anévrisme formé par la rupture de l'artere poplitée, & l'insuffisance de la chirurgie en pareil cas : cependant, *meliùs est remedium incertum experiri quàm nullum*. On couvrit la plaie de charpie sèche en grande quantité, avec des compresses très-épaisses soutenues par de longues bandes ; on ne négligea pas l'application du tourniquet de m. *Petit* à la partie supérieure de la cuisse.

Malgré les soins attentifs d'un élève intelligent qui veilla auprès du lit de ce malheureux pendant la nuit, il se fit, avec ses jarretières, une ligature au-dessous du tourniquet, à dessein de diminuer les douleurs horribles dont il étoit déchiré ; mais elle fut faite envain, car cette nuit-là fut on ne peut plus orageuse.

Le lendemain matin nous trouvâmes l'appareil & son lit remplis de sang ; la jambe & le pied œdématiés avant l'ouver-

ture de la tumeur , étoient couverts de phlictenes , de taches livides , gangréneuses , & la chaleur presque éteinte.

Ce jour-là on ne déranger rien à l'appareil ; on appliqua seulement des antiseptiques sur la jambe & le pied , malgré qu'on n'en attendit aucun succès : en effet , la progression de la gangrène fut si prompte que le troisieme jour le sphacel détacha la jambe de la cuisse , & se borna à un bon travers de main au-dessus des condyles du fémur.

Après la chute de l'escarre la peau se trouva très-irrégulièrement ulcérée , le malade excessivement accablé , & tous ses maux furent terminés par la mort qui arriva sept jours après.

Est-ce la stagnation du sang contenu dans un sac anévrisimal qui , par sa chaleur & les pulsations artérielles , auroit acquis une plus grande acrimonie pour corroder les tuniques de l'artere , & ensuite les enveloppes articulaires ? On fait que les maladies peuvent altérer tellement les humeurs & les rendre si âcres , qu'elles rongent quelquefois les parties les plus dures du corps. Les observations de *Lancisi* sur le mouvement du cœur & des anévrismes , pag. 256 ; celle de *Ruifsch* , *obs. anat. chirurg. cent. obs. 28* , & une infinité d'autres , sont des témoignages



assurés & des preuves incontestables, que le sang en stagnation dans un sac anévrisimal, peut, avec le temps, devenir si âcre qu'il détruira même les os. Mais dans ce cas-ci on ne peut attribuer ces désordres à la stagnation du sang dans une poche anévrismale, puisque pendant tout le cours de la maladie il n'a paru aucune tumeur sous le jarret ni dans les environs, qui indiquât l'existence de cette poche.

Seroit-ce quelque matiere âcre & morbifique mêlée au sang qui se seroit déposée dans le tissu cellulaire des tendons & des parties qui avoisinent cette artere, qui, après lui avoir long-temps fait éprouver son influence acrimonieuse, l'auroit enflammé, & par succession de temps gangrené, ainsi que les tuniques de l'artere? Cette conjecture paroîtroit assez vraisemblable si le malade eût souffert quelques douleurs dans cette partie; mais elles ont été constamment fixées dans l'intérieur du genou: d'ailleurs, si les choses étoient ainsi arrivées, il semble que l'épanchement du sang se seroit d'abord fait dans les interstices celluleux des muscles de la jambe, peut-être se seroit-il répandu le long de la partie inférieure de la cuisse, mais il n'auroit point pénétré avec tant de promptitude l'intérieur de l'articulation.

Ne pourroit-on pas, avec plus de raison,

attribuer ces funestes effets à l'altération de l'huile synoviale qui arrose l'intérieur des articulations qui , par son repos & la chaleur , a donné aux sels qu'elle contient le temps de se développer , de fermenter , d'exciter par sa dégénération ce sentiment si vif de douleur en irritant lentement les fibrilles nerveuses , & , par une suite nécessaire , susciter l'inflammation , la suppuration des ligaments & capsules articulaires , & enfin la destruction des tuniques de l'artère ? Qu'on se rappelle les accidents primitifs & consécutifs que j'ai donnés dans l'exposé de la maladie dont il s'agit , on sera bientôt convaincu que les choses se sont passées de cette manière , & que nulle autre cause n'a produit de tels effets.

Je sais que cette observation ne présente rien de nouveau relativement aux désordres affreux qui résultent du croupissement des humeurs dans les cavités articulaires , l'opiniâtreté de ces especes de maladies , le dégoût , si je puis me servir du terme , qui naît de l'inactivité des moyens que l'on emploie à les guérir , ne les multiplie malheureusement que trop , sur-tout chez les gens de la campagne qui s'abandonnent aisément aux empiriques. Personne , en médecine , n'ignore cette vérité ; mais je ne crois

pas que l'histoire de la médecine offre beaucoup d'anévrismes de cette nature ; aussi c'est cette considération qui m'a déterminé à mettre cette observation sous les yeux des gens de l'art. Quel chirurgien , en lisant le fait que je viens de rapporter , ne se rappellera pas combien il est essentiel d'apporter de prompts secours aux maladies des articles , & particulièrement à celles du genou ? Quel est le praticien qui dans ces circonstances malheureuses où tous les remèdes que l'art & l'expérience ont rendus propres à combattre chaque genre de cause , ont échoués , ou bien dans celles où la négligence des malades ne lui laisse aucun espoir de dissiper la matiere accumulée , quel est , dis-je , le praticien qui , d'après le conseil de *Petit* ( *traité des malad. des os* , tom. I , p. 396 , peut-être trop négligé ) , ne se déterminera pas à ouvrir de bonne - heure ces especes de tumeurs , afin de prévenir les ulcérations internes & la prostration absolue des forces du malade ?

La terminaison malheureuse de la maladie qui fait l'objet de mon observation , paroît venir à l'appui de cette pratique ; en effet , il est évident que si quelques jours plutôt on eût ouvert le genou , on se seroit encore assuré à temps de l'existence d'un anévrisme qui , comme on sait ,

ne pouvoit être guéri que par l'amputation de la cuisse : alors cette opération, quoique cruelle, auroit pu avoir le plus grand succès, puisque l'extrême foiblesse, la fièvre hectique & le dévoiement n'ont pas empêché que ce malheureux n'ait survécu sept jours à la pourriture des deux tiers de son extrémité.

## RÉFLEXIONS & OBSERVATIONS

*SUR l'abus de la saignée pendant la grossesse, & sur-tout pour empêcher les accouchemens prématurés ; par m. D'ALIGNY, du collège royal de chirurgie à Tours.*

C'EST bien à tort que l'on a attribué à l'imperfection de l'art de guérir les accouchemens prématurés. J'ose au contraire assurer que toutes les fois qu'on voudra mettre de côté des opinions aussi fausses qu'accréditées, on trouvera dans les principes généraux de cet art salutaire les moyens presque certains de les rendre aussi rares qu'ils sont communs aujourd'hui. Cette vérité, convenablement développée, pouvant tourner au profit de l'humanité, j'ai pensé qu'il seroit bon que je communiquasse, par la voie du journal

SUR L'ABUS DE LA SAIGNÉE. 345  
de médecine , des détails qui feront la  
preuve de mon assertion.

Les causes qui déterminent les accouchemens prématurés font en très-grand nombre. Mon dessein n'est pas de traiter ici de toutes. Rien d'étonnant sans doute qu'un coup, une chute, un effort quelconque détermine un accouchement prématuré. Chacune de ces causes peut occasionner des désordres assez grands pour que l'accouchement prématuré en soit la suite : mais tous les cas ne sont pas extrêmes, & pour un malheur inévitable il en est un grand nombre auxquels l'art oppose des secours qui, en rétablissant l'ordre, font disparaître le danger.

La saignée a jusqu'ici tenu le premier rang parmi les moyens propres à empêcher les accouchemens prématurés. Les avantages qu'on en a retiré à la suite des coups, des chutes, &c. dans tout autre état que la grossesse ; les épanchemens sanguins, les abcès, qu'on a cru pouvoir attribuer à l'omission de la saignée ; les pertes enfin qui ne suivent que trop souvent l'une ou l'autre des causes dont nous avons fait mention, sont des accidens où l'on regarde la saignée comme le premier & principal remède. On l'a employée, tantôt comme remède curatoire, & tantôt comme palliatif. Il n'est pas de mon sujet d'examiner

jusqu'à quel point l'opinion des praticiens est fondée relativement à la cessation des pertes, je veux seulement dire, & j'espère solidement prouver, que c'est à l'application de la saignée faite à la suite des coups & des chûtes, qu'on peut & qu'on doit attribuer la fréquence des accouchements prématurés. Cependant jamais les praticiens n'ont eu d'autre intention en conseillant la saignée dans ces circonstances; jamais ils n'ont eu d'autres desseins que d'empêcher, par ce moyen, les accouchements prématurés : des accoucheurs du premier mérite l'ont ainsi pensé, la foule des praticiens les en a crus sur leur parole; & la nécessité de la saignée, dans ces cas, est devenue un précepte fondamental de l'art des accouchements; mais la raison & l'expérience, d'accord entr'elles sur ce point, fournissent des preuves également fortes & nombreuses de l'inutilité, du danger même de la saignée dans ce cas.

Tous les gens de l'art savent, qu'excepté les deux ou trois premiers mois de la grossesse, où la saignée peut effectivement empêcher l'accouchement prématuré, en facilitant l'évolution de l'utérus, & en calmant les douleurs quelquefois très-vives auxquelles la difficulté de ce développement donne lieu, la saignée

a été regardée comme plus propre à déterminer qu'à empêcher l'accouchement. On a observé depuis long-temps que, toutes choses d'ailleurs égales, les femmes de tempérament sanguin ont un travail plus long, & éprouvent des douleurs bien plus aiguës que celles qui sont d'un tempérament phlegmatique ; que les accouchements qui succèdent aux pertes, aux grandes & longues maladies, étoient pour l'ordinaire prompts & faciles, & qu'enfin le travail est quelquefois d'autant plus court, que l'accoucheur fait indiquer la saignée en temps convenable. Or comment concilier ces vérités-pratiques avec l'administration de ce moyen après les coups, les chûtes des femmes enceintes ? Ignoreroit-on à quoi tient la possibilité de l'accouchement, ou pourroit-on se dissimuler qu'il devient d'autant plus facile, qu'il se trouve moins de résistance ? Ce n'est bien certainement pas la distension des vaisseaux qui donne lieu aux douleurs que les femmes ressentent à la suite des coups & des chûtes, mais bien le froissement des fibres nerveuses de la partie blessée. Rien ne peut empêcher ce froissement, & l'art ne peut qu'en diminuer les effets. Pour peu que la cause ait agi violemment, la femme éprouve des

douleurs qui ont avec celles du travail des rapports plus ou moins directs, mais qui ne permettent pas de douter que pour peu que les choses se trouvent disposées à cet effet, l'accouchement est en quelque sorte inévitable. Si donc par la saignée on diminue la résistance, il est presque impossible que l'accouchement n'ait pas lieu : ceci est conforme à l'expérience journalière. Si je voulois rassembler les faits qui prouvent combien la saignée cause d'accouchements prématurés, je passerois de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Je choisirai entre ceux qui me sont connus, les plus propres à remplir les vues que je me suis proposées. On verra que des causes très - légères ont pourtant été suivies d'accouchements prématurés ; on remarquera que des causes très - graves n'ont pourtant pas empêché les femmes d'aller à leur terme, & je me trompe fort si on n'apperçoit pas du premier coup - d'œil que c'est à l'emploi ou à l'omission de la saignée qu'on doit attribuer la différence de ces résultats.

*Première observation.*

Le 4 janvier 1774, une jeune dame, grosse d'environ six mois, fit un effort en



voulant porter d'un lieu à l'autre une table à jouer ; elle ressentit dans la nuit suivante des douleurs à l'occasion desquelles elle appella son chirurgien qui la saigna : cette saignée, loin de diminuer les douleurs comme on s'en étoit flatté, les augmenta sensiblement, & douze heures après elle fit une fausse couche.

*Deuxieme observation.*

Madame la marquise de J.... grosse d'environ cinq mois, fit un faux pas en entrant dans sa loge, pendant l'hiver de 1775 ; elle ressentit pendant tout le spectacle des douleurs assez vives à la région des lombes : rentrée chez elle le chirurgien fut averti. Il trouva à son arrivée les douleurs considérablement diminuées ; ce qui ne l'empêcha pas de proposer la saignée qui fut faite à l'instant même. Peu de temps après les douleurs, qui avoient presque totalement cessé, se renouvelèrent avec force, le travail se décida, & cette dame accoucha. Tout cela ne dura pas plus de huit heures.

*Troisième observation.*

Une des femmes de madame l'intendante de cette ville, fit une chute sur les genoux qui fut assez douloureuse dans l'instant : inquiète plutôt que souffrante,

350 RÉFLEXIONS ET OBSERVAT.  
elle se fit saigner, & le jour même elle  
accoucha.

Voilà quelques-uns des faits qui me  
semblent constater le danger de la sai-  
gnée, au moins son inutilité; ceux qui  
me restent à exposer prouveront, je pense,  
clairement qu'il eût été avantageux de s'en  
abstenir..

*Quatrième observation.*

L'épouse du sieur *Doury*, marchand  
bonnetier de cette ville, grosse de six  
mois & demi ou sept mois, tomba, le ven-  
tre sur un des angles d'une commode; la  
douleur qu'elle ressentit fut très-confidé-  
rable: elle m'envoya chercher sur-le-  
champ. Je la fis mettre au lit, & je lui  
prescrivis le plus exact repos; les douleurs  
se soutinrent sans interruption plus de six  
ou sept jours: toutes les amies de cette  
dame vouloient qu'on la saignât; mais,  
rassurée par sa confiance en moi, elle fut  
inébranlable. Je ne lui avois cependant  
pas dissimulé que, malgré tous mes soins,  
il étoit possible qu'elle accouchât préma-  
turement; mais je lui avois paru si per-  
suadé que s'il y avoit un moyen d'éviter  
ce malheur, c'étoit en suivant constam-  
ment la même méthode, qu'elle gardât  
le lit un mois entier, pendant lequel des

SUR L'ABUS DE LA SAIGNÉE. 351  
douleurs semblables à celles du commencement du travail, & de temps en temps quelques légères pertes semblèrent annoncer l'accouchement prochain. Après ce mois de repos & de régime, les douleurs & les pertes cessèrent ; enfin je l'ai accouchée à son terme très-heureusement, & en moins de deux heures.

*Cinquieme observation.*

M. *Lauverjat*, de l'académie royale de chirurgie, a donné des soins à une femme qui étoit tombée sur l'escalier de la maison qu'elle occupoit, & avoit été roulée, si je puis m'exprimer ainsi, sur tous les degrés d'un étage ; elle étoit alors grosse de cinq mois. Cette femme avoit plusieurs contusions en diverses parties du corps, & ressentoit de très-vives douleurs à la région de l'utérus. Il auroit fallu des circonstances moins pressantes pour déterminer tout chirurgien moins persuadé que m. *Lauverjat* du danger de la saignée dans ce cas, à proposer cette opération ; non-seulement il ne la prescrivit pas, mais il la défendit très-expressément. Les douleurs se soutinrent pendant plusieurs jours ; il y eut même une perte assez considérable qui aggrava l'état de la malade, sans

faire rien changer à la méthode de traitement conseillée. Peu à peu les accidens se calmerent ; au bout de quinze jours cette dame fut en état de reprendre ses occupations , & j'ai su depuis , qu'elle étoit accouchée heureusement à son terme.

Comme cette observation a beaucoup de ressemblance avec la précédente ; je me permettrai de remarquer que la mienne date de 1775 , & celle de m. *Lauverjat* de 1776. Je ne puis ni ne dois dissimuler mon extrême joie de m'être trouvé en conformité d'opinion sur un point très-essentiel avec un homme du mérite que je reconnois à m. *Lauverjat*.

Je l'ai déjà dit , je pourrois multiplier à l'infini ces observations , mais la multitude des faits n'est propre qu'à suppléer à l'obscurité des principes , & la certitude de celui que j'ai établi , se fontient d'elle-même , & est absolument indépendante des cas qui y ont rapport. Je finirai par une réflexion générale & qui donne un nouveau poids à l'opinion que j'ai soutenue : c'est dans les villes & dans la classe des geus aisés que les travaux sont les moins rudes , & les accouchemens prématurés plus fréquents ; c'est dans les campagnes & parmi le peuple , que les  
travaux

SUR L'ABUS DE LA SAIGNÉE. 353  
travaux font plus durs & les femmes par  
conféquent plus expofées aux caufes des  
accouchemens prématurés , & c'eft pour-  
tant là que ces fortes d'accouchemens  
font le plus rares. Cette différence , qui  
eft très-fenfible , ne femble-t-elle pas in-  
diquer que les accouchemens prématurés  
feroient moins fréquents fi les confeils  
pour les empêcher étoient plus prudents ,  
& fur-tout fi l'on éloignoit la faignée  
auffi foigneufement qu'on a cru jufqu'ici  
devoir la multiplier.

---

LETTRE AUX AUTEURS  
DU JOURNAL DE MÉDECINE ,

*Relative au mémoire de m. BAUMES ,  
fur le diabetes ; par m. GARNIER , mé-  
decin du roi , doyen du collège des mé-  
decins de Lyon.*

MESSIEURS ,

J'ai lu avec beaucoup de fatisfaction  
les favantes & judicieufes réflexions de  
m. *Baumes* fur le diabetes.

Quoique je coure aujourd'hui la foixan-  
tième année de mon doctorat en méde-  
cine , de l'univerfité de Montpellier , je n'ai  
encore vu qu'une fois cette étonnante

maladie : ce fut en 1734 dans le grand hôtel - dieu de Lyon , dont j'étois alors médecin. Le malade étoit âgé de vingt-cinq ou trente ans : je crois, autant que je puis m'en souvenir, que je commençai par quelques astringents qui furent inutiles. Heureusement je demandai conseil à mon confrere m. *Rast*, pere de m. *Rast* qui exerce aujourd'hui la médecine à Lyon. Non-seulement il m'apprit à traiter le diabetes, mais en même temps à me guérir moi-même d'une incommodité qui me déplaçoit fort. Depuis un an j'étois sujet à suer prodigieusement toutes les nuits ; je faisois mettre tous les soirs trois chemises derriere mon chevet pour pouvoir en changer de deux en deux, ou pour le plus tard, de trois en trois heures. D'ailleurs je me portois à merveille, j'avois très-bon appétit, je digérois parfaitement, mon sommeil étoit fort bon ; mais une très-abondante sueur qui m'éveillloit au bout de deux ou trois heures, m'obligeoit à changer de linge, après quoi je me rendormois tranquillement pour me réveiller trempé d'une nouvelle sueur.

Laisant à part toute théorie, m. *Rast* me dit en bref que le diabetes, ainsi que mes sueurs devoient être regardés & traités comme une forte diarrhée, & que je

ne les guérirois qu'avec des émétiques, & sur-tout avec l'ipécacuanha : je l'employai avec le plus grand succès. Je le donnai à mon malade, à la manière de *Pison*, telle que je l'ai décrite dans les formules de médecine que je fis imprimer à Paris chez *Didot le jeune* en 1764. Il fut parfaitement guéri, & sortit de l'hôtel-dieu peu de jours après la seconde dose : chaque dose, comme on le fait, fournit pour trois jours consécutifs.

Pour moi, je pris deux fois le tartre émétique, & je fus radicalement guéri.

M. *Rast* m'ayant dit qu'il traitoit de même les fleurs blanches, j'ai suivi également sa méthode ; & je puis assurer en avoir guéri quelques-unes avec l'ipécacuanha réitéré à petites doses.

Par les avantages que j'ai retiré en conversant avec m. *Rast*, il est aisé de juger combien il seroit avantageux & utile aux médecins, & dès-lors à l'humanité entière, que ceux-ci fussent assez unis entr'eux pour se voir, conférer, & sur-tout consulter souvent ensemble. Je crois devoir ajouter en preuve que quoique j'aie fait mes premières études de médecine chez le célèbre m. *Astruc*, quoique j'aie été médecin du grand hôtel-dieu de Lyon dès l'âge de vingt-sept ans, quoique j'aie eu l'avantage d'être guidé pendant les dix pre-

mieres années de ma pratique par un de mes oncles très-habile médecin, doyen de notre college de Lyon, enfin quoique je n'aie jamais négligé la lecture de nos bons auteurs, j'avoue cependant que si je fais quelque chose en médecine, j'en ai plus appris dans les consultations que partout ailleurs. Je suis, &c.

*Paris, 23 août 1781.*

EXTRAIT de l'Antologie romaine,  
n°. 5, juillet 1780.

*OBSERVATION de m. COLPIN sur les vertus d'une plante du genre du rhododendron, contre les douleurs de rhumatisme.*

«Sommes-nous enfin assez heureux pour avoir un spécifique contre une maladie aussi opiniâtre que douloureuse, & qui empoisonne souvent le temps le plus beau de la vie? On seroit tenté de se livrer à cette flatteuse espérance, en lisant les *observations pratiques sur l'usage de la rose de neige de Sibérie contre les douleurs rhumatismales*, que m. Colpin vient de faire imprimer à Berlin, si l'on ne réfléchissoit au petit nombre de cas qu'il décrit, & de guérisons qu'il cite; encore



font-elles trop peu décisives pour mériter une grande confiance ».

« M. S. G. *Gmelin* est le premier qui ait parlé de la plante qui nous promet de si grands avantages, d'après des remarques qu'il trouva dans les manuscrits d'un célèbre botaniste, son oncle, & dans ceux de m. *Steller*. Ces deux naturalistes nomment la plante *andromeda*, & font mention tous deux de l'usage utile qu'en font les habitants de la Sibérie & du Kamtschatka, pour réparer leurs forces dans le cas d'évanouissement, quelle qu'en soit la cause. En 1775 m. *Pallas* s'occupa des recherches propres à déterminer plus exactement les vertus de cette plante qu'il nomme *rhododendron chrysanthum*, en allemand *schnée rose*. Il écrivit ensuite une longue lettre, insérée par extrait dans les actes des curieux de la nature à Berlin; il y assure que cette plante a réellement une grande efficacité contre les rhumatismes; que la simple décoction de quelques-uns de ses rameaux cause une vive agitation, & un prurit cuisant dans la partie affectée; qu'une seconde dose, lorsque la première n'a pas suffi, calme parfaitement toutes les douleurs ».

« M. *Colpin* a pris dans le troisième volume des voyages de m. *Pallas*, la description botanique de la plante, & la gra-

vure qu'il en donne. Son goût n'a rien de particulier ; ses feuilles ont simplement un peu d'âcreté & de stipticité ; la décoction en est d'un brun rougeâtre, d'une odeur peu agréable, & d'une saveur approchante de celle d'une forte infusion de thé-bou. M. *Colpin* a préféré d'en examiner les effets près des malades, à l'analyse qui en eût demandé, pour être exacte, une trop grande quantité sur trois livres qu'il avoit seulement reçues de m. *Pallas*. Voici quelques-uns des cas où elle a été employée avec utilité.

Un malade prit tous les matins une demi-tasse d'une infusion de deux onces de cette plante dans l'eau ( nous n'avons pu déterminer la quantité du liquide, l'auteur italien se sert des termes *in un' oncia d'acqua*) presque bouillante ; & fut très-soulagé en fort peu de tems. Un autre malade, dont les douleurs étoient anciennes, n'ayant reçu aucune diminution par ce remède pris ainsi à une seule dose, en prit une seconde l'après-midi même : on augmenta la quantité de la plante du double ; c'est-à-dire, à quatre onces, & la dose fut répétée trois fois par jour. Bientôt il survint du vomissement avec vertige & foiblesse ; le pouls resta extrêmement foible & petit, & l'on commençoit à craindre pour ses jours, lorsque ces graves symp-

tômes se dissipèrent. Les douleurs furent appaisées, mais il resta un serrement de poitrine considérable (1), occasionné par l'humeur rhumatismale fixée sur cette partie; & enfin le malade qui d'ailleurs étoit déjà septuagénaire, mourut, peu de temps après, d'hydropisie.

Une troisième personne dont les douleurs avoient une origine vénérienne, fut promptement soulagée, & guérie enfin parfaitement par l'usage de ce remède. Il est vrai qu'au début les douleurs s'accrurent à un point insupportable; cet état fut court: il lui succéda d'abord un léger tremblement de tête, & ensuite la cessation entière des douleurs.

L'analogie qu'on remarque entre les douleurs rhumatismales & arthritiques, engagea *m. Colpin* à tenter son remède sur un vieillard goutteux: la réussite fut complète. D'abord le malade éprouva une vive démangeaison aux pieds, qui fut promptement suivie d'une sueur copieuse, premièrement aux parties affectées, puis après à tout le reste du corps. *M. Colpin* a observé cette sueur abondante des

---

(1) *Note des éditeurs.* On verra plus bas que l'auteur attribue ce serrement de poitrine à l'usage du remède.

parties malades chez tous ceux dont il a entrepris la cure, & la plus ou moins grande quantité de cette sueur a toujours été la mesure de l'adoucissement plus ou moins marqué des douleurs. Cette sueur, ainsi que la démangeaison, se soutenoient pendant quelques jours, quoique les malades cessassent d'user du remède; ce qui prouve suffisamment sa grande activité. Lorsque les malades s'y étoient accoutumés de manière à n'en plus ressentir d'effet marqué, m. *Colpin* le leur faisoit prendre très-concentré; mais le serrement de poitrine qui ne manquoit pas de survenir, ne lui a jamais permis d'en continuer l'usage.

De tout ce que nous venons de rapporter, on peut conclure que ce nouveau remède n'a pas encore été assez examiné pour en rien décider avec certitude : l'action vigoureuse d'un remède en fait augurer quelquefois favorablement, cependant les rechûtes & les maladies nouvelles auxquelles il donne quelquefois naissance, doivent tenir dans la plus grande circonspection les médecins qui ont de la sagesse & de la prudence.

---

*Note des éditeurs.*

Quoique nous nous soyons adressés à plusieurs célèbres médecins de Paris, il a été impossi-

ble de découvrir la véritable espèce de *rhododendron* dont il est fait mention dans cette feuille périodique. On lui donne le nom de *rhododendron chrysanthum*. LINNEI. Cette dénomination ne se trouve point dans les ouvrages de cet auteur. Le nom d'*andromeda*, GMUEL est un nom générique qui convient à plusieurs espèces décrites dans ses ouvrages. Il seroit donc intéressant que l'auteur de la gazette indiquât le vrai nom que *Linneus* a donné à cette plante, ou bien la phrase descriptive de *Gmelin* ; sans cela il est impossible de connoître la plante en question. Peut-être n'est-elle pas rare, peut-être la possédons-nous dans nos herbiers ? Nous l'ignorons jusqu'à ce que son vrai nom nous soit connu. On pourroit peut-être alors l'employer en médecine, & vérifier les vertus qu'on lui attribue.



*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 16 août & 1<sup>er</sup> septembre 1781.*

LES maladies les plus communes pendant le mois d'août, ont été les fièvres intermittentes, les fièvres continues, les éruptions à la peau, & les dévoiements.

Les fièvres intermittentes ont été quarte (en petit nombre), tierces ou doubles tierces pour la majeure partie, & sur la fin du mois quotidiennes. Le frisson étoit plus ou moins opiniâtre, & presque toujours accompagné d'un mal-être, très-incommode, de l'estomac, d'envies de vomir, d'efforts souvent infructueux, ou de vomissements d'une bile porracée très-âcre; la tête étoit, chez le plus grand nombre, pleine, lourde, douloureuse; on s'appercevoit de disparates, lorsque les malades étoient abandonnés à eux-mêmes, car leurs réponses étoient justes quoique breves, lorsqu'on les interrogeoit. Les sueurs ont été un peu moins abondantes, & moins communes, mais elles n'étoient pas plus critiques que les mois précédents. La fonte & l'évacuation de la bile par des purgatifs réitérés, mais pas trop précipités, ont été les seuls moyens capables de mettre fin à ces fièvres; même après

leur cessation, on a eu beaucoup de peine à rétablir le sang & les autres liqueurs dans leur consistance & qualités naturelles. Aussi le moindre vice dans le régime, dans l'usage des fix choses, que l'on appelle non naturelles, réveilloit la fièvre qui reprenoit son premier type, ou en faisoit un autre non moins opiniâtre. Quelques essais du quinquina n'ont pas été plus heureux, & on a vu des malades qui en avoient usé à la dose ordinaire les autres années, conserver la fièvre ou avoir, après quelque temps, les pieds & les jambes enflées; chez quelques-uns même l'enflure a monté jusqu'aux mains, au visage, & lorsque les viscères du ventre étoient restés faibles ou engorgés, il s'est joint à l'anasarque une véritable ascite. Les diurétiques toniques & salins ont été suivis de bons effets:

Quels que fussent les symptômes des fièvres continues, pesanteur & mal de tête, visage enflammé, langue d'un rouge foncé, sèche & aride, on a reconnu qu'en général elles ne dépendoient point d'une densité inflammatoire du sang, ni de sa pléthore, mais de la nature visqueuse & âcre des humeurs, & spécialement de la bile. Aussi l'expérience a prouvé que les saignées devoient être ménagées, & qu'il falloit insister d'une part sur les relâchans,

tant internes qu'externes, les fibres étant évidemment seches, roides, & ne permettant pas la sécrétion des liqueurs; & de l'autre sur les délayants apéritifs favoronneux. Malgré la chaleur de la bouche, de l'estomac, & la soif, les acides, même les végétaux, n'ont pas parfaitement réussi, lorsqu'ils étoient donnés purs : on s'en est beaucoup mieux trouvé en les neutralisant avec quelques grains d'alkali fixe : c'est pourquoi on a observé de très-bons effets de l'esprit de *Mindererus*. Les vésicatoires aux jambes, & même à la nuque, ont accéléré & dissipé les embarras, les douleurs de la tête, que, chez quelques malades, la saignée du pied sembloit avoir aggravés. Dans la distension extrême des vaisseaux de cette partie, une saignée de la jugulaire a procuré une détente & un relâchement favorables. On a été obligé, ainsi que dans les fièvres intermittentes, de purger plusieurs fois sur la fin.

Plusieurs malades ont eu, au déclin de ces fièvres, des éruptions de millet rouge & blanc, des plaques rouges qui, lorsqu'on les frottoit, s'élevoient quelquefois en ampoules. Leur peau a fariné par la suite, & on a apperçu cette desquamation même chez ceux qui n'avoient point eu d'éruptions sensibles. Il n'étoit pas



nécessaire de provoquer les sueurs qui s'établissoient avec la plus grande facilité : elles ne soulageoient point.

On a donné à cette fièvre le nom de continue-bilieuse , parce qu'en effet c'étoit la bile qui dominoit : il paroît que celles qu'on a appelé malignes ne différoient que par l'intensité des symptômes , & une dépravation plus grande de la lymphe.

Il y a eu des rougeoles , des fièvres scarlatines , dont l'éruption se faisoit difficilement , à plusieurs reprises , & exposoit par conséquent les malades à des accidens , sinon funestes , au moins très-effrayants , tels que la toux , l'oppression , les vomissemens , les coliques , les convulsions.

La petite-vérole a commencé à devenir très-commune , & à s'étendre dans tous les quartiers de cette ville , non-seulement sur les enfans , mais sur les adultes , & même sur les vieillards. La disposition pléthorique humorale , la dissolution antécédente des liqueurs , ont été les vraies causes des ravages qu'elle a faits , sur-tout parmi les adultes ; car en général elle s'est terminée assez heureusement chez les enfans , & même chez les personnes plus avancées en âge , qui n'avoient point

d'autre cause de maladie. Le travail de l'invasion a été difficile & orageux ; la fièvre étoit ardente , la tête embarrassée ; les vomissements opiniâtres & convulsifs ont duré, chez beaucoup de malades , jusqu'au troisieme jour de l'éruption ; chez d'autres la sortie des premiers boutons calmoit tous les accidents, le pouls devenoit doux & régulier , la tête libre , les boissons passaient sans fatiguer l'estomac , les urines qui avoient d'abord été rouges & rares , couloient citronnées, & abondamment, souvent même le ventre s'ouvroit & rendoit une bile poracée , qui bientôt faisoit place à une bile jaune & épaisse , & la maladie parcourait ses périodes sans aucun accident notable. Eu égard à la constitution régnante , on a dû être également réservé sur la quantité de sang , lorsqu'on a été obligé d'en verser , & sur les diaphorétiques , les cordiaux : au contraire on s'est très-bien trouvé des délayants favorables en tisanes , en apozèmes , & bouillons. Quelques malades qui avoient conservé de la chaleur d'entrailles après l'éruption , ont été sensiblement soulagés par les lavements émollients , & quelques prises ( six , huit grains à la fois ) de poudre tempérante de *Stahl* , jusqu'à ce que l'on ait pu

employer les purgatifs qui ont dû être administrés plusieurs fois.

On a vu quelques complications de la fièvre scarlatine, du pourpre, & de petits boutons d'un rouge pâle, mais durs, & qui ne rendoient rien. Ces complications ont été fâcheuses dans le temps de la maturation & de la pleine suppuration; mais, à l'exception du mal-êtres dans lequel elles ont jetté les malades en renouvelant en petit tous les accidents de l'éruption variolique, & combattues par le seul traitement dont nous avons parlé, elles n'ont fait que retarder de quelques jours la chute des croûtes, & la convalescence.

Le succès très-incertain des vésicatoires a donné lieu à m. *Majault* de proposer cette question : *Dans quel temps de la petite-vérole est-il plus avantageux d'appliquer les vésicatoires. Dans le temps de la maturation, avant la fièvre secondaire, ou quand elle s'annonce, ou enfin dès l'invasion de la maladie ?* Ce problème lui a paru assez important pour mériter d'être traité, malgré toutes les réflexions lumineuses de plusieurs praticiens célèbres, éparées dans leurs ouvrages, ou discutées *ex professo*.

La multitude des dévoiements, même dysentériques, qui a attaqué le peuple principalement, a été attribuée à l'abon-

dance des fruits, dont le vil prix a engagé les domestiques, les artisans, & la classe nombreuse des gens peu fortunés, à en faire de véritables excès. M. *Thierry*, médecin ordinaire du Roi, a pensé que la qualité des eaux très-basses y contribuoit beaucoup, & a comparé l'état actuel de la rivière de Seine, avec celui décrit par m. *de Jussieu* dans le mémoire qu'il en a communiqué à l'académie des sciences. Quoi qu'il en soit, les apéritifs doux, les délayants alliés aux mucilagineux, ont rétabli le calme dans le ventre, & la plupart des malades en ont été quittes pour beaucoup de foiblesse, suite de la diète sévère qu'ils ont été obligés de garder. Dans les flux dysentériques le sang étoit d'une teinte légère, beaucoup délayé; en un mot, avoit un caractère de dissolution. On a remarqué que les dysentériques qui avoient été saignés plusieurs fois, par la raison seule de la dysenterie, avoient été malades plus longtemps, & avoient eu une convalescence plus longue & plus difficile.

Il y a eu des jaunisses opiniâtres qui n'ont cédé qu'à l'usage continué & alternatif des délayants, des apéritifs, des purgatifs, & sur la fin, des eaux minérales martiales.

On

On a observé des gonflements dans les glandes du col ; des aisselles , des aînes , & spécialement des amygdales. Celles-ci étoient prodigieusement tuméfiées , fort rouges , ainsi que l'arrière-bouche , & se couvroient d'aphtes jaunes qui creusoient de quelques lignes ; l'émétique , comme vomitif , après avoir beaucoup délayé le premier jour , ensuite les purgatifs ont diminué la gêne de la gorge , & la difficulté d'avaler : mais malgré la continuité du traitement , ces glandes sont restées long-temps fort grosses & rouges , sans causer d'autre incommodité que de forcer les malades à un régime exact & au repos ; car la moindre chaleur occasionnée soit par l'exercice , soit par la nature des aliments , faisoit renaître la douleur & la difficulté de la déglutition.

Beaucoup d'enfants ont été tourmentés de vers lombricaux & d'ascarides qui se régénéroient très-promptement.

M. *Descemet* a observé que depuis le mois de juillet il avoit vu plusieurs femmes dont l'écoulement périodique avoit été plus abondant , & duré plus long-temps que de coutume.

M. *Pajon* a rapporté l'histoire d'un prêtre âgé de cinquante-sept ans , assez fortuné pour mener une vie aisée , & se

tenir dans la plus scrupuleuse propreté ; qui , depuis plus de trente ans , est attaqué d'une maladie pédiculaire universelle qui a résisté à tous les remèdes , & n'a cédé que pour un temps à une fumigation faite avec le cinnabre : elle s'est remontrée après quatorze mois , & est aujourd'hui au plus haut degré.

*M. Philip* , doyen , a fait part d'un de ces écarts de la nature , qui , quoique déjà connus , surprennent toujours. On avoit été obligé de mettre les vésicatoires à une femme , aux jambes ; le temps des règles est arrivé , & elles ne paroissent point : mais la plaie faite par les vésicatoires se gonfle , les vaisseaux de la peau s'ouvrent , & versent du sang assez abondamment pendant tout le temps que les règles avoient coutume de couler.

*M. Devilliers* a lu l'histoire de la maladie d'un homme qui avoit succombé à des coliques néphrétiques. On lui a trouvé deux pierres considérables implantées dans la substance du rein gauche : les urines n'avoient jamais été chargées de graviers.

Rien n'est plus commun que de rencontrer des malades victimes de leur crédulité & de leur soumission aux conseils du premier venu , malgré les accidents que leur occasionnent les prétendus remèdes

souverains dont on leur fait faire usage. M. *Nizon* a fait l'histoire des ravages produits par l'application de la menthaftre dans l'oreille d'un vieillard âgé de quatre-vingt-onze ans, & sourd depuis quatorze, à la suite d'une fièvre maligne. Une inflammation de l'oreille & de toutes les parties voisines, au point d'empêcher la déglutition, avec fièvre, déchirement des vaisseaux de la conque, & suppuration, furent les effets de ce remède. Ces accidents dissipés avec peine, le malade étoit encore plus sourd ; ce qui ne devoit pas surprendre : mais ce qui est étonnant, c'est qu'il ait été assez peu raisonnable pour céder à de nouvelles sollicitations, & recommencer l'application du même remède, dont, par bonheur, m. *Nizon* a promptement arrêté l'inflammation qui commençoit.



# **OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.** **A O U S T 1781.**

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	13, 5	21, 5	17, 8	27 II, 6	27 II, 6	27 II, 10
2	13, 4	19, 3	13, 7	27 II, II	28 0, 2	28 1, 0
3	10, 5	20, 3	15, 9	28 1, 4	28 1, 5	28 2, 0
4	11, 8	19, 1	14, 8	28 2, 4	28 2, 7	28 2, 4
5	10, 4	16, 3	14, 4	28 1, 8	28 1, 1	28 0, 3
6	11, 6	17, 8	13, 2	27 II, 10	27 II, 2	27 II, 0
7	10, 7	15, 8	14, 0	27 II, 0	27 II, 3	27 II, 10
8	12, 2	20, 5	16, 2	27 II, 8	27 II, 6	27 II, 6
9	13, 0	22, 0	19, 0	27 II, 4	27 II, 9	27 II, 10
10	17, 2	24, 5	19, 8	27 II, 10	27 II, 4	27 II, 5
11	16, 4	22, 8	20, 2	27 II, 4	27 II, 10	27 II, 6
12	17, 6	25, 5	19, 0	27 II, 4	27 II, 4	27 II, 5
13	15, 5	22, 3	16, 2	27 II, 0	27 10, II	27 II, 3
14	12, 5	21, 3	17, 4	27 II, 4	27 II, 0	27 10, 0
15	15, 0	17, 0	14, 5	27 8, 8	27 9, 0	27 9, 1
16	11, 2	19, 0	13, 6	27 9, 1	27 8, 6	27 9, 4
17	11, 0	19, 5	17, 5	27 10, 0	27 10, 1	27 10, 3
18	13, 0	22, 8	15, 2	27 9, II	27 9, 2	27 8, 4
19	13, 7	16, 0	13, 0	27 7, 4	27 7, 4	27 8, 0
20	11, 7	17, 8	11, 6	27 9, 0	27 9, 4	27 10, 0
21	10, 0	16, 0	12, 7	27 II, II	28 0, 10	28 1, 9
22	10, 5	17, 4	14, 0	28 2, 0	28 2, 0	28 1, 4
23	10, 0	19, 0	14, 9	28 0, 2	27 II, 0	27 10, 0
24	11, 3	20, 2	19, 5	27 8, 10	27 8, 0	27 8, 0
25	14, 0	20, 0	15, 7	27 8, 4	27 8, II	27 10, 3
26	12, 3	21, 0	18, 0	27 II, 4	27 II, 4	27 II, 3
27	14, 5	24, 0	20, 8	27 10, 3	27 9, 0	27 8, II
28	14, 8	21, 8	15, 8	27 9, 4	27 8, 9	27 9, 4
29	14, 8	15, 9	15, 5	27 9, 8	27 10, 3	27 II, 1
30	13, 2	21, 5	18, 1	28 0, 0	27 II, 5	27 10, 5
31	15, 5	23, 3	19, 0	27 10, 0	27 10, 4	27 II, 2



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
1	N-O. nu. chaud.	S. nuages, chaud.	N. couvert.
2	N-O. beau.	N. beau.	N. beau.
3	N. <i>idem.</i>	S-O. nuages.	N. nuages.
4	N-E. nuages.	N-E. beau.	N-E. beau.
5	N. cou. petite pl.	N-O. n. t. au loin.	N. couvert.
6	S-O. cou. brouil.	S-O. nuag. pluie.	S-O. nuages.
7	S-O. <i>id.</i> pluie.	O. couv. pluie.	N. couvert.
8	N-O. nuages.	S-O. beau.	S-O. beau.
9	S. beau.	O. <i>idem.</i> chaud.	N. <i>idem.</i> chaud.
10	E. nuages, très-chaud.	S. couv. très-ch. tonn. au loin.	N. couvert, très-chaud.
11	N. c. pl. ton. électr.	E. beau, très-ch.	N E. be. chaud.
12	E. beau, très-ch.	O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> éclairs.
13	N. nuages, chaud.	O. nuages, chaud.	N-O. beau.
14	N-O. & O. beau.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
15	S. nuag. pl. vent.	S-O. beau, vent.	S-O. beau.
16	S. nuages, vent.	S-O. n. v. pet. pl.	S-O. <i>idem.</i>
17	S-O. beau.	S-O. beau.	O. <i>idem.</i>
18	N-E. <i>idem.</i>	E. c. pet. pl. él.	N. <i>id.</i> frais, écl.
19	N-O. couv. pluie.	N. nuages, pluie, tonn. au loin.	N. couvert, frais.
20	S-O. nu. br. v. fr.	N-O. <i>id.</i> électr.	N-O. beau.
21	N-O. n. v. brouil.	N-O. nuag. frais.	N. n. fr. aur. bor.
22	N. beau.	N. beau.	N. beau.
23	N-E. <i>idem.</i>	E. & S-E. <i>id.</i> ch.	E. <i>idem.</i> chaud.
24	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> vent.	S-O. <i>idem.</i>
25	S-O. nu. pl. vent.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> aur. bor.
26	O. beau.	O. beau, chaud.	S-O. beau, chaud.
27	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> vent.	S. <i>idem.</i>
28	S-O. nu. pl. vent, tonn. électr.	S-O. nuag. pluie, vent.	O. beau.
29	S-O. nu. pl. vent.	S-O. nuag. chaud.	S-O. <i>idem.</i>
30	S-E. b. brouil. ch.	S. beau, chaud.	N-E. <i>idem.</i>
31	S-E. beau, chaud.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 25, 5 deg. le 12

Moindre degré de chaleur . . . . 10, 0 le 21

Chaleur moyenne . . . . . 16, 14 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 2, 7 le 4

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 7, 4 le 19

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 11, 0.

Nombre de jours de Beau . . . . 13

de Couvert . . . . 2

de Nuages . . . . 16

de Vent . . . . 8

de Tonnerre . . . 6

de Brouillard. . . 4

de Pluie . . . . 12

Quantité de Pluie . . . . . 15, 0 lignes.

D'Evaporation . . . . . 81, 0

Différence . . . . . 66, 0

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.

N.-E. . . . . 2

N.-O. . . . . 4

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 9

E. . . . . 2

O. . . . . 3

TEMPÉRATURE : Très-chaude &amp; très-fèche.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> septembre. 1781.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois d'août 1781 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

IL y a eu , ce mois , des alternatives dans la température de l'air. La liqueur du thermometre qui , le premier du mois , s'étoit élevée au terme de  $20\frac{1}{2}$  degrés , est baissée , dans les jours suivans , au point que le 8 elle n'a pas été observée au-dessus de celui de 13 degrés. Le 12 elle s'est portée à 21 degrés ; & , dans les derniers jours du mois , à 22 degrés.

Le tonnerre a grondé plusieurs jours. Cependant nous n'avons guere eu de pluie que par ondées. Le vent a varié : il a été *sud* les derniers jours du mois.

Le mercure , dans le barometre , a presque toujours été observé au - dessous du terme de 28 pouces ; le 4 il s'est élevé à 2 degrés au-dessus de de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	9 fois du sud.
6 fois du nord	7 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois du sud	6 fois de l'ouest.
vers l'est.	

Il y a eu 12 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.	4 jours d'éclairs.
--------------------	--------------------

6 jours de tonnerre.	2 jours de grêle.
----------------------	-------------------

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'août 1781.*

LA petite - vérole n'a guère régné, ce mois, avec moins de violence ni avec moins d'étendue que dans les mois précédents. Plusieurs, tant parmi les enfans que parmi les adultes, en ont été les victimes.

Une fièvre putride maligne a régné aussi dans nombre de familles, sur-tout dans le peuple. Elle s'annonçoit par un très-grand abattement accompagné d'un mal de tête insupportable, & suivi bientôt de la prostration des forces vitales : les saignées devoient être ménagées ; les émético-cathartiques se trouvoient plus indiqués, & cela dans le premier période de la maladie. Dans nombre de personnes néanmoins la fièvre continue a été inflammatoire dans son principe : dans ce cas on conçoit que les saignées étoient le remède efficace ; c'étoit sur-tout dans la tête que l'engorgement inflammatoire avoit lieu, & alors, après avoir désempli les vaisseaux en général à certain point, on se trouvoit par fois obligé de faire quelque saignée locale, soit à la veine jugulaire ou à l'artère temporale, soit en appliquant des sangsues aux tempes.

La fièvre tierce & la double-tierce ont encore été très-dominantes dans le cours de ce mois. Un grand nombre de personnes sont tombées, à la suite de ce genre de fièvre, dans l'enflure oedémateuse des extrémités inférieures, & même quelques-unes dans l'ascite & dans l'hydropisie de poitrine.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*L'art de nager, avec des avis pour se baigner utilement, précédé d'une dissertation où l'on développe la science des anciens dans l'art de nager, l'importance de cet exercice, & l'utilité des bains, soit en santé, soit en maladie. Ouvrage utile à tout le monde, & destiné particulièrement à l'éducation des jeunes militaires du corps royal de la marine. Par THEVENOT, orné de vingt figures dessinées & gravées par Charles Moëtte. Quatrième édition revue, corrigée & considérablement augmentée; suivie de la dissertation sur les bains des Orientaux. Par m. P. D. L. C. A. A. P.*

Balnea, vina, Venus corrumpunt corpora sana.

Corpora sana dabunt, balnea, vina, Venus.

BACCIUS DE THERMIS, lib. 76, 28.

*A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Augustins, 1781, avec approbation & privilege du roi. 1 vol. petit in-12 de 363 pages. Prix broché 3 <sup>4</sup>/<sub>5</sub>; & 3 <sup>4</sup>/<sub>5</sub> 10<sup>s</sup> port franc par-tout le royaume. Le même livre, grand format in-8°, prix broché 6 <sup>4</sup>/<sub>5</sub>; & 7 <sup>4</sup>/<sub>5</sub> port franc par-tout le royaume.*

Ce volume renferme quatre parties distinctes. La première est une dissertation sur les bains, leur

ancienneté, leur usage, & leur utilité; l'auteur y a rassemblé presque tout ce qu'on peut dire d'intéressant sur cette matière. La seconde est la seule qui appartienne à *Thevenot* de tout l'ouvrage; elle contient des leçons sur l'art de nager: c'est, à proprement parler, une seconde édition du petit ouvrage qu'a donné ce voyageur célèbre. Les préceptes sont très-simples & très-faciles à saisir: sont-ils également faciles à suivre dans la pratique? Nous conseillons très-fort qu'on ne se hasarde jamais à le tenter sans être environné de secours, & sur-tout de ceux d'un habile nageur. La troisième est le recueil de tous les écrits que l'éditeur a pu trouver sur les corps qui surnagent, & dont on peut s'aider pour traverser les fleuves, les rivières, échapper à un naufrage; m. l'abbé de la Chapelle fournit, avec raison, beaucoup sur cet article qui auroit pu être plus étendu & plus instructif encore, à ce que nous croyons. La quatrième, également importante, offre, d'après les écrits des médecins, plusieurs moyens de secourir efficacement les noyés: l'ouvrage est suivi d'une dissertation de m. *Timoni*, médecin à Constantinople, sur les bains des Orientaux. Elle est curieuse & intéressante; l'auteur y détaille les avantages & les inconvénients qui résultent parmi ces peuples de l'usage fréquent de plusieurs espèces de bains.

Nous sommes fâchés de lire dans une note, 1<sup>re</sup> page de l'ouvrage, que le prix du traité de Borelli, de *motu animalium*, est peu connu en France, &c... Celui qui a fait la note pour annoncer que la meilleure édition de ce traité, par *Bernoulli* en 1743, se trouve chez *Lamy*, libraire, quai des Augustins, auroit dû honnêtement laisser de côté cette inculpation fautive jusqu'au ridicule, & se contenter de donner l'adresse de son libraire.

*Mémoire clinique sur les maladies vénériennes. Utrecht, chez B. Wild; Paris, Barois l'aîné; Londres, P. Elmsly. 1780. in-12 de 309 pages, sans compter la table.*

Nous avons entendu louer cet ouvrage; c'étoit sans doute sur parole: pour nous, qui l'avons lu, nous pouvons en porter un jugement bien différent. Beaucoup de jactance, beaucoup d'effronterie, beaucoup de forfanterie, beaucoup de cynisme, nulle solidité, nul savoir, rien de neuf. Mais cet ouvrage peut être dangereux; on y trouve l'arsenic conseillé & extérieurement & intérieurement; on s'y prend d'une manière séduisante, mais contradictoire: car dans plusieurs endroits de cet écrit, on proscriit l'usage interne des substances vénéneuses; on déclare même qu'on se garderoit bien de les employer. Cependant l'auteur prône l'arsenic; comme il le prêna déjà il y a quelques années: un chirurgien trop crédule osa, sur cette annonce, l'employer, & il eut lieu de se repentir de son imprudence. En ne se nommant pas, l'auteur a cru qu'il pourroit en imposer, & qu'on croiroit à sa longue pratique, à ses voyages multipliés, à ses nombreuses observations, à ses fautes & à ses erreurs, à sa candeur, à sa bonne foi, à son zèle ardent pour l'humanité. Il met tout en œuvre pour persuader qu'il est excellent médecin, adroit chirurgien, intelligent pharmacien. Il n'est cependant, de fait, ni médecin, ni chirurgien, ni pharmacien. A peine a-t-il appris les éléments de la langue latine, il n'a jamais vu manipuler dans une pharmacie; il n'a jamais fréquenté aucune école de chirurgie, ni travaillé sous les maîtres de

cet art ; il n'a jamais pris aucune inscription en médecine , ni suivi aucun médecin au lit des malades. Dans sa première jeunesse il a , dit - on , porté les armes ; en 1770 , il vendoit un syrop à Avignon , à Marseille , à Montpellier. En 1773 , il étoit à Paris avec de fausses lettres de docteur en médecine , qu'il avoit l'audace de montrer , & qu'il disoit tenir de deux facultés ; mais toutes deux se sont récriées authentiquement contre ce faux. La souplesse , l'intrigue , l'industrie , l'y soutinrent quelques années ; une action d'éclat le força d'en sortir en 1777 : il alla se cacher à Londres qu'il a quitté pour aller faire des dupes ailleurs. Tel est l'homme qui ose se couvrir du masque de la probité & de la vertu , qui s'érige en censeur & en Caton , qui s'enveloppe du manteau de la philosophie , qui nomme les médecins , ses confreres ; qui prend le ton d'un réformateur , d'un législateur , qui parle d'anatomie , lui qui n'a jamais vu aucune démonstration.

Si cet ouvrage qu'on annonce , faussement peut-être , se vendre à Paris , étoit déferé au tribunal de la Justice , il attireroit sûrement l'animadversion , qu'il mérite.





---

*SÉANCE publique de la faculté de médecine de Paris, tenue le jeudi 6 septembre 1782.*

M. le doyen a annoncé pour sujet d'un second prix de la somme de 200 liv., qui sera adjugé à la séance de 1782, la question suivante : *Décrire le rachitis, exposer ses différences, ses causes, son traitement & les moyens d'en préserver l'enfance.* Les mémoires seront envoyés francs de port, avant le premier Avril prochain, à m. Philip, doyen de ladite faculté, place Saint-Sulpice, avec les conditions exigées par toutes les académies. On a lu ensuite un *mémoire sur le ver solitaire*, dans lequel l'auteur, m. Pajon de Moncets, annonce aux naturalistes que ce qu'ils ont pris pour la queue de cet insecte est réellement la tête, & vice versa ; l'éloge de m. Lieutaud, premier médecin du Roi, &c. par m. de la Servolle ; un *mémoire sur l'empoisonnement des Jacobins de la rue Saint-Jacques avec le verd-de-gris*, par m. Morisot des Landes ; l'éloge de m. Bertrand, par m. le Preux ; un *mémoire où l'on annonce la découverte du véritable siège de la rage*, par m. Sallin ; l'éloge de m. Buffon, premier médecin de madame comtesse d'Artois, &c. par m. Philip, doyen ; un *mémoire sur la maladie singulière de Pierre Pouble* (1), chi-

---

(1) Cet infortuné, dont l'état annoncé dans diffé-

*urgien*, par m. *Saillant*. A cette occasion le doyen a annoncé un prix d'émulation, consistant en un double jeton d'or, pour l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Quelles sont les maladies de la moëlle, leurs signes, leurs différentes causes, & le traitement convenable à chacune d'elles*. Ce prix sera adjugé en la même séance de 1782; les mémoires doivent être envoyés avant l'époque indiquée ci-dessus, & avec les mêmes conditions. M. le doyen lut ensuite un extrait d'un *mémoire sur les pese-liqueurs, & construction d'un nouvel aréomètre*, qu'on pourroit appeller *universel*, par m. de *la Planche*, qui a fait en public différentes expériences intéressantes avec ce nouvel aréomètre, pour l'universalité duquel il a fait voir trois échelles de graduation de la plus grande utilité. Le temps n'a pas permis de lire encore divers mémoires que le doyen a cependant annoncés, tels que *la suite des mémoires pour servir à l'histoire des maladies régnantes dans les différentes saisons de l'année*, par m. *Doublet*; *l'extrait des thèses soutenues aux écoles de la faculté*, par m. de *la Planche*; *une suite d'observations sur les avantages de la douche d'eau froide dans les maladies nerveuses, & autres affections dépendantes de foiblesse & de relâchement*, princi-

---

rents journaux, a excité la commiseration générale, est mort le lendemain de la séance. On a fait l'ouverture de son corps le samedi 8 septembre. On en donnera le détail dans les papiers publics,

pâlement dans les engorgements de matrice, par m. Sigault; enfin un mémoire très-intéressant sur une maladie particulière aux ouvriers de la manufacture royale de porcelaine établie à Sèvres, par m. le Roux des Tillels, qui depuis plusieurs années l'a observée, s'en occupe tous les jours, & a fait sur cette maladie toutes les observations physiques & anatomiques qui peuvent servir à la combattre avec succès. Le public a paru très-satisfait de cette séance, & l'a prouvé par ses applaudissements réitérés.



## T A B L E

## DU MOIS D'OCTOBRE 1781.

SECOND EXTRAIT. *Collection d'observations sur les maladies & constitutions épidémiques; par m. LEPECQ DE LA CLOTURE, médecin.* page 289

Suite & fin de l'essai sur les moyens de perfectionner l'étude de la médecine; par m. JADELOT, méd. 309

Observation sur un tænia; par m. MOULENQ, méd. 330

Observation sur une tumeur au fémur très-volumineuse; par m. FORT, chir. 336

Réflexions & observations sur l'abus de la saignée pendant la grossesse; par m. D'ALIGNY, chir. 344

Lettre aux auteurs du journal de médecine; par m. GARNIER, méd. 359

Extrait de l'antologie romaine, n°. 5, juillet 1780. Observation de m. COLPIN. 353

Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 16 août & 1<sup>er</sup> septembre 1781. 362

Observations météor. faites à Montmorency. 372

Observations météor. faites à Lille. 375

Maladies qui ont régné à Lille. 376

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 377

Stance publique de la fac. de méd. de Paris. 381

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1781. A Paris, ce 24 septembre 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1781.

---

EXTRAIT.

*OBSERVATIONS sur la nature, les causes & le traitement de la fièvre lente ou hectique ; par m. FOURNIER, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, de la société royale des sciences, médecin pensionné de la ville de Dijon ; médecin des états-généraux du duché de Bourgogne, & inspecteur des eaux minérales & médicinales, tant*  
Tome LVI. Bb

386 OBSERVATIONS  
de France qu'étrangères. A Dijon, chez  
L. N. Frantin, imprimeur du Roi.  
M. DCC. LXXXI. (in-8°. de 215 pages).

L'AUTEUR de ces observations est un des plus anciens médecins de la France, peut-être même est-il le plus ancien. Il fut un de ceux qui, en 1722, se dévouèrent courageusement pour porter du secours aux habitants de Marseille où régnait une peste très-meurtrière.

Ce traité est divisé en deux parties. Avant que d'entrer en matière, m. *Fournier* donne le précis de quelques propositions qui établissent l'essence & la cause de la fièvre en général, pour en faire l'application à la fièvre lente, & en déduire tous les symptômes ou phénomènes qu'on y remarque. Nous ne nous arrêterons point à ces préliminaires physiologiques, trop concis pour être présentés par extrait, mais pas assez succincts cependant pour être copiés. Nous allons donc nous occuper de l'ouvrage même, & suivre l'auteur dans les observations qu'une expérience de soixante ans lui ont permis de faire sur une espèce de fièvre très-commune.

La fièvre hectique, dit m. *Fournier*, la moins dangereuse en apparence, enlève cependant la troisième partie du genre humain.

On la reconnoît difficilement dans son principe, lors sur-tout qu'elle n'est pas annoncée par les présages d'une suppuration interne, par un repompement subit ou prolongé d'une suppuration des parties externes dans la masse du sang, par des frissons plus ou moins considérables, & par des redoublements plus ou moins sensibles.

Elle est si légère d'abord, que les malades eux-mêmes ne se défient point de ses premières impressions. Mais lorsqu'elle a continué quelque temps, & qu'elle est sur la fin du premier degré, elle a deux redoublements tous les jours. Le premier se déclare dans le commencement de la digestion; il est plus ou moins marqué, & se termine plutôt ou plus tard, selon le mauvais état de l'estomac, ou la quantité de matiere étrangere qui passe alors dans le sang. Le second redoublement paroît aux approches de la nuit, ou dans la nuit même, & se prolonge jusqu'au matin; il finit presque toujours par des sueurs plus ou moins abondantes.

On ne doit admettre, suivant *m. Fournier*, que deux especes de fièvre lente ou hectique, auxquelles toutes les autres se rapportent.

La premiere, qu'on peut appeller essentielle ou idiopathique reconnoît dans son

principe le vice-général de la masse du sang & de nos fluides, lequel produit des obstructions dans les neuro-lymphatiques; ce qui établit l'unique & véritable cause de toutes les fièvres lentes. L'autre espece de fièvre lente est nommée *secondaire* ou *symptomatique*; parce qu'elle se joint à toutes les suppurations internes, & même externes, aux obstructions, aux tumeurs squirrheuses des viscères, & à l'épanchement des eaux dans quelque cavité. Elle se développe souvent à la fin des fièvres malignes; elle se joint plus fréquemment encore au levain scorbutique, scrophuleux, vérolique; elle accompagne toujours l'action des poisons, dont quelque partie a passé dans la masse du sang (1).

Ici M. F. rapporte un fait dont il a été témoin. Une fièvre intermittente tierce & double tierce épidémique, se déclara à Montpellier vers la fin du mois de juin 1733. Dans le temps où la maladie étoit le plus répandue dans la ville, arriva un empirique ou bateleur dont le nom vrai ou faux étoit *Troublot*, avec son cousin, qui, par son effronterie & par des certificats supposés, surprit d'autant plus aisément la religion & la confiance de quelques ma-

---

(1) Les poisons corrosifs agissent en entamant la substance même de la fibre.



gistrats municipaux , que ces prétendues attestations portoient qu'il avoit guéri , dans quelques villages de l'Artois & de Flandres , une fièvre double tierce qu'il assuroit avoir le même caractère que celle qui régnoit dans la ville , & obtint , par ce moyen , la permission de distribuer son remède. Cet empoisonneur public annonça d'abord deux remèdes particuliers également spécifiques : l'un , pour emporter promptement la fièvre ; l'autre , pour la prévenir & s'en préserver. Le premier étoit une pilule de couleur brune , du poids d'environ dix grains ; le second consistoit en une pastille blanchâtre du poids de vingt-quatre grains. Le 27 juin un porteur de chaise âgé de quarante-deux ans , d'un tempérament fort & vigoureux , qui avoit pris vers le minuit une pilule , fut tourmenté par des vomissements énormes ; bientôt une fièvre considérable s'étant allumée avec des envies continuelles de vomir ; & une chaleur très-vive dans l'estomac , il fut saigné deux fois dans l'espace de quatre heures ; il languit quelques mois , & mourut des suites de la pilule qu'il avoit pris. Le même jour une femme âgée de trente-quatre ans , qui avoit avalé une pilule semblable , vomit deux fois avec beaucoup d'efforts au bout d'un quart d'heure ; elle éprouva deux foiblesses con-

fidérables après lesquelles elle avoit senti une chaleur & un feu très-vif dans les entrailles ; & avoit eu des déjections sanguinolentes accompagnées d'épreintes & de douleurs continuelles. Malgré les secours administrés avec soin à cette femme , il survint une dysenterie qui se termina par la suppuration des intestins , & une fièvre lente qui la consumerent fort rapidement.

Plusieurs autres coururent danger de perdre la vie , pour avoir fait usage de ces pilules ; cependant ils eurent le bonheur de se tirer d'affaire.

Ces funestes catastrophes , qui ne se répètent que trop souvent , ne rendent pourtant pas plus circonspect. L'audace du charlatan étonne si fort le peuple , qu'il boit avec sécurité dans la coupe empoisonnée que sa main lui présente.

M. *Fournier* rapporte ensuite deux autres observations qui tendent à prouver que le sublimé corrosif dont on a fait tant usage depuis 20 ou 25 ans , pour guérir les maladies vénériennes , est un remède dangereux , & si dangereux , qu'il seroit (*dit-il*) à désirer pour l'humanité & pour la conservation des jeunes personnes de l'un & l'autre sexe , qu'il n'eût jamais été découvert ni connu. Les sujets de ces deux observations se trouverent bien de l'usage du sublimé ; ils lui devoient la santé , lors-

qu'après trois mois ils éprouverent les premières atteintes d'un mal qui les conduisit au tombeau, l'un de consomption, l'autre d'une hydropisie de poitrine.

Quoique l'autorité d'un médecin qui a blanchi dans l'exercice de la médecine doive être d'un grand poids dans une infinité de circonstances, néanmoins comme *Fournier* ne rapporte que deux observations, on pourroit dire que ses craintes & les alarmes qu'il inspire ont pris naissance dans la bonté de son cœur, & dans sa sensibilité, si les médecins les plus employés de la capitale n'avoient à citer des exemples très-multipliés des effets meurtriers du sublimé corrosif. Ce remède est d'autant plus dangereux & perfide, qu'à raison de son vil prix, & par la facilité la plus condamnable, les hommes de toute classe peuvent toujours se le procurer, que son usage n'a rien de gênant, & que son action sur le virus est aussi prompte que puissante ; ce remède, pris dans un véhicule étendu, semble même d'abord augmenter les forces, & en quelque sorte la vitalité ; mais il ne tarde point à épaisir les sucs lymphatiques, il oblitère leurs vaisseaux, il paralyse même les glandes & les viscères sur lesquels il a fait le plus d'impression, il dispose ainsi à la mélancolie, au marasme, & à une lan-

gueur qui ne se termine souvent qu'avec la vie. Le sublimé corrosif doit donc être réservé pour des cas particuliers & très-graves, dont lui seul peut triompher; mais quoiqu'il ait dissipé en peu de temps des douleurs atroces & des symptômes qui annonçoient le danger le plus pressant; il auroit été à souhaiter que jamais on n'ait songé à en faire un remède; car il est bien constant que le sublimé corrosif a fait une infinité de victimes, & que le plus grand nombre des vénériens qu'il a guéris, auroient guéri sans aucune suite fâcheuse par le mercure en friction.

Si la vigilance de la police ne peut empêcher la vente de ce remède, si malgré les vues bienfaisantes du gouvernement les charlatans continuent à le distribuer sous des noms imposants, c'est une obligation de plus pour les médecins à faire connoître le danger de l'usage du sublimé corrosif: c'est le poison le plus violent, il ne peut presque jamais devenir un remède salutaire.

Revenons à la fièvre hectique, & voyons avec *m. Fournier* quelles en sont les causes. La cause immédiate est l'obstruction des vaisseaux neuro-lymphatiques. Les causes antécédentes & éloignées sont la mauvaise conformation du thorax; une poitrine serrée & gênée dans le mou-

vement de la respiration; un sang vif, animé, acrimonieux; les vaisseaux de tout le corps foibles & délicats; le virus scrophuleux cancéreux; le virus vérolique; les poisons, &c. &c. . .

L'auteur, après avoir décrit chacun des trois degrés de la fièvre lente ou hectique, établit le traitement qu'il estime convenir à cette maladie. Ce n'est pas un traitement général, qui laisse à la sagacité du jeune médecin la faculté de se déterminer selon les circonstances; c'est un traitement relatif à six maladies suivies par m. *Fournier*. Ainsi l'on trouve la méthode curative de l'auteur dans six observations annoncées par quelques remarques préliminaires que voici :

« Je n'entreprends pas ici (dit-il) le traitement général & particulier de toutes les fièvres lentes & hectiques, ce seroit un ouvrage d'une trop longue discussion; d'ailleurs les médecins praticiens connoissent bien mieux que moi les différentes causes qui les produisent, & la véritable route qu'on doit suivre pour les combattre, autant que les ressources de l'art peuvent le permettre ».

« Je prétends encore moins indiquer quelque méthode particulière, ou quelque remède spécifique contre ces maladies; je me propose seulement d'exposer les moyens

dont l'observation & l'expérience m'ont démontré l'utilité & les avantages dans la fièvre lente , inséparable de la phthisie pulmonaire , dans celle qui accompagne l'action des poisons corrosifs pris intérieurement , & dont quelque partie a passé dans la masse du sang ; & je finirai par celle qui se joint au levain syphilitique , mal traité dans son commencement , oublié ensuite pendant plusieurs années , sans laisser aucune impression sensible de ses effets , & qui , ayant presque changé de nature par la longueur du temps , détermine souvent la fièvre lente , sans qu'on se défie de sa véritable cause , ou qu'on soupçonne la première source qui la produit ».

« J'examinerai d'abord dans le premier chapitre la fièvre lente , toujours & essentiellement jointe à la phthisie pulmonaire , soit dans son commencement , soit dans son progrès ; je passerai ensuite aux deux autres especes de fièvre lente déjà énoncées ».

« La véritable phthisie pulmonaire dépendante d'un ulcère formé dans la substance du poumon , & soutenu par le vice du sang & une acrimonie générale de la masse des humeurs , a été constamment & sera toujours , dans tous les temps , supérieure à toutes les ressources hu-

maines , même vers la fin du premier degré ».

« Je fais bien que quelques médecins se flattent de l'avoir radicalement détruite, même à la fin du second degré; mais ils ont été trompés & induits en erreur par des suppurations accidentelles dans le poumon, par des vomiques, des tubercules qui suppuoient, par de légères entamures du poumon, occasionnées par un rhume très-long & d'un mauvais caractère, par des métastases & des repompements des matieres de quelque tumeur externe dans la poitrine ».

« Toutes ces maladies forment bien le germe de la véritable phthisie, en présentent même, en apparence, tous les symptômes; tels que la fièvre lente, la toux, les crachats purulents, l'oppression qu'on guérit très-souvent; mais ce n'est pas la véritable phthisie pulmonaire, lorsque les *liquamens* purulents n'ont pas encore travaillé sur la propre substance du poumon, qu'il n'y a point d'ulcère formé dans ce viscère, & que la masse du sang n'a pas contracté un fonds d'acrimonie générale, qui étend d'un jour à l'autre l'ulcère, & qui s'oppose constamment à sa parfaite réunion; mais si ces accidents se réunissent & se trouvent dans quelque sujet que ce puisse être, dès lors la véri-

table phthisie est commencée, & parmi le grand nombre de malades que j'ai traités en Languedoc & en Bourgogne, surtout dans cette première province où cette maladie est encore plus fréquente, non-seulement par la constitution naturelle des fluides très-disposés à la raréfaction, au bouillonnement, & par conséquent à l'*hémophthisie* (1), source ordinaire des phthisies, mais encore par la sécheresse, la chaleur du climat, l'air salé qu'on y respire, & les aliments de même nature, je n'ai pas été assez heureux de guérir un véritable phthique, quoique

---

(1) C'est ainsi que ce mot est écrit en cet endroit de l'ouvrage (pag. 105); il est orthographié de même pag. 116; & pag. 175 où l'on voit aussi *émophthisie*. Ces deux manières sont fautives. En écrivant *hémophthisie*, ce mot doit signifier corruption, consommation du sang; car il sera censé formé de *αἷμα*, *sanguis*, & de *φθίσις*, *corruptio*, *consumptio*. Ce n'est cependant pas l'idée qu'on veut exprimer, mais bien *crachement de sang*; ce qui est fort différent, *αιμοπύσις*, *hæmoptysis* en latin, *hémoptysie* en françois. De *αἷμα*, *sanguis*, & de *πύσις*, *expulsió*, *crachement*. Dans beaucoup de livres néanmoins, on trouve *hémophthisie* au lieu d'*hémoptysie*; il y a même des gens qui, très-vicieusement, prononcent comme ils écrivent ou comme ils écriraient, *hémophthisie*. Il faut *hémoptysie*, si l'on n'aime mieux parler françois en mettant & en prononçant *crachement de sang*.



je fusse aidé, dans le traitement, des lumières de plusieurs médecins les plus expérimentés dans la pratique. J'ai seulement deux exemples d'une phthisie assez avancée, absolument guérie par le lait de femme «.

La première observation ne présente point un fait rare, ni un traitement différent de celui que prescriroit tout médecin dans un cas semblable. *M. de Beauveau*, archevêque de Narbonne, d'un tempérament sec & délicat, ayant atteint sa 67<sup>e</sup> année, commença à éprouver régulièrement, aux approches du printemps, une fonte ou une suppuration de quelques tubercules qu'il avoit sans doute depuis longtemps dans la poitrine; elle étoit toujours annoncée par une petite toux, une oppression assez légère, & la fièvre qui continuoit pendant quelques jours; il rendoit bientôt après des crachats épais, purulents, tantôt foncés, quelquefois verdâtres, qui se ralentissoient peu à peu, & disparoissoient enfin avec les accidents qui les accompagnoient, par les secours des béchiques, des adoucissans & du lait qu'il prenoit pendant six semaines. Ces récives continuèrent durant six années, à la fin desquelles *m. de Beauveau* mourut phthisique âgé de 73 ans.

Nous avons connu un homme qui, à

l'âge de trente-quatre ans, eut une hémorrhagie considérable en soulevant de terre une jeune personne de dix ans ; il fut saigné plusieurs fois , parce que le crachement de sang fut opiniâtre. Il fut aux portes de la mort ; cependant il se rétablit enfin. On lui prescrivit un régime convenable à son état , qu'il suivit d'abord très-exactement ; ce qui n'empêcha point que le crachement de sang ne revînt au bout de l'année environ. Bientôt il y fut sujet 2 & 3 fois l'année ; l'hémorrhagie étoit annoncée quelques jours d'avance par une petite toux sèche , & par un serrement de poitrine ; dès que le crachement de sang paroïssoit , il se sentoît soulagé , il gardoit la chambre , & rendoit des crachats abondants très-épais , & qu'on auroit pu regarder comme purulents. Dès qu'ils cessoient , il reprenoit ses affaires , jusqu'à ce qu'une nouvelle *hémoptysie* reparût. Ennuyé de suivre un régime qui ne retenoit point le sang de la poitrine dans ses vaisseaux , il se mit à la vie commune ; mangeant de tout sans choix , observant seulement de ne commettre aucun excès ; il n'en fut pas plus incommodé en apparence , quoique l'éruption de sang , suivie de crachats puriformes , continuât de reparoître deux & trois fois chaque année. Il vécut dans ces alternatives de bien-être

& de mal-être durant quinze ans, & mourut enfin phthifique âgé de 49 ans.

Nous pourrions faire l'histoire de deux autres personnes, dont l'une fut exposée à des retours de cette espece durant huit ans, c'est-à-dire, depuis l'âge de 28 ans jusqu'à celui de 36, qu'elle termina sa carrière; l'autre n'y fut exposée que cinq ans, depuis l'âge de 33 ans jusqu'à celui de 38 qui fut le terme de sa vie. Nous pourrions encore parler d'une autre, sujet aux mêmes accidents depuis l'âge de 32 ans jusqu'à sa 40<sup>e</sup> année qu'elle mourut phthifique comme les deux précédentes.

Il n'est donc pas surprenant que l'archevêque de Narbonne se soit soutenu durant six ans avec ces retours périodiques d'hémoptysie : on doit sans doute être plus étonné que des sujets chez qui le sang avoit plus de feu & d'énergie, aient si long-temps résisté.

La malade de la deuxième observation, âgée de 27 ans, meurt poumonique dans le court espace d'un mois & 23 jours. m. *Fournier* nous apprend qu'elle étoit d'un tempérament vif & délicat; qu'elle aimoit beaucoup tous les plaisirs de la table; qu'elle faisoit très-souvent de la nuit le jour; qu'elle ne se ménageoit en aucune maniere sur tout ce qui pouvoit lui être agréable.

Ceux qui l'approchoient ont pu dire plus d'une fois qu'elle se hâtoit de vivre. Que pouvoit ici l'art ? rien. Que pouvoit le médecin ? entretenir par la présence l'espérance d'un malade qui cherche à se tromper.

La troisième observation regarde une jeune demoiselle âgée de sept ans , d'un tempérament foible & délicat , qui , dans sa première enfance , avoit essuyé différentes maladies , & qu'on avoit conduite avec beaucoup de peines & de soins à l'âge où elle se trouvoit. Il survient une toux sèche , plus vive la nuit que le jour ; elle maigrit : les médecins appelés ne lui trouvent aucun mouvement de fièvre ; il n'y a ni chaleur , ni sécheresse à la peau , ni redoublement pendant le jour ni la nuit. Cependant (ajoute-t-on) la fièvre lente étoit déjà commencée depuis quelques jours. On lui donne d'abord les humectants & les adoucissants ordinaires , qui , continués quelque temps , n'ont aucun succès. On a recours au lait d'ânesse que la malade prend le matin & le soir. A peine huit ou dix jours s'étoient écoulés , qu'elle rendit le matin trois ou quatre crachats très-épais , & *qu'on jugea purulents* ; (ce sont les termes contenus dans le récit). La fièvre se manifesta d'une manière bien marquée , avec  
un

un peu de redoublement dans la nuit ; les crachats de mauvais caractère continuèrent le lendemain & les jours suivans , & on ne douta plus qu'il n'y eût dans la poitrine une suppuration qui devoit rapidement avancer , à en juger par les symptômes , & par le dépérissement , la foiblesse & la maigreur de la malade. On propose alors le lait de femme ; on se procure une nourrice ; dans l'espace d'un mois son état est totalement changé ; elle continue ce régime durant trois mois & demi , & est parfaitement rétablie.

Le jeune homme qui fait le sujet de la quatrième observation étoit Anglois , âgé de 20 ans & 4 mois , d'un tempérament sec & ardent , d'une taille avantageuse , mais effilée ; il s'étoit rendu à Montpellier pour chercher dans les lumières de *m. Marcot* , & dans le changement d'air des secours contre la consommation. Il étoit déjà vers la fin du second degré de la phthisie , dépendante des tubercules du poulmon. Les remèdes qu'on lui prescrivit d'abord ne changerent point son état , qui même empira. On lui proposa le lait de femme : comme une nourrice ne devoit point suffire , on en choisit deux ; après quatre mois & demi sa santé fut entièrement rétablie. Mais une des deux nourrices reçut de son nourrisson la mort en

échange de la vie qu'elle lui avoit conservée. Elle fut bientôt attaquée d'un ulcère au poumon , dont les progrès furent tels que le premier degré fut très-court , & que le second & le troisième se confondirent : elle périt dans l'espace de trois mois & onze jours.

Nous laissons aux médecins praticiens à faire sur ces deux dernières observations les remarques qui se présentent naturellement.

Des deux observations suivantes, la cinquième contient l'histoire d'une phthisie pulmonaire survenue par un déplacement d'une humeur renfermée dans deux loupes à la tête , & la sixième l'histoire d'une consommation survenue après l'extirpation d'un polype du nez.

M. *Fournier* fait ensuite des réflexions sur le traitement de la phthisie pulmonaire.

Il dit, avec tous les médecins, que la principale indication qui se présente à remplir pour la curation de cette maladie , est d'arrêter le progrès de l'ulcère établi dans la substance du poumon, ou de la suppuration des tubercules ; que pour la remplir, on met en usage les bouillons adoucissants, balsamiques, détersifs, tels que ceux de tortue, de grenouille, de mou de veau, avec des plantes béchiques,

la pulmonaire, les fleurs de mille-pertuis; qu'on a recours au lait de vache seul, ou coupé avec des décoctions adoucissantes, vulnéraires, au lait de chevre, au lait d'ânesse, au lait de jument, & sur-tout au lait de femme qui l'emporte sur tous les autres, en remarquant néanmoins que l'estomac ne s'accommode pas toujours du lait, & qu'alors il faut en faire discontinuer l'usage.

Mais *m. Fournier*, instruit par sa propre expérience, déclare que les baumes sont les remèdes les plus capables de déterger & de consolider les ulcères du poulmon, & qu'ils sont absolument nécessaires pour soutenir l'effet des autres remèdes qu'on emploie dans le traitement de la phthisie pulmonaire; que le baume de la Mecque, auquel on donnoit une préférence décidée, occasionne toujours des chaleurs internes, une agitation plus vive dans le sang, une sécheresse plus marquée; qu'en conséquence il ne prescrit que le baume blanc de Canada, le plus doux & le plus efficace de tous les baumes, & à la dose de deux ou trois gouttes, enveloppées dans un peu de syrop de guimauve ou de lierre terrestre, prises immédiatement avant le lait, ou un bouillon adoucissant. Il regarde aussi, pour cette maladie, les narcotiques comme excellents

& nécessaires pour calmer la toux, la violence des redoublements, suspendre les progrès de l'ulcere, & retarder la rapidité de la consommation.

Est-il bien sûr que les narcotiques suspendent les progrès de l'ulcere du poumon, & qu'ils retardent la rapidité de la consommation? Ne produisent-ils pas le contraire? on pourroit le soupçonner d'après sa maniere d'agir; & plusieurs praticiens éclairés sont de cette opinion.

On trouve ensuite un article ou chapitre dans lequel l'auteur rapporte quelques essais qu'il a faits sur des animaux avec le sublimé & avec l'arsenic. Nous ne ferons qu'une observation, c'est que le sublimé étoit donné en nature dans un morceau de pain; son action immédiate sur l'estomac & sur les intestins, a donc dû irriter les parties & les déchirer. Ce n'est plus la même chose, lorsque le sublimé est dissous dans un véhicule convenable, & qu'une portion de cette premiere solution est mêlée à un demi-setier d'une liqueur mucilagineuse.

Le dernier chapitre contient trois observations sur la fièvre lente dépendant d'un levain siphilitique. Le sujet de la premiere observation a succombé; le sujet de la seconde a guéri, & jouit depuis six ans d'une parfaite santé. Il s'agit dans la



troisième d'une femme attaquée de la vérole, mais d'une complexion robuste, qui se trouvant dans une position gênante alors, & desirant être traitée de manière à ne pas être soupçonnée, voulut qu'on lui donnât la solution du sublimé. M. *Fournier* y consentit, mais avec peine; ce remède lui causa des nausées presque continuëles; il fit ajouter le double d'eau de pluie sur cette première solution, les mêmes accidents continuerent; enfin la malade ne prit plus qu'un neuvième de grain par jour, qui lui faisoit éprouver un mal-aise si fatigant, & des apparences de foiblesse si inquiétantes qu'elle renonça à cette boisson. Elle fut ensuite traitée par des frictions mercurielles, & elle fut guérie.



---

*LETTRE sur le tænia , à m. P\*\* ,  
docteur en médecine de Montpellier ;  
par m. BAUMES, docteur de la même  
faculté , & médecin à Saint - Gilles ,  
actuellement à Lunel.*

FRAPPÉ de l'incertitude que de vaines discussions ont répandue sur le tænia, improprement ver solitaire, comme sur bien d'autres objets de la médecine, vous m'invitez, monsieur, à fixer vos doutes à cet égard, en vous détaillant l'histoire du sujet que je viens de guérir. Je me serois plutôt déterminé à vous répondre si mon zèle m'eût offert quelque chose de plus que les frêles avantages d'une érudition & d'une expérience peu profondes ; en le faisant aujourd'hui, je consulte les droits que vous avez sur mon estime : mais est-ce assez pour m'engager à publier cette lettre ?

Nous devons aux travaux de quelques naturalistes modernes le soin pénible d'avoir classé, d'après l'observation, les diverses especes de tænia qu'on a trouvé dans les entrailles de l'homme. La première dont j'ai à vous parler, est la bandelette ou ver plat sans jointures, *fasciola intestinalis*, &, selon quelques-uns, *sang-*

*ſue limace des inteſtins.* Cette eſpece de ver, qui eſt un individu aquatique très-rare chez l'homme, fort commun dans le chien, & ordinaire dans le poiſſon, me paroît faire la nuance entre les vers ſtrongles & les autres ſortes de vers plats. Cette idée eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'on a vérifié que quelquefois la bandelette eſt enfermée dans une enveloppe membraneuſe qui lui donne une forme ronde ; autrement cet infeſte eſt plat comme le vrai tænia, mais un peu plus charnu, comme le ver cylindrique, ces deux extrémités ſont rondes & pointues, à la différence près que l'antérieure eſt fili-forme, tandis que l'inférieure eſt mouſſe. Ce ver n'eſt point articulé, il a ſeulement des anneaux marqués par des ſignes circulaires ſuperficiels. Sur ſa ſurface plate, on voit trois raies longitudinales de couleur obſcure, & latéralement de chaque côté des points raboteux qui le rendent comme crenelé.

Il eſt deux autres eſpeces de vers plats indigenes de l'homme, auxquels on a conſervé le nom latin de *tænia*, dérivé de leur forme applatie. Ce ſont des êtres de nature polypeuſe, ſimples, longs, minces, plats, charnus, blancs, ou d'un blanc jaunâtre, articulés dans toute leur étendue, ayant un mouvement ondulé ou ver-

miculaire. La longueur des articulations constitue les especes selon quelques-uns, & j'adopte ces caracteres de division comme étant plus évidents & moins fautifs. Ces deux especes sont le *tania* à longs anneaux, c'est le *tania* sans épine de m. *Andry*, & la seconde espece de *Plater*; & le *tania* à anneaux courts, c'est le *tania* à épines de m. *Andry*, & la premiere espece de *Plater*.

Le ver plat à longs anneaux est communément de la largeur de 4 à 5 lignes, lorsqu'il est entier il a toute sa largeur au milieu de son corps. En avançant vers ses extrémités, ces productions se rétrécissent de plus en plus, & vers une d'elles, ces productions finissent par une pointe filiforme, terminée par une petite tubérosité de couleur obscure. Je ne doute point, avec les naturalistes de nos jours, que cette partie ne soit la tête de l'animal. Elle est faite de quatre tubercules formés chacun de deux boutons posés transversalement l'un sur l'autre. Cette organisation annonce combien m. *Bonnét* a eu raison de croire que c'étoit-là les organes de la succion de ce reptile. Les côtés de ces tubercules sont armés de poils très-fins, ainsi que je l'ai vu après mm. *Gontard* & *Tyson*, d'abord avec le microscope, & ensuite avec les yeux nuds.

Les bords supérieurs & circulaires de ces tubercules m'ont paru grenus à la vue & au tact ; je conjecture que peut-être ce sont-là les yeux de l'insecte , mais au moins ne prenez ceci que pour une conjecture.

Cette partie antérieure filiforme est composée de si petites articulations qu'elle en semble ridée. Ces rides sont sans doute les rudiments des anneaux du ver , & à mesure que l'animal vieillit, ou qu'il souffre des pertes , ces rides ou ces petites articulations se développent & s'allongent de plus en plus. Ce fait me paroît prouvé sans réplique par une observation de *m. Herrenschiwand's* qui a constamment apperçu que la longueur du fil est toujours en raison directe du peu de séjour que le tænia a fait dans les entrailles , & en raison inverse de la longue demeure qu'il y a fait. Dans cette espèce les anneaux sont assez cohérents pour résister à une force ordinaire , aussi ces productions ne se détachent pas si facilement, comme dans l'espèce à anneaux courts.

L'organisation intérieure de ce ver consiste dans un vaisseau que *m. Winslow* a très-bien disséqué , étendu d'un bout du corps à l'autre , & qui en occupe précisément le milieu. On le distingue , en regardant l'insecte au jour & en travers , par sa couleur bleuâtre ou pourprée. Ce

vaisseau a une communication intime avec chaque articulation du ver par le moyen d'un petit tuyau qui va s'ouvrir & former une ou plusieurs tubérosités sur le milieu du bord ou de la surface de chaque anneau. Je ne suis pas le seul à regarder ces tubérosités ou mamellons (qui, avec les interfections qui marquent les anneaux, rendent le ver comme dentelé.) comme autant de bouches multipliées qui pompent leur nourriture, & servent au ver à se cramponner. Ainsi que les tubercules de la partie filiforme, elles sont faites de deux petits boutons symétrisés de la même manière.

Le tania à anneaux courts ne diffère du précédent qu'en ce que ces anneaux sont moins longs; mais en revanche ils sont plus larges de deux ou trois lignes. Leur adhérence est plus foible, aussi se séparent-ils facilement les uns des autres, & constituent alors ce qu'on appelle vers cucurbitains. Le vaisseau interne n'a point ici le même arrangement, il semble composé d'un filet des corps glanduleux qui lui donnent l'apparence d'une épine.

J'ai dit que la bandelette est un individu aquatique; mais les vers articulés ont-ils une autre origine? (1) En atten-

---

(1) Le mémoire qui a remporté le prix que la

dant des expériences décisives sur cet objet, nous avons plus que des présomptions dans les cas fournis par *Unzerus*. Les continuateurs de la matière médicale de *Geofroy*, *Tiffot*, *Haller*, *Linné*, *Marteau*, &c. & le grand nombre des tæniaires qu'on trouve chez les habitants des bords du Rhin & des autres fleuves d'Allemagne, ainsi que dans la Hollande & la Russie, ne servent pas peu à appuyer cette conjecture.

En vous définissant le tænia un être de nature simple, vous avez sans doute compris que je n'adhère point à l'hypothèse de *Valisnieri* & de *Coulet*, qui ont soutenu après plusieurs anciens, & sur-tout les Arabes, que cet insecte n'est qu'une chaîne de cucurbitains unis les uns aux autres à l'aide d'une liqueur mucilagineuse, & qu'avec un pareil liquide & des vers cucurbitains, on pouvoit recomposer un tænia comme l'a fait *Valisnieri*. Les expériences de *m. Vandeli*, les raisons solides de *m. Bonnet* m'ont empêché d'encenser à cette idole, pour le moins fort éloignée du plan simple de la nature,

---

société royale des sciences de Copenhague a proposé, l'an passé, sur la véritable origine du tænia & autres vers dans le corps de l'homme, lorsqu'il sera publié, éclairera sans doute beaucoup ce point de discussion.

pour ne pas dire miraculeuse. A la vérité on trouve des raisons spécieuses en faveur de ce système. *Em-Koenig* vit un ver cucurbitain mis sur sa main auprès d'une goutte de lait, se traîner transversalement, & sortir une trompe d'une ligne & un quart de long du mamellon latéral du ver pour pomper le lait. MM. *Consolin* & *Bajet* ont vu rendre des vers cucurbitains sans tania.

Mais cè qu'a vu *Koenig* semble-t-il prouver autre chose que si ces morceaux détachés du tania jouissent d'un mouvement vital sensible lorsqu'ils sont nouvellement séparés du tout, c'est sans doute parce que le ver est extrêmement vivace dans toutes ses parties ; & qu'ainsi, que les intestins, selon mm. *Caldani* & *Fontana* font des mouvements fort vifs qui continuent des heures entières après la mort de l'animal, ainsi que la queue des lézards ne cesse pas de s'agiter encore quelque temps après qu'on l'a retranchée, & la tête de la vipère de mordre & de blesser mortellement après qu'on l'a décollée ; de même les parties cucurbitaires qui se dégagent par quelque cause inconnue ( peut être même nécessaire, ainsi que la chute des dents de lait, la mue des serpens, des écrevisses & autres crustacées, &c. ), conservent ce mouvement & cette sensi-



bilité qui leur donne l'apparence des vers.

Quant aux observations de mm. *Consolin & Bajet*, il me paroît que d'après les faits connus de la facilité qu'ont les strongles de se dissoudre & se réduire en un magma glaireux, on peut bien tirer de fortes inductions pour avancer que le tania venant à se fondre ou à se détacher, s'évacue sous la forme de corps presque sphériques, auxquels il a plu de donner le nom de cucurbitins.

Je finis mes réflexions sur la partie anatomique du tania, par vous avouer combien je suis porté à croire que ce n'est qu'à la superstition, à l'ignorance, à la prévention ou à un défaut d'examen que nous devons tous les faux bruits répandus sur la véritable structure de la tête de cet insecte, lorsqu'on s'est mépris sur les fausses apparences que les ruptures du tania ont pu avoir avec la figure d'un bec, d'une grosse tubérosité, &c. Je ne vois point avec le même œil pyrrhonien ce qu'ont dit mm. *Dionis & Mazart de Cazelles*, l'un sur le tania à enveloppe, & l'autre sur le tania percé à jour; mais je pense très-fort que ces individus rares & curieux font moins une différence qui doit faire multiplier les especes qu'une monstruosité dans un jeu frappant de la nature.

En consultant les auteurs sur la vraie ætiologie du reptile que je viens d'analyser, je n'ai trouvé qu'une étrange opposition. Il m'a paru que le vrai principe de ces discordances est qu'on a voulu rencontrer les mêmes signes chez tous les tæniaires, à peu de différence près, comme on trouve les mêmes symptômes chez tous les pleurétiques. Sans considérer qu'une cause irritante placée dans des organes dont les communications sympathiques s'étendent à tout le système, doit décider une foule de phénomènes qui prédominent & varient relativement aux divers modes de sensibilité & d'irritabilité individuelles. En outre, le degré de certitude d'un signe dépend-il de sa constance à paroître dans tous les cas où une même cause existe ? & ne suffit-il pas que lorsqu'il paroît, il soit essentiel, & marque d'une manière à ne pas s'y méprendre le genre de cause qui le produit ? Si cela est, on a eu tort de rejeter absolument & de condamner la bonté des signes pathognomoniques du tænia, parce qu'ils ne se retrouvent pas chez tous les sujets atteints de ce zoophyte.

A la vérité, plus on jettera les yeux sur les symptômes que j'appelle volontiers sympathiques parce qu'ils paroissent loin du siège de la cause du mal, & plus on

agrandira le labyrinthe pour la sortie duquel il semble que nous manquons encore du fil d'Ariadne. Je vous avouerai franchement que ces symptômes sympathiques sont immenses ; vous me permettrez d'en passer l'énumération , parce que les bornes d'une lettre doivent me faire restreindre tant de détail. D'ailleurs ces signes sont si vagues qu'il faudroit mettre à contribution l'histoire d'une infinité de maladies ; & ils sont si multipliés qu'ils ont arraché à *Pechlin* cette espece d'aphorisme : *Nullum tam peregrinum est symptoma , tamque dæmoniacum , quod vermes excitare non possint.*

Il n'en est pas de même des signes caractéristiques , ils sont plus ou moins évidemment rassemblés chez tous les téniai-  
rés , & dans le concours de quelques-uns d'entr'eux ; on trouve certainement les phares radieux qui éclairent le diagnostic. Voici les plus assurés :

On éprouve souvent , après les repas , les symptômes d'une légère indigestion , quoiqu'on ait été fort sobre. La pression graduée du bas - ventre fait entendre une espece de rugissement suivi d'un mouvement ondulatif. Lorsqu'on éternue fortement , qu'on s'efforce de vomir ou d'aller à la selle , on ressent quelque chose de movable , & une sorte d'agitation ondu-

leuse. Après avoir pris un minoratif, ou quelque drogue anthelminthique, le malade sent quelque chose le ferrer d'avantage, gêner le mouvement péristaltique intestinal, & la résistance être en raison directe des tranchées évacuatives; par intervalles le ventre murmure considérablement, & pour l'ordinaire, après la sensation d'un roulement, on éprouve le sentiment d'un poids semblable à celui d'un globe fixé dans quelques parties de l'abdomen. Le plus grand nombre des téniaires ont un appétit excessif; & même canin; ils ne s'abstiennent de manger qu'aux dépens de vives coliques, & lorsque quelqu'un d'eux ne mange pas de la viande le soir, il est exposé à tous les symptômes effrayants du cochemar, la plupart sont alors éveillés au milieu de la nuit par un *sûcement* véhément sous la poitrine, qui menace de syncope & qui ne cesse jamais plus promptement qu'en buvant de l'eau froide. Malgré la quantité inouïe d'aliments que consomment les téniaires, la maigreur gagne, le corps s'atrophie; ou, ce qui peut leur arriver de plus heureux, l'embonpoint se soutient, mais il n'augmente pas. Il est des sujets auxquels un froid incommode au bas-ventre ou dans le dos, sur-tout après le sentiment de quelque chose qui a  
changé

changé de place, est un symptôme décisif.

A ces signes vous pourrez reconnoître les diverses especes de vers plats, mais il en est un qui indique, à ne pas s'y méprendre, la présence des tænia articulés. Vous pensez sans doute que je veux parler de l'éjection des fragments de vers ou de ces matieres ressemblantes à la graine de courge, &, selon *Linneé*, à des semences de chardon. Oui, ce signe n'est point équivoque, &, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, l'expérience en a sagement fixé la valeur.

M. *Postel de Francieres* donne, dans le *journal de médecine*, pour signe plus univoque du tænia, de rendre des excréments un peu mous, comme battus & fouettés, ressemblants assez aux fientes de bœuf. Ce signe que j'ai observé une fois chez un tæniaire, doit cependant, pour être pathognomonique, se réunir à quelques uns des symptômes essentiels, puisque m. *Bonté* prétend, d'après quelques auteurs, que les sujets attaqués de la colique de Poitou végétale rendent des excréments semblables, *stercore bubulo*.

Aux marques caractéristiques du tænia, que je viens de tracer, vous pouvez y en joindre quelques autres qui, se combinant avec les précédentes, assurent de plus en

plus le diagnostic. Ces indices se tirent de l'augmentation des symptômes pendant l'automne ou les périodes lunaires. En effet, il est éprouvé que la température de l'automne influe manifestement sur les vers plats. Les médecins Suédois ont sur-tout constaté cette vérité qui n'a jamais été mise en si belle évidence que par l'observation de m. *Raulin* sur un homme qui, depuis 25 ans, étoit attaqué toutes les automnes de violentes coliques produites par le tænia, avec la régularité la plus frappante.

Il seroit absurde aux yeux de certaines gens de faire attention aux phases de la lune pour chercher des renforts dans le diagnostic du tænia ; quant à nous, cher ami, méprisons cette vaine jactance de ces demi-philosophes qui veulent faire passer pour abus de la science des faits accompagnés d'autorités respectables, parce que leur foible pénétration ne voit pas le rapport des causes. *Andry, Billet, Phelsum, Zimmermann, Rosan, Hoffman, Hasselquist* nous rapportent des observations de tænia & autres vers rendus constamment au déclin ou au renouvellement de la lune ; & si nous consultons les usages antiques de certains peuples, qui toujours ne sont pas si méprisables que nos savans veulent bien le croire,

nous verrons que leur coutume d'administrer des anthelmintiques , par préférence , avant la fin du premier quartier ou du déclin de la lune , tient à l'aperçu de ces phénomènes.

Enfin vous confirmerez votre jugement sur un tænia douteux en jettant un coup-d'œil sur le régime antérieur du malade qui consiste , dans cette circonstance , à vivre beaucoup de mauvais poisson , & à boire ordinairement de l'eau des mares. On a vérifié que les peuples & les individus qui ne vivent que de poissons sont fort souvent travaillés de vers ; & m. *Rosen* a vu un ver plat vivant dans une brême cuite qu'on lui servit à table. En outre nous avons des observations de tænia trouvés dans les anguilles , les turbots , les brochets , les truites , les faumons , les goujons , les harengs , &c. mais les poissons ne sont pas les seuls à porter cette hydre funeste , on l'a vue dans les pies ; les pigeons , les poules , l'agneau , le mouton , le veau , &c. Quant à la boisson , l'eau n'est-elle pas l'élément naturel de plusieurs especes de vers ? c'est l'opinion du plus grand nombre d'observateurs. *Unzerus* guérit une femme d'un tænia habituel en lui interdisant de boire de l'eau d'un puits , dans laquelle il trouva une chaîne singulière de vers plats de la lon-

gueur de deux paumes de la main. Les continuateurs de la matiere médicale de *Geoffroy*, rapportent aussi un double phénomène qui confirme cette conjecture. *M. Tissot*, après avoir trouvé dans un corps humain un *tania* naissant, délié comme un fil de la longueur de 25 pouces, assure que *mm. Haller & Linné* en ont trouvé de semblables dans les fontaines; enfin *m. Marteau* soupçonne que le *tania*, commun dans la Normandie, ne vient que de l'eau des mares qu'on y boit.

Le diagnostic du *tania* une fois assuré, l'ordre des matieres exige que je traite du pronostic de ce reptile; d'autant mieux que sur cet article je pense bien différemment que plusieurs medecins. Après que l'oracle de la médecine eut prononcé que ceux qui ont le ver plat ne doivent pas beaucoup en craindre les effets, & que s'il ne sort pas de lui-même, il vieillit avec le malade sans lui causer la mort. Une infinité d'auteurs ont répété cette sentence, & ont même raisonné pour prouver que cet insecte est de nature peu ou point dangereuse. Le *tania*, a-t-on dit, est un ver mince & grêle, dénué d'organes propres à ronger & à percer les intestins. — S'il suce réellement, il n'exerce qu'une succion presque insensible pour le peu de sucs nourriciers dont il



a besoin, en égard à la petitesse de sa masse. — Ce reptile est tendre & mou, n'a qu'une progression très-lente, un mouvement tardif d'ondulation plus propre à exciter une douce titillation en rampant comme imperceptiblement sur les parois des intestins, qu'à causer une vive irritation. — Cet animal est si tendre & si grêle, qu'il se froisse & s'écrase au moindre atouchement. — Et si on l'a jugé dangereux, c'est que l'imagination montée sur sa figure hideuse & bisarre, sa longueur souvent prodigieuse, & sa repullulation extraordinaire, a présagé des maux qui n'arrivent point.

Suivez-moi, monsieur, dans la réplique de ces cinq propositions, & vous jugerez que la fausse sécurité dans laquelle avoit jetté le témoignage d'*Hippocrate*, doit disparoître au creuset de l'expérience.

1°. La pointe aiguë du ver, armée de poils très-fins en guise d'alène, ainsi que l'ont vu mm. *Gontard* & *Tyson*, me paroît un instrument propre à dilacérer & percer les membranes des intestins; & les organes de la succion de l'animal, en faisant leurs fonctions avec trop d'énergie & de constance, peuvent très-bien attirer l'inflammation & la suppuration des parties : une observation de m. *Spoering*, consignée dans les mémoires de Stockholm.

& la bibliotheque raisonnée, sur un tania tombé dans l'aîne à la suite d'un abcès, ne détruit pas certainement cette vérité ; & *Vandoeveren* a démontré ce que *Tyson* avoit vu au sujet de l'implantation de la tête de l'insecte dans les tuniques intestinales ; enfin m. *Raulin* n'a pas méconnu les effets des piqures du ver dans les déjections de matieres purulentes & sanguinolentes d'un taniaire.

2°. Le ver suce réellement, & même si sensiblement, qu'il amene quelquefois la syncope, & réveille dans la nuit le malade, avec un sentiment de frayeur ; voilà une vérité démontrée par le témoignage des taniaires dont le célèbre *Rosen* a rapporté des cas particuliers, & dont j'ai vu moi-même des exemples. Il suce encore si fortement, qu'il parvient à tirer le sang pur, comme l'a observé *Vandoeveren*. Quant à la nourriture, mettant à part la longueur de l'individu, si nous jugeons de la somme d'aliments qu'il doit consommer par la quantité de bouches dont il est pourvu, nous n'en trouverons pas la quantité si petite ; & outre les quatre bouches ou suçoirs placés au bout du fil, outre une ou deux pareilles pompes à chaque articulation, quelle abondance de chyme ne doit pas absorber le ver par ces pores inhalants, puisqu'il est,

pour ainſi dire , noyé dans le chyme ; ainſi nous voyons les bouchers, les charcutiers , même avec une eſpece de dégoût , ramaffer un embonpoint exceſſif dans leur atmoſphere chargée de molécules graiſſeuſes & animales. J'ajoute que la faim canine, qui provient du ſentiment intérieur du beſoin de ſe refaire, eſt une indice marquée de la conſommation que fait l'inſecte du liquide nourricier.

3°. Le ver plat a un mouvement viſ ; cette agilité eſt prouvée par la viteſſe avec laquelle il rentre lorsqu'il a une partie hors du corps , pourvu qu'elle ne ſoit pas morte. M. *Raulin* parle d'un tania qu'on avoit ſuspendu par le milieu à un clou planté dans un pilier , d'où il ſauta avec beaucoup de viteſſe ; étant ſur le plancher , il ſ'agita pendant quelques minutes , & ſauta de temps en temps de la même façon que les anguilles. Comparez ces mouvements bruſques avec le témoignage des auteurs , tels que m. *Raulin*, à qui l'obſervation a fait dire que le tania ſe remue extraordinairement pour chercher ſa nourriture. *Vandoeveren*, qui a vu un tania gorgé de ſang ; *Tyſon*, qui trouva cet inſecte avec ſa tête profondément implantée dans les tuniques du duodénum , & vous me direz ſi cette attache fixe & profonde , ſi cette

succion véhémement , si ces mouvements soudains causeront une douce titillation , ou une douleur sensible , forte , & tous les phénomènes dépendants de l'irritation des nerfs intestinaux.

4°. S'il suffisoit du moindre attouchement pour froisser & écraser le ver plat , pourroit-on être assez heureux que d'en tirer la majeure partie , une fois qu'on en a saisi un bout , en ménageant les fortes secousses d'ondulation qui pourroient le faire rompre , ainsi que l'ont avancé plusieurs observateurs , entr'autres m. *Bourgeois*. Ce reptile auroit-il pu se dégager , comme il fit , des mains de m. *Tyson* pour s'enfoncer de nouveau dans les membranes du duodénum , & résisteroit-il à l'activité des drastiques qui rehaussent si singulièrement l'action péristaltique des intestins ?

5°. On a pu s'effrayer , il est vrai , quoiqu'avec raison , de la longueur de ce reptile que *Boerhaave* a vu de 300 aunes ; de sa repullulation surprenante , que m. *Strandberg* a témoigné avoir été à 793 aunes trois quarts dans le cours de cinq années & demie. Mais n'a-t-on pas eu d'autres motifs d'effroi lorsque la sensibilité de l'insecte dont s'est assuré m. *Rosen* , est vivement émue par quelque cause accidentelle , telle que nos humeurs dégé-

nérées, l'énergie des drogues anthelminthiques, les révolutions subites de nos passions, &c. ? Croyez-vous qu'il soit incapable de susciter des accidents dangereux ; & quand les individus qui le portent n'auroient à redouter que ces effets les plus ordinaires, tels que le marasme, la faim canine, les douleurs de colique atroce qu'il a coutume de renouveler tous les automnes & pendant les quartiers de lune ; quand on n'auroit à craindre que le vice des digestions, & l'amas des saburres dans lesquelles il vit, & qu'il peut produire en si grande abondance , que *Montin* a vu rendre à un tænia tant de mucus visqueux, qu'il fut capable d'éteindre par trois fois un brasier très-ardent de hêtre sur lequel il l'avoit jetté ; tout cela ; dis-je , ne feroit-il pas désavouer cent fois l'innocence prétendue de ce reptile ?

Il y a plus néanmoins : le tænia est capable de produire des maladies graves, telles que l'hydropisie, la consommation, le crachement de sang, la pleurésie. Vous connoissez l'histoire de *Jacques Fréquet*, Parisien, attaqué de péripneumonie causée par cet insecte, qui donna occasion à la publication de l'ouvrage de *m. Andry*, sur la génération des vers. J'ai à vous citer une observation qui m'est particulière, & que je vous détaillerai plus bas :

Vous n'ignorez pas encore le cas attesté par *Spigel*, sur une fille soupçonnée de grossesse, tandis qu'elle n'avoit qu'une ascite produite par ce cruel insecte, ainsi qu'on le vit à l'ouverture du cadavre : je vous ferai remarquer en passant, qu'un des plus terribles effets de ce ver est de donner à des filles l'apparence la plus parfaite de grossesse.

Ce n'est donc point un paradoxe d'avouer que le *tania* est essentiellement dangereux, parce qu'il est démontré qu'il peut produire des maladies symptomatiques très-périlleuses, & qui peuvent donner lieu, dans la pratique, à des erreurs fatales. Que sera-ce encore, si un *taniaire* vient à être pris d'une fièvre à laquelle ce reptile n'ait point de part ? ne pouvons-nous pas compter sur une marche très-irrégulière, sur des épiphénomènes effrayants, sur des mouvements critiques avortés, sur une longueur désespérante, sur une convalescence des plus épineuses ?

Tout de faits qui assurément ne tiennent en rien de la prévention, ni de l'esprit de système, prouvent que quand on a parlé de l'innocence du *tania*, on est parti d'une observation particulière pour faire une règle générale : mais avant de le constituer, ce dogme général, n'auroit-il pas fallu examiner avec attention,

moins les ravages que l'insecte a causés déjà, que ceux qu'il peut produire ? car enfin, un despote qui, par bonté, ne punit pas toujours un sujet qui l'offense, n'en est pas moins revêtu d'une puissance suprême ; & un miasme épidémique délétère, quoique n'attaquant pas indistinctement tout le monde, ou ne tuant pas tous ceux chez qui il sévit, n'en a pas moins en général un effet destructeur & meurtrier. Tout cela n'est point démenti par des observations-pratiques ; mm. *Spigel*, *Raulin* & autres, nous ont donné des exemples des maux affreux & de mort, causés par le tænia.

Voilà à-peu-près tout ce que je pense sur le caractère, le diagnostic & le pronostic du tænia, j'y joins quelques réflexions sur le traitement de cet insecte, que j'abrègerai tant qu'il me sera possible.

A voir l'ardeur de divers praticiens à rechercher des spécifiques contre le ver plat, vous penserez sans doute que les méthodes vulgaires ne fournissent en général que de vaines armes. J'ai lu cependant plusieurs observations sur des cures aisées de cet insecte. M. *Gontard* l'a expulsé à l'aide d'une seule potion cathartico-éniétique. — M. *Mazars de Cazelles* l'a fait sortir avec un minoratif aiguë de

quelques gouttes de syrop de *Glauber*, tandis qu'il ne croyoit remplir que quelques indications tirées de la saburre. — *M. Mareschal de Rougeres* en est venu à bout avec un seul bol de mercure doux, de rhubarbe, de diagrede & de syrop d'absynthe. — *M. Coulenyvaux*, avec un seul vomitif. — *Fabrice de Hilden*, avec une poudre laxative faite avec la rhubarbe, l'agarie & le séné. — *M. Van Swieten*, avec une seule dose de fort purgatif composé avec le turbith minéral, la scammonée & la résine de jalap. — *M. Rosen* en délivra un enfant avec des pilules laxatives dont la base étoit le mercure doux. — *M. Menard*, médecin de Lunel (1), l'a chassé avec un seul bol fait de panacée mercurielle, de résine de scammonée & de gomme gutte.

Quant aux spécifiques ou remèdes qui ont mérité la préférence des auteurs qui les ont imaginés, *Félix Platerus* se fondeoit sur des pilules faites avec l'aloës, la racine de gentiane, le diagrede & le suc d'absynthe. — *Boerhaave* aimoit beaucoup le vitriol de mars dans du miel, avec lequel il délivra une noble Russe d'un tania de 300 aunes de long. — *M. Delille* combinait l'extrait d'ellébore noir avec le

---

(1) Cette observation m'a été communiquée.



vitriol de mars , & prétendoit avoir un spécifique immanquable. — MM. *Rosen*, *Werlhof*, *Kallsmidt*, ont beaucoup vanté la teinture du docteur *Rothen*, tirée du jalap, de la graine de carthame, de la scammonée choisie & de la gomme gutte, par l'esprit-de-vin rectifié sur de l'écorce de citron, ou un autre aromate semblable. — Dans les actes physico-médicales on recommande le vitriol de mars calciné au blanc, avec addition de résine de jalap. — *Nitret* combattoit ce ver avec la résine de scammonée & de jalap, le turbith minéral & l'esprit-de-vin. — M. *Rosen* acheta un secret pour tuer cet insecte, & le publia; c'est un mélange de charbon de terre, de poudre à tirer, & de poivre. — MM. *Méad*, *Alston* & *Marc* ont reconnu l'efficacité de la poudre d'étain. — M. *Lewis* propose une poudre avec l'étain, l'athiops minéral & le sucre fin. — M. *Rathier* composoit un anti-taniaire avec la sabine en poudre, la graine de rhue pulvérisée, le mercure doux, l'huile essentielle de tanaïsie, & le syrop de fleurs de pêcher, en buvant demi-heure après un gobelet de vin où avoient infusé des noyaux de pêche. — M. *Ottman* a vu des effets du sublimé corrosif. — M. *du Haume*, de l'huile douce de *Ricin*. — L'éditeur des chefs-d'œuvres de m. *Sau-*

*yages* vante beaucoup la petite éfule dans du miel. — M. *Marteau* avoit confiance dans un vomitif composé d'oximel scillitique, & d'huile d'amandes douces. — M. *Passerat de la Chapelle* a cru publier un grand remède dans l'huile de noix & le vin d'Alicante. — En 1775 on publia, par ordre du Roi, un spécifique qui avoit joui de la plus grande célébrité; il consiste en un bol composé avec 12 grains de panacée mercurielle, & autant de résine de scammonée d'Alep, cinq grains de gomme gutte exactement pulvérisés & incorporés dans environ 2 scrupulés de confécion hyacinthe; deux heures avant ce bol on donne 3 gros de racine de fougere mâle porphyrisée, dans quatre ou six onces d'eau distillée de fougere, & immédiatement après le bol, quelques tasses de thé verd léger, qu'on répète à chaque selle.

Pour finir cette liste des remèdes, je vous dirai qu'on a principalement adopté comme remèdes les plus héroïques contre le ver plat, la gratiole, le jalap, la petite éfule, la coloquinte, la gomme gutte parmi les purgatifs; l'asa fœtida, la sabine, la rhue, l'ail, le castoréum parmi les anthelmintiques à odeur forte; le marrube blanc, l'écorce de racine de murier, la fougere parmi les amers;

l'huile de pétrole, de genévrier, de noix, parmi les huileux; la panacée mercurielle, la poudre d'étain, le fel de mars, la teinture de Vénus parmi les vermifuges métalliques.

Réfléchissez théoriquement sur la valeur de tous ces remèdes, & je ne doute pas que vous ne donniez la préférence au remède oléovineux de *m. de la Chapelle*; aussi tranquille dans son opération que sûr dans son effet, vous n'aurez aucun de ces troubles véhéments, ni de ces évacuations douloureuses qu'excitent la plupart des spécifiques les moins incertains; vous sentirez même qu'un remède qui agit en dissolvant le ver, ou en le putréfiant comme l'a annoncé son auteur avec juste raison, doit mériter la palme dans une infinité de circonstances. Eh certe! lorsque le tænia aura décidé une hydropisie ou un crachement de sang, ou une fièvre hectique, ne sera-t-il pas dangereux d'employer le même traitement? Si chez un tæniaire hydropique on peut risquer quelquefois l'usage des drastiques proposés, il seroit toujours imprudent d'adopter ces remèdes violents chez un tæniaire hémoptoïque ou hectique, ou d'une constitution qui demande autant de ménagement: les toniques légers & les

huileux doivent sans contredit être employés de préférence.

Vous me répondrez peut-être que la théorie est souvent un mauvais creuset en matière médicale, & que les bonnes observations valent mieux. Lisez celles de *mm. Passerat de la Chapelle & Binet*, consignées dans le journal de médecine, & joignez-y celle que je vous présente, une des plus heureuses que ce remède puisse peut-être opérer.

Le nommé *Mill*, mulâtre, de l'île de Madagascar, domestique chez *m. de Saint-Vincent*, chanoine de cette ville, étoit attaqué, depuis environ huit ans, d'un tania qui se manifestoit aux approches du renouvellement ou du déclin de la lune, par de fortes douleurs de colique, lesquelles finissoient quelquefois par une fluxion de poitrine, précédée long-temps avant par une toux grasse. Dans l'intervalle de ces maux périodiques il sentoit par fois un mouvement ondulatif dans les entrailles, terminé par la sensation d'un globe fixé plus communément dans le côté gauche. Son ventre étoit tantôt bouffi, tantôt dans l'état naturel; l'appétit très-irrégulier, quoique point de voracité; beaucoup de vents, de selles glaireuses; il éprouvoit des froids momentanés dans l'épine du dos,

dos , un sentiment marqué de succion interne , sur-tout le matin , & quelquefois la nuit. Le 11 de mai de 1780 , il s'alita avec des symptômes péripneumoniques , & le 15 il rendit , dans l'action d'un doux évacuant , 45 pans de tænia à longues articulations , que je conserve dans l'eau-de-vie. Après cette évacuation les forces revinrent , & dans peu il fut rendu à ses exercices ordinaires. Ce fut alors que , considérant les diverses rechûtes de cette maladie habituelle , on vint me prier d'attaquer & d'expulser totalement l'insecte qui en étoit la cause. Le vice organique de la poitrine qui faisoit que l'appareil des symptômes se jettoit toujours sur cette partie , me fit décider sur-le-champ pour le spécifique de *m. de la Chapelle* , dont j'avois vu une autre fois les grands effets sur une fille d'environ 24 ans , attaquée du ver plat à anneaux courts , lequel sortit en sept jours par lambeaux à demi-pourris. J'attendis le déclin de la lune , & le 30 du même mois , quinze jours après sa maladie , il prit , par mon ordonnance , cinq onces d'huile de noix ; & une heure & demie après , quatre onces de vin d'Alicante : jamais succès si prompt n'a couronné l'essai d'un remède. Le 30 même au soir , il fit environ deux aunes de tænia

avec le fil , & beaucoup de mucosités. Je n'ai pu le mesurer, parce qu'il se rompoit en le touchant , preuve de l'action dissolvante du médicament. Depuis , la santé a constamment été parfaite.

Au reste je ne l'en tins pas quitte pour un jour d'usage de l'huile de noix , puisque son auteur prescrit de le continuer pendant douze à quinze jours. *Mill* prit son remede pendant dix jours de suite sans nul autre effet ; & , trois mois après , pour m'assurer si cet ennemi existoit encore , je prescrivis la pierre de touche de m. *Herrenschwands* , qui consiste à faire prendre du syrop de fleurs de pêcher , pour faire sortir quelques fragments du ver ; mais ce remede n'amena rien.

Je termine ici les efforts que j'ai faits pour céder à votre priere , & répondre à vos questions. Ai-je éclairci vos doutes , c'étoit mon objet : en tout cas vous louerez toujours la pureté de mes intentions , & reconnoîtrez les sentiments de votre ami.



## REMARQUES

*SUR l'observation faite par m. SUMEIRE, concernant une douleur de tête extraordinaire (1); par m. GRATELOUP, médecin à Dax.*

LA guérison de N.... Millard est-elle due au procédé chirurgical inspiré par m. Sumeire, ou bien au traitement postérieur employé par m. Tournatori? Voilà la question.

J'écris moins pour prendre la défense de m. Sumiere (dont il n'a pas certainement besoin), que pour coopérer avec lui à démasquer les manœuvres de l'empirisme, cet ennemi juré de la médecine.

La douleur de tête de N.... Millard étoit causée vraisemblablement par un mouvement de fluxion d'humeur séreuse & irritante sur la partie antérieure du crâne, & supérieure de la face. La vive impression que le soleil dut faire sur la tête du jeune malade occupé à ramasser des épis de bled dans le champ; cette force secrète qui, suivant la remarque du célèbre Stahl, pousse les humeurs en plus grande quantité vers la tête des enfans; le *penchement*

---

(1) *Journal de médecine*, septembre 1781.  
Ee ij

de la tête du malade, lors de son travail au champ, peut-être enfin, parmi d'autres causes, l'affoiblissement respectif de cette partie; toutes ces causes, soit réunies ou isolées, durent y déterminer un mouvement extraordinaire de fluxion d'une humeur active & turgescence.

J'oserois croire qu'une hémorrhagie spontanée du nez auroit abrégé considérablement la souffrance de ce jeune malade, en amenant un relâchement local, seul capable de calmer l'éréthisme & les crispations douloureuses de cette partie. M. Sumere a voulu sans doute y suppléer par l'application réitérée des sang-sues aux tempes, & par la saignée à la jugulaire; mais ses tentatives furent vaines. Il ne dit point s'il avoit ordonné l'ouverture de l'artere des tempes. On fait combien ce moyen de l'art de guérir a réussi dans certaines douleurs de tête les plus cruelles & les plus opiniâtres. Baillou les recommande formellement par ces paroles : *Potest obstinato malo (dolori capitis) arteriotomia decerni, & cum redit dolor est velut accessio febrilis, maxime existente febre particulari & velut capitali. Vid. Conf. 1, lib. 3, p. 7.*

L'usage des errhins, nommément le suc de bette, précédé de l'emploi réitéré de vapeurs émollientes conduites avec



art dans les narines , auroit peut-être amené une excrétion salutaire des mucosités , ou autres matieres. J'en viens d'éprouver le succès le plus heureux dans une cruelle douleur de tête , partie frontale & partie temporale-maxillaire-supérieure-gauche. Le sujet est jeune , vif & sanguin , avec cette particularité que l'invasion de cet état cruel a été suivi en même-temps de la suppression des fleurs blanches invétérées , & d'une cardialgie presque habituelle. Le suc de bette reniflé avec les précautions ci-dessus , & réitéré à propos , procura , avec un soulagement marqué & par degrés , un écoulement copieux d'humeurs fétides , d'un blanc sale. Ce flux critique nasal appartenant en entier à l'art , dura pendant sept à huit jours. Je demande : la disparition totale des fleurs blanches & de la cardialgie auroit-elle donné lieu métastatiquement aux premiers symptômes précurseurs de cet état fâcheux , accompagné de vertige , d'insomnie , de pesanteur de tête , &c. ? L'espece d'analogie de ce flux , & l'observation journaliere d'ophthalmies vénériennes causées immédiatement par le *decubitus* de l'humeur gonorrhéique sur les yeux , & autres de la tête & du col , permettent , ce semble , de le croire.

Cette digression n'est point étrangère au sujet; elle est une preuve confirmative de l'utilité des errhins dans certaines maladies de la tête, après avoir employé long-temps & inutilement une foule de remèdes. Cette branche essentielle de la matière médicale, dont les anciens médecins tiroient tout le parti possible, est presque tombée dans la désuétude; mais venons au fond de la question.

M. *Sumeire* voyant à regret l'inutilité des méthodes, tant dérivatives que révulsives, les plus usitées & les mieux vues, devoit-il en appeller à un traitement chirurgical?... Oui, sans doute; & il en a tout le mérite. Il a eu du génie & de la sagacité pour le penser; il a eu de la force & de la fermeté pour le prescrire. Ces deux qualités jointes au nom qu'il s'est fait dans la noble carrière de la médecine, le rendent infiniment supérieur à tous les traits de l'envie, de la cabale & de l'empirisme. Ces paroles du père de la médecine : *Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet.* Aph. 6, sect. 8. Cet aphorisme, dis-je, est bien applicable au cas actuel. *Baillou*, paradig. n°. 19; *Hollerius*, cap. 2 de diut. cap. dolor. pag. 31; *Rhodius*, centur. 1,

SUR UNE DOULEUR DE TÊTE. 439  
 observatio 69 ; *Forestus* , liber 9 , cap.  
 2 ; *Hildanus* ; *Littre* enfin , & *Ri-  
 viere* , &c. n'ont-ils pas prescrit l'usage  
 du fer dans certaines douleurs rebelles de  
 tête ?... *M. Tissot* , bien plus récemment ,  
 après avoir employé , sans le moindre  
 succès , toutes les ressources qui lui étoient  
 connues , contre une ancienne douleur de  
 tête , qui tourmentoît cruellement une  
 fille robuste & de bonnes mœurs , de l'âge  
 de trente ans , fit faire une large & pro-  
 fonde incision jusqu'à l'os , sur la partie  
 souffrante. C'étoit dans les vues d'amortir  
 cette partie & de la rendre insensible par  
 le moyen de la section de ses nerfs , ou  
 d'ouvrir une voie aux remèdes & au tré-  
 pan , en cas de besoin. Cette opération  
 produisit l'effet attendu ; cette douleur  
 violente disparut dès le moment de l'in-  
 cision de la peau. Malgré ce calme , on  
 entretint néanmoins avec soin une abon-  
 dante suppuration , comme il est démon-  
 tré par les paroles du célèbre auteur de  
 cette observation (1) : *Largam suppura-  
 tionem excitari curavi.*

Dans le cas rapporté par *m. Sumeire* ,  
 l'incision n'a point guéri en détruisant la  
 sensibilité de la partie souffrante , mais en  
 donnant lieu à une suppuration copieuse

---

(1) Dans sa lettre à *Zimmermann* , pag. 134.

& long-temps, continuée, bien propre à tarir & à épuiser l'humeur morbifique. Abstraction faite de la détente de toute la partie moyenne du front, comme suite nécessaire, & effet mécanique de deux grandes incisions cruciales, faites aux deux parties latérales du coronal, par *mm. Poulier & Duroure*, il faudra toujours convenir de l'influence considérable de ces deux points très-vifs d'irritation, pour y déterminer un afflux salutaire d'humeur.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur l'avantage réel d'une telle opération; je me bornerai seulement à observer qu'on en appelle beaucoup trop rarement à de grands moyens, faits pour étonner, mais aussi pour guérir lorsque tout autre moyen resteroit sans succès. La pratique des anciens, sous prétexte qu'elle est barbare & trop chargée, est presque en entier abandonnée; celle des modernes, par un excès contraire, à force de bannir les remèdes auxquels on a donné le nom de cruels, n'est presque plus qu'un art de consolation dans les maladies chroniques.



*EXTRAIT d'une lettre de m. FOUQUET,  
D. M. de l'université de Montpellier,  
& médecin de l'hôpital de charité de  
Bagnols, à M\*\* , docteur en médecine,  
du 27 juillet 1782*

M O N S I E U R ,

L'équinoxe du printemps nous a procuré à Bagnols & aux environs beaucoup de fluxions catarrhales, des rhumatismes, de fausses péripneumonies, que nous avons combattu heureusement par les saignées, les béchiques incisifs & les légers sudorifiques. Leur crise s'est décidée plutôt par la *diaphorèse* & l'expectoration, que par les voies intestinales & urinaires. On a observé aussi grand nombre d'apoplexies humorales, contre lesquelles l'émétique, les saignées & autres remèdes très-appropriés ont été inutiles. Les attaques d'épilepsie nous ont paru plus fréquentes.

Cette saison a été extrêmement variée par des alternatives de froid, de chaud, & par des pluies abondantes, assez souvent orageuses. Le vent nord-est a été le vent dominant; son influence sur la

partie muqueuse du sang, ne sauroit être plus marquée, que par ce que j'en éprouve journellement sur moi-même. Quand il souffle, j'ai le cruel privilege de le connoître un des premiers, à un léger picotement sur mon œil qui, à cet égard, pourroit être regardé comme un fidele *anémometre*. Ce picotement est suivi quelquefois d'une ophthalmie considérable, avec taie à laquelle je suis fort sujet depuis la petite-vérole; lorsque cette taie, que j'ai gardée pendant vingt ans, & qui n'attaque jamais que l'œil gauche, tarde un peu trop à se dissiper d'elle-même; je prends les pilules d'extrait de ciguë & de jusquiame, que je porte, en graduant jusqu'au nombre de douze grains par jour, six de l'un & autant de l'autre. Dans les premiers temps, j'y joignois la panacée mercurielle, un quart de grain sur un grain d'extrait de ciguë, & j'avois soin; en diminuant de la moitié la dose journaliere, de ces dernieres pilules très-énergiques, d'avaler par-dessus un bouillon rafraîchissant & apéritif. Un purgatif avec le séné, le jalap & la manne, placé avant & après l'usage de ces pilules, fait actuellement le prélude & le complément de mon traitement habituel.

*OBSERVATION qui confirme les bons effets des pilules d'extrait de jusquiame avec le musc & le camphre dans l'épilepsie utérine.*

Le 4 Avril, on apporta à l'hôpital une jeune fille, âgée d'environ vingt-deux ans, chlorotique & très-peu réglée; elle étoit encore, quand j'arrivai, dans le paroxysme d'une épilepsie utérine, à laquelle, quelque temps auparavant, elle avoit été fort sujette; son état offroit une tension spasmodique à la région hypogastrique, où elle portoit quelquefois la main, une respiration fort gênée, un étranglement ou resserrement à l'œsophage, des explosions de vents à chaque instant par la bouche, des feux considérables au visage, son pouls étoit pour lors relevé; mais la pâleur & le froid, qui leur succédoient bientôt après, le rendoient presque effacé; les sensations étoient obscures, mais n'étoient point entièrement éteintes. Elle proféroit de temps en temps quelques paroles mal articulées, & on observoit en différentes parties du corps des mouvemens convulsifs qui s'étendoient jusqu'à la mâchoire inférieure.

Les circonstances murement pesées ne me permettant pas d'en venir à la fai-

gnée, quoique le mécanisme de la respiration fût des plus gênés, & le spasme de l'œsophage s'opposant à toute espèce de remède intérieur, j'ordonnai quelques onctions sur la région hypogastrique, avec les gouttes anodynes de *Sydenham*, associées à l'huile de *succin*, & de lui faire sentir l'alkali volatil.

Ces secours extérieurs, plusieurs fois répétés, ayant peu à peu dissipé l'orage, j'eus recours, pour la seconde fois, au traitement dont elle avoit déjà éprouvé l'efficacité l'année d'auparavant, & par lequel j'avois réussi à lui procurer un calme de six mois. Une pilule d'extrait de jusquiame d'un grain, avec autant de musc & de camphre, lui fut administrée ce jour-là même; & par-dessus une tasse d'une forte infusion de feuilles d'oranger, à laquelle je fis ajouter vingt-cinq gouttes de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*. Elle a continué soir & matin, pendant quarante jours, ces pilules qui, avec l'infusion des feuilles d'oranger & la liqueur d'*Hoffmann*, ont parfaitement rétabli ses règles & dissipé les accès épileptiques, dont elle avoit été déjà tourmentée plusieurs fois en peu de jours.



*OBSERVATION sur une petite-vérole charbonneuse accompagnée d'une diarrhée extrêmement fétide, traitée avec succès par le quina & les acides.*

En vous faisant la description dans une de mes lettres d'une petite-vérole très-anomale qui régna en 1770, à Sauvé, & que j'ai trouvée exactement semblable à celle qui régna dans le même temps à Montpellier, j'avois oublié de vous parler d'une petite-vérole gangréneuse ou charbonneuse assez singulière, de laquelle j'eus occasion de traiter la fille d'un meunier, nommé *Laurent*, âgée d'environ vingt-deux ans, d'un tempérament bilieux.

Quelques jours après l'éruption qui fut des plus hâtives, toute l'étendue de la peau n'étoit qu'une incrustation de pustules noires, la face en étoit sur-tout défigurée; c'étoit un si étrange phénomène de difformité, que tout le monde étoit curieux de la voir, & que personne n'en soutenoit la vue: on étoit saisi d'horreur & d'effroi.

Cette fille fut attaquée, dès l'invasion de la maladie, d'une diarrhée extrêmement fétide; qui, au bout de quelques jours, l'avoit jetée dans une foiblesse extrême; les symptômes les plus formidables, le hoquet, les défaillances, le

refroidissement des extrémités qui s'y joignirent, sembloient présager une mort prochaine & inévitable : ce fut pour lors qu'elle se détermina à prendre des remèdes pour lesquels elle s'étoit toujours senti une répugnance extrême. Une forte infusion de quina, altérée quelquefois d'une simple limonade, & de temps en temps le julep *acidum dulce* de *Fuller*, dont elle prenoit quelques cuillerées dans la journée, furent ceux dont elle se trouva très-bien, & dont elle voulut uniquement faire usage pendant tout le reste de sa maladie.

---

## O B S E R V A T I O N

*SUR une fluxion phlegmoneuse de l'œil gauche, suivie d'autres accidents qui ont déterminé à faire l'extirpation de cet organe ; par m. BONNARD, ancien chirurgien d'armée, chirurgien juré du Roi aux rapports, & maître en chirurgie des ville & bailliage royal d'Hesdin.*

*Augustine Lorancourt, de la paroisse d'Oudain, entre Saint-Pol & Hesdin, fille de vingt-neuf ans, belle, grande & bien faite, ayant, jusqu'à vingt ans, eu de l'embonpoint & la santé la plus parfaite, fut attaquée, en novembre 1770, d'une fluxion phlegmoneuse sur l'œil gauche,*

compliquée de douleur de tête & d'impossibilité à supporter la lumière. Cette fluxion néanmoins, ainsi que la céphalalgie, céderent, en moins de trois semaines, aux remèdes généraux & à quelques colyres rafraîchissans; mais on ne tarda pas à s'appercevoir d'une petite tache au bas de la cornée transparente, pour laquelle l'on ne fit rien, dans la crainte de faire renaître l'ophthalmie, qui venoit de disparaître : cependant cette phlogose, sans y avoir donné occasion, reparut encore, environ deux mois & demi après, avec plus d'intensité; elle fut suivie des mêmes accidents & fut combattue avec les mêmes moyens, de sorte qu'au milieu de février 1771 il ne restoit sur la conjonctive qu'une légère teinte rouge; alors l'on put remarquer que la macule étoit dégénérée en un petit ulcère, pour lequel l'on fit, jusqu'à la fin de mai, nombre de remèdes, qui furent infructueusement employés; &, par surcroît de peine, cette fille, au mois de novembre suivant, reçut, d'une de ses amies, un coup d'ongle sur l'œil affecté, dans un mouvement qu'elles firent l'une & l'autre, pour empêcher un enfant de tomber. A cet accident inattendu, il survint aussitôt une hémorrhagie avec des douleurs considérables : l'hémorrhagie ne dura que

quelques jours, à chaque renouvellement de pansemens : il n'en fut pas de même des douleurs; elles persisterent, indépendamment des topiques anodins, de plusieurs saignées, tant au bras qu'au pied, de quelques minoratifs, &c. Le globe de l'œil se gonfla; il survint de la fièvre, & une douleur de tête insupportable; la malade ne dormoit ni nuit, ni jour, & rien ne put apporter du soulagement à son état : cependant les tuniques de l'œil tendues & la cornée transparente, rongée en partie par l'ulcère, donnerent passage à l'humeur aqueuse, qui bientôt fut suivie de la crySTALLINE & de la vitrée, sans rien diminuer des douleurs ni du volume de l'œil, à peu près une fois plus gros que l'autre. M. *Tabary*, chirurgien de la malade, apprit, en Avril 1772, que j'étois dans son voisinage, il m'envoya prier de me rendre chez elle, où il me fit tout le détail que je viens d'exposer. Après avoir attentivement examiné le désordre, je ne trouvai de ressource que dans l'extirpation, que j'envisageai même ne pouvoir être différée, sans courir les risques de voir périr misérablement la malade par des douleurs cruelles, la fièvre, les insomnies & l'épuisement; symptômes qui ne pouvoient être attribués qu'à un vice cancéreux, avec d'autant plus de raison, que

que le globe de l'œil, n'étant plus composé que de ses membranes, avec des veines variqueuses, au lieu de s'être enfoncé dans l'orbite, étoit resté protubérant, squirrheux, livide, douloureux, & qu'il en découloit, en appuyant un peu dessus, une sanie ichoreuse & fétide.

Mes raisons ayant paru motivées à m. *Tabary*, & la malade, ainsi que ses parens, étant dans la résolution de ne rien négliger pour la conservation de ses jours, consentirent à l'opération, dont le procédé pour l'exécuter, se trouve différemment détaillé, tant dans les auteurs qui l'ont faite, que dans ceux qui n'en ont écrit que d'après la théorie.

*George Bartisch*, dans un ouvrage allemand sur les maladies des yeux, propose un instrument en forme de cuiller, tranchant à son bec, pour cerner l'œil & l'extraire de l'orbite.

*Fabrice de Hilden*, auteur & praticien célèbre, dit qu'en faisant cette opération à un magistrat, il prit tout ce qu'il put saisir du globe dans une bourse de cuir, les cordons ferrés sur la base, afin de pouvoir tirer le tout un peu en dehors, & de faciliter l'extirpation, qu'il exécuta tout de suite, en saisissant la tumeur & en incisant circulairement la conjonctive dans l'angle qu'elle fait avec la mem-

brane interne des paupières; après quoi il porta dans le fond orbitaire un instrument de son invention, pour couper le nerf optique & les muscles y joints. Cet instrument est un bistouri mouffe à son extrémité, avec la lame un peu courbe, ayant pris la précaution de la faire faire sur une tête de squelette.

*Lavauguiou*, dans un traité complet des opérations de chirurgie, ne donne point la manœuvre de l'extirpation du globe de l'œil autrement qu'en le disséquant & en le détachant tout autour avec une lancette, jusques dans le fond de l'orbite.

*De Saint-Yves*, dans son traité des maladies des yeux, passoit, au moyen d'une aiguille, une soie dans le globe, pour le soulever pendant l'extirpation.

*M. Hoin zere*, chirurgien à Dijon, se servit, dans une extirpation qu'il fit à un enfant, d'un bistouri droit, avec lequel il sépara d'abord l'œil des paupières, ensuite il coupa, avec le même instrument, les attaches du globe au fond de l'orbite.

Toutes ces manieres différentes d'opérer étoient présentes à ma mémoire; elles ne pouvoient que me jeter dans l'irrésolution de me modeler plutôt sur l'une que sur l'autre. La cuiller du chirurgien

allemand est un instrument reconnu défectueux, incommode & dangereux. La lancette de *Lavauguion* ne méritoit point que je m'y arrêtaffe. *Fabrice de Hilden*, de *Saint-Yves* & m. *Hoin* pouvoient me guider dans la conjoncture où je me trouvois, mais je donnai la préférence à la méthode anatomiquement raisonnée du célèbre m. *Louis*, secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie de Paris; méthode qu'il a décrite & lue à la séance publique de cette savante académie, en 1757, & que j'avois pareillement présentée à ma mémoire. Ainsi, toutes les choses disposées, je l'exécutai de la manière suivante.

La malade assise sur une chaise & maintenue par un aide placé derrière, j'e saisis la tumeur & je cernai préliminairement, au moyen du bistouri, les attaches du globe d'avec les paupieres; j'incisai inférieurement dans l'angle ou repli que font la conjonctive & la membrane interne de la paupiere; je coupai en même-temps l'attache du petit oblique, sur le bord inférieur de l'orbite, du côté du grand angle; ensuite je portai supérieurement l'instrument pour couper le releveur de la paupiere supérieure & la tunique qui double cette paupiere; puis je fis glisser le bistouri de haut en bas,

du côté de l'angle interne, pour couper le tendon du grand oblique; après quoi, rien ne tenant plus à la circonférence antérieure de l'orbite, je portai tout de suite les ciseaux dans le fond de cette cavité, pour y couper le nerf optique avec les muscles qui l'environnent; & les ciseaux refermés, je leur fis faire les fonctions de curette, pour soulever le globe & le faire sortir hors de son orbite, ayant eu la précaution, pendant tout le manuel, de ne point trop attirer à moi la masse dont je m'étois saisi de la main gauche, & cela dans la crainte de causer du désordre au-delà du trou optique dans l'intérieur du crâne.

Dans cette opération que je recommande, dit *m. Louis*, chaque mouvement de la main est dirigé par les connoissances anatomiques. Il n'y en a aucune qui n'ait un effet déterminé : l'opération se fait promptement & avec précision; chaque procédé est raisonné, & va directement au but que l'opérateur se propose : enfin, telle est l'opération que nous croyons convenable pour extirper méthodiquement le globe de l'œil, dans le cas où le mal est borné aux parties qui constituent ce globe.

De cette méthode, la malade ne tarda pas à être délivrée de l'organe qui lui étoit devenu si à charge, par les cruelles



douleurs qu'il lui cauſoit jour & nuit : l'effuſion de ſang ne fut point abondante ; la charpie ſèche fut ſuffiſante pour l'arrêter. La région extérieure fut garnie d'un défenſif convenable, & le tout ſoutenu des pièces contentives ; enſuite de quoi, la malade remiſe dans ſon-lit, y fut ſaignée du bras ; trois heures après, on lui paſſa un lavement ; ſuivi, le ſoir, d'une ſaignée du pied & d'un julep calmant.

M. *Tabary* & moi nous ſommes convenus de ne point faire uſage de digeſtif ; de n'employer d'autre panſement que la charpie trempée dans un peu de vin miellé tiède & l'appareil ordinaire, & que l'on adminiſtreroit les pilules de *Storck*. Le tout fut ponctuellement exécuté : par cette conduite notre malade fut guérie trente-quatre jours après l'opération.

*EXTRAIT du prima menſis de la faculté de médecine, de Paris, tenu le 1<sup>er</sup> octobre 1781. (1)*

LES petites-véroles, les éruptions de toutes eſpeces & anomales, les fièvres intermittentes, tierces, double-tierces

(1) L'aſſemblée qui ſe tient habituellement vers le milieu du mois, pour le *prima menſis*, n'a pas eu lieu à cauſe de la ſéance publique de la faculté de médecine, tenue le 6 ſeptembre.

& quartes, les coliques d'entrailles, les dysenteries, les maux de gorge & les rhumatismes, ont continué à occuper les médecins de la capitale, pendant tout le cours du mois de septembre.

Parmi les petites-véroles qui ont attaqué indistinctement les enfants, les adultes & même des vieillards de l'un & de l'autre sexe, il y en a eu de discrètes, de confluentes, & même quelques-unes crySTALLINES, & d'autres filiqueuses. Ces dernières ont été les plus difficiles & les plus fâcheuses. Les premières ont été généralement très-régulières dans leur marche, & bénignes; cependant le temps de l'invasion a été chez plusieurs malades, enfants ou jeunes demoiselles, orageux. Les convulsions n'ont pas été rares, mais se calmoient en même-temps que l'éruption se faisoit. Les plus légers antispasmodiques suffisoient. Il a été nécessaire de saigner les personnes pléthoriques, ou dont la fibre étoit roide, tendue, & par conséquent très-irritable; car ces malades avoient, les premiers, un assoupissement presque léthargique, & les seconds, un délire violent & continuel. Deux saignées, l'une du bras & l'autre du pied, faites dès le commencement, n'ayant pas réussi à calmer ce dernier accident chez une jeune demoiselle de treize ans, & l'éruption,

quoiqu'abondante & faite régulièrement, n'ayant rien diminué de l'agitation & du délire, m. *Dessèffarts* eut recours aux sang-sues appliquées au col. A peine eut-il coulé quatre onces de sang, que la malade s'affoupit : on laissa les petites plaies fournir lentement encore environ quatre onces de sang ; ce qui dura près de deux heures, & la malade s'éveilla la tête libre, sentant parfaitement le malaise de son état ; mais depuis ce moment, elle n'a pas eu la moindre apparence de délire, malgré le gonflement énorme du visage, suite nécessaire de la quantité des boutons, qui étoient plus que cohérents. Le onzième jour, à dater de l'éruption, cette malade a eu une fièvre scarlatine universelle qui a dénaturé la suppuration, & a rendu la desquamation fort longue & fort irrégulière.

Il y a eu aussi des petites-véroles interrompues par une éruption miliaire, qui a beaucoup fatigué les malades, sans cependant leur être funeste. Cette complication lui a présenté les mêmes phénomènes dont il nous a communiqué l'observation dans le journal de médecine du mois de juin 1778.

M. le *Tenneur*, en répondant à la question proposée par m. *Majault*, sur le temps de la petite-vérole où l'on peut

appliquer les vésicatoires avec plus de fruit, a donné des motifs tirés de la matière même de la maladie & de l'expérience, pour assigner le temps de la ~~suppuration~~ *de leur application.*

Le nombre des fièvres quartes a été plus grand que les mois précédents : il y a cependant eu encore beaucoup de fièvres tierces & doubles-tierces, & même de quotidiennes ; les unes & les autres ont présenté le même caractère & la même opiniâtreté. Le quinquina administré comme fébrifuge, n'a pas produit de meilleurs effets : au contraire, on a vu plusieurs malades qui, à la suite de son usage, ont été attaqués d'hydropisie, quelques-uns de ces derniers ont été guéris par les apéritifs & les purgatifs longtemps continués ; mais un assez grand nombre a succombé à une infiltration qui a pénétré jusqu'à la poitrine.

Cependant le quinquina a très-bien réussi dans une de ces fièvres qui avoit tous les caractères de l'hémittitée des anciens, & dont les paroxysmes avoient pour symptôme particulier une stupeur apoplectique (1).

Les fièvres putrides bilieuses que l'on a

---

(1) On voit quelques exemples de ces fièvres, décrits dans notre journal.

eu à combattre pendant ce mois, avoient le même caractère que celles du mois précédent, & exigeoient les mêmes remèdes.

Les coliques étoient bilieuses, avec plus ou moins d'irritation dans les entrailles, rarement avec fièvre. Celles qui étoient dysentériques, ont quelquefois nécessité une ou deux saignées, mais la plupart ont cédé aux délayans adoucissans & mucilagineux.

Les maux de gorge dépendoient plutôt d'une sérosité âcre arrêtée dans toutes les glandes de la bouche, du palais, du larynx & du pharynx, que d'une véritable inflammation causée par le séjour & l'engorgement sanguin : aussi on en a vu disparaître tout à coup, au moment où le dévoisement commençoit ; ce qui a servi d'une indication pour employer les émétiques & les cathartiques, après avoir suffisamment délayé. On a cependant observé que la constitution pléthorique de quelques sujets avoit justement autorisé à recourir à la saignée du pied, même répétée. Les vésicatoires ont fait peu d'effet.

Enfin, il y a eu beaucoup de rhumatismes qui, chez plusieurs, ont successivement, ou tout à coup attaqué toute l'habitude du corps, & ont causé un gonflement universel, plus semblable à un

emphysemie qu'à un œdeme. Le petit-lait & les autres délayans ont été les remèdes les plus favorables , pourvu que les malades restassent dans un atmosphère d'une température douce & humide.

M. *Millin* a rapporté l'histoire d'une maladie vermineuse , contre laquelle la coralline de Corse & l'huile douce de *Palma Christi* ont échoué , tandis que Pémétique en grand lavage , la décoction & le suc de pourpier ont constamment fait rendre des vers. Il paroît que c'est au mauvais effet de ces insectes que l'on doit attribuer la suppression de regles qu'éprouva une demoiselle âgée de dix-neuf ans , sans aucune cause connue. Cette suppression fut suivie de crachement de sang & d'une difficulté de respirer continue ; le ventre étoit gonflé & dur. On eut d'abord recours à la saignée ; mais les accidents augmentèrent & les regles ne parurent point. La malade rendit des vers lumbricaux : on lui fit boire de la décoction & du suc de pourpier ; elle en rendit encore. On crut qu'on détruiroit ces insectes plus sûrement en donnant la coralline de Corse & l'huile de *Palma Christi*. Tout le temps que la malade fit usage de ces deux remèdes , il ne sortit aucun ver. On revint à la décoction & au suc de pourpier : les vers sortirent tous , à ce

qu'il paroît; car la jeune malade n'en a plus rendu. Elle est tombée, quelque temps après, dans un assoupissement dont elle a été guérie à l'hospice de charité de S. Sulpice.

Le même docteur a donné le tableau de la maladie & des accidens effrayants qu'a essuyé tous récemment une jeune personne, célèbre par les certificats donnés publiquement de sa guérison par la vertu du magnétisme animal. Il suit de ce détail que, si m. *Mesmer* a opéré quelques révolutions avantageuses, pour un instant, dans la demoiselle *Poulot*, il ne l'a point guérie, puisqu'elle vient d'éprouver, à peu de chose près, les mêmes accidens pour lesquels elle avoit imploré les bontés de m. *Mesmer*, & suivi son traitement pendant quinze mois. Elle jouit aujourd'hui d'une santé parfaite, depuis deux mois que m. *Millin* l'a traitée, & convient qu'elle ne s'est jamais si bien portée.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## S E P T E M B R E 1781.

No. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	15, 0	22, 5	19, 3	28 0, 0	27 11, 8	27 10, 5
2	14, 6	24, 5	19, 6	27 9, 10	27 10, 4	27 11, 2
3	16, 0	24, 2	20, 0	27 11, 7	27 11, 6	27 11, 0
4	17, 3	21, 5	19, 5	27 9, 11	27 10, 0	27 9, 4
5	14, 5	18, 5	13, 8	27 8, 4	27 9, 4	27 9, 10
6	10, 0	17, 0	12, 2	27 9, 9	27 9, 8	27 10, 0
7	11, 0	17, 1	13, 0	27 10, 8	27 11, 4	28 0, 2
8	9, 5	18, 5	14, 1	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 7
9	10, 7	20, 2	17, 3	28 1, 4	28 1, 1	28 1, 2
10	12, 8	19, 2	16, 8	28 0, 10	28 0, 10	28 1, 1
11	13, 7	21, 0	16, 7	28 0, 6	28 0, 10	28 0, 9
12	14, 0	14, 4	14, 4	28 0, 4	28 0, 2	28 0, 0
13	13, 0	19, 0	17, 0	28 0, 2	28 0, 6	28 0, 7
14	13, 5	18, 3	16, 4	28 1, 0	28 0, 6	28 0, 0
15	14, 5	21, 5	15, 0	27 10, 6	27 9, 0	27 8, 1
16	13, 9	20, 5	14, 8	27 7, 10	27 7, 0	27 6, 8
17	13, 0	13, 2	12, 7	27 7, 2	27 7, 2	27 9, 0
18	10, 0	12, 0	9, 7	27 10, 6	27 11, 0	28 0, 3
19	8, 4	13, 6	11, 7	28 1, 0	28 1, 3	28 1, 1
20	10, 4	16, 3	14, 0	28 0, 1	27 11, 10	27 11, 1
21	10, 8	12, 2	9, 5	27 10, 2	27 9, 4	27 9, 5
22	6, 4	13, 0	10, 9	27 10, 0	27 10, 0	27 9, 7
23	11, 3	13, 5	7, 5	27 7, 0	27 6, 2	27 6, 9
24	5, 5	10, 8	6, 1	27 7, 0	27 6, 8	27 6, 7
25	4, 2	9, 2	6, 5	27 6, 8	27 6, 10	27 7, 5
26	4, 0	10, 0	8, 5	27 7, 5	27 7, 0	27 6, 10
27	6, 5	11, 0	8, 3	27 7, 2	27 7, 11	27 8, 10
28	8, 0	13, 0	10, 5	27 9, 11	27 10, 7	27 11, 11
29	7, 0	13, 0	9, 0	28 1, 2	28 1, 8	28 2, 3
30	7, 2	13, 7	10, 5	28 2, 3	28 2, 0	28 1, 7



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9h.</i>
1	N-E. beau, chaud.	N-E. beau, chaud.	N-E. be. <i>éclairs.</i>
2	N-E. nu. chaud, pl. vent <i>élec.</i>	S. be. très-chaud.	S-O. beau.
3	O. S. & E. beau, pluie <i>élec.</i>	S-O. <i>idem.</i>	N. <i>id.</i> tr. chaud.
4	N. couv. chaud.	O. couv. chaud.	N-E. c. chaud.
5	S-O. n. gr. v. p. pl.	S-O. nu. v. frais.	S-O. nuag. frais.
6	S-O. nu. froid.	O. beau.	N-O. beau, frais.
7	N-O. beau, froid.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
8	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.
9	N. <i>idem.</i>	N-E. couvert.	N-F. couvert.
10	N. n. vendanges.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
11	N-E. nua. chaud.	E. nu. chaud, vap.	N. beau.
12	N-O. c. brou. pl. tonnerre <i>élec.</i>	E. couvert, pluie.	N-E. nu. <i>éclairs.</i>
13	N-O. c. br. épais.	S. b. ton. au loin.	N-O. & S. b. <i>écl.</i>
14	N-E. <i>idem.</i>	N-O. be. chaud.	N. & O. be. ch.
15	N-E. couv. chaud.	E. & S-E. couv. pl. ton. éloigné.	S. couvert, pluie, <i>éclairs.</i>
16	S. couvert.	S. c. coup de vent.	O. nuag. <i>éclairs.</i>
17	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nu. pl. vent.	O. beau.
18	S-O. <i>id.</i> pl. vent.	S-O. c. v. fr. pl.	O. nu. v. froid.
19	N-O. <i>id.</i> brouill.	O. couvert.	O. couvert.
20	S-O. couvert.	O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
21	S-O. <i>id.</i> pl. vent.	O. <i>id.</i> pluie, vent.	N-O. <i>id.</i> froid.
22	N-O. beau, froid.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
23	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. <i>id.</i> pl. temp.	N-O. n. v. aur. b.
24	N-O. nu. pl. vent.	S-O. n. pl. v. gr. t.	N-O. n. aur. bor.
25	N-O. <i>idem.</i>	N-O. c. pl. vsnt.	N-O. c. pl. v. a. b.
26	N-O. <i>idem.</i>	O. couv. gr. vent.	O. couv. gr. vent.
27	S-O. c. pl. vent.	N-O. c. pl. vent.	O. <i>idem.</i> pluie.
28	O. couvert.	O. c. assez doux.	N-O. couv. doux.
29	N. beau, doux.	N. <i>idem.</i>	N. nuages, doux.
30	O. & N-O. couv.	O. couvert.	S-O. couv. pluie.

## 462 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 24, 5 deg. le 2

Moindre degré de chaleur . . . . . 4, 0 le 26

Chaleur moyenne . . . . . 13, 5 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 2, 3 les 29 &amp; 30

Moindre élévat. du Mercure . 27, 6, 2 le 23

Elévation moyenne . . . 27 p. 10, 5

Nombre de jours de Beau . . . . . 6

de Couvert . . . 17

de Nuages . . . 7

de Vent . . . . . 9

de Tonnerre . . . 4

de Brouillard. . . 4

de Pluie . . . . 15

de Grêle . . . . . 2

d'Aurore bor. . . 4

Quantité de Pluie . . . . . 23, 5 lignes.

D'Evaporation . . . . . 53, 0

Différence . . . . . 29, 5

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.

N.-E. . . . . 4

N.-O. . . . . 7

S. . . . . 2

S.-E. . . . . 0

S.-O. . . . . 6

E. . . . . 1

O. . . . . 6

TEMPÉRATURE : Chaude & sèche jusqu'au  
17, ensuite froide & humide.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> octobre 1781.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de septembre 1781 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LE temps a été à la pluie tout le mois , mais bien plus à la fin qu'au commencement : le tonnerre a plus grondé ce mois que dans les trois mois précédents ensemble. Cependant il y a eu peu de jours de chaleur : la liqueur du thermomètre , après le 12 du mois , ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 17 degrés , & dans les dix derniers jours du mois , elle ne s'est point portée au-dessus du terme du tempéré.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le mercure néanmoins ne s'est guere élevé au-dessus du terme de 28 pouces , & n'est point descendu au-dessous de 27 pouces 6 lignes.

Les vents ont été *sud* les premiers jours du mois , & ensuite constamment *nord* & *ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation , & son plus grand abaissement a été de  $6\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de  $12\frac{2}{3}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord.	6 fois du nord
6 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	5 fois de l'ouest.
6 fois du sud.	9 fois du nord
	vers l'ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.	7 jours d'éclairs.
8 jours de tonnerre.	3 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de septembre 1781.*

PRESQUE toutes les maladies aiguës de ce mois ont été bornées à la fièvre double-tierce, continue dans les uns, & caractérisée par des intermissions décidées dans les autres. Lorsque la double-tierce continue n'étoit point traversée par un mauvais traitement, elle se terminoit assez communément avant le vingt-unième jour. Il se rencontroit souvent, & sur-tout dans les adultes vigoureux, des signes d'engorgement phlogistique au cerveau, qui obligeoient à des saignées répétées que devoient suivre des apozèmes laxatifs anti-phlogistiques. Immédiatement après les saignées, il étoit souvent question de placer un émétique. Plusieurs familles, parmi les pauvres, ont encore été infestées de la fièvre putride maligne, dont nombre de sujets, la plupart pour n'avoir pas été traités convenablement dans le principe de la maladie.

A l'égard des fièvres absolument intermittentes, outre la fièvre double-tierce, quantité de personnes l'ont eu tierce, & d'autres quarte. L'une & l'autre étoient sujettes à récider, de quelque manière qu'on les eût traitées; mais sur-tout lorsqu'on les avoit fait passer avec le quinquina. La leucopnégmatie s'est ensuivie dans plusieurs.

Les diarrhées ont été communes vers la fin du mois; elles étoient souvent compliquées de douleurs de colique. La petite-vérole se trouvoit considérablement ralentie.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## P R I X.

L'ACADÉMIE royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, avoit prorogé à 1781 le prix des sciences, destiné à celui qui, *d'après une théorie étayée d'expériences, assigneroit le plus exactement les différences entre la craie, la pierre à chaux, la marne & la terre des os, que la plupart des chymistes ont, jusqu'à présent, confondues dans la classe des terres calcaires?* De tous les concurrents; pendant deux années, un seul a embrassé l'étendue de la question essentielle, & de ses corollaires, dans un in-4°. de plus de cent pages, sous l'épigraphe, *Utile dulci*; le prix lui a donc été adjugé, & l'ouverture du billet a indiqué pour auteur, m. *Quatremere d'Isjonval*, écuyer, qui, en 1775, a remporté le prix proposé par l'académie des sciences, sur l'analyse de l'indigo.

Un autre mémoire dont l'épigraphe est.... *Felix qui potuit rerum cognoscere causas...* a très-bien traité une des parties de la question; mais malheureusement il a négligé les autres. La compagnie ne pourra rendre un hommage public aux talents de l'auteur, qu'autant qu'il permettra que son nom soit connu, c'est-à-dire, que le billet cacheté soit ouvert.

Elle demande pour le sujet du prix des sciences à décerner en 1782, *Jusqu'à quel point, & à quelles conditions, peut-on compter, dans le traitement des maladies, sur le magnétisme & sur l'électricité, tant positive que négative? — La théorie doit être appuyée par des faits? — L'appareil des expériences doit être assez détaillé, pour que*

*L'on puisse les répéter au besoin ?* L'académie n'ignore point le nombre d'écrits publiés sur ce sujet. Les auteurs y trouveront des matériaux pour former le tableau de nos connoissances acquises sur ces objets, & il sera facile d'apprécier ce que l'art devra à leurs recherches personnelles. Chacun des prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

Les mémoires seront adreſſés à Rouen avant le premier juillet 1782, ſavoir : à m. *Haillet de Couronné*, lieutenant-général au ſiége criminel du bailliage, ſecrétaire perpétuel pour la partie des belles-lettres; & à *M. L. A. Dambourney*, négociant, ſecrétaire perpétuel pour la partie des ſciences.

*EXTRAIT du programme de l'académie des ſciences, belles-lettres & arts de Lyon.*

SUJETS PROPOSÉS POUR L'ANNÉE 1782.

L'académie distribuera en 1782, le prix de *physique*, fondé par m. *Christin*. Après avoir propoſé précédemment deux ſujets relatifs à l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur le corps humain, elle a cru devoir conſidérer le regne végétal, & a propoſé le problème ſuivant :

*L'électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur les végétaux ? Quels ſont les effets de cette influence ? & ſ'il en eſt de nuisibles, quels ſont les moyens d'y remédier ?*

C O N D I T I O N S.

Toutes perſonnes pourront concourir pour ce prix, excepté les académiciens titulaires & les vétérants; les aſſociés y ſeront admis. Les mémoires ſeront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne ſe feront connoître, ni directement, ni indirectement; ils mettront une devife à la tête de

l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon, à *M. DE LA TOURETTE*, ancien conseiller de la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac;

*Ou à M. DE BORY*, ancien commandant de Pierre-scize, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Sainte-Hélène;

*Ou chez AIMÉ DE LA ROCHE*, imprimeur-libraire de l'académie, maison des Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours, passé le premier avril 1782; le terme est de rigueur. L'académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis; il consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

Les prix d'*Histoire naturelle*, fondés par *M. ADAMOLI*, se distribueront à la même époque. L'académie a proposé le sujet qui suit:

*Quels ont été & quels sont les aliments & les boissons des grands peuples, dans les différents climats? Quels en ont été & quels en sont les effets relativement à la santé, à la force, à la durée de la vie, & à la population?*

Les conditions, comme ci-dessus. Les prix consistent en deux médailles, l'une d'or de la valeur de 300 livres; l'autre d'argent de la valeur de 25. La réception des mémoires est fixée au premier avril 1782.

#### PRIX EXTRAORDINAIRE.

L'ACADÉMIE avoit réservé, en 1778, une médaille de 300 liv. de la fondation de *M. CHRISTIN*, pour un prix extraordinaire. Un de mm. les aca-

démiciens a proposé pour sujet de ce prix, *La mixtion de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin, & à la conservation de la santé*; & dans le cas où ce sujet agréeroit à l'académie, il lui a demandé de permettre qu'il s'engageât à doubler la valeur de la médaille.

L'académie a pensé que cet objet intéressoit particulièrement les provinces, où cette mixtion devient d'un usage fréquent; en conséquence, elle propose le prix double, & demande l'*Examen physique & raisonné de la dissolution de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin, & à la conservation de la santé*. Elle exige des expériences précises, constantes, faciles à répéter, & dont le but soit la solution des questions suivantes :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un sûr moyen de le conserver, ou de rétablir sa qualité lorsqu'elle est altérée? De quelle espece d'altération dans le vin, l'alun est-il le préservatif ou le correctif?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans le vin, au cas que ce mélange soit reconnu avantageux?*

3°. *Le vin, tenant en dissolution la quantité d'alun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration, est-il nuisible à la santé? Quels en sont les effets sur l'économie animale?*

4°. *Si l'alun, dissous dans le vin, est reconnu préjudiciable à la santé, est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles?*

5°. *Enfin quelle est la manière la plus simple & la plus exacte, de reconnoître la présence de l'alun; & sa quantité, lorsqu'il est en dissolution dans le vin?*

Les conditions comme ci-dessus. Le prix, consistant en deux médailles d'or, de la valeur cha-



cane de 300 livres, se distribuera dans la même séance ; & les mémoires ne seront admis que jusqu'au premier avril 1783.

A la même époque, l'académie décernera le prix de 1200 livres, dont m. l'abbé RAYNAL a également fait les fonds, & dont le sujet a été annoncé ainsi qu'il suit :

*La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ?*

*S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?*

*Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?*

Vu l'importance du sujet, l'académie n'a point fixé l'étendue des mémoires, & s'est contentée d'inviter les auteurs à les écrire en françois ou en latin. Aucun ouvrage ne sera admis au concours, passé le premier avril 1783.

Signé, DE LA TOURETTE, secrét. perp.  
A Lyon, le 4 septembre 1781.

*PRIX de l'académie royale des sciences, inscriptions belles-lettres de Toulouse.*

Le sujet proposé pour le prix de 1781, étoit d'assigner les effets de l'air & des fluides aéri-formes, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale. Parmi les ouvrages présentés au concours, l'académie en a distingué quelques-uns qui auroient réuni les suffrages, si les auteurs avoient traité avec un égal succès la partie chymique & la partie médicale : mais comme ils ont, en général, négligé l'une ou l'autre, elle s'est déterminée à proposer le même sujet pour l'année 1784. Le prix sera double, & l'auteur couronné recevra cent pistoles.

*Annonce de prix.*

LA société provinciale des arts & sciences à Utrecht, propose pour sujet d'un de ses prix la question suivante :

*Est-il salutaire ou nuisible à la santé des hommes, de planter des arbres dans les villes & aux environs ? Leurs exhalaisons épurent-elles ou infectent-elles l'air ? & quelles sortes d'arbres font plus ou moins de bien ou de mal ?*

La réponse doit être faite avant le premier décembre 1782, & adressée, franche de port, à m. Jean Van-Haesten, secrétaire de la société. Le prix est une médaille d'or de 30 ducats, ou une somme de 30 ducats d'or, au choix de l'auteur.

---

## ANNONCE DE LIVRES.

*ESSAI sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses, qui a remporté le prix proposé par la société royale de médecine ; par m. J. J. MENURET, associé régnicole de la même société, &c. &c. &c.*

*Ne quid falsi audeas, ne quid veri non audeas.*  
CICER.

*A Paris, rue & hôtel Serpente, M. DCC. LXXXI. sous le privilege de la société royale de médecine. In-12 de 112 pag. Prix 1<sup>re</sup> 10<sup>s</sup>.*

L'ouvrage est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur est d'avis ; 1<sup>o</sup>. que l'air est susceptible de se charger des miasmes contagieux, de

leur conserver leurs qualités & leur caractère propre ; & de les introduire ensuite comme des semences de maladie dans d'autres corps , avec leur fécondité reproductive , &c.

2<sup>o</sup>. Que le contact immédiat n'est pas nécessaire pour la communication d'une maladie contagieuse , & particulièrement de la petite-vérole , & qu'il suffit pour cela d'habiter une atmosphère infectée du virus variolique.

Le mémoire lui-même a pour titre :

### E S S A I

Sur la question proposée par la société royale de médecine.

*Déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes , si les maladies contagieuses , principalement la petite-vérole , peuvent se transmettre par l'intermède de l'air ?*

La table des matières , que nous allons copier , indiquera le plan & la distribution de l'ouvrage qui est partagé en soixante articles.

N<sup>o</sup> I — II. Idée des maladies contagieuses.

III — IV. Moyens de la contagion , miasmes.

V — VIII. Nature des miasmes.

IX — XVI. Leur analogie avec les semences végétales.

XVII — XX. Préjugés contre leur transmission par l'air.

XXI — XXV. L'air dissolvant , excipient , véhicule de toute sorte de corps , assez atténués pour s'y élever.

XXVI — XXXVI. L'air excipient privilégié des corpuscules que la fermentation putride divise , des levains de maladies , des exhalaisons des animaux , distributeur des maladies épidémiques.

XXXVII — XLI. Détails sur la peste , la plus contagieuse des maladies ; marche des miasmes pestilentiels , action de l'air dans leur transport & leur application.

XLII — XLIX. Mêmes détails sur la petite-vérole , la rougeole , leurs miasmes , l'action de l'air , les dispositions qui en favorisent l'effet.

L. Le succès des précautions confirme plutôt qu'il n'anéantit cette action & ces effets.

LI — LV. Les autres maladies dont l'air transmet la contagion. Leur manière de se répandre & de se communiquer , différente , ainsi que leur nature , de celles des affections contagieuses que l'air ne propage pas. Conclusion de l'ouvrage.

LVI — LX. Corollaire de l'ouvrage relatif au but de la question , au projet d'extirper la petite-vérole.

M. *Menuret* , dans tout le cours de son mémoire , compare les miasmes des maladies contagieuses , & particulièrement de la petite-vérole , aux semences des végétaux. Selon lui , ces miasmes sont disséminés dans l'air qui les dépose sur une partie du corps propre à les recevoir , & qui leur tient lieu d'une terre préparée convenablement : ils y germent , ils s'y développent , & produisent une maladie absolument identique à celle qui les a fournis , qui a son temps d'accroissement , de floraison , de fructification & de maturité , & qui complete son existence par la production de semences ou matière capable de la reproduire & de la multiplier dans d'autres corps où elle sera portée.

Ce que les graines , les réceptacles , &c. ajoute m. *Menuret* , sont dans les végétaux , les bubons le sont dans les maladies pestilentielles , les boutons dans la petite-vérole , les efflorescences écailleuses dans la rougeole , les ulcères , les pustules

*dans la vérole, les éruptions psoriques, dartreuses, &c. dans la gale, les dartres, &c. Il nomme ces dépôts des foyers de matière féminale & reproductrice.*

L'auteur suit ingénieusement sa comparaison. Les maladies qui se transmettent par le moyen des humeurs, autres que les foyers, sont semblables aux plantes qui se reproduisent par boutures; l'épiderme de la peau est comparée, quant aux miasmes contagieux, à l'écorce de la terre, par rapport aux semences; les miasmes, comme les semences, s'affoiblissent, & peuvent dégénérer, ainsi *les miasmes contagieux, dans des corps mal disposés, ou qui ont perdu, par une épreuve de la maladie, la capacité de la contracter de nouveau, produisent des maladies irrégulières, mais qui ont un fond de ressemblance avec la maladie courante.*

Les graines végétales sont semées ou par la nature, ou par le cultivateur; les miasmes morbifiques sont introduits ou par l'effet de l'air seulement, ou par l'inoculation.

L'auteur, après avoir comparé le germe des maladies contagieuses avec les semences des végétaux, semble indiquer qu'il trouve de l'analogie entre leur première apparition, entre leur création, pour ainsi dire, & la formation de plusieurs insectes qu'il prétend devoir la vie à la putréfaction des eaux.

*L'axiome des anciens, dit-il, si reconnu dans un temps, si moqué dans un autre, que la corruption est le principe de la génération, seroit donc une vérité? Dans le fait, la formation des insectes par la corruption n'est pas plus difficile à imaginer que celle des semences malades; mais si les insectes, &c. &c. &c.*

La plupart des maladies contagieuses doivent, selon lui, leur naissance à la corruption & à l'exha-

laison des eaux croupies ; c'est ainsi que le Nil, après ses débordements, a fait éclore plusieurs maladies pestilentiellcs, & particulièrement la petite-vérole.

On admet, dans la récapitulation des causes ; que c'est du concours varié de plusieurs dispositions que dérivent les différences dans le progrès de la contagion. *Il est certain*, dit m. Menuret, *qu'elle sera fort rapide si la maladie contagieuse est violente, si elle est multipliée, si la constitution de l'atmosphère est australe & chaude, si la peur ou toute autre cause a disposé favorablement les individus.*

On voit par l'idée que nous venons de donner du mémoire de m. Menuret, qu'il est pour l'affirmative dans la question proposée. En effet, après avoir établi son sentiment sur le raisonnement & sur un grand nombre de preuves de fait que lui fournissent la peste, la petite-vérole, & beaucoup d'autres maladies épidémiques & contagieuses, il résume ainsi : *Tandis qu'on peut assurer, d'après un nombre suffisant d'observations, que les maladies contagieuses, aiguës, épidémiques, peuvent se transmettre par l'intermède de l'air : il est aussi démontré que les objets d'économie animale en sont susceptibles ; que la petite-vérole (fortuite) ne peut se transmettre & ne se transmet en effet que par l'intermède de l'air.*

En général ce mémoire est bien fait & bien écrit ; on y trouve plusieurs tournures & plusieurs expressions nouvelles qui semblent pécher contre la pureté du style, mais qui cependant nous ont paru heureusement hasardées. L'auteur y fait preuve d'érudition, de génie & de connoissances médicales.

Nous croyons ne devoir point passer sous silence un trait qui caractérise m. Menuret, & lui fait honneur ; & nous terminerons cette notice par l'ex-

trait de l'annonce qu'a faite la société royale de médecine, dans sa séance, le 29 août 1780, & qui se trouve imprimée à la fin du mémoire.

*La société propose pour sujet d'un second prix qui sera distribué dans la séance publique du premier mardi après la fête de S. Louis 1782.*

*D'exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'hydropisie, &c.*

Ce prix, de la valeur de 300 livres, est dû à m. Menuret, associé régnicole à Montelimar. Les circonstances qui accompagnent ce bienfait méritent d'être connues. M. Rast, associé régnicole à Lyon, avoit proposé un prix de la valeur de 300 livres, que m. Menuret a remporté, sur une question très-importante, relativement à la manière dont les maladies contagieuses se propagent. Content de la préférence dont il s'est rendu digne, & des honneurs académiques qu'il a obtenus, m. Menuret n'a point accepté la somme qui lui étoit destinée, & il l'offre aujourd'hui pour la valeur du prix dont nous avons publié le programme tel qu'il nous a été remis de sa part.

*LETTRE d'un médecin de la faculté de Paris, à un médecin du collège de Londres; ouvrage dans lequel on prouve, contre m. MESMER, que le magnétisme animal n'existe pas. A la Haye, 1781. In-8°. de 70 pages.*

Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis  
Versamur, hoc ævi quodcumque est.

LUCRET.

L'auteur de cette lettre dit, dans un avant-propos, que son objet est de démontrer que le magnétisme animal dont m. Mesmer prétend avoir fait la découverte, n'est ni existant, ni possible;

& , dans sa lettre , il cherche à prouver la possibilité du magnétisme animal , son existence & ses avantages. Cette tournure heureuse a été fort goûtée des partisans du magnétisme animal ; mais quelle qu'ait été la vogue de cette brochure , elle a été bientôt éclipsée par m. *Mesmer* lui-même , qui , peu de temps après , a fait paroître le

PRÉCIS HISTORIQUE DES FAITS RELATIFS  
AU MAGNÉTISME ANIMAL , JUSQU'EN  
AVRIL 1781 ,

(*ouvrage traduit de l'allemand*). A Londres , 1781 , in-8°. de 229 pag. sans compter la liste des compagnies savantes auxquelles cet écrit est adressé.

M. *Mesmer* est environné d'une gloire si resplendissante , qu'il n'y aura pas assez de brouillard ni d'académies pour l'offusquer. M. *Mesmer* les a toutes réduites au silence ces académies , & tel est l'ensemble & le superfin de la théorie du magnétisme animal , qu'il est le maître de provoquer tous les savans , sans qu'un seul soit en état d'argumenter contre lui. L'esprit le plus attentif sauroit-il le suivre ? il n'existe pas encore de langue par laquelle il puisse lui-même se faire entendre & transmettre sa sublime doctrine. On ne dira plus enfin , *nilhil sub sole novum*. Non , jamais pareille découverte n'a été faite. Le lecteur resteroit extasié s'il n'avoit un compliment à faire sur les sentimens altiers avec lesquels m. *Mesmer* a rejeté loin de lui trente mille livres de rentes annuelles qui lui ont été proposés par le gouvernement françois. Oui , ce refus seul vous immortalise m. *Mesmer* , & vous rend l'égal des plus grands hommes. Il n'y a guère que vous & Jean-Jacques doués de ce superbe & grand caractère qui fait refuser une pension ou des appointemens d'un Monarque. Ce refus paroît étonnant ; mais quoique m. *Mesmer* ne puisse s'expliquer dans aucune lan-



gue sur son magnétisme animal, la lecture de son précis ne laisseroit pas de donner certaines présumptions sur les motifs de sa conduite, si le succès de son plan dépend du secret, si par son essence il est indispensable qu'il refuse le moyen de s'assurer de la réalité de la découverte qu'à la seule & expresse condition de recevoir au préalable une terre d'environ deux cents mille écus en propriété, ou force or en barre & *in globo*.

Mais bien que ce corps de doctrine soit substantiel, complet & inexpugnable, il manque quelque chose au livre de m. Mesmer; c'est sans doute une bagatelle. Il auroit dû cependant ne point la négliger, & savoir combien une table des matières est commode pour la légèreté des François. Ils sont bien curieux de tout savoir, mais trop impatients pour suivre un auteur aussi abstrait & élevé que m. Mesmer. Nous avons donc cru devoir le suppléer en faisant l'*index* de son *précis historique*, & pour augmenter, s'il se peut, les obligations qu'il nous a, & qu'il avoue avec tant de complaisance, nous y joindrons les remarques & les ricanneries de nos pédants & petits malins, qu'on appelle *savants*. Quelle différence entr'eux & m. Mesmer! Pour rendre leurs connoissances utiles, ils sont obligés de parler ou d'écrire intelligiblement, & m. Mesmer ne peut mettre fin à son grand œuvre que par l'adresse à ne point se laisser deviner. — Cette table des matières est trop ample pour trouver place dans notre journal, nous nous réservons d'en faire cadeau, & de la faire passer séparément à nos souscripteurs dès qu'elle paroitra, afin de les mettre à même d'apprécier, sous tous les rapports, le magnétisme animal & ses influences.

# A V I S. C H I R U R G I E.

M E S S I E U R S ,

Ayant appris qu'un jeune homme , se disant élève du frere Cosme , assuroit le public qu'il tenoit seul de ce religieux le remede qu'il employoit efficacement pour guérir les *noli me tangere* , ou cancers du visage , j'ai cru devoir m'adresser à vous pour vous prier d'instruire le public , par la voie de votre journal , que ce jeune homme , s'il possède le remede , n'est pas le seul , à beaucoup près ; car le possédant moi-même depuis neuf ans , que je suis le confrere du frere Cosme , je l'ai communiqué à beaucoup de chirurgiens , ainsi que je continuerai de le faire toutes les fois qu'on me le demandera.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Frere BERNARD, religieux Feuillant, élève & successeur du frere Cosme*

P. S. Je publierai par la suite ce remede qui n'est pas nouveau , avec des observations intéressantes.

---

On trouve chez Nyon , libraire , l'ouvrage de m. Parmentier , sur les pommes de terre ; & chez Nyon & Barrois l'aîné , les *Récréations chimiques de MODEL* ; les *Expériences relatives à l'analyse du bled*, de m. PARMENTIER ; les *Dis*

*sertations philosophiques de m. DE MACHY, & la Méthode d'administrer le mercure, par m. DE HORN.* Ces ouvrages sont avantageusement connus, & nous en avons rendu compte dans le temps.

Barrois l'aîné, libraire, quai des Augustins, vient de recevoir quelques exemplaires des articles suivans :

*Commentarii de rebus in scientiâ naturali & medicina gestis. Lipsiæ, 23 vol. in-8°. complet.*

*Acta eruditorum Lipsiensia usque ad annum 1774, in-4°.*

Chaque volume se vend séparément 6 livres en feuilles.

Il a acheté aussi les *Thèses de médecine*, imprimées en Allemagne, qu'on trouvoit chez Briasson ; il en a fait venir de nouvelles ; il lui reste quelques exemplaires de LINNÆI, *Systema naturæ*, 4 vol. in-8°. & du *Mantissa altera* du même.

V. les dissert. de méd.



## T A B L E

DU MOIS DE NOVEMBRE 1781.

EXTRAIT. <i>Observations sur la nature, les causes &amp; le traitement de la fièvre lente ou hectique ;</i>	
par m. FOURNIER, méd.	page 385
<i>Lettre sur le tania ;</i> par m. BAUMES, méd.	406
<i>Remarques sur l'observation faite par m. SUMEIRE, médecin ;</i> par m. GRATELOUP, médecin.	435
<i>Extrait d'une lettre de m. FOUQUET, médecin.</i>	441
<i>Observation sur une fluxion phlegmoneuse de l'œil gauche ;</i> par m. BONNARD, chir.	446
<i>Extrait du prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenu le 1<sup>er</sup> octobre 1781.</i>	453
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	460
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	463
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	464

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Prix.	465
Livres nouveaux.	470
Avis.	478

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de novembre 1781. A Paris, ce 24 octob. 1781 ;  
 POISSONNIER DESPÉRIÈRE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DÉCEMBRE 1781.

---

EXTRAIT

*De différents ouvrages de m. ALPHONSE  
LEROY, docteur-régent & professeur  
en la faculté de médecine de Paris.*

NOUS nous étions réservés de rendre  
compte de plusieurs ouvrages de m. *Al-  
phonse Leroy*, lorsque m. *Sigault* publie-  
roit celui que nous avions lieu d'attendre  
sur l'opération de la symphyse : nous de-  
sirions, en réunissant les observations de  
deux célèbres accoucheurs, offrir à nos  
lecteurs une somme de vérités également

*Tome LVI.*

Hh

482 SUR LES HABILLEMENTS  
neuves & intéressantes. Nous croyons  
avoir assez différé, c'est pourquoi nous  
allons présenter par ordre & de matières  
& de date, le tableau raccourci des diffé-  
rentes productions de m. *Alphonse Leroy*,  
sur-tout dans l'art des accouchements.

*RECHERCHES sur les habillements des  
femmes & des enfants. A Paris, chez  
le Boucher, libraire, 1772.*

Cet ouvrage, qui fut le premier début  
de m. *Alphonse Leroy* dans la carrière mé-  
dicinale, fut alors très-accueilli. Le ton  
de sensibilité qui y regne, l'intérêt que  
l'auteur a su prêter à des détails anatomi-  
ques, les fleurs qu'il a semées dans ces  
recherches, durent en effet lui mériter les  
éloges des gens de goût.

On s'occupoit beaucoup alors des ou-  
vrages de *Jean-Jacques Rousseau* sur l'é-  
ducation. M. *Alphonse Leroy* crut qu'il  
falloit des additions, des retranchements  
ou des développemens aux principes de  
l'éloquent philosophe. Un journaliste re-  
procha alors à m. *Alphonse Leroy* de s'être  
trêné sur les pas de *J. J.* mais assu-  
rément il n'y avoit pas de jugement moins  
fondé; car les vues de m. *Alphonse Le-  
roy* ne sont pas toujours les mêmes que  
celles du Citoyen de Genève: mais res-

pectant le torrent de l'opinion, il ne crut pas devoir ouvertement s'élever contre cet auteur justement célèbre, il se contenta d'exposer ses vues.

M. *Alphonse Leroy* commence par prouver combien il seroit essentiel au bonheur des peuples que les gouvernements s'occupassent de l'enfance & de son éducation. Selon lui, le bonheur dérive en grande partie de la force physique, & il la regarde comme la base des grandes vertus. Ce début est plein d'une saine politique, & d'une morale attrayante.

L'auteur considère ensuite quel est l'état de l'enfant qui vient de naître, quelle est la différence entre toute son habitude dans le sein de la mere, & toutes ses facultés dans le nouveau milieu où il va s'accroître; il conclut qu'il faut à l'enfant, à sa naissance, une chaleur humide, & surtout celle de sa mere; il cherche même des raisons de ce rapprochement dans l'état chymique des humeurs & de l'un & de l'autre. Ainsi m. *Alphonse Leroy* est très-éloigné de ceux qui veulent que l'enfant, à sa naissance, soit exposé à l'impression de l'air, & même du froid; & il tient, sur cet article, si fortement à son opinion, qu'il en a fait le sujet d'une thèse qu'il a soutenue, en 1774, à Paris, sous ce titre & pour l'affirmative : *An. re-*

*ens natorum sanitati recubare cum matribus conducit.* Pour ne pas exposer les enfans au danger d'être étouffés dans le lit de leur mere, il conseille l'usage d'un petit berceau dont le gouvernement ordonne, en Italie, à toute nourrice de faire emplette. Ce petit berceau se met dans le lit de la nourrice, s'y attache, y tient peu de place, & met l'enfant à l'abri du danger d'être étouffé.

Viennent ensuite, dans cet ouvrage ; des recherches historiques sur l'antiquité & l'usage des maillots. M. *Alphonse Leroy* insiste à prouver qu'ils sont nuisibles, & c'est ici qu'il a su parer de fleurs l'anatomie. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter une observation intéressante consignée en cet ouvrage : après avoir exposé les usages des divers peuples ; relativement à la ligature du cordon ombilical, il assure qu'elle n'est nécessaire que lorsqu'on comprime l'enfant dans le maillot. Un jour qu'il n'avoit pas fait cette ligature, le sang ne coula du cordon que lorsque la poitrine fut comprimée ; il cessa de couler en lui laissant toute liberté : ce qui fut réitéré plusieurs fois.

: M. *Alphonse Leroy* passe ensuite à des recherches sur l'antiquité, l'usage & la forme différente des corps : il en prouve



le danger & quelquefois l'avantage ; il s'occupe de la différence des vêtements de l'homme & de la femme, & de leur influence sur la santé. De tous les habits c'est l'habit oriental qu'il préfère, c'est ce qui lui a donné lieu de faire des recherches sur l'origine & l'usage de la ceinture. Il termine par considérer de quelles sortes de vêtements on doit faire usage dans différentes circonstances de la vie. Il pense qu'on ne doit pas vêtir aussi légèrement l'enfant qu'on commence à mettre en société, & qui est forcé à être sédentaire, que celui qui s'exerce à volonté & librement en plein air, parce que chez le premier la transpiration moins abondante doit être sollicitée, tandis qu'elle s'accomplit librement chez l'autre. Le sauvage de retour en sa cabanne, s'y chauffe, s'y couvre de vêtements, & sollicite par ces moyens l'insensible transpiration que l'exercice, en un autre temps, lui procure. *M. Alphonse Leroy* finit par recommander aux vieillards des vêtements très-chauds. Il se-  
roit à souhaiter qu'il eût traité un plus grand nombre de points de l'éducation physique des enfants.

*MANIERE de terminer l'accouchement dans lequel le bras de l'enfant est sorti de la matrice. Journal de médecine, mars 1774.*

Ce fut le premier début de *m. Alphonse Leroy* dans la carrière des accouchements. Un chirurgien avoit été appelé pour accoucher une femme dont l'enfant présentoit le bras; il fit l'amputation du bras, fut chercher les pieds, & amena l'enfant vivant. Les parents demanderent au chirurgien des dédommagemens, & une pension pour l'enfant. *M. Leyret* consulté, répondit que la manœuvre qu'on avoit faite, autorisée par nombre d'auteurs, étoit la seule à employer.

*M. Alphonse Leroy* s'éleva contre une manœuvre meurtrière, & en substitua une facile & simple; il dit que dans ce cas on ne doit point s'occuper de reporter le bras dans la matrice, ni l'amputer, mais qu'il faut aller chercher les pieds, & que si la constriction de la matrice porte obstacle, on doit alors avoir recours aux saignées, aux denudains, aux narcotiques.

*La pratique des accouchements, première partie, contenant l'histoire critique de la doctrine & de la pratique des principaux accoucheurs, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'étude & à la pratique des accouchements, chez Leclerc, libraire, quai des Augustins, 1776.*

Cet ouvrage semble avoir fait époque dans l'art des accouchements. Il est écrit avec un soin qui rend la lecture des détails les plus minutieux très-intéressante; c'est une histoire des diverses opinions, des diverses manœuvres reçues dans l'art des accouchements; c'est l'analyse, faite par ordre chronologique, des principaux ouvrages sur cet art, & chaque analyse forme un tableau fait avec le plus grand soin; enfin c'est le fruit d'un travail long, pénible, & d'immenses lectures. On voit que l'auteur a lu, relu, médité chaque ouvrage dont il donne l'extrait. Persuadé que les anciens ont été très-avancés dans l'art des accouchements, il justifie Hippocrate d'une foule d'imputations faites par l'ignorance: *Moschion* est, selon m. *Alphonse Leroy*, celui des anciens qui a traité le mieux & le plus complète-

488 PRATIQUE DES ACCOUCHEM.  
ment de la partie chirurgicale des accou-  
chements.

Dans cet ouvrage on voit que m. *Leroy* a considéré l'art des accouchements comme cultivé de deux manières très-oppoſées entr'elles. Les uns, dit m. *Leroy*, ſans principes fondamentaux, ont établi en préceptes leurs manœuvres ſouvent biſarres. Tels ont été, ſelon l'auteur, *Mauriceau*, *Leyret*, *Rhoederer*; d'autres ſont partis de principes, & y ont rapporté l'art. Tels ont été *Ould Deventer* & *Smélie*. Dans la plûpart des obſervations des premiers, l'art, dit l'auteur, n'a ſouvent pu garantir de la mort ni les mères, ni les enfants. Dans les obſervations des ſeconds, l'art fut preſque toujours ſalutaire & à l'un & à l'autre.

C'eſt la doctrine de *Smélie* que m. *Leroy* s'eſt attaché à cultiver & perfectionner; & on peut dire que ſi ſes éloges pour cet auteur ſont pompeux, ſa critique s'eſt rudement exercée ſur les autres.

L'auteur finit par deſirer que le gouvernement établiffe dans la capitale une école-pratique ſur cet art. Si on voit en cet ouvrage un cenſeur peut-être trop ſévère, on y voit certainement auffi un ami du bien public. La critique que m. *Leroy* avoit fait de m. *Leyret*, lui en attira une qui fit naître l'ouvrage ſuivant :

*ALPHONSE LEROY à son critique.*  
*Brochure de 26 pages. A Paris, chez*  
*Leclerc, libraire, quai des Augustins,*  
*2776.*

L'auteur, dans cette brochure, développe de plus en plus ses principes sur l'art des accouchements. Il s'occupe à justifier & les éloges qu'il a donnés à *Smellie*, & la critique qu'il a faite des observations de *m. Levret*. Il seroit bien à souhaiter que tous les écrits polémiques développassent comme celui-ci les matieres dont ils font l'objet.

*RECHERCHES historiques & pratiques*  
*sur la section de la symphyse du pubis,*  
*pratiquée sur la femme Souchet; par*  
*m. ALPHONSE LEROY. A Paris, chez*  
*Leclerc, libraire, quai des Augustins,*  
*1778.*

Tous les journaux de l'Europe retentirent de l'opération de la symphyse du pubis, immédiatement après qu'elle eut été pratiquée sur la femme *Souchet*. *M. Alphonse Leroy* crut devoir garder le silence jusqu'au rétablissement complet de cette femme; alors il publia cet ouvrage qui est divisé en trois parties, La premiere

est toute historique ; la deuxième décrit l'opération & ses suites ; & la troisième est consacrée à des réflexions.

Dans la première partie *m. Alphonse Leroy* s'attache à prouver que les anciens & les modernes ont reconnu dans l'accouchement plus ou moins de mobilité entre les os du bassin ; ils ont senti l'avantage de cette mobilité portée quelquefois au point de produire un certain écartement, sur-tout à la symphyse du pubis. *Pineau* conseilloit, dit l'auteur, de favoriser cette mobilité chez les femmes dont le bassin étoit étroit, par des bains, des liniments. Il entrevit même la possibilité de la section de la symphyse ; mais en 1780, *m. Sigault* présenta un mémoire à l'acad. de chirurgie ; dans lequel il proposa cette opération dans les cas où l'on emploie l'opération césarienne. *M. Sigault* ne déterminoit alors qu'un pouce d'écartement ; cependant quelle que fût la force des arguments qu'on lui proposoit, il tenoit toujours à cette opération. *M. Alphonse Leroy* réduisit toute la difficulté à l'insuffisance de l'écartement, & s'occupa des moyens d'en obtenir un bien plus considérable.

D'après des travaux sur la décomposition des humeurs & la solution du principe terreux ou solidifiant pendant la

grosſeſſe , il crut que les ligaments relâchés permettroient d'obtenir un écartement conſidérable ; il l'obtint en effet de deux pouces & demi ſur le cadavre d'une femme qui venoit de périr d'hémorrhagie après être accouchée, & chez laquelle il ne put ſe rendre à temps : ainſi m. *Alphonſe Leroy*, en rendant juſtice à m. *Sigault* ſur ſon invention, réclame la découverte d'un écartement de deux pouces & demi, propre à faire pratiquer cette opération ; écartement qu'avoit conſigné à Montpellier un des diſciples de m. *Alphonſe Leroy*, dans une thèſe ſoutenue pour l'affirmative en juillet 1776, & portant pour titre : *An in omni partu prægnantis vitam ſervare debeat obſtricularum expertus*. Proposition bien conſolante pour l'humanité, & ſouvent répétée dans les ouvrages de m. *Alphonſe Leroy*. Enfin mm. *Alphonſe Leroy* & *Sigault* convinrent de réunir leurs idées & leurs travaux pour pratiquer d'un commun accord cette opération. Tel eſt le ſujet de la première partie de cet ouvrage.

La deuxième partie eſt conſacrée à tous les détails de l'opération & du traitement. M. *Alphonſe Leroy* y indique comment il fit franchir à la tête, qui avoit trois pouces & demi & plus d'épaiſſeur d'une boſſe pariétale à l'autre ; le diamètre de devant

en arriere du bassin qui n'avoit que deux pouces & demi. Cette partie de l'ouvrage est très-intéressante & très-importante au succès de cette opération. Le reste concerne des détails dans lesquels l'auteur développe ses vues sur le traitement des femmes accouchées.

Dans la troisieme partie l'auteur répond à toutes les objections, & traite les questions suivantes :

*A-t-on obtenu sur la femme Souchot l'écartement de deux pouces & demi ?*

*Cette opération étoit-elle nécessaire pour amener l'enfant vivant ?*

*Y avoit-il d'autres moyens de terminer cet accouchement sans danger pour la mere ni l'enfant ?*

*Quel est le mécanisme propre à faire franchir à la tête un bassin mal conformé au moyen de l'écartement annoncé ?*

*Les accidents qui ont eu lieu tiennent-ils à la maniere dont a été pratiquée l'opération ? peut-on espérer de les éviter ? peut-on réitérer l'opération sur le même sujet ?*

Telles sont les questions importantes qui sont discutées avec une logique vigoureuse dans cet ouvrage.

En 1779 m, *Alphonse Leroy* eut deux occasions de pratiquer l'opération de la symphyse : il sauva les deux meres & les



deux enfants. Les nouvelles réflexions que la pratique lui fit faire sur cette opération, la perfection qu'il lui avoit donnée, le déterminèrent à publier l'ouvrage suivant :

*OBSERVATIONS & RÉFLEXIONS  
sur l'opération de la symphyse & les  
accouchements laborieux. A Paris, chez  
Leclerc, libraire, quai des Augustins,  
1780.*

L'auteur persuadé de plus en plus qu'aucune femme ne doit périr en accouchant si l'art vient convenablement à son secours, persuadé que le forceps doit être banni de la pratique des accouchements, s'attache à établir ces deux propositions ; & relativement aux objections que le docteur *Hunter* avoit fait contre l'opération de la symphyse, l'auteur n'y oppose d'autre réponse que son ouvrage qui est, il est vrai, de peu d'étendue, puisqu'il ne renferme que 54 pages ; mais on peut assurer qu'il n'y a pas une phrase inutile : il semble même que, d'après cet ouvrage, il n'y a rien à dire de plus sur l'opération de la symphyse.

L'auteur commence par indiquer comment sur l'une & l'autre femme il pratiqua & perfectionna l'opération. Il assure

que l'omission de quelques circonstances peut rendre fatale à la mere & à l'enfant cette opération ; c'est ce qu'il avoit déjà prouvé par ses réflexions sur l'opération pratiquée sans succès sur la femme *Vépres.*

Lorsque m. *Alphonse Leroy* traite du mécanisme par lequel la tête, dans ce cas, franchit le bassin, il assure qu'en proportion que les pubis sont écartés après l'opération, en proportion ces mêmes os se portent en avant & en même proportion la ligne qui va de chaque pubis au sacrum est alongée ; en sorte qu'après l'écartement, la tête, qui est une olive, une ellipse dont les extrémités sont au menton & à l'occiput, & le ventre à l'une & l'autre tubérosité pariétale, ne trouve d'obstacle que par ses extrémités, & que cet obstacle dispaeroit de plus en plus, tant par l'écartement des pubis, que par l'alongement du diamètre de devant en arriere. Ainsi, après l'opération, le ventre de l'ellipse ne trouve donc plus d'obstacle, mais seulement les extrémités, & elles en trouvent d'autant moins que l'écartement est plus grand, lequel écartement produit d'ailleurs d'autant plus l'alongement du diamètre antérieur, qu'il est plus considérable. L'auteur assure qu'il ne faut mettre sur la plaie, après l'opération,

qu'un simple défensif; & celui qu'il préfère à tous, c'est le blanc d'œuf battu avec l'eau-de-vie. Il ne fait que faire tenir les cuisses rapprochées, & proscrire tout bandage. Il conseille les évacuans, quelque nourriture, & défend à la femme de nourrir, parce que l'allaitement, en ce cas, retarde l'aglutination des symphyfes. A la fin de l'ouvrage on trouve gravé l'instrument dont s'est servi m. *Alphonse Leroy*, instrument qu'il croit très-important au succès complet de cette opération.

On trouve encore dans cet ouvrage des idées particulières à m. *Leroy*, sur l'histoire de quelques médicamens. L'auteur rapporte plusieurs observations pour prouver qu'on peut, dans certains accouchemens qui traînent en longueur, porter avec avantage des linges chauds à la vulve. Il examine ensuite l'action de la chaleur dans l'économie animale, par quel mécanisme elle est un grand restaurant, & comment les liqueurs spiritueuses restaurent également, & aussi comment elles nuisent. On y trouve encore une observation intéressante sur les convulsions dans le moment de l'accouchement. L'auteur regarde alors la saignée comme l'ancre de salut.

M. *Alphonse Leroy* vient de donner encore l'examen d'un ouvrage publié ré-

cemment par m. *Bodeloq*, sur l'art des accouchements. C'est une petite brochure de 26 pages qui se trouve chez *Leclerc*, libraire, quai des Augustins.

M. *Alphonse Leroy* reproche à m. *Bodeloq* des erreurs capitales, & d'avoir un goût bien vif pour les instruments; m. *Alphonse Leroy* ne se contente pas de critiquer les erreurs, il s'occupe d'établir à côté les vrais principes de l'art.

Tels sont les principaux ouvrages de m. *Alphonse Leroy* sur l'art des accouchements. Il s'est également livré avec succès à l'étude de la chymie & de la matière médicale: en 1780 il offrit à la faculté un moyen très-simple, très-facile & nullement dispendieux de faire en un instant des eaux sulphureuses artificielles. En un matras de deux à trois pintes il projette deux à trois grains de soufre broyé, autant de magnésie; il rend ces eaux plus actives s'il y jette une goutte d'huile de succin rectifiée, plus diurétiques s'il y ajoute du sel sédatif, calmantes s'il y met une goutte par pinte de laudanum. Il les a employées en bain, en douche, en vapeurs; il assure avoir obtenu des effets semblables à ceux qu'on obtient sur les lieux de celles de Barges.

M. *Alphonse Leroy* donna, l'année dernière, une consultation médico-légale sur  
la

la fermentation. On en trouve encore quelques exemplaires chez *Leclerc*, libraire, quai des Augustins. Un brasfeur perdoit un brassin toutes les fois que des personnes dont la santé lui étoit suspecte en approchoient; ce qui donna lieu à un procès tendant à écarter les commis des fermes pendant le temps de la fermentation. M. *Alphonse Leroy* consulté, développa les principes sur la fermentation, & le mécanisme par lequel elle peut être altérée : l'arrêt qui intervint jugea en faveur de la consultation qu'on lit avec plaisir, & qui contient des remarques importantes. Enfin dans l'avant-dernière séance de la faculté, m. *A. Leroy* a lu un mémoire par lequel il essaie de prouver que l'alkali qu'on retire du tartre par divers procédés à diverses proportions, n'y est pas tout formé; ce qui rappelle une réflexion bien essentielle en chymie, c'est que les produits qu'on retire dans les analyses sont souvent faits plutôt qu'extraits par cette même analyse.

Livré à l'enseignement de la matière médicale, m. *Alphonse Leroy* proposa, l'année dernière, un problème singulier sur la nutrition : *Avec deux substances nutritives faire périr à son gré un animal ou d'hydropisie, ou de gangrene.* Il ne s'agit que de nourrir un poulet ou de sub-

stance amidonnée seule, ou de seule substance glutineuse.

Enfin m. *Alphonse Leroy* prononça, l'année dernière, un discours sur l'enseignement de la médecine & de la chirurgie. Nous espérons que ce discours deviendra bientôt public. La faculté a décidé qu'il seroit imprimé à ses frais.

## OBSERVATION

*SUR une tympanite compliquée d'ascite, guérie par m. DUPÉRIN, conseiller du roi, doyen de la faculté de médecine en l'université de Bourges, & associé correspondant de la société royale de médecine de Paris.*

*MADAME BONNIN*, veuve d'un gentilhomme de cette ville, âgée de soixante-sept ans, d'un tempérament vif & très-échauffé, devint, il y a trente-cinq ans, mère de deux jumeaux. Cet accouchement fut très-laborieux & suivi d'une douleur lancinante au haut de la région du foie & sous le sein droit : cette douleur se renouvela d'année en année, & sur-tout avec la plus grande violence, un mois avant que l'enflure devînt très-volumineuse. La malade essuya pendant

une vingtaine d'années des pertes de sang si considérables, qu'elles la mirent plusieurs fois dans le plus grand danger. Ces pertes cessèrent à l'âge de cinquante ans; elle eut ensuite beaucoup de peines & de chagrin. Depuis sept ans, le ventre s'est bouffi & tendu peu à peu. Sujette aux vapeurs & accoutumée à souffrir, elle n'y fit sérieusement attention qu'au mois d'octobre 1775 : elle fut alors purgée deux fois; & quoique le gonflement fit des progrès rapides, elle supporta son mal patiemment. Elle étoit sans fièvre, avoit l'appétit bon; point d'enflure aux pieds ni aux jambes (1), point de soif, même en mangeant, & il n'existoit aucun des autres signes qui caractérisent l'hydropisie, cependant au mois de novembre 1776, elle eut, pendant quinze ou vingt jours de la difficulté à uriner. Ce ne fut qu'à la fin de juin 1777, qu'elle se trouva la respiration gênée, & éprouva des douleurs aiguës dans les mêmes endroits où j'ai dit qu'elle les sentit après ses couches, il y a trente-cinq ans. Elles ne durèrent que huit jours, pendant lesquels elle fut en danger; elles furent

---

(1) *In ascite pedum tumor semper adest, qui in tympanite ut plurimum deficit.* Combal. pag. 230.

l'effet d'un remède draſtique , que la malade venoit de prendre ſans avis de médecin : le volume du ventre devint énorme & très-dur. Il y eut une aſſemblée le dix-huit juillet de cette même année 1777. Nous étions quatre, & regardâmes tous cette maladie comme incurable. Pluſieurs autres perſonnes de l'art qui avoient vu la malade ou qui lurent notre conſultation, penſerent de même : la plupart ne conſeillèrent la paracentèſe que, ſuivant la maxime de *Ceſſe*, comme un remède palliatif. La malade ne pouvant ſe décider à cette opération, eſſaya quelques remèdes; elle fit uſage entr'autres, pendant trois mois, de pilules que nous avions compoſées de ſavon, de gomme ammoniac, de ſquille.... Elles n'eurent aucun effet ſenſible.

Le 9 décembre 1777 la malade me fit rappeler; je ne l'avois vue que deux fois. Je trouvai l'enflure conſidérablement augmentée depuis le 18 juillet. Elle ne pouvoit plus marcher; l'urine étoit exceſſivement rare & briquetée, toutes les ſécrétions gênées, le ventre très-volumineux & rénitent, l'appétit & le ſommeil perdus, le pouls très-foible, concentré. Le mal étoit à ſon comble: *Una ſalus illi, nullam ſperare ſalutem*. C'eſt dans cet état que je conſeillai, comme unique re-



mede , à tenter les pilules toniques (1) de m. *Bacher*, d'après la lecture de ses recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies & sur les moyens de les guérir.

Madame *Bonnin* commença par la dose de dix pilules toniques, & prit successivement après trois demi-verres de décoction de pissenlit. Ces remèdes n'eurent d'autre effet sensible que d'augmenter un peu l'urine. Le lendemain, on donna vingt pilules en deux doses, dans l'intervalle de deux heures. La malade rendit beaucoup de vents, urina comme la veille, eut deux selles; mais l'appétit s'est perdu. Le 11, deux doses, chacune de douze pilules : une heure & demie après la première, il y eut un vomissement, & un autre immédiatement après la seconde; c'étoient des phlegmes épais & des matières ténaces, qui furent évaluées à une chopine. Il est à remarquer que les pilules ne furent point rejetées par ces deux vomissements. Il n'y eut point de selles, comme la veille; les urines & les crachats diminuerent un peu. La malade fut assoupie le jour, & l'après-midi elle fut obligée de se mettre au lit, où elle dormit une

---

(1) La composition de ce remède est confi-gnée dans l'ouvrage cité, qui se trouve chez *Didot*, libraire, quai des Augustins.

heure. Le 12, elle ne prit que la décoction de taraxacum : le 13, elle prit dix pilules; elle ne vomit point, & eut une selle : le 14, elle se reposa comme le 12 : le 13, elle prit vingt pilules en deux doses; après la seconde, elle vomit des matieres tenaces & glaireuses avec un peu de biscuit qu'elle venoit de prendre, mais point les pilules : elles procurerent deux selles, les urines coulerent en plus grande quantité, troubles & colorées, gardées dans un verre, elles déposoient un demi-pouce de sédiment, qui en dehors paroissoit blanchâtre; mais en le versant, il étoit briqueté. L'expectoration, ou plutôt la salivation, fut considérable, d'une matiere épaisse & gluante, au point qu'elle restoit en grande partie collée au fond de la cuvette. La nuit du 15 au 16, il y eut trois selles, & deux le matin. Par cette raison, ce jour-là, point de pilules. Le 17, une dose qui procura seulement un peu plus d'urine. Cependant la malade se trouva beaucoup soulagée, eut moins de propension au sommeil, se sentit le ventre moins dur & moins élevé, surtout à la région épigastrique.

Le 18, elle ne prit qu'une dose de dix pilules. La salivation fut très-abondante, les urines coulerent moins, quoique plus ténues. Le 19, même dose. Il survint un

vomissement, que la malade attribua à la décoction de taraxacum, dont elle a toujours continué l'usage. Le soir, elle alla deux fois à la garde-robe, cracha beaucoup, & urina peu, comme la veille. J'observai que la matiere des selles a été le plus souvent grisâtre, grasse & comme cirée, & que ses évacuations se faisoient presque toujours avec éruption de flatuosités.

Le 20, la malade ne prit point de pilules; elle eut une salivation si considérable, que l'eau *filoit*, c'est son terme, & couloit jusque sous le lit: il sembloit qu'elle eût eu des frictions, ou pris la panacée à forte dose. Je suspendis l'usage des pilules, à cause de cette salivation & du grand froid. L'appétit revint ce jour-là avec la gaieté. Le ventre avoit diminué d'un ponce circulairement & autant mesuré du haut en bas. La malade me fit voir aussi qu'elle se panchoit sur ses hanches étant debout; ce qu'elle ne pouvoit faire avant l'usage des pilules, à cause de la roideur, de la tension & de la douleur.

Du 22 au 29, madame ne prit pour tout médicament que du petit-lait citroné. Le ventre fut très-libre. Le 29, elle reprit dix pilules, alla plusieurs fois à la selle, rendit beaucoup de vents, convenablement d'urine & de crachats. Le 30,

dix pilules en une dose , & deux heures après, encore cinq : elles opérèrent comme la veille ; mais l'appétit se perdit : elle eut beaucoup de mal-être & d'affaïssement. Le 31 , madame se reposa , vomit néanmoins la décoction de taraxacum qu'elle avoit prise la veille , au matin.

Le premier janvier 1778 , comme la décoction de taraxacum répugnoit d'autant plus à la malade qu'elle n'avoit point foif, je lui conseillai de revenir au petit-lait citronné. Je suspendis l'usage des pilules jusqu'au dégel , qui arriva le 14. Ce jour, elle en prit dix. Il survint un accès de vapeurs & d'étourdissement , auxquelles elle a toujours été sujette. L'appétit se perdit encore , il y eut de l'assoupissement. Le 15 , dix pilules , & deux heures après , cinq. Le défaut d'appétit subsista : la salivation fut abondante ; il y eut cinq selles dans les vingt-quatre heures , & les urines ne déposèrent plus ce sédiment qui , jetté plusieurs fois sur la neige , la teignoit couleur de sang. La malade éprouva dans le courant du jour quelques nausées ; à sept heures du soir & à onze , elle vomit abondamment une matiere pituiteuse & verdâtre. Le 16 , point de pilules. Le lendemain , dix pilules ; il y eut deux selles , & la journée se passa tranquillement. Le 18 , dix pilules au matin & cinq à midi : il

survint des nausées & une grande salivation. La malade se plaignit d'être foible & engourdie; elle ne voulut pas dîner. Elle alla cinq fois à la garde-robe, & le soir, je prescrivis le cordial domestique : les urines furent en moindre quantité & troubles. Les 19 & 20, point de pilules. Le 21, la malade en prit dix, qui eurent un effet modéré : la nuit, elle eut des borborigmes, des gargouillements dans le ventre, la poitrine & la gorge, sans pouvoir rendre aucun vent; elle se plaignit même de quelques douleurs vives du côté droit, que j'attribuai à un ancien rhumatisme; au dégel subit, & à la pluie douce & chaude qui tomba toute la nuit.

Le 22, madame prit dix pilules, alla trois fois copieusement à la selle, vomit des matières d'abord verdâtres & insipides, sur la fin bilieuses & amères : elle s'en trouva fort allégée, & fut gaie le reste du jour. Le 23, dix pilules, des nausées & quelques selles. Les 24 & 25, il y eut des évacuations copieuses, quoique madame n'eût point pris de pilules; elle rendit même beaucoup de vents par haut & par bas.

Le 26, dix pilules eurent un effet modéré : le 27, même dose; elle fut suivie, deux heures après, d'un vomissement considérable de glaires épaisses, & ensuite

de bile si âcre, que la gorge en cuisoit. Le 28, dix pilules, & même effet; mais il y eut moins de matieres jaunes & ameres. Ces derniers jours les urines charierent peu. Les nuits furent bonnes, à l'exception de quelques tiraillements douloureux dans les jambes. L'appétit s'est soutenu; madame a marché aisément. Le ventre étoit sensiblement baissé, & plioit sous la main, qu'il repoussoit ci-devant comme un ballon.

Le 31, le gonflement survenu au bas des jambes, parut dissipé. Le poulx se développa & devint plus fort.

Le 9 Février, après huit jours de repos, la malade reprit dix pilules; leur effet le plus sensible fut d'augmenter la salivation.

Madame, pendant la suspension des pilules, avoit mesuré une seconde fois son ventre; elle l'avoit trouvé encore diminué de deux pouces; mais le total, & sur-tout les flancs, étoit visiblement plus flexible au-dehors & en-dedans, elle se sentoit les viscères à l'aise, il me fut aisé de faire faire des rides à la peau, tandis que lorsque la garde frottoit la malade d'huiles & de gouttes anodines, l'année dernière, tout étoit dans une tension douloureuse & d'une rénitence extrême,

Le 10 Février, même dose de dix pilules; & deux heures après, d'elle-même, madame en prit cinq, tant elle y avoit confiance. Il survint beaucoup de mal-êtres & de nausées : les selles, les urines & la salivation furent abondantes. Le 11, point de pilules; la journée fut mauvaise, mais la nuit bonne. Le 12, madame se reposa; elle vit ce jour-là, pour la première fois depuis deux ans, ses pieds en marchant. Le 13, dix pilules : il y eut quelques évacuations, des crachats abondants, mais moins tenaces. Le 14 & le 15, même dose & même effet; si ce n'est que le dernier jour, au soir, il survint un vomissement de pituite claire, sur la fin chargée de bile. Le 16, je prescrivis seulement le cordial domestique. Les 17 & 18, dix pilules chaque matin; elles opérèrent surtout par les crachats. Le soir de ce dernier jour, il y eut encore un vomissement bilieux, & madame ressentit des douleurs de sciatique, causées sans doute par le retour de la neige & du froid. Le 19, dix pilules : le soir, il y eut une selle très-copieuse avec une déjection de vents qui dura un quart-d'heure; cette évacuation fut presque suivie de syncope : tout l'abdomen sembla être vide.

Le 20, point de pilules : la salivation & le cours des urines subsisterent cependant,

& il y eut beaucoup de grouillements dans le ventre.

Les 21, 22 & 23, chaque matin, dix pilules : elles évacuèrent beaucoup par les selles, les urines & les crachats ; il sortit beaucoup de vents ; le ventre se trouva diminué de sept pouces. Deux varices, de la grosseur d'une bougie, qui menaçoient rupture, sur-tout dans l'aîne gauche, furent entièrement dissipées, ainsi que des aspérités & des croutes écaillenses très-anciennes. Le 24, point de pilules, mais le cordial domestique, avec le sirop d'œillet : le 25, un lavement qui fit rendre beaucoup de vents : les 10, 11 & 12 mars, madame prit la dose ordinaire de dix pilules : aucune de ces trois doses consécutives ne la fatigua. Elle ne fut même ni assoupie, ni dégoûtée ; elle rendit beaucoup de vents, presque tous par le bas ; elle n'alla à la garde-robe que le second jour & une seule fois ; elle saliva peu & commença à cracher naturellement : les urines furent modérées. Le 13, point de pilules : le 14, une dose qui opéra peu & n'incommoda aucunement : le 15, point de pilules ; elle alla néanmoins à la selle : le 17, point de pilules, à cause du froid : le 18, ainsi que le 19, une dose ordinaire ; elle n'eut aucun effet marqué ; madame



prit un lavement; il survint des grouillements qui s'étendirent jusques dans la poitrine : le 20, point de pilules : le 21, une prise qui n'eut aucun effet apparent : le 22, cessation de remède jusqu'au 30 : ce jour-là, & le 31, dix pilules : le premier avril, la malade en prit onze, & se reposa le lendemain : le 3, même dose : mais ces quatre prises restèrent sans effet sensible; il n'y eut plus ni selles, ni vomissements, ni salivation : il falloit solliciter les selles par des lavements, à la suite desquels la convalescente fut tourmentée de vents. Le ventre, qui à la première prise de pilules toniques, avoit plus d'une aune de circonférence, se trouva diminué de près de trois quarts; c'est-à-dire de trente-trois pouces :

Cette étonnante diminution, & l'inaction des onze dernières prises de pilules, depuis le 10 mars jusqu'au 3 avril; soit que le corps s'y fût enfin accoutumé, ou plutôt qu'il n'y eût plus de matière à diviser ni à évacuer; soit enfin qu'elles eussent imprimé aux solides toute l'oscillation, & le ressort qu'elles pouvoient leur restituer, me déterminèrent à cesser l'usage de ce remède.

A cette époque (3 avril) la guérison parut parfaite. J'ai cru ne devoir plus m'occuper qu'à la rendre durable, & à

prévenir la récidence par l'usage de l'écorce du Pérou, par son sel essentiel, par le vin d'absinthe, & autres remèdes capables de fortifier les organes de la digestion, & de s'opposer à l'amas de matieres froides & visqueuses qu'occasionne le relâchement porté jusqu'à l'atonie; enfin, en recourant aux mêmes pilules.

Madame a fait usage des amers & confortatifs indiqués ci-dessus pendant un mois, depuis le 20 mai, jusqu'à cejour-d'hui 15 août. Je ne lui ai ordonné, pour tout médicament, qu'une demi-once de quinquina dans une chopine de vin de Bourgogne; un petit verre le matin; pendant quatre jours; peu à peu elle a repris son embonpoint; elle marche & respire aisément; n'a que trop d'appétit; il lui faut, pour son déjeuné seul, près d'une livre de pain; elle se retient à chaque repas, dort bien, urine & crache comme tout le monde, va librement tous les jours une fois ou deux à la garde-robe; tandis que toute la vie elle a été constipée; elle n'a eu, pendant la grande sécheresse que nous éprouvons depuis six semaines, qu'un peu de sciatique, & quelques accès de vapeurs: elle convient, en un mot, & madame Brochet de Villeneuve, sa fille, que sa santé n'a jamais été si bonne.

## OBSERVATION

*SUR des vents & des matieres fécales rendues par l'urethre. (Extrait d'une lettre de m. VAULEVIER, docteur en médecine à Fougères en Bretagne).*

VOUS pouvez vous rappeler, monsieur, que j'ai eu l'honneur de vous écrire pour un malade, recteur de S. Marc, paroisse distante de quatre lieues de Fougères, dont la maladie très-compiquée & traitée de flux hépatico-hémorrhoidal par feu m. Bertin, duroit à-peu-près depuis trois ans. Je vous marquai, dans l'exposé, qu'entr'autres accidents le malade rendoit par l'urethre des vents avec bruit & douleur. Ce phénomène avoit quelque chose de singulier; j'en avois été témoin auriculaire dans une visite que je fis au malade le 11 juin; & embarrassé de répondre d'une manière satisfaisante au chirurgien lors présent, qui m'en demanda la cause. La raison, quoique conjecturale, que j'alléguai pour lors en disant que je croyois la portion d'intestin qui avoisine la vessie; & la vessie elle-même ulcérée & percée de manière à permettre aux vents de s'échapper par l'urethre, s'est

trouvée très-fondée ; car dans le voyage que j'ai fait chez le malade le 28 juin, en lui remettant votre consultation, le foyer de l'ulcère ayant eu le temps de s'agrandir, & les trous de s'élargir, je lui ai vu rendre des matieres fécales par les voies ordinaires, & par l'urethre en même temps. Ce qui depuis quinze jours ne manquoit point de lui arriver lorsqu'il alloit à la garderobe, suivant le rapport que le malade me fit, ainsi que son chirurgien. Ces matieres, que je lui vis rendre par les voies urinaires, étoient bien moulées, de couleur brunâtre, de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, & semblables à celles qu'il rendoit par l'anus ; d'autres fois les urines les rendoient liquides, & les unes & les autres sortoient confondues. Voyant ces accidents contre lesquels toutes les ressources de l'art devoient échouer, je conseillai uniquement des injections vulnéraires en lavement, & pour boisson une infusion de plantes de même qualité. Malgré le délabrement interne que supposoit cette évacuation contre nature, le malade a résisté jusques au 5 août qu'il est mort dans le marasme & l'atrophie la plus complete. L'issue, quoique malheureuse de cette maladie, m'a paru très-intéressante pour la pratique de la médecine ; car elle fait voir avec la plus grande

grande évidence que dans les dévoiements, sur-tout sanguinolents, qui durent depuis long-temps, on doit insister sur les adoucissans, entre lesquels le lait me paroîtroit devoir tenir le premier rang, & songer que l'ulcération des intestins & des parties voisines peut être la suite des dévoiements opiniâtres.

*Ce 3 octobre 1782.*

---

## OBSERVATION

*SUR une hémorrhagie du nez ; par  
m. LABORIE, médecin & chirurgien  
à Aurillac en Auvergne.*

EN parcourant le traité des accouchements de m. *Delamotte*, chapitre III de la perte de sang par le nez, observation CCCXLII, j'ai été fort surpris de voir qu'un homme aussi ingénieux & aussi éclairé n'ait pas connu les remèdes indiqués pour arrêter le saignement du nez ; on pourra en juger par l'observation que je rapporte. Je vais me servir de ses propres termes

« Je fus appelé, dit m. *Delamotte*, le 7 mars de l'année 1686, pour voir une femme qui avoit une des plus violentes pertes de sang par le nez que j'aie jamais vue ; cette femme en avoit perdu environ

#### § 14 OBS. SUR UNE HÉMORRHAGIE

quatre pintes, mesure de Paris, dans l'espace de trois à quatre heures de temps, mais il s'arrêta heureusement avant que j'eus le temps de tenter aucun remède : je fus étrangement surpris de voir une si terrible quantité de sang sorti par le nez, à une femme grosse, qui étoit environ sur son temps d'accoucher, sans qu'elle eût eu aucune défaillance, mais qui étoit pâle, comme si elle alloit mourir : je lui fis donner un bouillon à l'instant, lui défendis de se moucher, quelque envie qu'elle en eût, & la fis coucher dans son lit, la tête un peu haute, sans exciter la chaleur par trop de couvertures, & sans donner aucune liqueur spiritueuse, capable de mettre le sang en mouvement, en cas qu'elle eût soif, mais seulement de bonne eau fraîche. Ce fut un vrai bonheur pour moi de n'y avoir pas été appelé plutôt ; car, de bonne foi, je n'aurois eu aucun remède à lui faire : l'on a beau appeler à son secours tous les astringents, les réfrigérants & les révulsifs, les ligatures, les ventouses, les frictions, & enfin tout ce que l'on peut imaginer ; j'ai eu le malheur d'en être moi-même un triste exemple. Pendant que je demeurois à l'hôtel-dieu, j'eus un saignement de nez durant trois jours, & il fallut que la Nature y épuisât toutes ses forces : mm. les méde-

cins qui me faisoient tous l'honneur de me considérer, & tous mes confreres me regarderent & me plainquirent sans pouvoir me soulager. Qu'aurois-je donc fait à une femme grosse qui en perdit quatre fois plus, en quatre heures, que je ne faisois en un jour, puisque tant d'habiles gens & bien intentionnés ne purent me donner du secours, à moi qui étois jeune, fort & vigoureux».

On peut juger par ce passage de *m. Delamotte* s'il a bien connu les différentes especes de saignement de nez & le traitement qui peut leur convenir; puisque, selon lui, il n'y a d'autres secours à attendre que ceux de la nature. Je prie le lecteur, que je crains d'ennuyer par de trop longues citations, de se rappeler ce qu'ont dit les auteurs qui ont écrit sur cette matiere, & ce qu'on lit dans la fixieme des observations d'Edimbourg, qu'un saignement de nez qui persistoit, malgré plusieurs remedes qu'on avoit déjà mis en usage, fut arrêté par un medecin qui, l'attribuant à une ébullition intestine du sang, pensa qu'il ne pourroit l'appaiser que par le secours de quelques acides, & en conséquence, il fit prendre plusieurs fois au malade quelques gouttes d'huile de vitriol dans du suc de laitue; ce qui eut

516 OBS. SUR UNE HÉMORRHAGIE  
tout le succès possible en moins d'une  
heure & demie.

Je me contenterai d'ajouter à cette  
observation la suivante, afin d'engager  
les jeunes chirurgiens qui auroient fait  
leur étude de m. *Delamotte*, à ne point  
désespérer dans des cas pareils, & à ne  
pas fonder toute leur espérance dans les  
secours de la nature, qui, quoiqu'elle fasse  
souvent des choses qui surpassent les con-  
noissances humaines, reste souvent oisive,  
si l'art ne vient à propos la secourir.

Je fus appelé au commencement de  
Juin 1781, pour voir un homme de la  
campagne, d'un tempérament sec, maigre  
& sanguin; qui étoit sujet, depuis quelques  
mois, à un petit saignement de nez qui  
le prenoit presque toutes les semaines, &  
qui devint si considérable par un voyage  
qu'il fut obligé de faire, de son pied, à la  
ville, un jour qu'il faisoit fort chaud, que  
tous ceux qui l'avoient déjà vu, & qui lui  
avoient conseillé plusieurs remèdes, dé-  
sespéroient de lui; lorsque je fus le voir,  
je le trouvai assis sur une chaise, la tête  
baissée, le pied dans un seau d'eau, où il  
y avoit peut-être au moins trois pintes  
de sang, mesure de Paris, sans compter  
celui qui s'étoit répandu dans la chambre,  
qui étoit en grande quantité, depuis en-



viron douze heures que ce saignement continuoit : son visage étoit pâle, abattu, la tête brûlante, ses extrémités chaudes, son pouls foible, petit, régulier; voyant que les remedes qu'on lui avoit déjà faits, n'avoient pas réussi, malgré une poudre astringente soufflée dans le nez, & qui faisoit regorger le sang par la bouche, à cause des caillots qu'elle avoit formés, je m'avisai de le saigner tout de suite du bras, aimant mieux préférer un remede douteux à une mort qui me paroissoit presque certaine, & lui tirai une palette de sang, qui devint épais, vermeil & coëneux; je lui fis des injections dans le nez avec de l'oxycrat, & en détachai plusieurs caillots; je lui jettai de l'eau froide sur le visage, je lui appliquai des compresses trempées dans l'oxycrat sur le front, les tempes & le nez, je lui en fis boire un grand verre, qui lui fit rendre tout de suite beaucoup de sang caillé par la bouche, avec quantité d'aliments qu'on lui avoit donnés, dans l'intention de le fortifier, & qui l'avoient au contraire affoibli; je lui recommandai de tenir la tête panchée en arriere, de renouveler souvent les compresses, de boire de l'oxycrat, de garder le repos, & lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude; je le fis confesser, à cause de l'extrême foiblesse où il étoit; je revins au bout

## 518 OBS. SUR UNE HÉMORRHAGIE

d'une heure le soir, je trouvai le saignement arrêté, & son pouls plus fort; je lui tirai environ une palette de sang du pied, je le fis coucher, lui recommandant de tenir le corps fraîchement & les pieds chauds, & lui fis faire une eau de riz avec trois gros de poudre de bistorte sur une pinte, & prescrivis un lavement avec de l'oxycrat : on vint me chercher le lendemain sur les cinq heures du matin; le saignement l'avoit un peu repris; il s'étoit mouché, avoit pris deux bouillons, & mangé une soupe, depuis que je ne l'avois vu; je lui fis remettre les pieds dans l'eau tiède, & lui tirai du pied environ deux palettes de sang, qui n'étoit plus si fumant ni si vermeil que le premier, & lui fis donner un second lavement avec une décoction de son de froment, deux cuillerées de miel commun & un gros de nitre, recommandant expressément de ne lui donner dans la journée qu'un bouillon, malgré son grand appétit, de lui faire prendre le soir un pédiluve, & de lui faire donner un autre lavement, ayant toujours soin d'observer ce que j'avois déjà dit. Le tout fut bien exécuté, par la crainte qu'il avoit que le saignement ne le reprît; il ne revint plus. Cet homme prit peu à peu de la nourriture; il partit au bout de huit jours : je lui con-

seillai de prendre chez lui des bouillons rafraîchissants, une tisane tempérante, les mêmes lavements & des bains.

On a vu, dans des cas où la foiblesse ne permettoit point de pratiquer la saignée, appliquer les ventouses à la région du foie, & peu après à la nuque, & sur le champ l'hémorrhagie cesser. Ainsi l'on voit que m. *Delamotte* a tort de désapprouver les astringents, les révulsifs, les ventouses, &c. dont on éprouve chaque jour les très-bons effets; qu'on peut avoir recours aux remèdes que l'art conseille en pareille occasion, à ceux que l'imagination peut fournir; qu'il ne faut point donner trop d'attention au pouls, que j'ai souvent trouvé très-foible dans bien des maladies, se développant après la saignée.

L'observation nous fait voir qu'il ne faut jamais abandonner les malades, quelque désespérées que leurs maladies nous paroissent : la nature a souvent des ressources qui nous sont inconnues, & les remèdes font quelquefois des opérations au-dessus de notre attente; on doit d'ailleurs suivre les sages conseils de nos médecins & de nos chirurgiens éclairés qui, par de longues études, de profondes méditations, & une grande pratique, ont acquis une si grande connoissance de la

médecine & de la chirurgie, qu'il y a peu de maladies qu'ils ne viennent à bout de guérir, même celles qui paroissent désespérées.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur l'opération de m. DESFARGES, chirurgien en la ville de Meymac en bas Limoufin, au sujet de deux cataractes de naissance (journal de méd. de novembre 1779); par m. BONNARD, ancien chirurgien d'armée, chirurgien-juré du roi aux rapports, & maître en chirurgie des ville & bailliage royal d'Hesdin.*

LES yeux de *Suzanne*, dit m. *Desfarges*, avoient toutes les qualités qui peuvent faire espérer le succès de l'opération que je me déterminai d'entreprendre après de fortes sollicitations. Cependant, étant sans instruments, & n'étant pas même dans le dessein d'en faire la dépense; une curette, des ciseaux à disséquer, & une lancette fixée par une bandelette sur son manche, furent, continue-t-il, les instruments dont je me servis

pour opérer, suivant la méthode de *Garengot* : méthode néanmoins qu'il ne paroît pas que m. *Desfarges* ait suivie, comme il le dit, & dont il ne donne, pour ainsi dire, aucune description.

Nous lisons dans le tome V des mémoires in-12 de l'académie royale de chirurgie de Paris, que m. *Garengot* s'étoit effectivement servi d'une lancette pour faire l'opération de la cataracte sur l'œil d'un soldat; mais loin d'y voir qu'il termina la section de la cornée transparente avec le même instrument, l'on y voit tout au contraire qu'il employa à cet effet des ciseaux à découper, ce qui est bien différent de la conduite de m. *Desfarges*, qui ne les prit que pour aggrandir l'incision de cette tunique, qu'un mouvement de la malade l'empêcha d'achever avec la lancette.

L'on peut donc ici se porter à croire que m. *Desfarges* avoit prémédité de commencer & de finir la section de la cornée avec ce seul instrument, & que dans ce cas son dessein n'étoit pas de faire usage des ciseaux : cela se sent d'autant mieux qu'il ne s'en est servi que parce qu'il n'a pu faire autrement ; en un mot, il y eût recours, avoue-t-il, pour aggrandir l'incision de la cornée, &c.

Sur cela, ne pourroit-on pas demander

à m. *Desfarges* s'il ne se feroit pas mieux exprimé en se servant du mot *terminer*, en place de celui *aggrandir* ?

Quoi qu'il en soit, il paroît toujours évident par tout ce que nous venons de dire, que m. *Desfarges* a cherché dans son opération à commencer & finir l'ouverture de la cornée avec la lancette seule, fixée par une bandelette sur son manche : procédé que l'on ne sauroit, je crois, approuver, par la raison que cet instrument ne doit pas être regardé comme à l'instar de ceux expressément faits pour exécuter d'un seul coup la section demi-circulaire de la sclérotique. En effet, pour le peu que l'on fasse attention à ce qui se passe du côté de la lancette, lorsqu'on lui fait parcourir verticalement la chambre antérieure de l'œil, l'on reconnoîtra facilement qu'elle ne peut se faire jour d'un bord du disque de la cornée à l'autre bord opposé sans perdre quelque chose de son tranchant : or, ayant fait cette perte, si légère même qu'elle puisse être, elle ne pourra donc plus si bien obéir à la main qui la dirige, & elle le pourra, d'autant moins que la cornée devient toujours très-lâche, à cause de l'écoulement subit de l'humeur aqueuse ; ce qui est encore une raison de plus pour sentir que cette membrane fera plutôt

mâchée ou déchirée que nettement coupée. De plus, un autre inconvénient qui n'est pas de moindre considération, c'est qu'au lieu de décrire exactement une demi-circulaire avec cet instrument, il pourroit arriver qu'on la décrirait de mauvaise forme, en dentelure, & hors de place; delà, & de tout ce que dessus, la cicatrice vicieuse qui en résulteroit, sauteroit aux yeux des moins clair-voyants.

L'on nous objectera peut-être ici que la mauvaise opinion que nous cherchons à donner du tranchant dont il est question pour opérer d'un seul coup la section de la cornée, est d'autant moins recevable, que les phlébotomistes s'en servent souvent, & très-long-temps, sans éprouver ce que nous en disons. A cela, on peut répondre que c'est à la pointe sans défaut que se trouve plus particulièrement attaché le succès qu'ils en retirent.

Mais enfin, dira m. *Desfarges*, l'on ne peut admettre du déchet au tranchant susdit sans en admettre à tous autres qui auroient à faire la même traversée & la même section en biseau de la cornée.

Cette assertion tombe d'elle-même, par la raison qu'il n'y a personne qui ne sache qu'il y a des instruments dont le tranchant se soutient plus parfaitement dans certaines circonstances que dans

d'autres : or donc il résulte de tout ceci que la section de la cornée transparente ne se terminera pas si bien , & ni aussi heureusement , avec le tranchant dont nous parlons , qu'avec ceux des ciseaux , ou celui d'un autre instrument fait expressément pour cette opération , & que m. *Desfarges* , d'ailleurs , s'est visiblement éloigné de la méthode qu'il nous a annoncé avoir suivie.

Il y a au moins 25 ou 26 ans, qu'en conséquence des succès de m. *Daviel* sur l'opération de la cataracte par extraction du crySTALLIN , insérés dans les mémoires de l'académie de chirurgie, plusieurs grands chirurgiens de différents pays & royaumes, pour simplifier le procédé du célèbre oculiste dont nous venons de parler, imaginerent presque à la fois un instrument avec lequel on pût commencer & terminer la section de la cornée transparente sans le secours d'aucuns autres; alors, & depuis lors, n'étant pas, comme m. *Desfarges* , dans le dessein d'en faire la dépense, non plus que de ceux de m. *Daviel*, une lancette , des ciseaux & un filet d'argent , légèrement boutoné & bien poli, furent aussi les instrumens dont je fis , pour la première fois, usage , & que j'ai continué dans tous les cas qui se sont présentés.



Cette lancette de mon étui, quant à sa longueur, ne differe pas des autres dont j'ai coutume de me servir; elles sont d'environ deux pouces & demi, y compris le talon. Pour ce qui est de sa largeur, elle en differe d'une bonne ligne de moins, & n'a pas, comme la plupart des autres, des especes d'épaules ou renflement un peu au-dessus de la pointe; elle est au contraire, & pour ainsi dire, d'une extrémité à l'autre, tout d'une tire, forme que je lui ai donnée moi-même, & de laquelle je suis très-satisfait, ainsi que de la maniere d'opérer que je vais détailler.

#### O P É R A T I O N.

Le malade placé sur une chaise haute, à dossier bas, en un lieu bien clair, je m'affieds vis-à-vis de lui, le dos tourné au grand jour, ou bien je me tiens debout, selon la stature respective plus ou moins haute. Dans cette position, je commence par lui appliquer un bandeau ou un mouchoir sur l'œil droit, si c'est le gauche qui doit être opéré, ou sur celui-ci, si c'est le droit. Ensuite un aide, derrière le patient, lui tient la tête un peu renversée sur la poitrine, pour qu'elle ait la fermeté nécessaire, ayant la main droite sous le menton, l'indicateur & le *medius* de sa main gauche levent la pau-

piere supérieure gauche, avec la précaution de ne pas comprimer en haut le globe de l'œil.

De mon côté, avec l'*index* de la main gauche, je fais descendre convenablement la paupière inférieure, avec la précaution de porter, comme *m. Lafaye*, le bout du *medius* de la même main dans l'angle interne du globe, afin de le contenir & de l'empêcher de rouler, autant qu'il est possible.

Je recommande au malade de regarder un peu en haut, & insensiblement droit devant lui ; & là, de tenir l'œil aussi ferme qu'il le peut.

Alors, je m'arme de la lancette ci-dessus décrite, que je tiens de la même manière que pour la saignée, avec cette différence, que la chasle en est plus ouverte : j'en pose la pointe sur la cornée transparente, du côté de l'angle externe, à la distance d'une bonne demi-ligne de la circonférence de cette cornée, & à l'opposite du centre de l'uvée : là, je pousse & fais entrer l'instrument en avant, entre l'iris & la cornée, jusqu'à ce que sa pointe sorte par le côté opposé, à pareille distance de la même circonférence, évitant, dans le trajet, de blesser l'iris. Je retire ensuite doucement l'instrument pour, en sa place, intro-

duire le filet , avec lequel je leve la cornée devenue lâche ; par ce moyen , je fais entrer avec facilité la branche mouffe des ciseaux , avec lesquels je termine la section en biseau ou croissant , suivant la forme de la cornée ; après quoi , avec le même filet , je releve la partie coupée , & je porte tout de suite , avec circonspection , la pointe de la lancette dans la prunelle , pour y diviser la capsule crySTALLINE ; ceci ayant été exécuté , je laisse retomber la calotte de la cornée , & je presse doucement le globe de l'œil en sa partie inférieure ; par cette pression l'on voit , avec beaucoup de plaisir , la pupile prêter , s'élargir & s'ouvrir en forme de petite bourse ; & le crySTALLIN , toujours sollicité , présente son biseau , & fort enfin de son chaton pour ensuite glisser sur la joue.

L'opération achevée , je fais prendre une autre situation au malade , pour lui éviter la trop grande impression du jour ; après quoi , je remets la cornée en sa place , avec un doux pinceau , tel que ceux dont les peintres se servent. Ce pinceau , en se chargeant de l'humide qui se rencontre toujours en pareil cas , ne contribue pas peu au parfait agencement des levres de la division ; je garnis ensuite l'œil de topiques convenables , le tout sou-

tenu par un bandeau, une serviette, ou un mouchoir sans être ferrés.

Dans cette opération, c'est - à - dire dans celle faite à *Suzanne*, & dans le cas qui s'y est présenté, au sujet des fragments des enveloppes cristallines, qu'il a fallu extraire pour débarasser la pupile, m. *Desfarges* ne se seroit-il pas mieux tiré d'affaire en se servant de petites pinces, au lieu de la curette d'argent dont il fut obligé de recoquiller avec ses deux doigts l'extrémité pointue ? Qu'eût-il fait dans la supposition d'une plus forte adhérence de la vésicule & pellicule dont il parle ? Chacun a sa façon de penser ; c'est aux personnes de l'art à décider.

Je pourrois ici terminer ces réflexions que j'ai pris la liberté de faire ; mais avant, je pense que l'on trouvera bon que j'expose la règle de conduite que je crois très-à-propos de tenir après l'opération que je viens de décrire.

D'abord l'on ne tardera pas à faire mettre le malade au lit, il s'y tiendra couché sur le dos, pendant plusieurs jours, la tête ni trop haute & ni trop basse ; on le saignera une fois ou deux, selon sa constitution plus ou moins forte, soit du bras ou du pied, suivant l'indication, ayant soin de lui tenir le ventre libre, comme de lui défendre de parler,  
de

de boire du vin & de prendre de la nourriture solide , de peur que les mouvements réitérés de la machoire & les liqueurs spiritueuses ne déterminent vers l'œil un trop grand abord d'humeur & de sang. L'on renouvellera souvent les topiques qui pourroient , en se séchant , blesser l'organe par leur dureté ; & dans les moments qu'on les changera , l'on aura soin de faire placer la lumière derrière la tête du malade , afin d'éviter l'impression douloureuse qu'elle pourroit lui causer. Les pansements se doivent faire sans lui remuer la tête , ou le moins possible ; enfin , il gardera un grand repos , & après que les accidents seront passés , le jour n'entrera dans sa chambre qu'autant qu'il le pourra supporter.

Les anciens , quoique ne pratiquant l'opération de la cataracte que par déposition ou abaissement , ne manquoient pas à cette règle de conduite qu'ils tenoient même avec la plus scrupuleuse attention.

L'immortel *Boerhaave* , dans son traité des maladies des yeux , dit que *Celse* , dans son livre au chapitre de la suffusion , donne de cette opération par déposition une description si exacte que l'on n'y peut rien ajouter aujourd'hui. On doit donc voir

en remontant, continue l'illustre auteur que nous venons de citer, combien il y avoit déjà de temps que cet art étoit à son degré de perfection.

*Prosper Albin* qui avoit voyagé au Caire, &c. dit qu'il paroît vraisemblable que c'est l'Egypte qui a communiqué cet art à toutes les autres nations, en ce que dans ce pays, de cent hommes, il en est à peine cinquante qui parviennent à l'âge de vingt-cinq ans sans être attaqués de cataracte.

Si j'avois à discourir sur cette aussi singulière qu'étonnante endémie, je me laisserois peut-être entraîner au penchant d'en assigner la cause, plutôt au trop immodéré, & trop fréquent usage des oignons, qu'à une origine idiopathique. Ce légume est fort abondant dans cette région du monde, & la plupart des naturels du pays le mangent de la façon que nous mangeons ici les poires. On sait que les Israélites les regretterent beaucoup à leur départ de ce pays.

*L'Emeri*, dans son traité des aliments, dit que l'usage trop fréquent de ce légume enflamme la masse du sang, donne des vents, des maux de tête & des fermentations excessives dans les humeurs. D'autres grands médecins & botanistes ont écrit que l'oignon offense le cer-

veau, blesse la vue & peut causer la léthargie.

Au reste, l'on en pensera ce que l'on voudra ; mais tout ce qu'il y a de vrai, c'est que chaque fois que je me suis laissé entraîner au penchant de m'en rassasier, soit en salade ou autrement, je n'ai pas manqué d'en ressentir, quant à la vue, les effets rapportés ci-dessus. Il y a fort peu de temps que m'étant encore imprudemment satisfait à cet égard, je ne tardai pas à m'en repentir ; car ayant le jour suivant besoin d'écrire pour une chose assez urgente, je ne fus pas peu surpris de voir les lettres que je traçois sur le papier, sautiller & chevaucher les unes sur les autres, au point qu'à chaque coup de plume je me trouvois si embarrassé, que j'eus toutes les peines du monde à finir. Cette incommodité cependant s'est dissipée après quelques jours de repos.

N'en seroit-il pas des oignons comme des autres substances qui affectent une partie de nous-mêmes plutôt que l'autre ? L'on fait, par exemple, que les cantharides affectent particulièrement la vessie, le mercure, la bouche, &c. Un apothicaire m'assuroit, il n'y a pas long-temps, que chaque fois qu'il lui arrivoit de piler de l'euphorbe, il ne tarδοit pas d'en ressentir un prurit au prépuce.

Je n'entreprendrai point ici de donner une explication de tous ces phénomènes; j'en laisse le soin à ces vastes génies physiologistes de nos jours qui nous enrichissent perpétuellement de leurs ingénieuses découvertes, & qui par-là nous donnent la facilité d'expliquer à notre tour ce qui nous paroissoit auparavant inexplicable.

---

### GRUAU, SALEP, SAGOU DE POMMES DE TERRE.

DANS le journal de juillet dernier, en donnant l'extrait des recherches sur les végétaux nourrissons, par m. *Parmentier*, nous avons promis d'insérer dans un des premiers cahiers la manière de préparer le gruau, le salep & le sagou de pommes de terre. — Nous la rapporterons d'après m. *Parmentier* même.

#### *Gruau de pommes de terre.*

« Sous le nom de gruau on comprend assez ordinairement les semences graminées, divisées grossièrement par les meules, & purgées en partie de leur enveloppe corticale : la manière de s'en servir tient encore au premier usage que l'on fit des farineux. Elle consiste à les délayer & à les cuire dans un véhicule nutritif. Or les pommes de terre, bouillies & cuites avant d'avoir été séchées, ne sauroient être regardées comme des gruaux : c'est plutôt une espèce de salep, ainsi que nous le ferons voir bientôt ».



« Dès que les pommes de terre sont nettoyées & pilées, on les coupe par tranches, on les étend ensuite sur des tamis recouverts de papier, puis on les place sur le four d'un boulanger : bientôt elles se retirent, perdent de leur transparence, & deviennent en vingt-quatre heures assez friables pour se laisser briser sous l'action du pilon & des meules. Lorsqu'elles ne sont que concassées on les peut désigner sous le nom de gruau ; & sous celui de farine, quand elles se trouvent réduites en poudre fine ».

« Comme il est très-difficile de nettoyer les pommes de terre à cause de leur inégalité, & de les peler quand elles sont crues, à moins qu'on ne les laisse tremper un certain temps dans l'eau, on pourroit choisir pour cet objet celles qui sont unies, & saisir l'instant de la récolte pour en ôter la peau ».

« Je ne puis cependant me dispenser de faire observer que malgré les soins qu'on prendroit pour éplucher, nettoyer, sécher & moudre les pommes de terre, leur gruau ou leur farine n'en réunira jamais tous les avantages ; de quelque manière qu'on les apprête, on ne doit donc pas espérer d'avoir sous cette forme un aliment aussi agréable qu'il est sain : quelle différence quand on a fait précéder la cuisson à la dessiccation ! On obtient deux résultats qui n'ont de commun que la même source ».

*Salep de pommes de terre.*

« Les racines bulbeuses de tous les *orchis* étant

cuites, nettoyées, séchées & réduites en poudre, portent le nom de *salep*; on fait de quel usage est ce *salep*, lorsqu'il s'agit de procurer une nourriture substantielle & facile à digérer. La pomme de terre qui subit une préparation semblable, s'en rapproche au point que non-seulement elle peut lui être substituée dans beaucoup de circonstances, mais suppléer encore, en cas de besoin, aux racines fraîches jusqu'à la prochaine récolte ».

« Quand les pommes de terre sont voisines de la cuisson, on les pele au sortir du feu, on les coupe par tranches, & on les porte au-dessus ou dans le four d'un boulanger, aussi-tôt que le pain en est tiré : trente heures après elles sont suffisamment séchées, & ont perdu les trois quarts de leur poids ».

« On s'épargneroit l'embarras de diviser les pommes de terre par quartiers, sur-tout lorsqu'il s'agiroit ensuite de les mettre en poudre; en les réduisant d'abord en pulpe par le moyen que nous avons indiqué, en les étendant par couches minces dans une étuve; mais il ne faut les cuire & les pulper qu'à mesure qu'on les sèche, & dans la crainte qu'elles ne s'aigrissent ».

« La pomme de terre cuite, coupée par tranches & séchée, acquiert la transparence & la dureté d'une corne transparente; elle se casse net, & présente dans sa cassure un état vitreux; elle n'attire pas l'humidité de l'air; elle se réduit difficilement sous l'effort du pilon; elle produit une poudre blanchâtre & sèche, semblable à celle de la gomme arabique. Cette poudre se dissout dans la

bouche, & donne à l'eau un état muqueux : telles sont les propriétés les plus générales du salep ».

« On s'est servi avec beaucoup de succès en Suisse, en Alsace, d'un instrument propre à broyer les pommes de terre ; c'est un tube cylindrique, dont le fond est percé de petits trous comme une écumoire, & à travers lequel on fait passer la pomme de terre bouillie après l'avoir pelée & mise à sécher lentement ; il en résulte une espèce de vermicel : c'est ainsi qu'on pourroit imiter les pâtes de Gènes & d'Italie, en mêlant la poudre des pommes de terre avec la pulpe, en y ajoutant les assaisonnements usités ; ce mélange se durcit aisément, & rentre très-bien dans l'eau aidée de la chaleur ».

« Les pommes de terre en salep n'altèrent pas, comme leur farine, la blancheur du pain de froment où elles entrent, ainsi que les diverses préparations de gelée ou de bouillie ; elles conservent leur couleur, leur odeur & leur saveur, parce que durant la cuisson leur matière extractive s'est confondue avec l'amidon & le parenchyme ; au lieu que la simple dessication agit sur chacun de ces principes en particulier, & leur fait éprouver une sorte d'altération, ce qui rend les pommes de terre séchées si inférieures à celles qui ont subi une cuisson préalable.

« Pour administrer les pommes de terre en guise de salep, on les réduit d'abord en poudre très-fine ; on en prend une once que l'on fait bouillir un quart d'heure dans un demi-septier d'eau ; on la passe ensuite à travers un linge ; on y ajoute un peu de sucre & d'écorce de citron. Quand la disso-

lution est refroidie , il en résulte une sorte de gelée blanchâtre , que l'on donne de deux heures en deux heures , à la dose d'une ou de deux cuillerées , suivant l'exigence des cas. Mais quand on veut en faire une tisane mucilagineuse , comparable à l'eau de riz ou d'orge perlé , on étend cette quantité dans une ou deux pintes d'eau , dont on peut augmenter l'agrément par quelques syrops convenables à la maladie ».

« On ne manquera pas d'objecter ici que mon nouveau salep n'est jamais que la pomme de terre , dont les différents principes se trouvent rapprochés par l'évaporation de leur humidité surabondante ; & qu'on ne peut pas la regarder , dans cet état , comme analogue à une racine bulbeuse dont le mucilage est extrêmement atténué. Je réponds que la cuisson que je fais éprouver aux pommes de terre , en forme également un mucilage sur lequel la dessiccation agit ensuite ; elle en détruit la viscosité & le rapproche de l'état de gelée. Je l'ai donné d'ailleurs avec succès dans les cas où le salep est indiqué , dans les coliques bilieuses , dans les dévoiements & dans toutes les maladies qui dépendent de l'âcreté de la lymphe. Mais je n'ai pas envie de dogmatiser en médecine , ni d'enlever aux riches leur salep qu'ils achètent vingt francs la livre : celui dont je parle coûtera fort peu de chose , & on me permettra de le nommer *le salep des pauvres gens*.

### *Sagou de pommes de terre.*

Le sagou est , comme l'on sait , la fécule que

l'on sépare par les tamis & le lavage, d'une moëlle farineuse contenue dans le tronc de certains palmiers très-communs aux Moluques. Cette fécule, qui ne se dissout que dans l'eau bouillante, qui augmente considérablement de volume & se convertit en une gelée transparente, n'est autre chose qu'un véritable amidon. Or, je crois avoir prouvé que cette matiere étoit homogène dans la nature comme le sucre, quel que soit le corps qui la renferme. L'amidon de pommes de terre peut donc complètement remplacer le sagou.

La figure de petits grains sous laquelle on nous apporte le sagou, & sa couleur rousse, viennent du degré de chaleur que les Indiens lui ont donné pour le sécher. On connoît la méthode d'extraire l'amidon de pommes de terre : il seroit possible aussi de le faire ressembler parfaitement au sagou, si on croyoit qu'une dessiccation un peu vive pût influer sur ses propriétés économiques.

Quand on veut faire cuire le sagou de pommes de terre, on en met plein une cuiller à bouche dans un poëlon, pour le délayer peu à peu dans une chopine d'eau chaude ou de lait : on place le poëlon sur un feu doux, & on remue sans discontinuer pendant une demi-heure environ ; on y ajoute du sucre & des aromates, tels que la cannelle, l'écorce de citron, le safran, l'eau de fleur d'orange, l'eau rose, &c.

On peut encore préparer le sagou de pommes de terre avec de l'eau de veau, de poulet ou avec du bouillon ordinaire, de la même manière que l'on cuit la semoule ou le riz au gras ; on le tient

## 38 GRUAU, SALEP, SA GOU

plus ou moins épais, suivant le besoin & le goût de ceux pour lesquels on le prépare; il seroit possible d'en faire plusieurs prises à la fois, pour le chauffer à mesure qu'on en auroit besoin. On sait que la délicatesse trouve également son compte dans l'amidon de pommes de terre, & qu'on en peut faire des crêmes excellentes & des pâtisseries fort légères.

Combien d'estomacs foibles de constitution, ou fatigués par les excès de la table ou par les maladies, qui ne peuvent digérer d'aliments solides, se trouveroient soulagés & même guéris par l'usage du salep & du sagou de pommes de terre! L'un & l'autre procureront un aliment sain, qui se digérera aisément, & remplira les mêmes indications que le salep & le sagou proprement dit. C'est un restaurant pour les convalescents, les enfants & les vieillards. Le tapioca des Américains, qui n'est que l'amidon le plus blanc & le plus pur du magnoc, donne des bouillons excellents & très-salutaires dans les maladies d'épuisement & de consommation.

Les pommes de terre, je le répète, peuvent remplacer, dans les temps d'abondance, le salep & le sagou: deux substances qu'on nous apporte de loin, & que cette circonstance seule peut laisser soupçonner de mélanges infidèles. Si ce sont des spécifiques dans nos maladies, leur prix exorbitant empêche les malheureux d'y atteindre & d'en profiter; les substituts que je propose ne coûtent presque rien: il faut quatre livres de pommes de terre pour obtenir une livre de salep, &

fix livres de ces racines fournissent une livre de sagou.

Les préparations pour amener les pommes de terre à l'état de salep & de sagou, ne sauroient entraîner dans de grandes dépenses : dans le premier cas, il faut cuire, sécher & moudre ces racines ; dans le second, au contraire, il est nécessaire de les râper crues, de les passer à travers un tamis & de les laver. Faudra-t-il donc toujours mettre à contribution les deux Indes pour satisfaire nos principaux besoins, & n'attacher de prix qu'aux choses qu'on nous apporte à grands frais, & qui ont le mérite de vivre sous un autre hémisphère ?



---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 octobre & 2 novembre 1781.*

ON a encore vu dans le cours du mois d'octobre un grand nombre de fièvres intermittentes, tierces, doubles-tierces, & même quartes. Quoique toutes dépendissent de la bile arrêtée dans le foie, & même dégénérée, cependant les malades ne se plaignoient d'aucune douleur au foie qui seulement étoit tuméfié, mais sans inflammation. Chez plusieurs même les urines n'étoient pas rouges, mais la bouche étoit sèche, la peau brûlante, les frissons étoient violents & fort longs. La coction étoit difficile. Pour calmer la violence des frissons, on a employé avec succès l'eau distillée de tilleul, avec la liqueur anodyne minérale d'*Hoffman*. & le syrop de stâchas. On a porté la liqueur d'*Hoffman* jusqu'à un gros par dose de potion. L'infusion des plantes nitreuses, chicoracées avec l'oxymel, animée d'une dose modérée de sel de *Glauber*, ou de terre foliée de tartre (s'il y avoit de l'éréthisme), ont été les boissons les plus favorables; & prises en grande quantité, elles ont diminué les accès. Dans cet état d'amélio-



ration, une forte infusion de camomille romaine a entièrement dissipé la fièvre. On n'a pas été obligé de multiplier les purgatifs lorsqu'on a eu la patience d'attendre, pour les placer, que la coction fût manifestement établie. Peu de malades ont eu besoin de la saignée, & le quinquina n'a paru faire du bien qu'autant qu'il étoit rendu purgatif.

Quoique la petite-vérole ait attaqué un très-grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe & de tout état, on ne peut pas avec justice la regarder comme meurtrière. Les autres maladies avec lesquelles elle s'est trouvée compliquée, telles que l'érysipele, les éruptions pourprées ou miliaires, les dartres, le scorbut, l'ont rendue sinon funeste, au moins très-orageuse. Il se présente quelquefois, dans le cours de cette maladie, des accidents effrayants, mais qui vus d'un œil tranquille par un médecin expérimenté, n'exigent que des remèdes simples. On a vu des malades attaqués d'un étouffement subit d'agitation, d'augmentation de fièvre, & même d'intermittence dans le pouls. Un lavement, un purgatif doux dissipent ordinairement ces accidents. M.<sup>s</sup> *Majault* & plusieurs autres docteurs en ont cité des exemples : la malade, qui a été le sujet de son observation, étoit très-délicate ;

la petite-vérole étoit confluyente, semicrySTALLINE. Le troisieme jour de la suppuration il survint une douleur de tête très-aiguë, néanmoins sans délire; les yeux n'étoient point affectés, le pouls étoit intermittent à la troisieme ou quatrieme pulsation. M. *Majault*, attribuant cet accident à la réplétion du ventre, fit donner un lavement, la douleur & l'intermittence du pouls cessèrent. Au cinquieme & sixieme jour de la suppuration cette malade éprouva une fréquence d'urine telle qu'elle étoit obligée d'en rendre de cinq en cinq minutes. Le pouls avoit toujours été petit & fréquent pendant la maladie. M. *Majault* ne vit que l'éréthisme qui pût être cause de cette fatigante excrétion. Il fit donner un demi-gros de syrop diacode dans deux onces d'eau de laitue, & la fréquence d'urine a cessé.

Les acides végétaux, tels que les syrops de groseille, de vinaigre, ont produit de bons effets dans les petites-véroles érysi-pélateuses, & dans celles où il y avoit des preuves de la dissolution des humeurs, & de leur tendance à la putridité.

Il y a eu aussi beaucoup de fièvres éruptives chez les enfants; elles ont présenté différents caractères qui ne permettoient de les classer ni parmi les rougeo-

lès, ni parmi les fièvres scarlatines, ni parmi les petites-véroles volantes. Elles produisoient des plaques rouges, des pustules sans véritable suppuration; & des boutons qui ressembloient beaucoup à de petits furoncles. Une chaleur modérée, du régime, & beaucoup de délayants, ont été les véritables remèdes dont il a été prudent de terminer l'usage par de doux purgatifs.

Les érysipeles au visage & sur les autres parties du corps ont été communes. On a vu aussi beaucoup de maux de gorge, dont quelques-uns ont été inflammatoires, & ont causé des embarras au cerveau, pour lesquels on a été obligé de recourir aux saignées du pied: mais en général ces maladies, dépendant de la constitution bilieuse, ont cédé aux apéritifs & aux purgatifs. La nature avoit indiqué ce traitement, plusieurs malades ayant été guéris par un dévoiement bilieux de quelques jours.

M. *Thierry*, médecin consultant du roi, a rapporté l'histoire d'un mal de gorge qui étoit très-inflammatoire; il s'est dissipé promptement par l'usage de l'eau de casse, mais l'humeur s'est jetée quelques jours après sur le visage, & y a formé une érysipele qu'a terminé un écoulement abondant de matière purulente par le nez. De ce fait, & de plusieurs autres qu'il a

rappelés, il a conclu que toutes les érysi-peles à la face n'étoient pas aussi dange-reuses qu'on le croit communément.

Les rhumatismes simples & gouteux ont été très-fréquents; l'humour parcou-roit, avec rapidité, différentes parties du corps: portée sur les viscères, elle a causé des coliques violentes.

M. *Duchanoy* a fait part à la compa-gnie qu'après avoir employé différents re-medes pour combattre des mouvements convulsifs, rapides & fréquents, & ressem-blant parfaitement à cette espece de con-vulsion nommée *la danse de Saint Guy*, après avoir fait rendre des vers, qu'il avoit soupçonné être la cause de cette maladie, mais sans que les accès fussent diminués, il a eu recours aux fleurs de zinc dont il a donné six pilules par jour, d'un demi-grain chaque. Les regles, qui auparavant venoient peu, se sont rétablies; insen-siblement les accès de convulsion ont di-minué, & il s'est déjà écoulé trois mois sans que la malade en ait éprouvé aucun. M. *Duchanoy* a remarqué que la malade éprouvoit une chaleur brûlante dans la gorge depuis qu'elle fait usage du zinc.

M. *Sigault* a communiqué de vive voix plusieurs observations relatives aux ac-couchements, & spécialement sur diffé-rentes especes d'hydropisie de la matrice.

M.

M. de la Planche a lu l'histoire météoro-nosologique de cette année ; il a proposé un nouveau cérat pour faire tomber plus promptement les croûtes varioleuses , & parer aux difformités causées par le pus caché sous les croûtes. Il a rendu compte de l'effet de l'opium administré comme curatif des fièvres intermittentes , & a conclu que , semblables aux autres remèdes vantés comme spécifiques , l'opium ne produisoit pas toujours le bien qu'on en avoit promis.

Ce même docteur a fait l'histoire des accidents qu'avoit essuyés un élève en pharmacie de monsieur son frere , à la suite d'une morsure au doigt par une vipere , & a terminé son mémoire par le tableau de deux esquinancies gangreneuses.

M. Desessartz a lu l'histoire d'une section complete de la jambe dans sa partie moyenne , par la nature seule , à la suite d'une gangrene sèche survenue au pied , sans cause externe. Le malade étoit un homme âgé alors de 71 ans ; il réunissoit plusieurs symptômes de scorbut. M. Bouville , chirurgien dans le fauxbourg Saint-Antoine , lui avoit prescrit en conséquence une tisane anti-scorbutique ; une décoction de quinquina. Quelques taches d'un rouge brun sur le pied l'avoient engagé à couvrir cette partie de compresses trempées

dans l'eau-de-vie camphrée, & animée de fel ammoniac. M. *Desjèffartz*, appelé dans ces circonstances, concerta avec ce chirurgien un traitement capable d'empêcher la gangrene, s'il étoit possible, ou au moins capable d'en arrêter les progrès. Le suc de creffon, le quinquina en décoction intérieurement, & un régime convenable; des compresses trempées dans l'eau-de-vie la plus chargée de camphre qu'il fut possible sur le pied, où déjà la gangrene se manifestoit, d'autres compresses chargées d'une forte décoction de quinquina, sur la jambe jusqu'au genou, ont été les moyens qu'ils ont constamment employés pendant près de sept mois. Le sphacele s'est arrêté au milieu de la jambe, la partie saine de la peau, des muscles, des vaisseaux, des nerfs, &c. s'est retirée & a laissé environ un demi-pouce des deux os tibia & péronné, à découvert entr'elle & la partie sphacelée. M. *Bouville*, homme sage & éclairé, a eu la complaisance de suivre les vues du médecin qui redoutoit les suites d'une amputation dans un tempérament aussi suspect; ils ont donc laissé l'ouvrage à la nature seule, ayant seulement l'attention de défendre la partie saine de la contagion. Leur constance a été couronnée après cinq mois d'inspection & de soins, & le premier septem-

bre les moitiés inférieures du tibia & du péronné se sont séparées des moitiés supérieures. La nature, en moins de trois semaines, a presqu'entièrement recouvert les extrémités des os d'un cuir dur & solide. Nous disons presqu'entièrement, parce qu'au moment où m. *Desseffartz* a lu son mémoire, il ne restoit plus qu'une petite pointe du péronné, qui n'étoit pas recouverte; mais la végétation charnue, s'il est permis de parler ainsi, qui s'y rétablissoit, & l'adresse avec laquelle m. *Bouville* avoit déjà vaincu de semblables obstacles à l'extrémité du tibia, faisoient espérer que le moignon seroit bientôt complet. Le malade jouit d'une très-bonne santé, se leve, exécute les mouvements du genou, & marche avec des béquilles en attendant que l'on lui adapte une jambe de bois.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## OCTOBRE 1781.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	12, 0	14, 2	13, 0	28 0, 10	28 1, 0	28 1, 0
2	12, 2	13, 8	11, 2	28 0, 0	28 0, 0	27 11, 4
3	9, 5	13, 3	10, 8	27 11, 4	28 0, 2	28 0, 9
4	10, 0	13, 8	9, 8	28 1, 0	28 0, 8	28 0, 5
5	7, 5	15, 0	11, 2	28 0, 5	28 0, 3	28 1, 0
6	9, 4	13, 7	9, 4	28 1, 7	28 1, 10	28 2, 0
7	6, 3	13, 1	9, 0	28 2, 1	28 2, 6	28 3, 0
8	5, 5	12, 8	8, 0	28 3, 8	28 4, 0	28 3, 10
9	4, 5	12, 0	8, 0	28 3, 4	28 3, 0	28 2, 7
10	4, 0	12, 3	8, 2	28 2, 0	28 1, 11	28 1, 11
11	4, 6	12, 0	9, 1	28 1, 8	28 1, 8	28 1, 4
12	8, 0	14, 0	11, 0	28 0, 10	28 0, 7	28 1, 1
13	9, 5	13, 5	10, 7	28 1, 10	28 1, 10	28 2, 0
14	6, 8	13, 0	9, 5	28 2, 2	28 2, 2	28 2, 2
15	6, 0	13, 5	9, 7	28 1, 10	28 1, 6	28 1, 6
16	9, 0	12, 5	8, 5	28 1, 7	28 1, 11	28 2, 2
17	4, 5	11, 0	6, 5	28 2, 6	28 2, 11	28 2, 9
18	2, 5	10, 8	9, 0	28 2, 5	28 2, 0	28 1, 7
19	8, 1	10, 3	4, 5	28 0, 6	28 1, 3	28 1, 4
20	5, 4	12, 0	8, 4	27 11, 6	27 11, 11	28 0, 4
21	9, 7	13, 0	9, 8	28 0, 0	28 0, 2	28 0, 0
22	8, 3	10, 0	4, 2	28 1, 0	28 1, 3	28 1, 8
23	0, 6	8, 2	4, 0	28 1, 11	28 1, 6	28 1, 9
24	0, 2	8, 0	6, 0	28 1, 2	28 0, 4	27 11, 10
25	7, 0	10, 5	6, 5	27 10, 4	27 10, 11	28 0, 0
26	5, 5	9, 1	6, 0	28 0, 8	28 1, 0	28 1, 6
27	4, 1	9, 5	5, 7	28 1, 4	28 0, 9	28 0, 4
28	1, 0	8, 4	6, 0	27 10, 6	27 9, 0	27 7, 8
29	5, 0	9, 5	6, 5	27 5, 4	27 4, 5	27 4, 4
30	5, 3	9, 1	6, 0	27 2, 8	27 2, 2	27 3, 5
31	5, 0	6, 3	2, 6	27 6, 8	27 8, 2	27 9, 7



## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>du est.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O. c. br. épais.	N-O. couv. bruine.	N-O. c. tr. hum.
2	N-O. <i>idem.</i>	N-O. couvert.	O. couv. bruine.
3	N. n. pl. la nuit.	N. <i>idem.</i>	N-E. couvert.
4	N-E. couvert.	N-E. beau, doux.	N-E. beau.
5	N-E. beau.	N. <i>idem.</i>	N. couv. doux,
6	N. <i>idem.</i> doux.	N. nuages.	N. <i>idem.</i>
7	N-O. nuages.	N. be. fr. pet. pl.	N. beau, froid.
8	N-O. beau, froid.	N-E. beau.	N-E. <i>idem.</i>
9	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
10	E. <i>idem.</i>	E. nuages.	E. nuages.
11	N. & E. be. brou.	N. & O. b. chaud.	N-O. & O. beau.
12	O. c. doux, bruin.	O. c. doux, pluie.	O. couv. doux.
13	N. couvert.	N-O. nuag. doux.	N. & O. <i>idem.</i>
14	N. S-O. & N-E. beau.	E. & S-E. beau, doux.	E. & S-E. beau, doux.
15	O. <i>idem.</i> brouill.	E. beau, chaud.	N. <i>id. auror. bor.</i>
16	N. nuag. bruine.	N. nuages.	N. b. <i>aur. b. soupç.</i>
17	N-E. be. <i>parhélie</i> , <i>éclairs de ☉</i>	N-E. beau.	N-E. beau.
18	N-E. b. <i>gelée bl.</i>	N. & N-O. nua.	N. & N-O. couv.
19	O. nuag. bruine.	N. <i>idem.</i>	N. beau.
20	O. c. vent, bruin.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
21	S-O. couv. vent.	O. <i>idem.</i> vent.	N-O. beau.
22	N-O. nuages.	N-O. beau, <i>naiff.</i> <i>de M. le Dauph.</i>	N. <i>idem.</i> froid.
23	N. beau, <i>glace.</i>	N. beau.	N. <i>idem.</i>
24	N. <i>idem.</i>	N-O. & O. nuag.	N-O. couvert.
25	N-O. nuages.	N-O. c. pl. vent.	N-O. beau.
26	N-O. <i>id.</i> froid.	N. nuages.	N. couv. froid.
27	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> froid.	N-E. beau, froid.
28	N. & E. be. brou.	S-O. & O. <i>idem.</i>	S. & E. couvert.
29	S-E. couv. froid.	O. & S-O. c. p. pl.	S-O. <i>idem.</i>
30	E. <i>id.</i> petite pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuages.
31	N. nu. vent froid.	N-O. nu. v. froid.	N-O. <i>id.</i> froid.

# 550 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . . 15, 0 deg. le 5

Moindre degré de chaleur . . . . . 0, 2 le 24

Chaleur moyenne . . . . . 9, 0 deg.

Plus grande élévation du Mer-  
cure . . . . . pou. lig. 28, 4, 0 le 8

Moindre élévar. du Mercure . . . 27, 2, 2 le 30

Elévation moyenne . . . . . 28 p. 0, 5

Nombre de jours de Beau . . . . 15

de Couvert . . . . . 9

de Nuages . . . . . 7

de Vent . . . . . 3

de Tonnerre . . . . . 0

de Brouillard. . . . . 5

de Pluie . . . . . 7

d'Aurore bor. . . . . 1

Quantité de Pluie . . . . . 4, 3 lignes.

D'Evaporation . . . . . 30, 0

Différence . . . . . 25, 9

Le vent a soufflé du N. . . . . 11 fois.

N.-E. . . . . 5

N.-O. . . . . 8

S. . . . . 0

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 2

E. . . . . 4

O. . . . . 4

TEMPÉRATURE : Froide & très-sèche.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> novembre 1781.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois d'octobre 1781 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LE temps , qui avoit été à la pluie tout le mois dernier , s'est essuyé ce mois , & a été tel que le laboureur le desiroit pour les nouvelles semailles. Nous n'avons guere eu de pluie que par ondées , si l'on en excepte les derniers jours du mois.

Le mercure , dans le barometre , s'est soutenu presque tout le mois à la hauteur de 28 pouces ; mais le 29 & le 30 il étoit descendu à 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes.

La liqueur du thermometre ne s'est guere élevée , de tout le mois , au-dessus du terme du tempéré. Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lig.

Le vent a soufflé 5 fois du nord.	6 fois du nord
6 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	7 fois de l'ouest.
2 fois du sud.	5 fois du nord
	vers l'ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois , mais plus grande au commencement qu'à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
d'octobre 1781.*

LA maladie aiguë dominante de ce mois a été la fièvre continue, bilieuse-putride, qui a régné parmi toutes les classes des citoyens. Elle étoit de nature à indiquer plutôt l'emploi des émético-cathartiques que des saignées, qui en général n'étoient guère indiquées qu'à l'égard des tempéraments sanguins & pléthoriques. Le petit-lait, la sérosité du lait de beurre, les tisanes nitrées, l'oxymel, les décoctions de tamarins, en un mot les boissons acidulées avec les végétaux, étoient les autres moyens propres à combattre la maladie qui se terminoit heureusement par une diarrhée bilieuse. Dans son progrès elle portoit souvent à la tête; alors on appliquoit avec succès des vésicatoires aux jambes.

Il y a eu des fluxions de poitrine d'un mauvais caractère, & quelques angines. Il se trouvoit souvent, dans ces deux maladies, complication de saburre dans les premières voies, qu'il étoit essentiel d'évacuer dès le commencement.

La petite-vérole étoit considérablement affoiblie, tant pour la qualité de la maladie, que pour le nombre des malades, au point qu'à la fin du mois on n'en entendoit plus parler.

Nos hôpitaux fourmilloient de malades travaillés de fièvre intermittente, tierce dans la plupart, & récidue de l'été dernier. On ne réussissoit guère à la déraciner avec le quinquina, de quelque façon qu'il eût été préparé: on se trouvoit mieux d'insister sur les remèdes fondants & les purgatifs.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Observations théoriques & pratiques sur la maladie épidémique de Montfort-P Amaury ; par m. DE MONTPLANQUA, docteur en médecine de l'université de Montpellier, membre de la société royale des sciences de la même ville, médecin employé pour les épidémies, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot jeune, libraire-imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins, M. DCC. LXXX. in-12 de 75 pages. Prix 20 sols.*

M. Fouquet, nommé par la société royale des sciences de Montpellier, pour examiner ce recueil d'observations, s'exprime ainsi : « Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre ; l'auteur, après avoir présenté succinctement le tableau des causes des maladies épidémiques, vient ensuite à l'examen de ces mêmes causes relativement aux lieux où l'épidémie a exercé ses ravages ; il présente la topographie du principal lieu, & des villages circonvoisins ; & , après cet examen, il conclut à regarder les qualités physiques de l'air, comme les principales causes de cette épidémie. Le plan de traitement qu'il a suivi dans sa pratique, & dont il a confirmé le succès par une foule d'observations, nous a paru très-bien fait ; nous avons trouvé sur-tout digne d'éloge les descriptions particulières de cette maladie, le choix des remèdes qu'il a employés, le temps qu'il a choisi

pour leur administration : tous ces détails annoncent un homme nourri dans la bonne médecine.

L'auteur de ce recueil , pour ne laisser rien à désirer à ceux qui souhaiteront connoître l'épidémie dont il a donné la description , rapporte les maladies intercurrentes qui sont survenues durant l'épidémie , & le traitement qui leur a été le plus favorable ».

Ce rapport est bien fait pour donner une idée avantageuse de *m. de Montplanqua*. Nous allons faire connoître succinctement , & d'après lui-même , l'épidémie qu'il a eu à combattre , & les moyens qu'il a employés.

« Les épidémies , de même que les autres maladies , ont trois temps différents : celle de Montfort a subi exactement cette loi. Elle a diminué à mesure que la cause s'en dissipoit ; enfin , elle a cessé lorsque sa cause n'a plus eu lieu. Elle s'est d'abord manifestée par des symptômes très-alarmants. Dans son état elle a été meurtrière , & la convalescence en a été lente , & souvent pleine d'écueils & de dangers. La violence des symptômes a diminué par la longueur de l'épidémie ; celle-ci , sans disparaître totalement , est devenue moins meurtrière , & a entièrement cessé. La cause des maladies s'affoiblit-elle en se propageant ? Les corps s'y accoutument-ils , en sorte que son impression délétère soit moins funeste ? Les secours de l'art , en diminuant le nombre des malades , concourent-ils à modifier la cause générale ?

Les premiers malades ont été affectés de mouvements spasmodiques fréquents , de soubresauts de tendons , & de convulsions violentes. Dans le fort de l'épidémie , le genre nerveux paroissoit moins affecté ; cependant la putréfaction faisoit des progrès rapides. Les malades périssoient , sans avoir d'autres signes mortels que la dissolution des liquides. Les vésicatoires , qui étoient bien placés

dans les premiers temps , pouvoient devenir nuisibles , lorsque la fonte du sang & des humeurs paroïssoit démontrée par les symptômes qui la caractérisent. La nature a semblé nous indiquer l'utilité des vésicatoires : elle y a suppléé chez un malade qui s'étoit refusé à leur application : il s'est formé un abcès à la cuisse , qui a rendu une pinte de pus , & a terminé la maladie ; ce qui démontre évidemment la nécessité de ce secours dans des maladies aiguës , sur-tout dans une constitution épidémique , telle que celle de Montfort. *Duret* , après *Hippocrate* , observe que des abcès aux cuisses doivent être considérés comme des crises. Presque tous les malades de cette constitution sont devenus sourds ; mais cette surdité n'a pas été un signe de guérison , quoique *Rivière* & presque tous les praticiens aient observé que ce symptôme est souvent de bon augure dans les maladies aiguës , au lieu qu'il est presque toujours mortel dans les maladies chroniques.

La saignée , si le pouls étoit plein & dur , l'émétique dans le commencement , les acides , les vésicatoires , lorsque la tête étoit menacée , le quinquina en décoction associé avec les purgatifs ; ceux-ci , répétés de temps en temps , sur la fin des maladies , nous ont réussi. Nous avons aussi employé le camphre avec le nitre ; mais son usage n'a pas été assez soutenu , pour pouvoir en fixer l'efficacité dans ces maladies. En général , ce remède a été excellent dans plusieurs cas de fièvres malignes : nombre de malades , traités par la méthode que nous venons d'indiquer , ont été parfaitement guéris.

Les redoublements de la fièvre , qui étoient violents , fréquents & irréguliers , & les signes de putridité , qui se manifestoient sensiblement , nous ont donné l'indication de l'usage du quinquina. Ce furent sans doute les exacerbations qui ont sou-

vent lieu dans les fièvres malignes, qui déterminèrent les médecins à employer le quinquina dans les fièvres de cette espèce. On ne sauroit trop le répéter, ce remède doit être regardé comme un des plus utiles dans les cas de fièvres de mauvais caractère ».

*Analyse de l'eau minérale d'une fontaine située rue des Carmes, à Saint-Pol en Artois, faite par nous L. J. DECROIX, & P. J. BOUDIN, apothicaires-chymistes de Lille en Flandres, dénommés par m. DE CALONNE, intendant des provinces de Flandre & d'Artois, pour examiner & analyser ladite eau minérale. Nous y avons procédé à S. Pol le 29, le 30 & le 31 juillet 1781, & à Lille le 3 août & jours suivants.*

Tel est le titre de cette brochure in-8°. de 17 pages.

Les expériences faites par mm. Decroix & Boudin, leur ont donné à connoître, 1°. que l'origine de cette eau minérale vient des lieux montagneux vers ouest-sud-ouest de la ville, d'où, descendant, pour donner naissance à la source, se charge de ses principes, en lavant des pyrites ferrugineuses, une terre calcaire, une terre argileuse & de la glaise. 2°. Que cette eau contient du fer combiné avec un acide qui met ce métal dans l'état salin. 3°. Une terre calcaire dont une partie non combinée, une partie combinée avec une très-petite portion de soufre, & une autre partie combinée avec un acide, cette dernière partie par conséquent réduite aussi dans l'état salin. 4°. Du sel mariu à base d'alkali fixe minéral.



5°. Beaucoup d'air. 6°. Que de tous ces principes, la terre calcaire est la plus dominante.

S'il nous est permis de dire quelque chose relativement aux vertus de cette eau minérale, nous dirons :

Qu'en raison de la terre alcaline non combinée, elle est propre à mortifier légèrement les acides des premières voies.

En raison des sels vitriolique & marin en très-petite quantité, elle est apéritive & propre à lever les obstructions des viscères.

En raison de l'*hépar sulphuris*, elle est propre à pousser légèrement par la peau : elle nous paroît donc convenir dans les maladies des voies urinaires, dans la maladie hypocondriaque, & dans les éruptions cutanées : c'est aux médecins à décider de la manière de la prendre & de la rendre plus active par l'addition de quelques sels neutres, comme le sel de *Glauber*, d'*Epsom*, de *Seignette*, de *Sedlitz*, vitriol de mars, &c. & de prescrire le régime que le malade doit observer.

*Expériences nouvelles sur les propriétés de l'alkali volatil fluor ; par m. MARTINET, curé de Soulaines, près Barsur-Aube. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1780, in-8°. de 41 pag.*

S'il ne falloit que du zèle & de bonnes intentions pour exercer la médecine, nous ne doutons point que m. *Martinet* ne fit autant d'honneur à cet art qu'il en fait à l'humanité. Le rôle qu'il joue vis-à-vis de ses paroissiens est beau sans doute ; les secours qu'il leur porte méritent la plus grande reconnaissance de leur part : mais il faut que m. *Martinet* l'avoue, il a pris la lunette de m. *Sage*, & il voit tout avec cette lunette. *L'alkali volatil*

*fluor* est entre ses mains une panacée universelle ; & si l'on vouloit se permettre de plaisanter quand il s'agit d'une chose aussi importante que la santé des hommes, on diroit à m. le Curé ( d'après sa brochure ) : Monsieur, je me suis brûlé ( pag. 4 ), prenez trois gouttes d'*alkali volatil fluor*, & toute l'affaire est faite. — Monsieur, je suis enragé ( p. 7 ), prenez de l'*alkali volatil fluor*. — Monsieur, j'ai la dysenterie ( pag. 8 ), prenez de l'*alkali volatil fluor* [ 1 ]. — Monsieur, j'ai un lait répandu ( p. 12 ), prenez de l'*alkali volatil fluor*. — Monsieur, j'ai mal aux dents ( pag. 14 ), prenez de l'*alkali volatil fluor*. — Monsieur, j'ai des dartres, un érysipèle, le feu sacré ( pag. 15 ), prenez de l'*alkali volatil fluor*. — &c. &c. Et toujours & par-tout de l'*alkali volatil fluor*. Car enfin, d'après une théorie sublime établie par m. Sage, toutes nos maladies sont dues à un acide phosphorique développé, que l'on neutralise avec l'*alkali volatil fluor* dans quelque partie du corps qu'il se trouve. Vos poudrons, votre estomac, vos intestins, vos vaisseaux s'en trouvent farcis, & la combinaison de l'acide avec l'alkali s'y fait aussi bien, aussi sûrement que dans un matras, & toujours à l'avantage du malade qui n'a plus dans ses différents organes qu'un sel neutre innocent, au lieu

---

[ 1 ] Car, dit m. Martinet, la sœur apothicaire de l'hospice de charité à la barrière de Sève, m'a dit, pour ajouter à ma propre expérience, qu'elle avoit employé l'*alkali volatil* dans la dysenterie avec le plus grand succès. Sûrement m. Martinet alloit voir l'hospice comme curé qui ne trouve rien de plus instruit qu'une sœur grise apothicaire, qui emploie l'*alkali volatil fluor*. S'il y avoit été un peu comme médecin, il se seroit souvenu que ce n'est pas à la sœur apothicaire à ordonner, mais bien à son confrère le médecin ; & sûrement il lui auroit fait l'honneur de le consulter sur les maladies régnantes, & la manière de les traiter.

d'un acide amer qui caufoit en lui les plus grands ravages «.

En blâmant la théorie sur laquelle s'appuie m. *Martinet* [1], nous applaudissons à ses vues vraiment pastorales, & nous ne prétendons point nier les faits qu'il avance, quelle que soit sa manière de les expliquer; mais qu'il nous permette d'abord de lui demander s'il ne lui est point arrivé, ou combien de fois il lui est arrivé d'appliquer l'alkali volatil à des maladies auxquelles il étoit contraire? Ensuite de l'avertir des dangers qu'il feroit courir à plusieurs malades s'il continuoit de le donner ainsi *indiscrettement* (qu'il nous passe l'expression) à tous propos, & sans une indication bien reconnue. Cependant nous conviendrons que les expériences de m. *Martinet* méritent d'être examinées & répétées par des gens de l'art, qui d'ailleurs distingueroient soigneusement ce qui seroit vraiment des découvertes d'avec ce qui a été connu des médecins qui nous ont précédés; & qui donneroit la véritable explication de la manière dont l'alkali volatil agit.

A la page 16 m. *Martinet* annonce le traitement d'un cancer par l'*alkali volatil fluor*. Il a fait sur cette maladie plusieurs expériences qui font le principal sujet d'une seconde brochure dont le titre est :

---

[1] Au lieu de discuter ici cette théorie, nous renvoyons le lecteur à ce que nous en avons dit dans le journal de février 1778.

*Observations médico-chymiques sur le cancer; par m. MARTINET, curé de Soulaines, près Bar-sur-Aube.*

*Ingens sub minimâ mole latet malignitas.*

SYDENHAM, *sec.* I.

*A Paris, de l'impr. de MONSIEUR, 1781, in-8°. de 39 pages.*

Dans ces observations la théorie de m. Martinet est toujours la même, mais les faits qu'il cite, & les succès qu'il a obtenus, méritent quelque attention.

L'auteur commence par distinguer les quatre degrés du cancer; il annonce ensuite (*pag. 7.*) l'*alkali volatil fluor* comme le spécifique de cette maladie, & il passe à l'exposition des faits.

*Premier fait.*

Un cancer dans le troisième degré, c'est-à-dire, quand la peau commence à s'ouvrir, fut traité en couvrant le sein malade d'une compresse trempée dans de l'eau, sur une pinte de laquelle on avoit versé une cuillerée d'*alkali volatil*. En moins de 15 jours, c'est m. Martinet qui parle, cette fille sentit un très-grand soulagement; la tumeur s'amollit, la chaleur brûlante s'éteignit, les douleurs aiguës cessèrent, & la malade fut en état de travailler. — Au bout de 5 mois l'humeur ichoreuse se tarit, & la plaie se cicatrifa. — La santé a été parfaite depuis.

*Second fait.*

Le cancer, qui fait le sujet de cette observation, étoit porté depuis huit ans par une femme âgée de 66 ans. Il étoit au quatrième degré, avec perte d'appétit & de sommeil, marasme absolu, forces

forces épuisées , hémorrhagies & foiblesses. La grosseur de la tumeur est comparée à celle d'un foie de veau ; elle comprenoit , dans son étendue , quatorze petits cancers ouverts. Le traitement avec l'alkali volatil , annoncé par m. *Martinet* , a duré depuis le 6 août 1780 , jusqu'au 17 avril 1781 ; & , à cette époque , le cancer étoit réduit à la grosseur d'un œuf d'oie , & n'avoit plus à sa superficie que trois bouches ouvertes.

*Troisième fait.*

M. *Martinet* parle ici d'un cancer occulte , avec engorgement jusques sous l'aisselle , qui étoit accompagné de douleurs atroces , & avoit été traité sans succès avec des cataplasmes de ciguë ; mais par le moyen de l'alkali volatil employé depuis le 4 janvier dernier jusqu'au 18 avril , les douleurs étoient enlevées , & la tumeur paroissoit diminuée. Cependant , dit l'auteur , la malade n'est pas exempte de douleurs passageres & supportables. Dans ce dernier traitement la malade , qui étoit vigoureuse , prit aussi de l'alkali volatil intérieurement , 4 à 5 gouttes dans un verre d'eau fraîche ; ce que m. *Martinet* n'avoit pas pratiqué dans la seconde observation , parce que la femme qui en fait le sujet étoit trop foible.

*Quatrième fait.*

Un enfant , âgé de moins d'un an , portoit depuis sa naissance , au côté gauche de la poitrine , une glande d'abord blanche & grosse comme une lentille , ensuite plus grosse & pourpre , enfin noire , plus large qu'un écu de six francs , & couverte d'une peau sèche comme si elle eût été brûlée avec un fer rouge , &c.

M. *Martinet* étendit une cuillerée à café d'alkali volatil dans une chopine d'eau ; il en fit appliquer une compresse renouvelée deux fois par

jour. Au bout de trois jours le mal suppurait, &c. Mais m. *Martinet* ne donne ce fait que comme un phénomène ; il n'affirme point qu'il y eût cancer, & ne nous dit point quel fut le succès qu'il obtint avec l'alkali volatil.

Après ces quatre faits on lit deux pages entières sous le titre d'*observations*, & qu'il nous paroît que l'on auroit dû intituler *réflexions*. L'auteur y discute dans quel cas l'amputation convient pour le traitement du cancer, & dans quel cas il faut attaquer les humeurs viciées, & , comme on doit le pressentir, l'alkali volatil convient toujours, & remplit toutes les indications.

Ensuite m. *Martinet* compare le cancer avec la brûlure ; on juge bien que c'est ici le triomphe de l'acide phosphorique. Dans la brûlure, c'est l'acide phosphorique igné qui émane des corps en combustion ; & , dans le cancer, c'est l'acide phosphorique animal en fermentation, qui émane du premier point cancéreux, &c. Cette comparaison mène à une observation d'un enfant brûlé dans ses vêtements.

*La brûlure étoit affreuse*, dit l'auteur, *la ligne qui la circonscrivoit commençoit à l'os sacrum, montoit le long de l'épine du dos jusqu'au-dessous des omoplates ; de-là elle passoit sous l'aisselle, & , traversant l'extrémité du sternum, elle entouroit les deux tiers du ventre ; elle retournoit ensuite sous l'ombilic, & , passant à travers la partie inférieure de l'aîne droite, elle enveloppoit toute la cuisse, son intérieur excepté, jusqu'à la rotule, &c. &c.* Les accidents qui accompagnent la brûlure étoient portés au dernier degré ; on enveloppa d'abord l'enfant dans des linges trempés dans de l'alkali volatil pur, que l'on eut soin de renouveler. Dès le lendemain on ne se servit plus que d'une eau alkalinale, excepté sur les bords, jusqu'au quatrième jour que l'on fit usage de l'onguent calaminaire de *Turner*.

Après ce fait exposé, l'auteur retombe dans sa théorie pour expliquer la ressemblance qui existe entre la brûlure & le cancer; Il s'appuie sur l'autorité de mm. *Bertholet & Brongniard*, pour prouver l'existence de l'acide phosphorique tout formé dans les animaux; & , dès que cette existence est prouvée, il en conclut que c'est ce seul acide phosphorique qu'il faut attaquer dans le cancer, & que par la loi des affinités chimiques l'alkali volatil, qui a beaucoup d'affinité avec lui, va le neutraliser aussi-tôt qu'il lui est offert, & rend nuls tous ses mauvais effets.

Nous voyons avec peine m. *Martinet* suivre ainsi le système qu'il a caressé d'abord: pourquoi se tourmente-t-il pour expliquer tout à l'aide d'une théorie imaginaire?

De l'exposition théorique des effets de l'alkali volatil, m. *Martinet* passe à l'examen des humeurs du cancer; & il s'en tient à parler de ce que produit le cancer ouvert, en avouant qu'il faudroit, pour bien faire l'analyse des différentes humeurs qui constituent le cancer, procéder chimiquement sur toutes les parties de sa masse. L'ouvrage est terminé par une expérience faite sur du sang que l'auteur a laissé putréfier pendant trois mois dans une fiole bien bouchée. — Le serum & le coagulum, dit-il, n'étoient point séparés distinctement; il étoit épais, & ressembloit parfaitement au sang putride du cancer. De l'acide vitriolique, versé sur ce sang, a excité une vive effervescence; ce qui nous paroît ne pas trop convenir à la comparaison: car si ce sang putréfié ressemble parfaitement au sang putride du cancer, & si le cancer contient de l'acide phosphorique, il n'est pas probable qu'un acide fasse effervescence avec un autre acide; il vaudroit bien mieux, pour l'arrangement de la théorie, que ce fût de l'alkali.

Mais pourquoi toujours vouloir assujettir l'ex-

plication de quelques faits à une théorie que l'on a créée, plutôt que de rassembler un grand nombre de faits pour établir les fondemens d'une saine théorie ? Cette maniere de procéder est fautive en tout , & sur-tout en médecine. D'ailleurs m. *Martinet* peut-il regarder l'alkali volatil comme le remede spécifique du cancer , parce que dans trois cancers il a eu du succès par le moyen de l'alkali volatil ? Si l'on vouloit énumérer les remedes proposés contre cette maladie , l'on ne sauroit dans quel mille ranger l'alkali volatil , presque tous ces remedes font obtenir des succès , font crier au miracle , pour rentrer dans le néant d'où l'on n'auroit pas dû les tirer ; & quand il seroit vrai que l'alkali volatil dût quelque jour être reconnu un bon remede contre le cancer , il n'en faudroit pas moins aujourd'hui ne l'employer qu'avec la plus grande circonspection.

*Dissertation sur les maladies de l'urethre , avec des réflexions sur la méthode qu'ont employée jusqu'à présent quelques praticiens ; par m. GUERIN , ancien chirurgien - major de marine , maître en chirurgie à Rouen , & membre du college de Saint-Côme de cette ville. A Paris , chez l'Auteur , rue d'Argenteuil , maison du vitrier , butte Saint-Roch ; Durand , libraire , rue Galandé ; & Didot , quai des Augustins. 1780. in-12 de 317 pages.*

L'ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire à monseigneur le prince de Hohenlo de Waldebourg , général des galeres , grand-croix & commandeur de l'ordre de Malte , colonel au ser-



*vice de France*, & d'un discours préliminaire dans lequel l'auteur déclame fortement contre les charlatans.

De toutes les suites de la maladie vénérienne, les affections de l'urethre ont toujours passé pour les plus fâcheuses, & le traitement de ces maladies est encore fort épineux, même pour les gens les plus instruits. Persuadé de cette vérité, m. *Guerin* veut rendre ce traitement moins embarrassant & plus facile, & avec une franchise dont on doit lui savoir gré, il nous offre pour guide toutes les lumières que lui ont fournies une étude & une pratique de vingt ans sur ce genre de maladie.

Après quelques généralités sur la maladie vénérienne, & sur les maladies des reins & de la vessie, l'auteur présente les causes communes de l'ischurie ou de la suppression d'urine, telles que l'inflammation ou la paralysie de la vessie; la pierre, les abcès au périnée; mais il s'arrête ensuite particulièrement à la strangurie & à la dysurie, dont il détaille les causes ordinaires.

On désireroit, sur cet article, que l'auteur eût plus exactement tenu la parole qu'il donne dans sa préface, d'exposer tout ce qui a été écrit sur la même matière. Il eût pu, par exemple, au lieu d'employer beaucoup de temps à combattre l'existence des carnosités, & à réfuter m. *Daran*, rappeler ce qu'ont dit des auteurs recommandables (1) sur le spasme de la vessie, qui s'étend jusqu'à l'urethre, sur le gonflement de la substance spongieuse de l'urethre, sur les duplicatures membraneuses & les distorsions accidentelles de ce canal; enfin sur les affections de la prostate dont m. *Fabre* a parlé avec tant de justesse, soit dans son traité des maladies vénériennes, soit dans ses nouvelles observations sur la même maladie.

---

(1) Voyez la Nosologie, *SAUVAGES*, à l'article de l'ischurie, des dysuries & du dyspermatique.

D'après la lecture & la méditation de ces auteurs, m. *Guerin* se seroit, vraisemblablement, plus étendu sur les cas dans lesquels il a été obligé de changer sa méthode qui consiste presque toujours à employer des bougies qu'il rend adoucissantes, résolatives, fondantes ou détersives, suivant les différentes indications, méthode supérieure, sans doute, à celle de m. *Daran*, en ce qu'elle est plus diversifiée, mais qui néanmoins peut produire les mêmes abus en rejetant trop loin le traitement médical ; pour n'employer que les bougies. Ainsi, quelque mérite qu'ait d'ailleurs la dissertation de m. *Guerin*, nous croyons que la matière qu'il a traitée est bien éloignée d'être épuisée. Pour la remplir il faudroit, à ce qu'il nous paroît, exposer distinctement & séparément les cas qui demandent les secours de la médecine, & ceux qui exigent les secours de la chirurgie.

Dans le premier article on développeroit les affections du col de la vessie & de l'urethre, dans lesquelles les bougies sont nuisibles, tels sont les inflammations du col de la vessie & de l'urethre vésicale, ( maladie peu connue, mais très-dangereuse ) ; les affections muqueuses & catarrhales du col de la vessie & de l'urethre, la répercussion d'un virus dartreux sur ces mêmes parties, les contractions spasmodiques, les distorsions accidentelles du même canal, enfin les tumeurs, les abcès, les ulcères, les callosités de la prostate, & on indiqueroit le traitement convenable.

Dans le deuxième article, c'est-à-dire dans la partie chirurgicale, on spécifiroient les vices qui exigent véritablement des bougies, les cas dans lesquels ce remède procure la guérison, & ceux dans lesquels il n'est qu'auxiliaire, la variété des bougies, les précautions à prendre avant, pendant & après leur introduction. Enfin, comme l'a dit m. *Louis* dans une fort bonne dissertation sur cette

*matière, il faudroit apporter une suite d'observations-pratiques, & de recherches propres à guider dans la cure par des principes certains & applicables à priori, à la diversité des cas qui se présentent (1).*

On pourroit peut-être encore reprocher à m. *Guerin* de nous avoir donné plutôt des matériaux pour composer un bon ouvrage, que d'en avoir fait un lui-même ; car on ne peut donner ce nom à un amas indigeste de phrases, dans lequel les causes d'une maladie, ses symptômes, sa curation sont confondus, où l'on répète sans cesse & sans nécessité les mêmes choses ; on l'on ne trouve ni ordre, ni clarté, ni concision, & qui fourmille de fautes de style.

Cependant nous convenons que cette dissertation contient des faits instructifs, & qui annoncent un bon artiste, & nous sommes persuadés qu'en conservant tout ce qui s'y trouve de bon, en réformant le plan de l'ouvrage, en y établissant une division nécessaire, on pourroit en composer une centaine de pages assez intéressantes, & capables de donner une idée avantageuse de la pratique de l'auteur que nous devons remercier du soin qu'il a pris de combattre le charlatanisme, & de découvrir les menées de ces insectes malfaisants qui nuisent à la saine médecine, & sont si meurtriers pour les malades.

On trouve, dans le même volume, un traité sur les gonorrhées, contenant, avec l'avant-propos, 88 pag.

M. *Guerin* annonce qu'il veut bien en faire présent au public, mais le public est quelquefois ingrat, & nous ne pouvons pas répondre de l'étendue de sa reconnoissance. Ce traité nous paroît assez étroitement lié avec la dissertation précédente pour ne pas en être séparé.

---

(1) *Maladies vénériennes d' Astruc*, édition françoise, à la fin du second tome.

Tous les auteurs de ce siècle conviennent que la gonorrhée est un écoulement salutaire qu'il faut laisser guérir par la nature, & ils sont seulement divisés sur cette question, savoir s'il faut administrer du mercure ou non. M. *Guerin* n'est pas pour la médecine expectante; non-seulement il poursuit le mal par des frictions, par des purgatifs fréquents, par des pilules, mais il recommande encore très-expressément d'employer des bougies dès que l'inflammation commence à tomber, quoiqu'il convienne que cette méthode irrite, & même fasse gonfler quelquefois les testicules. Il pare à tous les inconvénients par la variété des bougies, & il les conseille dans la déclinaison de toute gonorrhée qui passe six semaines; si l'écoulement est fort, il le diminue par des bougies détersives; s'il est foible, il emploie des bougies toniques, &c.

De tels principes peuvent former un présent dangereux, malgré la bonne foi de celui qui les expose, quand l'auteur néglige de les appuyer sur la méthode & sur les autorités dont on a besoin en médecine dans toutes les circonstances, mais particulièrement quand on traite d'une matière capable d'exciter l'intérêt du public, & l'attention des gens de l'art.

Peut-être qu'en y réfléchissant bien, m. *Guerin* n'auroit pas affecté de rendre sa méthode si fort à la portée de ceux qui ne sont point instruits. Il n'ignore pas que tous ces avis au peuple, toutes ces manières de se traiter soi-même que l'on donne au public, sont comme des instruments dangereux que l'on confie aux enfants qui ne savent que se blesser avec, loin de s'en servir utilement.

---

COURS DE MATIÈRE MÉDICALE.

M. *Alphonse Leroy*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur de médecine & de chirurgie, ouvrira un cours de *Matière médicale* le 20 décembre 1781, à six heures du soir, & continuera les jours suivants,

## T A B L E

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1781.

EXTRAIT de différents ouvrages de m. ALPH. LEROY, médecin.	page 481
Observation sur une tympanite compliquée d'ascite, guérie par m. DUPÉRIN, méd.	498
Observation sur des vents & des matières fécales, &c. ; par m. VAULEVIER, méd.	511
Observation sur une hémorrhagie du nez ; par m. LABORIE, méd.	513
Réflexions sur l'opération de m. DESFARGES, chir.	520
Gruau, salep., sagou, de pommes de terre ; par m. PARMENTIER,	532
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 octobre & 2 novembre 1781.	540
Observations météor. faites à Montmorenci.	548
Observations météor. faites à Lille.	551
Maladies qui ont régné à Lille.	552

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	553
Cours de matière médicale.]	568

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1781. A Paris, ce 24 novemb. 1781.

POISSONNIER DESPERIERRE.

## E R R A T A.

Journal de novembre, pag. 396, note, ligne 12, on lit *expulio*, il faut *exputio*.



# T A B L E

## G É N É R A L E

### D E S M A T I È R E S

Contenues dans les fix derniers mois du  
journal de médecine de l'année 1781,  
formant le tome 56<sup>e</sup>.

---

#### E X T R A I T S

#### O U A N A L Y S E S D E L I V R E S.

*RECHERCHES sur les végétaux nourrissans ;*  
par m. PARMENTIER, censeur royal , &c.

page 3

*Recherches chymiques sur l'étain , faites par*  
mm. BAYEN & CHARLARD, apoth. 97

*Collections d'observations sur les maladies &*  
*constitutions épidémiques ; par m. LEPECQ DE*  
*LA CLOTURE, médecin.*

Premier extrait, pag. 193.

Second extrait , 289.

*Observations sur la nature, les causes & le trai-*  
*tement de la fièvre lente ou hectique ; par*  
m. FOURNIER, méd. 385

*Extrait de différents ouvrages de m. ALPHONSE*  
*LEROY, méd.* 481

DES MATIERES. 571  
LIVRES ANNONCÉS.

1°. Hygiène.

- Essai sur les aliments, pour servir de commentaires aux livres diététiques d'Hippocrate, nouvelle édit. par m. LORRY, méd.* 95  
*Mémoire sur la nature, les usages & les effets de l'air & des airs; des aliments & des médicaments, relativement à l'économie animale.* 183  
*L'art du distillateur & marchand de liqueurs considérées comme aliments médicamenteux; par m. DUBUISSON.* 285  
*L'art de nager, avec des avis pour se baigner utilement, 4<sup>e</sup> édit.* 377

2°. Médecine.

- Éléments de médecine en forme d'aphorismes; par m. BARBEU DUBOURG, méd.* 91  
*Maximiliani STOLL, pars prima rationis medendi.* 95  
*Mémoire clinique sur les maladies vénériennes.* 379  
*Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses; par m. J. J. MENURET.* 470  
*Observations théoriques & pratiques sur la maladie épidémique de Montfort l'Amaury; par m. DE MONTPLANQUA, méd.* 553

3°. Anatomie, physiologie & chirurgie.

- Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicales, ouvrage posthume de m. SIMON, chir.* 181  
*Mémoire sur le mécanisme & les progrès de la sanguification.* 182  
*Dissertation sur les maladies de l'urethre; par m. GUERIN, chir.* 564

4°. Hist. nat. physique, botaniqu. matiere  
médicale, pharmacie & chymie.

*Etrennes du printemps aux habitants des cam-  
pagnes & aux herboristes ; par m. BUC'HOZ ,  
méd.* 94

*Moyen certain & fondé sur l'expérience , pour  
assurer & prolonger la durée des vins ; par  
m. MAUPIN.* 94

*Instructions sur les bois de marine.* 95

*Essai sur l'art de cultiver la canne , & d'en ex-  
traire le sucre.* 95

*Mahon's principles of electricity.* 95

*Mémoire sur les substances médicamenteuses , ou  
réputées telles , du regne animal.* 182

*Mémoire analytique sur les eaux minérales de  
Contrexeville en Lorraine ; par m. THOUVE-  
NEL , méd.* 183

*Mémoire physique & médicinal , montrant des  
rapports entre les phénomènes de la baguette  
divinatoire , du magnétisme & d'électricité ; par  
m. THOUVENEL , méd.* 183

*Discours philosophiques sur les trois principes ,  
animal , végétal & minéral ; par SABINE  
STUART DE CHEVALLIER.* 184

*Atlas minéralogique de la France , entrepris par  
ordre du roi ; par mm. GUETTARD & MON-  
NET ; premiere partie.* 184

*Nouvelles observations & recherches analytiques  
sur la magnésie du sel d'epsom ; par m. BU-  
TINI.* 184

*Pharmacopœa Genevensis ad usum nosocomiorum.* 286

*Lettre d'un médecin de la faculté . . . en fa-  
veur du magnétisme animal de m. MESMER.* 475

*Précis historique des faits relatifs au magnétisme  
animal, jusqu'en avril 1781 ; par m. MESMER ,  
méd.* 476



## DES MATIERES. 573

*Analyse de l'eau minérale d'une fontaine , à  
Saint-Paul en Artois , par mm. DECROIX &  
BOUDIN , apoth.* 556

*Expériences nouvelles sur les propriétés de l'al-  
kali volatil fluor ; par m. MARTINET , curé  
de Soulaines.* 557

*Observations médico-chymiques sur le cancer ;  
par le même m. MARTINET.* 560

## MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

## 1°. Histoire littéraire de médecine.

*Lettre de m. DE LA PLANCHE , D. M. P. sur  
l'origine de la section du pubis.* 29

## 2°. Institution médicale.

*Essai sur les moyens de perfectionner l'étude de  
la médecine ; par m. JADELOT , méd.* 218

*Suite de cet essai.* 309

## 3°. Médecine.

*Obs. sur une suppuration du poumon , &c. ; par mm.  
CHARTIER & DUROLLEAU , méd.* 26

*Observation sur une hydropisie ; par m. FABRE ,  
chir.* 60

*Réflexions théoriques & pratiques , sur le dia-  
betes ; par m. BAUMES , méd.* 130

*Lettre relative au mémoire de m. BAUMES , sur  
les diabetes ; par m. GARNIER , méd.* 353

*Observation sur une douleur de tête extraordi-  
naire ; par m. SUMEIRE , méd.* 240

*Remarques sur l'observation faite par m. SU-  
MEIRE , médecin ; par m. GRATELOUP , mé-  
decin.* 435

*Observation sur un tænia ; par m. MOULENQ ,  
méd.* 330

*Lettre sur le tænia ; par m. BAUMES , méd.* 406

## 574 TABLE GÉNÉRALE

*Réflexions & observations sur l'abus de la saignée pendant la grossesse ; par m. D'ALIGNY, chir.*

344

*Extrait d'une lettre de m. FOUQUET, médecin.*

441

*Observation sur une tympanite compliquée d'ascite ; par m. DUFÉRIN, méd.*

498

*Observation sur des vents & des matières fécales rendues par l'urethre ; par m. VAULEVIER, méd.*

511

*Observation sur une hémorrhagie du nez ; par m. LABORIE, méd. & chir.*

513

*Extraits des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, où sont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de*

Mai 1781 . page 83    Août 1781 . . . . . page 362

Juin 1781 . . . . . 169    Septemb. 1781 . . . . . 453

Juillet 1781 . . . . . 263    Octobre 1781 . . . . . 540

*Maladies observées à Lille, par m. BOUCHER, médecin, durant les mois de*

Mai 1781 . . . page 90    Août 1781 . page 376

Juin 1781 . . . . . 180    Septemb. 1781 . . . 464

Juillet 1781 . . . . . 272    Octobre 1781 . . . 552

### 4°. Anatomie & chirurgie.

*Opération césarienne faite à Lyon : section de la symphyse des os pubis plus utile.*

49

*Observation sur la section du tendon d'Achille, &c. ; par m. MAURICE, chir.*

69

*Description d'une tumeur osseuse ; par m. HUZARD, vétérinaire.*

78

- Observation sur l'opération de RAMD'HOR, pratiquée à la suite d'une hernie ; par m. VINCENT, chir. 151
- Observation & réflexions sur la saignée ; par m. LA BORIE, méd. 163
- Observation sur une tumeur au fémur très-volumineuse ; par m. FORT, chir. 336
- Observation sur une fluxion phlegmoneuse de l'œil gauche ; par m. BONNARD, chir. 446
- Réflexions sur l'opération de m. DESFARGES, chir. de deux cataractes de naissance ; par m. BONNARD, chir. 520

5°. Hist. nat. physiq. botan. matiere médic.  
pharmacie & chymie.

- Observation qui confirme les bons effets des absorbants ; par m. SCHUELER, méd. 22
- Observation sur une ankylose guérie par les eaux de Bonn ; par m. SCHUELER, méd. 24
- Observation sur les effets de la douche d'eau à la glace ; par m. BAIGNERES, méd. 54
- P. C. WANTERS, med. lic. in Wetteren prope Gandam, super asæ foetidæ virtutibus. 115
- Lettre de m. CROHARÉ, apoth. à m. MARET, méd. 249
- Observation de m. COLPIN sur les vertus d'une plante du genre du rhododendron, contre les douleurs de rhumatisme. 356
- Observation qui confirme les bons effets des pilules d'extrait de jusquiame avec le musc & le camphre dans l'épilepsie. 445
- Gruau, salep, sagou de pommes de terre ; extrait du livre de m. PARMENTIER, apoth. 531

# 576 TABLE GÉN. DES MATIERES.

*Observations météorologiques faites à  
Montmorenci , près Paris , par le Pere  
COTTE , durant les mois de*

Mai 1781. . . . .	page 86	Août 1781. . . . .	pag. 372
Juin 1781 . . . . .	176	Septemb. 1781. . . . .	460
Juillet 1781. . . . .	268	Octobre 1781 . . . . .	546

*Observations météorologiques faites à  
Lille par m. BOUCHER , médecin ,  
durant les mois de*

Mai 1781. . . . .	pag. 89	Août 1781. . . . .	pag. 375
Juin 1781. . . . .	179	Septemb. 1781. . . . .	463
Juillet 1781. . . . .	271	Octobre 1781. . . . .	551

## AVIS & ANNONCES.

<i>Prix de la société royale de médecine.</i>	185, 273
<i>Prix de l'académie royale de chirurgie.</i>	191
<i>Prix de l'académie des sciences de Rouen.</i>	465
<i>Prix de l'académie des sciences de Lyon.</i>	466
<i>Prix de l'acad. des sciences de Toulouse.</i>	469
<i>Prix de la société provinciale d'Utrecht.</i>	470
<i>Séance publique de la fac. de méd. de Paris.</i>	381
<i>Avis sur l'électricité médicale ; par m. MAUDUIT, méd.</i>	280
<i>Méprise reconnue sur la grossesse prétendue d'une fille de 9 ans &amp; un mois.</i>	283
<i>Avis sur un remède du frere Côme:</i>	478
<i>Cours de matiere médicale ; par m. ALPHONSE LEROY , méd. de Paris.</i>	568

Fin de la Table.